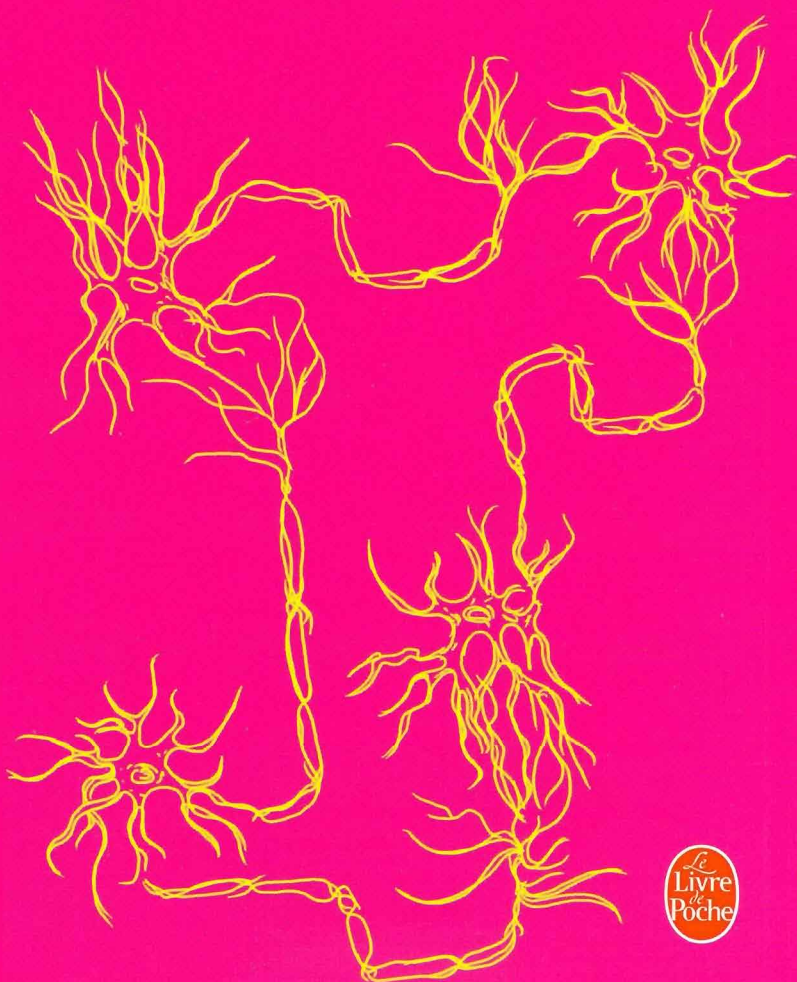


# WILLIAM GIBSON

## IDENTIFICATION DES SCHÉMAS



Le  
Livre  
de  
Poche



## IDENTIFICATION DES SCHÉMAS



WILLIAM GIBSON

*Identification  
des schémas*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉDRIC PERDEREAU

AU DIABLE VAUVERT

*Titre original :*

PATTERN RECOGNITION

Ouvrage traduit avec le concours  
du Centre National du Livre.

© William Gibson, 2003.

© Éditions Au diable vauvert, 2004, pour la traduction française.

ISBN : 2-253-11113-9 – 1<sup>re</sup> publication – LGF

ISBN : 978-2-253-11113-9 – 1<sup>re</sup> publication – LGF

*À Jack*





## Le Site Web des heures noires

Cinq heures de décalage horaire made in New York. Cayce Pollard se réveille à Camden Town, cernée par les loups affamés de son cycle circadien chamboulé.

Elle traverse la fatidique non-heure d'inertie spectrale. Les déferlements limbiques lui affolent le cerveau. Ce bon vieux reptile demande à tort et à travers du sexe, de la nourriture, l'oubli, tout en même temps...

Rien de tout cela n'est possible pour l'instant, pas même la nourriture : la nouvelle cuisine de Damien est aussi vide que les élégantes vitrines récupérées chez un designer de Camden High Street. Étagères supérieures en plastifié jaune poussin, les plus basses en contreplaqué laqué, aulne et bouleau mêlés. Le tout très propre, presque désert, à part une boîte contenant deux pains de Weetabix complètement secs et quelques sachets de tisane épars. Rien dans le frigo allemand étincelant, qui sent le froid et les monomères longs.

À cet instant, en entendant le bruit blanc qu'est Londres, elle est certaine que la théorie de Damien sur le décalage horaire est juste : son âme immortelle est loin derrière elle, au-dessus de l'Atlantique, tractée sur

quelque fantomatique cordon ombilical dans le sillage de l'avion qui l'a menée jusqu'ici. Les âmes voyagent moins vite, suivent à leur allure. Il faut les attendre à l'arrivée, comme une valise perdue.

Elle se demande si l'âge empire la chose : l'heure sans nom se fait-elle plus profonde, plus vide, à la fois plus étrange et moins intéressante ?

Abattue là, dans la semi-pénombre de la chambre de Damien, sous une couverture de survie argentée, sorte de manique hi-tech pas vraiment conçue pour qu'on y dorme. Trop fatiguée pour trouver une couette. Les draps, entre sa peau et ce lourd duvet industriel, sont soyeux, sans doute luxueux. Vaguement imprégnés d'une odeur, aussi. Damien ? Juste ce qu'il faut. En fait, ce n'est pas désagréable. Dans son état, tout lien physique avec un frère mammifère paraît bienvenu.

Damien est un ami. Point.

Il expliquerait que leurs Lego garçon-fille ne s'emboîtent pas.

Damien a trente ans, Cayce deux de plus, mais il y a en lui un module d'immaturité prudemment isolé, une sorte d'entêtement et de timidité qui ont effrayé les financiers. Tous deux sont très bons dans leur partie, sans qu'aucun sache vraiment pourquoi.

Cherchez Damien sur Google, vous trouverez un réalisateur de pubs et de clips musicaux. Pour Cayce, ce sera une « chasseuse de cool ». Si vous cherchez bien, vous pourrez même voir qu'elle a une certaine « sensibilité ». La sourcière du marketing mondial, en quelque sorte.

Damien y voit plutôt une allergie, une réactivité morbide et parfois violente aux sémiotiques commerciales.

Il est en Russie, pour l'instant. Pour échapper aux travaux, il fait semblant de tourner un documentaire. La seule chaleur humaine dans cet appartement vient de son assistante de prod.

Elle se retourne, renonçant à cette futile parodie de sommeil. Un petit T-shirt garçon Fruit Of The Loom, rétréci comme il faut, un pull col en V étroit, gris, acheté à la demi-douzaine chez un fournisseur de pensionnats de la Nouvelle-Angleterre, et un 501 noir tout neuf. Une semaine plus tôt, un serrurier du Village, étonné, en a consciencieusement aplati et limé toutes les marques.

Sur le lampadaire italien de Damien, l'interrupteur est inhabituel : un clic différent, censé retenir un voltage tout aussi différent. Électricité anglaise, anormale.

Elle est debout, enfle son jean, se redresse en frissonnant.

Monde-miroir. Les prises des appareils sont énormes, avec trois plots. En Amérique, ce genre de courant n'alimente que la chaise électrique. Les voitures ont l'intérieur à l'envers, la gauche à droite. Les combinés téléphoniques ont un poids différent, un autre équilibre. Les couvertures des livres de poche ressemblent à des billets australiens.

Les pupilles douloureusement contractées sous l'halogène trop violent, elle regarde un miroir, un vrai, appuyé au mur en attendant qu'on l'accroche. Elle y voit une poupée désarticulée aux jambes noires, les cheveux hérissés par le sommeil. Elle se fait la grimace, pensant, pour elle ne sait quelle raison, à un ancien petit ami qui la comparait régulièrement à un nu de Jane Birkin par Helmut Newton.

Dans la cuisine, elle verse l'eau du robinet via un filtre allemand jusque dans une bouilloire italienne.

Se perd dans les interrupteurs – un sur la bouilloire, l'autre sur la fiche, le dernier sur la prise murale. Contemple, pleine de vide, l'étendue de vitrines canari pendant que ça bout. Substitut de thé en sachet importé de Californie, dans un grand mug blanc. L'eau, bouillante, coule.

Dans le salon, elle voit que le fidèle Cube de Damien est en veille, quelques diodes battant doucement. L'ambivalence de Damien vis-à-vis du design apparaît enfin : aucun décorateur n'entre chez lui s'il ne renonce pas à faire son travail, et pourtant Damien s'accroche à ce Mac. Pour la façon dont on peut le retourner dans tous les sens et l'étriper avec une petite poignée magique en aluminium. Comme le sexe d'une des filles robots d'un de ses clips, maintenant qu'elle y pense.

Elle se cale contre le haut dossier de la chaise de travail, et clique avec la souris transparente. Pétarade infrarouge sur le bois pâle de la table sur tréteaux. Le navigateur apparaît. Elle tape Fetish:Film:Forum. Décidé à éviter toute contamination, Damien refuse de le mettre en favori.

La page d'accueil s'affiche, aussi familière que le salon d'un ami. En guise de fond d'écran, une capture du #48, étouffée et presque monochrome, sans aucun personnage. L'une des séquences qui entraînent les comparaisons avec Tarkovsky. En fait, elle ne connaît Tarkovsky que par des instantanés. Une fois, elle s'est endormie à une projection de *Stalker*, au cours d'un panoramique qui n'en finissait plus. Un gros plan sur une flaque noyant une mosaïque détruite au sol. Mais elle n'est pas de ceux qui pensent qu'on gagnera quoi que ce soit à analyser les influences de l'auteur. Le culte du Film est riche de sous-groupes, affirmant

toutes les influences. Truffaut, Peckinpah... Les prosélytes de Peckinpah, le plus improbable, attendent encore que quelqu'un dégaîne.

Elle entre dans le forum proprement dit, parcourt en automatique les titres des derniers posts, les noms des posteurs sur les nouveaux sujets. Elle cherche les amis, les ennemis, les nouveaux. Au moins, une chose est claire : on n'a trouvé aucun nouveau fragment. Rien depuis le pano sur la plage. Contrairement à d'autres, elle ne pense pas que ce soit Cannes en hiver. Malgré des heures et des heures de panos sur le même genre de paysage, les amateurs français ont été incapables de le reproduire.

Elle voit aussi que son ami Parkaboy est rentré à Chicago, revenu de ses vacances en Californie, merci Amtrack. Mais quand elle ouvre son message, elle constate qu'il passait simplement dire bonjour. Littéralement.

Elle clique sur Répondre, s'identifie comme CayceP.

Salut Parkaboy. n/t

Quand elle revient sur la page du forum, son post est là.

En fait, c'est une autre façon d'être chez elle. Le forum est devenu l'un des lieux les plus importants de sa vie, comme un café familial qui existerait en dehors de la géographie, au-delà des fuseaux horaires.

Il y a peut-être vingt posteurs réguliers sur F:F:F, et un bien plus grand nombre, inconnu, de visiteurs. Pour l'heure, il y a trois personnes dans le chat, mais pas moyen de savoir qui sans y entrer. La chat room ne l'a jamais mise à l'aise. Même avec des amis, c'est

étrange, comme discuter dans le noir avec des gens assis à cinq mètres de vous. La vitesse frénétique, la brièveté des discussions et l'impression que tout le monde parle en même temps, sans queue ni tête... tout la déroute.

Le Cube soupire doucement. Son disque dur fait quelques bruits subliminaux, comme une voiture ancienne qui rétrograderait au loin.

Des robots en partie démontés sont entassés contre un mur. Deux, des torsos et des têtes, comme des mannequins de crash-test décidément féminins, d'une délicatesse de fée. Ce sont des accessoires d'un des clips de Damien, et elle se demande, dans son humeur, pourquoi elle les trouve si réconfortantes. Sans doute parce qu'elles sont vraiment belles, se dit-elle. Expressions optimistes du féminin. Pas de S-F kitsch pour Damien. Des rêves dans la demi-lumière de l'aube, leurs petits seins de plastique blanc brillant comme un marbre ancien. Fétiche personnel : elle sait qu'il les a fait mouler à partir d'une empreinte du corps de son ex moins deux.

Hotmail télécharge quatre messages, aucun ne lui fait envie. Sa mère, trois spams. L'agrandisseur de pénis la poursuit encore, deux fois, et Augmentez Dramatiquement la Taille de Votre Poitrine.

Effacer les spams. Siroter le substitut de thé. Regarder la lumière grise prendre l'aspect du jour.

Elle finit par entrer dans la salle de bains toute neuve. Se dit qu'elle pourrait s'y laver avant de travailler sur une sonde stérile de la NASA. À moins qu'en sortant de Tchernobyl, elle se laisse déshabiller par des techniciens soviétiques en gants de caoutchouc, qui la récupérerait ensuite avec des brosses à long manche. Les contrôles de la douche se manipulent avec les

coudes, préservant la stérilité de mains soigneusement astiquées.

Elle enlève son sweater et son T-shirt puis, avec les mains plutôt que les coudes, ouvre la douche et règle la température.

Quatre heures plus tard, elle est sur le réformateur d'un studio Pilates, dans une allée chic appelée Neal's Yard. La voiture et le chauffeur de Blue Ant attendent dans la rue, un peu plus loin. Le réformateur est un appareil très long, très bas, presque inquiétant, évoquant Weimar avec tous ses ressorts. Elle s'allonge, les jambes écartées en appui contre la barre du bout. La plateforme matelassée sur laquelle elle repose roule d'avant en arrière sur des glissières d'acier, les ressorts chantant tout bas. Dix comme ça, dix sur les orteils, dix avec les talons... à New York, elle fait cela dans un centre de fitness fréquenté par des danseurs professionnels, mais là à l'écart, ce matin, elle pourrait être la seule cliente. L'endroit vient d'ouvrir, et ce genre de chose n'est peut-être pas encore très populaire ici. Sans parler de l'ingestion de toxines archaïques, typique du monde-miroir. Ici, les gens fument et boivent comme si c'était bon pour la santé. Ils semblent encore filer le parfait amour avec la cocaïne. Le prix de l'héroïne a baissé, d'après ce qu'elle a lu. Le marché est encore saturé par la vente à perte des réserves d'opium afghanes.

Après les orteils, elle passe aux talons, arquant le cou pour s'assurer que ses pieds sont bien alignés. Elle aime le Pilates : contrairement à ce qu'elle pense du yoga, ça n'a rien de méditatif. Là, il faut garder les yeux ouverts et faire attention.

Cette concentration désamorce la tension qu'elle ressent, l'angoisse prétravail qu'elle n'a pas connue depuis un bout de temps.

Elle est venue aux frais de Blue Ant. Une petite société (en termes de personnel permanent), installée à l'international. Plus postgéographique que multinationale. Cette agence s'est dès le début vendue comme une forme de vie rapide et efficace dans une écologie publicitaire de mastodontes herbivores. Ou comme une forme de vie à base carbone entièrement née du front lisse et ironique de son fondateur, Hubertus Bigend. Un Tom Cruise belge nourri de sang de vierge et de truffes en chocolat.

La seule chose que Cayce apprécie chez Bigend, c'est qu'il paraît ignorer tout ce que son nom pourrait avoir de ridicule. Sans cela, elle le trouverait encore plus insupportable.

C'est on ne peut plus personnel, par intermédiaire.

Toujours sur les talons, elle consulte sa montre. Clone de Casio G-Shock ancien modèle made in Korea. On a poli le boîtier plastique avec un microabrasif japonais pour faire disparaître tout logo. Blue Ant moins cinquante minutes.

Elle recouvre la barre du bas de deux tapis de mousse souples, positionne prudemment les pieds, les soulève sur d'invisibles talons aiguilles, et commence ses dix préhensiles.



## Salope

Les UC choisies pour la réunion se reflètent dans une vitrine de Soho. Celle d'un spécialiste d'accessoires *mods*. Aujourd'hui, il s'agit d'un T-shirt Fruit tout neuf, de son MA-1 Buzz Rickson noir, d'une jupe noire anonyme dénichée dans une friperie à Tulsa, des jambières noires qu'elle portait pendant le Pilates, et de chaussures d'écolière Harajuko, noires aussi. Son équivalent local de sac à main est une enveloppe plastifiée d'Allemagne de l'Est, achetée sur eBay – si ça ne vient pas de la Stasi, c'est bien imité...

Elle voit ses yeux gris, pâles dans le verre. Derrière eux, des chemises Ben Sherman et des parkas longues, des boutons de manchette aux couleurs de la cocarde RAF, celle qui marquait les ailes des Spitfires.

UC. Unités de Cayce. C'est comme ça que Damien appelle les vêtements qu'elle porte. Les UC sont toujours noires, blanches ou grises. On croirait qu'elles se sont créées toutes seules. Dans l'idéal.

Ce qu'on prend généralement pour du minimalisme à outrance est un effet secondaire de sa surexposition aux moteurs de la mode. Chez elle, cela a déclenché l'éradication impitoyable de tout signe distinctif sur

ce qu'elle porte. Elle est, littéralement, allergique à la mode. Elle ne tolère que ce qu'on aurait pu porter sans susciter le moindre commentaire à n'importe quel moment entre 1945 et 2000. C'est une zone non frimeur à elle seule, une école d'anti unipersonnelle, dont l'austérité même menace régulièrement d'engendrer des disciples.

Autour d'elle, Soho s'active. Ce vendredi matin s'achemine peu à peu vers des déjeuners arrosés et des bavardages prudents dans tous ces restaurants. Elle-même en sera bientôt cliente, plus précisément du Charlie Don't Surf, pour un repas post-réunionnel non-optionnel. Mais elle se sent sombrer à nouveau dans les tranchées interminables du décalage horaire. Voilà sur quelle vague *elle* va surfer : absence de sérotonine, l'arrivée retardée de son âme.

Elle consulte sa montre et descend la rue vers Blue Ant, dont les locaux abritaient il y a peu une agence plus ancienne, plus linéaire.

Le ciel est un grand dôme gris strié de condensation effilochée. En sonnant chez Blue Ant, elle regrette de n'avoir pas pris ses lunettes de soleil.

Assise. Face à Bernard Stonestreet, qu'elle connaît de Blue Ant US. Il est toujours aussi pâle, criblé de taches de rousseur, ses cheveux roux hérissés en un étrange motif de flamme, à la Aubrey Beardsley sauce bizarre. Un look saut-du-lit, plus vraisemblablement concocté par un coiffeur sélect. Même chose pour ses vêtements : à Londres, il s'attache à porter des vêtements hors de prix, froissés comme s'il avait dormi dedans. À New York, il préfère le look de celui qui vient d'être examiné de près par une masse de spécia-

listes. Question de paramètres culturels. Pour l'heure, son costume sort de chez Paul Smith, veste 118 et pantalon 11P, en noir. Dans le même état que ses cheveux. Tout cela, Cayce l'enregistre en un clin d'œil.

À sa gauche, Dorotea Benedetti, les cheveux tirés avec toute l'intensité d'une fille qui n'a pas de vie. Pour Cayce, cela annonce à la fois le professionnalisme et les ennuis. Elles se connaissent de vue, suite à d'autres missions à New York, plus négligeables. Dorotea est un pont du partenariat de design graphique Heinz & Pfaff. Elle arrive de Francfort le matin même, par avion, pour présenter la première idée d'H & P sur le nouveau logo de l'un des deux plus gros fabricants de chaussures de sport. Bigend a défini pour ce fabricant un besoin de ré-identification, profond mais pour l'instant tout à fait vague. La vente des chaussures de sport, les « trainers » comme on les appelle de ce côté du miroir, se ramasse en beauté, et les chaussures de skate qui avaient commencé à les enterrer ne font pas les fières... Cayce elle-même suit l'émergence dans la rue de ce qu'elle appelle des chaussures de « survie urbaine ». Bien que ce soit pour l'instant au niveau du simple repurposing consommateur, elle est certaine que la marchandisation suivra de près l'identification.

Pour cette société, le nouveau logo sera le point d'entrée dans le nouveau siècle. On a donc amené Cayce, avec son allergie au vendable, pour faire en personne ce qu'elle fait le mieux. Cela lui semble bizarre, ou du moins archaïque. Pourquoi pas une téléconférence ? L'enjeu peut être si grand, se dit-elle, que la sécurité est cruciale. Mais cela faisait longtemps que les affaires ne l'ont pas éloignée de New York.

Enfin bon, Dorotea a l'air grave. Aussi grave qu'un cancer. Sur la table, devant elle, une belle enveloppe

de carton gris. Trop parfaitement alignée, d'un millimètre à peine. Un carré de trente-sept centimètres cinq, portant le logo à la fois austère et fantasque de Heinz & Pfaff. Fermée avec l'un de ces dispositifs antédiluviens et hors de prix, composé d'une longue ficelle et de deux petits boutons de carton marron.

Le regard de Cayce quitte Dorotea et l'enveloppe, remarquant que l'on avait investi bien des livres des années quatre-vingt-dix pour donner à cette salle de réunion une allure de première classe de zeppelin transatlantique, avec murs de bois convexes. Remarquant dans le même temps des pas de vis dans le vernis pâle du mur, ancien emplacement du logo de l'agence quelconque qui occupait ces locaux. Les premiers signes de la rénovation s'annoncent un peu partout : un échafaudage dans le couloir, où quelqu'un examine le câblage, et des rouleaux de moquette neuve empilés comme des troncs sous plastique abattus dans une forêt de polyester.

Cayce sent que Dorotea a tenté de la surpasser dans le minimalisme, ce matin. En vain. La robe noire de Dorotea, malgré sa simplicité apparente, affirme encore plusieurs choses à la fois, dans au moins trois langues. Cayce a accroché son Buzz Rickson à son dossier. Le regard que Dorotea y pose n'échappe pas à l'intéressée.

Le Rickson est une réplique obsessive, on ne peut plus exacte, des blousons d'aviateur US MA-1, l'un des vêtements les plus purement fonctionnels et iconiques du siècle passé. La tension de Dorotea monte, pressent Cayce, parce qu'elle comprend que son MA-1 décuple toute tentative de minimalisme : le Rickson a été créé par des fanatiques japonais pour assouvir une passion on ne peut plus éloignée de la mode.

Cayce sait, par exemple, que les coutures systématiquement plissées le long des bras étaient à l'origine dues aux machines d'avant-guerre, inadaptées à un nouveau tissu trop glissant pour elles, le Nylon. Les fabricants du Rickson ont exagéré ce fait, mais tout juste à peine, et fait cent autres petites choses pour que leur produit devienne, d'une façon très japonaise, le résultat d'un acte d'adoration. L'imitation en devient presque plus réelle que son modèle. C'est sans peine le vêtement le plus cher de la garde-robe de Cayce. Virtuellement irremplaçable.

— Vous permettez ?

Stonestreet sort un paquet de Silk Cut, que Cayce, non fumeuse depuis la naissance, pense être l'équivalent anglais des Mild Seven japonaises. Deux marques par défaut pour les créatifs.

— Oui. Je vous en prie, répond Cayce.

Il y a bien un cendrier sur la table, petit, rond et parfaitement blanc. Accessoire obsolète dans le contexte d'une réunion de travail en Amérique, autant qu'une cuiller à absinthe, plate et ajourée. (Mais à Londres, elle le sait, cela se trouve aussi, quoique jamais encore en réunion.)

— Dorotea ?

Il tend son paquet, mais pas à Cayce. Dorotea refuse. Stonestreet coince un bout filtre entre ses lèvres toujours en mouvement, et sort une boîte d'allumettes, provenant sans doute du restaurant de la veille. La boîte paraît presque aussi chère que l'enveloppe grise de Dorotea. Il allume.

— Désolé de vous avoir fait déplacer pour cela, Cayce.

L'allumette brûlée fait un petit bruit de céramique en tombant dans le cendrier.

– C’est mon travail, Bernard, répond Cayce.  
– Vous avez l’air fatiguée, intervient Dorotea.  
– Quatre heures de décalage. (Un sourire, des commissures, à peine.)

– Vous avez essayé ces pilules, là, de Nouvelle-Zélande? demande Stonestreet.

Cayce se souvient que sa femme, américaine, ancienne ingénue dans un clone avorté des *X-Files*, est la créatrice d’une gamme de produits de beauté vaguement homéopathiques qui semble rencontrer un certain succès.

– Jacques Cousteau disait que le décalage horaire était sa drogue préférée.

– Bien? (Dorotea regarde fixement l’enveloppe H & P.)

Stonestreet exhale une rivière de fumée.

– Eh oui, il faudrait.

Ils regardent tous les deux Cayce. Qui fixe Dorotea dans les yeux.

– Prête, quand vous voulez.

Dorotea déroule la ficelle sous le bouton le plus proche de Cayce. Soulève le rabat, saisit entre pouce et index.

Silence.

– Allez, ponctue Stonestreet en écrasant sa Silk Cut.

Dorotea tire un carré de papier cartonné, vingt-sept centimètres d’arête. Le montre à Cayce.

Il y a un dessin. Une sorte de gribouillis au pinceau japonais, un trait noir et épais. Elle y reconnaît la marque de fabrique de Herr Heinz lui-même. Pour Cayce, on dirait un spermatozoïde en syncope, par le dessinateur underground américain Rick Griffin, en 1967. Elle sait tout de suite que pour les obscurs

standards de son radar interne, cela ne fonctionne pas. Elle ne sait pas *comment*, mais elle le sait.

Mais elle imagine soudain la foule d'ouvriers asiatiques qui pourraient, si elle disait oui, passer des années à appliquer des interprétations de ce symbole sur une marée incessante et écrasante de chaussures. Quel sens aurait-il, pour eux, ce spermatozoïde sautillant ? Finirait-il par pénétrer leurs rêves ? Leurs enfants le dessineraient-ils sur le trottoir avant de connaître son sens de marque ?

– Non.

Stonestreet soupire. Pas très fort. Dorotea range le dessin dans son enveloppe, sans prendre la peine de la refermer.

Le contrat de Cayce pour une consultation de ce type stipule qu'on ne lui demandera en aucun cas de critiquer, ou de donner le moindre conseil créatif, le moindre apport que ce soit. Elle n'est là que pour servir de réactif humain très spécialisé.

Dorotea prend l'une des cigarettes de Stonestreet et l'allume, lâchant l'allumette sur la table à côté du cendrier.

– Alors, comment était l'hiver à New York ?

– Froid, répond Cayce.

– Et triste ? C'est encore triste ?

Pas de réponse.

– Vous êtes disponible pour rester ici, s'enquiert Dorotea, le temps que nous retournions à la planche à dessin ?

Cayce se demande si Dorotea connaît le cliché.

– Je suis ici pour deux semaines. Je garde l'appartement d'un ami.

– En vacances, donc.

– Pas si je travaille là-dessus.

Dorotea se tait.

– Ce doit être difficile, quand vous n’aimez pas quelque chose. Émotionnellement, je veux dire.

Quand Stonestreet parle, sa tignasse rousse s’agite comme les flammes d’une cathédrale incendiée.

Cayce regarde Dorotea se lever et, tenant sa Silk Cut avec délicatesse, s’approcher d’un comptoir où elle se verse un Perrier.

– La question n’est pas de savoir si j’aime, Bernard, répond Cayce en se retournant vers Stonestreet. C’est comme cette moquette roulée, là-bas. Soit elle est bleue, soit elle ne l’est pas. Je n’investis aucune émotion dans son éventuelle bleuité...

Cayce sent une énergie négative la frôler quand Dorotea revient. Elle s’assied, pose son eau à côté de l’enveloppe et écrase sa cigarette avec maladresse.

– Je vais appeler Heinzl cette après-midi. J’aimerais bien l’appeler maintenant, mais je sais qu’il est à Stockholm, en rendez-vous chez Volvo.

L’air est très épais, enfumé. Cayce a envie de tousser.

– Aucune urgence, Dorotea, assure Stonestreet.

Cayce espère que cela signifie désespérément le contraire.

Charlie Don’t Surf est plein, la nourriture est vietnamienne via la Californie, avec une bonne dose de France coloniale. Les murs blancs sont décorés d’énormes reproductions noir et blanc de briquets Zippo gravés de symboles militaires américains grossiers, de motifs sexuels encore plus grossiers, et de slogans au crayon. Époque Vietnam uniquement. Pour Cayce, cela évoque les photos des tombes des cimetières confédérés, mise



à part la teneur plus qu'osée et la nature des slogans. Le thème du 'Nam suggère que l'établissement n'est pas récent.

*SI J'AVAIS UNE FERME EN ENFER  
ET UNE MAISON AU VIETNAM,  
JE VENDRAIS LES DEUX*

Les briquets des photos sont si usés, cabossés et rouillés que Cayce pourrait bien être la première convive à déchiffrer ces textes.

*ENTERREZ-MOI SUR LE VENTRE,  
QUE LE MONDE PUISSE ME LÉCHER LE CUL*

– Heinzi, c'est bien son vrai nom, vous savez, dit Stonestreet, versant un deuxième verre de cabernet californien, que Cayce boit contre tout bon sens. On dirait un surnom. Mais tous les noms sont depuis longtemps partis vers le Sud.

- Ibiza, suggère Cayce.
- Hein?
- Désolée Bernard, je suis fatiguée.
- Les pilules. De Nouvelle-Zélande.

*LA GRAVITÉ S'INVERSE, LE MONDE REFOULE*

- Ça va aller. (Une gorgée de vin.)
- C'est quelque chose, hein?
- Dorotea?

Stonestreet lève les yeux. Un marron particulier, comme tacheté de Mercurochrome, un peu iridescent, teinté de cuivre verdi.

*173 AIRBORNE*

Elle s'enquiert de l'épouse américaine. Stonestreet raconte consciencieusement le lancement d'un masque au concombre, le petit bout d'une nouvelle récolte de produits, et aborde la politique nécessaire dans la vente aux détaillants. Le déjeuner arrive. Cayce se concentre sur de petits rouleaux de printemps frits, se mettant en

mode automatique, hochements de tête et haussements de sourcils périodiques mais compatissants. Heureuse de le laisser faire les frais de la conversation. Elle est au plus profond de la tranchée, le verre à moitié vide de cabernet commençant à exercer sa propre influence latérale. La meilleure attitude est d'être gentille, de se remplir le ventre et de partir.

Mais les tombes Zippo, avec leurs élégies existentielles, la retiennent.

*PHU CAT*

Une déco de restaurant que les dîneurs ne remarquent pas, c'est une idée originale, surtout pour les sensibilités de Cayce, particulières, viscérales, mais toujours indéfinies.

– Alors quand on a senti que les Harvey Knickers n'allaient pas nous suivre...

Hoche la tête, hausse les sourcils, mâche. Ça fonctionne. Elle couvre le reste de son verre quand il fait mine de la resservir.

Ainsi, elle traverse le déjeuner sans encombre. De temps en temps, ces lieux emblématiques cités le long des murs (CU CHI, QUI NHON) occultent son interlocuteur. Enfin, elle a payé et se lève pour partir.

En tendant la main vers son Rickson, là où elle l'avait accroché sur sa chaise, elle voit un trou rond, récent, derrière l'épaule gauche, de la taille d'un bout de cigarette. Les bords sont perlés, marron. Nylon fondu. On voit au travers une doublure grise, sans doute un tissu militaire de la Seconde Guerre mondiale, étudié de près par les otaku fabricants du blouson.

– Il y a un souci ?

– Non, répond Cayce, rien.

Elle remet son Rickson ruiné.

Près de la porte, vers la sortie, elle remarque in extremis une vitrine étroite, en Lucite, contenant quelques-uns (une dizaine?) de ces briquets. Elle se penche pour les regarder, automatique.

*DE LA MERDE SUR MA BITE*

*OU DU SANG SUR MA LAME*

Bon résumé de son attitude vis-à-vis de Dorotea, pour l'heure, bien qu'elle ne puisse sans doute rien faire. Sinon retourner la colère contre elle-même.

## La Pièce jointe

Elle est allée faire des courses. Chez Harvey Nichols, magasin chic et branché.

Ça l'a rendue malade.

Prévisible, vu comme elle réagit aux étiquettes.

Au rayon hommes, espérant contre toute raison y trouver un Buzz Rickson... L'enseigne du magasin se dressait comme un banc de corail en face de Knightsbridge Station. Quelque part, au rez-de-chaussée, ils ont même le masque au concombre d'Helena Stonestreet. Bernard lui a d'ailleurs expliqué comment il avait fait la preuve de ses pouvoirs de persuasion sur les responsables des achats de HN.

Mais chez les hommes, à côté d'un présentoir Tommy Hilfiger, elle a commencé à craquer. Trop de logos. Moins de signes avant-coureurs que d'habitude. Pour certaines personnes, il suffit d'avaler une seule cacahuète, et leur tête enfle comme une pastèque. Chez Cayce, c'est la psyché qui prend.

Tommy Hilfiger, ça ne rate jamais. Pourtant elle se croyait à l'abri, maintenant. À New York, on lui avait dit qu'il était en pleine dégringolade. Comme Benetton. Que le nom allait rester, mais pour elle, le

poison serait dissipé. C'est une question de contexte, ici. À Londres, elle est prise au dépourvu. La réaction est instinctive. Comme quand on mord dans une feuille d'aluminium.

Un coup d'œil à droite, l'avalanche déboule. Une montagne de Tommy déferle dans sa tête.

Mon Dieu, mais ils ne savent pas ? Ce truc est un simulacre de simulacre de simulacre. Un ersatz dilué de Ralph Lauren, déjà reliquat de la gloire passée des Brooks Brothers, eux-mêmes tout juste à la hauteur de Jermyn Street et de Savile Row, agrémentant leur prêt-à-porter de maille polo et de galons de régiment. Mais Tommy, c'est vraiment le degré zéro. Le trou noir. Il doit y avoir un plancher Tommy Hilfiger, en dessous duquel on ne peut pas descendre. On ne peut pas s'éloigner davantage de la source, se vider davantage de sa substance. Du moins elle l'espère, sans savoir. Elle suppose même que c'est exactement ce qui garantit la longévité de la marque.

Il faut qu'elle sorte de ce logorinthe, et vite. Mais l'escalator vers la rue la replongera dans Knightsbridge, qui n'a plus l'air si salvateur. Elle se souvient que la rue descend. Entraîne toujours son énergie vers cet autre nexus fatal : vous qui entrez chez Laura Ashley, abandonnez tout espoir.

Souvenir salutaire, in extremis : cinquième étage, sorte de marché californien succédané de Dean & DeLuca, avec un restaurant organisé autour d'un tapis roulant de sushis étrangement modulaire. Le bar fait un excellent café.

Aujourd'hui, elle se réserve la caféine comme arme secrète. Balle d'argent contre le manque de sérotonine et ses loups affamés. Elle peut y aller. Il y a un ascenseur. Oui, un ascenseur : grand comme un pla-

card, mais fonctionnel. Il faut le trouver, le prendre. Maintenant.

Elle y arrive. Miracle, il est vide. Elle entre, appuie sur le 5.

– Je suis très excitée.

Une voix de femme, voilée. Pourtant, Cayce sait qu'elle est seule dans ce cercueil vertical en miroirs et acier brossé. Heureusement, elle est déjà passée par là. Elle sait que ces voix désincarnées sont censées distraire les clients. La voix du mâle de l'espèce ronronne. Elle ne voit qu'un seul environnement sonore comparable : les toilettes d'un fast-food sur Rodeo Drive, il y a plusieurs années. Une piste son inexplicable, des insectes qui bourdonnent. Des mouches, précisément. Mais ce n'était sans doute pas fait exprès.

Si les fantômes d'ambiance disent autre chose, elle en fait abstraction. L'ascension ininterrompue est une délivrance. Cinquième étage.

Cayce pénètre dans une lumière pâle, filtrée par beaucoup de verre. Moins de clients attablés que dans son souvenir. Mais aucun vêtement à l'étage, sauf ceux que les gens portent, sur eux ou dans les élégants sacs du magasin. Ici, l'œdème se résorbe.

Elle s'arrête aux viandes, admirant des rôtis illuminés comme autant de nouvelles stars. Elle ne pourrait sans doute jamais rivaliser avec leur pureté biologique : des animaux élevés avec un régime plus radical que ceux conseillés par la femme de Stonestreet.

Au bar, quelques Euromâles de la race des costumes sombres fument leur inévitable cigarette.

Elle abandonne, et attire l'attention du barman.

– *Time Out*? demande-t-il, les sourcils légèrement froncés.

La brosse rase, il la regarde derrière d'imposantes lunettes italiennes, comme un masque. La monture noire lui rappelle les émoticons, ce code adolescent de visages horizontaux dessinés à coups de ponctuation. Ses lunettes seraient un 8, – pour le nez, / pour la bouche...

– Pardon ?

– *Time Out*. Vous étiez invitée. À l'ICA.

Institute for Contemporary Arts, lors de sa précédente visite. Avec une universitaire de province, conférencière en taxonomie des marques déposées. Pluie fine sur le Mall. Le public sentait la laine mouillée et le tabac. Elle avait accepté parce qu'elle pouvait loger quelques jours chez Damien. Quelques pubs pour voiture Scandinave lui avaient donné les moyens d'acheter la maison qu'il louait depuis des années. Elle avait oublié le papier dans *Time Out*, un de ces supers trucs de traqueuse de cool.

– Vous suivez le Film.

Ses yeux se plissent entre leurs parenthèses de plastique noir italien.

Damien soutient, en plaisantant à moitié, que les aficionados du Film sont la franc-maçonnerie du siècle nouveau.

– Vous y étiez ? demande Cayce, sortie de ses malheurs par cette violente rupture de contexte.

Elle est tout sauf célèbre. Pas habituée à ce qu'on la reconnaisse dans la rue. Mais le Film transcende ces barrières, transgresse l'ordre établi des choses.

Il baisse les yeux, essuie le bar d'un chiffon immaculé. Cuticules rongées, bague trop grande.

– Un ami à moi. Il m'a dit vous avoir retrouvée plus tard sur un site. Vous débattiez avec quelqu'un de

*L'Émissaire chinois.* Vous ne croyez pas sérieusement que c'est lui, quand même ?

Lui... Kim Hee Park, le jeune cinéaste coréen responsable de l'opus en question. Interminable, artistique à l'envi, que certains comparent au Film. D'autres vont même jusqu'à suggérer que Kim Park est bien l'auteur du Film. Du Film... Suggérer cela à Cayce, c'est un peu suggérer au pape de prier en verlan.

– Non. Bien sûr que non.

– Nouvelle séquence, glisse-t-il dans un souffle.

– Quand ?

– Ce matin. Quarante-huit secondes. C'est eux.

Cayce et le barman sont dans une bulle. Plus aucun son ne leur parvient.

– Ils parlent ?

– Non.

– Vous l'avez vue ?

– Non. On m'a prévenu par SMS.

– Je ne veux rien savoir, se reprend Cayce.

Il replie son torchon. Une volute de fumée bleue dérive. Une Gitane des Euromâles.

– Un verre ?

La bulle explose, le son revient. Elle ouvre son enveloppe allemande à la recherche de la lourde monnaie du monde-miroir.

– Un express, double.

Il lui fait son café dans une grande machine noire, à l'autre bout du bar. La vapeur s'échappe, sous pression. Le forum doit être en pleine ébullition. Les premiers posts dépendent des fuseaux horaires, de l'histoire de la prolifération, de l'endroit où le segment est apparu. Ce sera impossible de remonter à la source, soit parce que le Film aura été mis en réseau via une adresse e-mail temporaire, généralement sur une IP empruntée,



parfois via un numéro de téléphone mobile éphémère. Voire par un anonymiseur. Puis le fragment est découvert par des mordus du film, qui écument le Net sans relâche. Quelque part où l'on peut partager un fichier vidéo ou juste le mettre à disposition.

Il lui rapporte son café dans une tasse blanche, sous-tasse assortie, sur le comptoir noir verni. Approche un panier en acier contenant divers sucres anglais colorés. Au moins trois sortes. Encore un aspect du monde-miroir : le sucre. Il y en a davantage, et pas seulement dans ce qu'on imagine sucré.

Elle a empilé six épaisses pièces d'une livre.

– C'est la maison qui vous l'offre.

– Merci.

Les Euromâles manifestent leur soif. Il part s'occuper d'eux. On dirait Michael Stipe dopé aux stéroïdes. Elle reprend quatre pièces, et pousse le reste dans l'ombre du chariot à sucre. Se retourne en partant. Il est là, l'observant sévèrement dans l'ombre de ses parenthèses.

Taxi noir jusqu'à Camden.

Son attaque de Tommy-phobie s'est gentiment retirée, mais son retard d'âme a débouché sur des latitudes sans horizon, le fameux *Horse latitudes* des Doors.

Elle craint de se retrouver au creux de la vague avant de pouvoir engranger les réserves. En pilote automatique, elle remplit un panier dans un supermarché de High Street. Fruits de monde-miroir. Café colombien moulu. Lait 2 %.

Chez un papetier voisin, bien équipé en fournitures de beaux-arts, elle achète un rouleau de gros Scotch noir mat.

Elle remonte Parkway jusque chez Damien et remarque en chemin un flyer contre un lampadaire. Monochrome, délavé, un instantané du film.

Il regarde vers elle, comme depuis les profondeurs.

Travaille chez Cantor Fitzgerald. Alliance en or.

L'e-mail de Parkaboy ne comporte aucun texte. Rien que la pièce jointe.

Assise devant le Cube de Damien, avec la cafetière française deux-tasses qu'elle a acheté sur Parkway. Une bouffée odorante de colombien puissant. Elle ne devrait pas boire ça. Plutôt que de retarder le sommeil, cela lui donnera des cauchemars. Elle sait qu'elle se réveillera encore à cette heure terrible, vibrante. Mais elle doit être présente pour le nouveau segment. Attentive.

L'ouverture d'une pièce jointe contenant un nouveau fragment est toujours lourde d'attente. C'est un état transitoire.

Parkaboy a étiqueté ce fragment #135. Cent trente-quatre fragments déjà découverts – de quoi ? D'une œuvre en cours de réalisation ? Ou d'une chose achevée il y a plusieurs années, et livrée pour une raison inconnue par petits aperçus ?

Elle n'a pas encore mis les pieds dans le forum. Cela gâcherait sa surprise. Elle veut que chaque fragment lui fasse un effet aussi neuf que possible.

Parkaboy dit qu'il faut découvrir un nouveau fragment comme si l'on n'avait encore rien vu du Film, s'échapper momentanément de tout ce que l'on a vu jusque-là de l'œuvre, ou des œuvres, que l'on assemble consciemment ou inconsciemment depuis le début.

D'après lui, l'*Homo sapiens* vit pour l'identification, la reconnaissance de schémas. C'est un don. C'est un piège.

Elle appuie lentement sur le piston.

Verse le café dans un mug.

Elle a posé son blouson sur les épaules d'une douce nymphe robotique. En équilibre sur son pubis inoxydable, le torse blanc repose contre le mur gris. Regard neutre. Sérénité aveugle.

5 heures de l'après-midi, ses paupières se ferment toutes seules.

Elle lève sa tasse de café sans sucre. Clique.

Combien de fois a-t-elle répété ces gestes ?

Depuis combien de temps s'est-elle offerte au rêve ? C'est ainsi que Maurice appelle l'essence de ce culte au Film.

Le Studio Display de Damien n'affiche que du noir. Comme si elle participait à la naissance du cinéma, ce moment de Lumière, la locomotive à vapeur qui va émerger de l'écran, faisant fuir le public dans la nuit parisienne.

Lumière et ombre. Les pommettes des amants dans le prélude au baiser.

Cayce frissonne.

Cela fait si longtemps, et personne ne les a vus se toucher.

Autour d'eux, les ténèbres sont rompues par la texture. Béton ?

Ils sont habillés comme toujours, des vêtements sur lesquels Cayce a longuement discoursu dans le forum, fascinée par leur intemporalité. Cela, elle le ressent, elle le comprend. Elle sait combien c'est dur. Pareil pour les coiffures.

Lui, peut-être un marin, sur le point d'embarquer dans un sous-marin en 1914. Ou un musicien de jazz entrant dans un club en 1957. Il y a une absence de preuve, un vide d'indices stylistiques, où Cayce lit une maîtrise totale. On pense que son manteau noir est en cuir, mais ce pourrait être un vinyle usé, ou du latex. Cette façon d'avoir le col relevé...

La fille porte un manteau plus long, tout aussi sombre, mais apparemment en tissu, ses épaulettes ayant motivé des posts par centaines. L'architecture des épaulettes dans les manteaux de femme devrait indiquer quelques périodes, décennies, mais il n'y a aucun consensus, rien que la controverse.

Elle est tête nue, ce qui a été lu comme la preuve manifeste que ce n'est pas un film d'époque, ou simplement que c'est un esprit libre, affranchi des conventions les plus élémentaires de son temps. Sa coiffure est tout aussi étudiée, mais rien n'en a jamais été conclu de façon unanime.

Les cent trente-quatre fragments précédents ayant été accolés, divisés, remontés sans relâche par des armées d'enquêteurs fanatiques, n'ont indiqué aucune période, ni aucune direction narrative particulière.

Décortiqués, plongés dans la spéculation la plus pure, des histoires ont été projetées sur l'ensemble, et animées de vies propres, évanescentes mais déterminées. Cayce les connaît toutes. Les écarte toutes.

Ici, dans l'appartement de Damien, regardant leurs lèvres se toucher, elle sait qu'elle ignore tout, mais ne veut rien tant que voir le Film dont cela doit être tiré. Nécessairement.

Au-dessus d'eux, quelque part, quelque chose flamboie, lumière blanche, abattant une griffe d'ombre caligarienne. Puis l'écran est noir.

Elle clique sur Replay. Regarde de nouveau.

Elle ouvre le site, fait défiler toute une page de posts. Plusieurs pages se sont accumulées dans la journée, suite à l'apparition du #135, mais elle ne veut pas les découvrir pour l'instant.

Cela semble sans importance.

Une vague s'abat, épuisement pur, contre laquelle le café colombien est sans effet.

Elle enlève ses vêtements, se brosse les dents, les membres raides d'épuisement et vibrants de caféine, éteint les lumières, et rampe littéralement dans le lit de Damien, sous la couverture argentée.

Pour s'y recroqueviller, sous une dernière vague abattue, fœtus émerveillé par la perfection et l'évidence de sa solitude présente.

## Grenades mathématiques

L'heure terrible, elle la vit endormie, où cela y ressemble, et s'éveille dans un nouveau matin du monde-miroir.

Réveillée par le flash intérieur d'une lumière métallique, migraineuse, comme reflétée sur les ailes d'un rêve en déclin.

Elle sort la tête du cache-pot géant comme une tortue, et ses yeux plissés se posent sur les fenêtres. Jour. Son âme se recompose peu à peu, on dirait. Appréhension différente du monde-miroir et d'elle-même, avec un regain d'énergie qui la propulse hors du lit et sous la pomme de douche italienne chromée. Elle règle le débit. De fines aiguilles d'eau lui arrachent la peau. La rénovation de Damien inclut l'eau chaude, à outrance. Comme elle lui en est reconnaissante !

Elle se sent habitée par une chose décidée, délibérée, sans rien connaître de ses plans ou envies. Mais elle se satisfait, pour l'instant, de ce transport.

Séchage. UC, dont jean noir.

Lait du monde-miroir (différent, de façon indéfinissable) sur les Weetabix, plus banane en rondelles. Cette autre partie d'elle-même qui la suit.

Elle l'observe qui recouvre la brûlure de cigarette au Scotch noir déchiré avec les dents, sorte de touche finale punk. Elle enfile le Rickson, vérifie ses poches. Clés. Argent. Elle descend l'escalier de Damien, pas encore refait. Dans le couloir, le VTT d'un voisin, des piles de magazines qui lui arrivent à la taille.

Dans la rue ensoleillée, rien ne bouge ; rien du tout, sauf le flou blond d'un chat, ici, là, parti. Elle écoute. Quelque part, le bourdonnement de Londres grandit.

Inexplicablement heureuse, elle descend Parkway vers Camden High Street, et trouve un Russe dans un minitaxi. Pas un taxi du tout, d'ailleurs, juste une Jetta bleue du monde-miroir, mais il veut bien l'emmener à Notting Hill, et il a l'air trop vieux et érudit, trop écœuré par la vue de Cayce pour être dangereux.

Une fois sortie de Camden Town, elle ne sait pas où ils sont. Aucune carte interne de cette ville ; elle n'a qu'un plan du métro et quelques itinéraires personnels qui se perdent depuis certaines stations.

Les ronds-points trop serrés, étourdissants, sont les axes d'un labyrinthe réservé aux locaux et aux taxis. Les restaurants et les antiquaires tournent autour d'elle, régulièrement ponctués de *pubs*.

Émerveillée par les jambes lumineuses d'un homme brun en robe d'intérieur très luxueuse, qui ramasse le lait et le journal à sa porte.

Un véhicule militaire à la silhouette étrange, trapu, enserré sous sa bâche. Le béret du chauffeur.

Mobilier urbain miroir ; elle n'identifie rien par fonction. Équivalents locaux de la mystérieuse station de Test d'Eau de son pâté de maisons, qui d'après un ami ne contient qu'un robinet et un verre, pour juger si l'eau est potable. Pour Cayce, c'était un rêve d'emploi facile, errer dans Manhattan comme sommelier

itinérant pour veiller à la protection du palais de la populace qui consomme l'eau du robinet. Elle n'aurait pas spécialement voulu ce poste, mais croire qu'on pouvait en vivre la réconfortait.

Le temps qu'ils arrivent à Notting Hill, la personnalité dissidente qui menait l'expédition ce matin a décampé. Elle est embrouillée, perdue. Elle paye le Russe, sort en face de Portobello et descend l'escalier d'un passage souterrain qui sent l'urine des vendredis soir. Des canettes de bière trop grandes, tellement monde-miroir, sont écrasées là comme des cafards.

Métaphysique de couloir? Un café, vite.

Mais le Starbucks qui fait le coin en face n'est pas encore ouvert. À l'intérieur, un garçon lutte contre de grands plateaux plastiques chargés de pâtisseries sous cellophane.

Décontenancée, elle avance vers le marché du dimanche. 7 heures et demie. Elle ne sait plus quand les antiquaires ouvrent, mais la route sera bondée dès 9 heures. Que fait-elle ici? Elle n'achète jamais d'antiquités.

Elle avance toujours vers Portobello, le marché, dans une rue bordée de petites maisons, mignonnes à faire peur, quand elle les voit : trois hommes graves, vestes dépareillées, col relevé, penchés sur le coffre d'une voiture du monde-miroir. Ou plutôt, d'une voiture anglaise, car elle n'a pas de reflet de l'autre côté de l'Atlantique, chez Cayce. Vauxhall Wyvern, se dit-elle, avec sa mémoire malade des noms de marques, mais ce ne doit pas être ça. Quoi que ça ait pu être. Plus tard, elle ne saura plus pourquoi elle a remarqué ces hommes.

Personne d'autre dans la rue, et il y a quelque chose dans la gravité avec laquelle ils examinent ce qu'ils



regardent. Des visages délibérément inexpressifs, prudents. Le plus gros, un noir au crâne rasé, est boudiné dans un faux cuir noir et brillant. À côté de lui, un homme plus grand, le visage gris, voûté dans les plis graisseux d'un ancien imperméable Barbour dont le coton ciré a pris la couleur du crottin de cheval. Le troisième, plus jeune, est blond, coiffé en brosse, porte des baggies noirs de skater et une veste en jean effilochée. Il a comme une besace passée en travers de la poitrine. Toute sorte de pantalon court, se dit-elle en arrivant à la hauteur du trio, est déplacée à Londres.

Elle ne peut s'empêcher de regarder dans le coffre.  
Des grenades.

Noires, compactes, cylindriques. Six, disposées sur un vieux pull dans un désordre de cartons bistre.

– Mademoiselle? (Celui en short.)

– Bonjour? (L'homme gris, précis, impatient.) Elle voudrait se détourner, ne peut pas.

– Oui?

– Les Curtas? interroge le blond, qui se rapproche.

– Ce n'est pas elle, imbécile. Tu parles qu'elle viendra. (Encore le gris.)

Irritation qui monte.

Le blond cligne des yeux.

– Vous ne venez pas pour les Curtas?

– Les quoi?

– Les calculatrices.

Elle ne peut plus résister. S'approche de la voiture, pour voir.

– Qu'est-ce que c'est?

– Des calculatrices.

Le plastique serré du blouson du noir craque tandis qu'il se penche pour prendre une des grenades et se tourne pour la lui donner. Ensuite, elle la tient : lourde,

dense, prise en main parfaite. Des onglets, des crans, qui semblent faits pour glisser dans ces rainures. De petites fenêtres rondes affichant des chiffres blancs. En haut, un petit quelque chose, comme la manivelle d'un moulin à poivre réalisée par un fabricant d'armes.

– Je ne comprends pas.

Elle s'attend à se réveiller, tout de suite, chez Damien. Tout est trop onirique. Cherchant automatiquement une marque, elle retourne l'objet. Et voit que c'est fait au Lichtenstein.

Lichtenstein ?

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un instrument de précision qui effectue des opérations mécaniquement, sans électricité ni composants électroniques. La sensation de son opération évoque celle d'un délicat appareil photo 35 mm. C'est la plus petite calculatrice mécanique jamais construite.

Le noir a une voix profonde, douce.

– C'est une invention de Curt Herzstark, un Autrichien détenu à Buchenwald. Les autorités du camp ont même encouragé son travail. Là-bas, on l'appelait « l'esclave des renseignements ». Les officiers voulaient donner sa calculatrice au Führer, à la fin de la guerre. Mais Buchenwald a été libéré en 1945 par les Américains. Herzstark avait survécu. Avec ses schémas.

Il lui reprend délicatement l'objet. Des mains énormes.

Les grands doigts se déplacent avec assurance et douceur, faisant cliqueter les onglets noirs dans différentes configurations. Il saisit le cylindre annelé de la main gauche et fait tourner la manivelle. Doucement, une somme se met en place à l'intérieur. Il lève la machine, pour voir le résultat dans une petite fenêtre. Il guette sa réaction en annonçant le prix.

- Huit cents livres. Excellent état.
- C'est superbe... mais je ne saurais pas quoi en faire.

L'offre lui donne enfin un contexte pour cette conversation surréaliste : ces gens sont des vendeurs, venus faire affaire avec ces objets.

- Tu m'as fait sortir pour rien, pauvre cruche.

L'homme gris grogne, arrache l'objet des mains du noir. Comme ça, on dirait un portrait effrayant de Samuel Beckett, sur un livre qu'elle avait à la fac. Longs doigts tachés de brun et d'orange par la nicotine, aux ongles en deuil. Il se retourne avec la calculatrice et remballé les machines dans le coffre, furieux. Mais Cayce sait qu'il n'a rien contre elle.

- Hobbs, soupire le noir, tu n'as aucune patience. Elle va venir. Attends.

– Fais chier, répond Hobbs, si c'est bien son nom, en refermant un carton et en le recouvrant du pull d'un geste rapide, maîtrisé.

Étrangement maternel, aussi, comme on remonterait une couverture sur un enfant endormi. Il rabat le coffre à grand bruit et vérifie qu'il est bien fermé.

- M'a fait perdre mon putain de temps...

La portière conducteur s'ouvre dans un grincement effrayant. Elle aperçoit des sièges en mousse sale et un cendrier débordant qui dépasse du tableau de bord comme un petit tiroir.

- Elle va venir, Hobbs, proteste le noir sans grande force.

Le dénommé Hobbs se plie à la place du chauffeur, claque la portière et les regarde par la vitre sale. Le moteur démarre avec un frisson antique et asthmatique, enclenche la première. Toujours aussi furieux, il part

vers Portobello. Au tournant, la voiture grise disparaît vers la droite.

— Ce type est une malédiction, dit le noir. Elle va venir, et qu'est-ce que je vais lui dire? Vous l'avez déçu, ajoute-t-il pour Cayce. Il vous a prise pour elle.

— Qui ça?

— L'acheteuse. Agent pour un collectionneur japonais, répond le blond. Ce n'est pas votre faute.

Il a les pommettes droites que Cayce associe aux Slaves, l'air ouvert qui les accompagne toujours, et le genre d'accent que l'on attrape en apprenant l'anglais ici, mais pas assez jeune.

— Ngemi, reprend-il en désignant le noir, est seulement contrarié.

— Bon, eh bien, conclut Cayce... au revoir.

Elle part vers Portobello. Une femme entre deux âges ouvre sa porte verte et sort en pantalon de cuir noir, un gros chien en laisse. L'apparition de cette matrone de Notting Hill semble libérer Cayce d'un envoûtement. Elle presse l'allure.

Des pas, derrière elle. Elle se retourne, voit le blond qui la rattrape, la sacoche ballottant contre lui.

Le noir a disparu.

— Je peux marcher avec vous, s'il vous plaît? dit-il, s'arrêtant devant elle et souriant, comme s'il était ravi de lui donner cette chance. Je suis Voytek Biroshak.

— Appelez-moi Ishmaël, répond-elle.

— Un nom de fille?

Attentif comme un chien, à côté d'elle. Une sorte d'étrange innocence d'inadapté social qu'elle accepte, sans trop savoir pourquoi.

— Non. C'est Cayce.

— Caisse?

– En fait, se surprend-elle à expliquer, ça devrait se prononcer « Kéi-si, » comme le nom de famille du type en l'honneur de qui ma mère m'a baptisée. Mais pas pour moi.

– Qui est Kéisi ?

– Edgar Cayce, le Prophète Endormi de Virginia Beach.

– Pourquoi elle fait, votre mère ?

– Parce que c'est une excentrique de Virginie. En fait, elle a toujours refusé de m'en parler.

Ce qui est vrai.

– Et vous faites ici ?

– Le marché. Et vous ?

Tout en marchant.

– Pareil.

– Qui étaient ces hommes ?

– Ngemi me vend zx 81.

– C'est-à-dire ?

– Sinclair zx 81. Ordinateur personnel, vers 1980. En Amérique, c'était Timex 1000, pareil.

– Ngemi, c'est le grand ?

– Vendeur d'ordinateurs archaïques, de calculateurs historiques, depuis 1997. Il a boutique dans Bermonsdey.

– Votre partenaire ?

– Non. Rendez-vous préparé, zx 81, conclut-il en tapotant sa sacoche avec un bruit de plastique.

– Mais il venait vendre ces calculatrices ?

– Les Curtas. Génial, non ? Ngemi et Hobbs espèrent vente combinée. Collectionneur japonais. Difficile, Hobbs. Toujours.

– Il est aussi vendeur ?

– Mathématicien. Brillant, triste. Fou des Curtas, mais ne peut pas se permettre. Achète et vend.

– Il n'a pas l'air très agréable.

C'est grâce à sa fréquentation des rues comme chasseur de cool que Cayce a tant d'aisance dans cette conversation sur un sujet inconnu. Même si sa carrière fluctue, et qu'elle *déteste* appeler son travail comme ça. Et elle a roulé sa bosse. On l'a déjà lâchée dans des quartiers comme Dogtown, où le skateboard est né, pour explorer les racines et trouver le prochain gros coup. Et elle a appris que tout tient à la volonté de poser la question suivante. Elle a rencontré le premier type à avoir porté sa casquette à l'envers. Un chicano. Et c'est elle qui posait la question suivante...

– Ce ZX 81, ça ressemble à quoi ?

Il s'arrête, farfouille dans sa sacoche, et sort un rectangle assez tragique, du plastique noir granuleux, de la taille d'une cassette vidéo. Il a un de ces claviers autocollants, qui fonctionnent on ne sait comment. Cayce sait ça grâce aux décodeurs du câble dans les motels, où l'on s'attend que les locataires les volent.

– C'est un ordinateur ? Ça ?

– 1 K de RAM !

– Un seul ?

Ils sont dans une rue appelée Westbourne Grove, avec quelques magasins branchés, et elle aperçoit déjà la foule à l'intersection avec Portobello.

– Qu'est-ce qu'on peut en faire ?

– C'est compliqué.

– Combien vous en avez ?

– Plein.

– Qu'est-ce que vous leur trouvez ?

– Importance historique pour ordinateurs personnels, répond-il sérieusement, et pour Royaume-Uni. Pourquoi il y a tant de programmeurs ici.

– Pourquoi cela ?

Mais il s'excuse, s'engageant dans une petite allée où on décharge un van cabossé. Un échange rapide avec une femme en imperméable turquoise, et il revient, rangeant deux autres machines dans son sac.

En marchant, il lui explique que Sinclair, l'inventeur anglais, avait trouvé une façon de bien faire, mais très mal aussi. Prévoyant le marché pour des ordinateurs personnels bon marché, Sinclair avait décidé que les gens voudraient s'en servir pour apprendre à programmer. Le ZX 81, vendu aux États-Unis sous le nom Timex 1000, coûtait moins que l'équivalent de cent dollars, mais il fallait saisir les programmes, sur ce petit clavier adhésif de motel. Cela avait à la fois réduit la vie commerciale du produit et, pour Voytek, vingt ans plus tard, provoqué la prépondérance des programmeurs doués au Royaume-Uni. Ils avaient perdu la tête devant cette merveille, et le besoin de la programmer.

– Comme les hackers en Bulgarie, ajoute-t-il, obscur.

– Mais si Timex l'a vendu aux États-Unis, pourquoi n'y a-t-il pas plus de programmeurs ?

– Vous en avez, mais Amérique différente. L'Amérique voulait Nintendo. Nintendo donne aucun programmeur. Et quand le produit est lancé aux États-Unis, unité d'expansion de RAM pas disponible avant trois mois. Des gens achètent l'ordinateur, le rapportent chez eux, voient que ça ne fait rien. Désastre.

Cayce est à peu près sûre que l'Angleterre aussi voulait du Nintendo, et en a eu, et ne devrait sans doute pas s'attendre à une recette miracle de programmeurs, si la théorie de Voytek est vraie.

– Il me faut du café, dit-elle.

Il la conduit à une arcade de bric et de broc à l'angle Portobello – Westbourne Grove. Derrière des petits

étals où des Russes installent leur stock de vieilles montres piquées de rouille. Ils descendent un escalier, pour acheter ce qui s'avère être le café « blanc » de ses visites d'enfance en Angleterre, une boisson du monde-miroir pré-Starbucks, qui ressemble à de l'instantané faible saturé de lait concentré et de sucre industriel. Elle pense à son père, qui l'emmenait au zoo de Londres quand elle avait dix ans.

Ils s'asseyent sur des chaises pliantes qui doivent remonter au Blitz. Quelques gorgées hésitantes de leur café blanc bouillant.

Mais elle voit un Bibendum Michelin dans son champ de vision, silhouette blanche, gonflée et annelée perchée au bord du comptoir d'un vendeur, à une dizaine de mètres. Il doit faire dans les deux mètres, et s'illumine sans doute de l'intérieur.

Le Bibendum Michelin était le premier emblème auquel elle avait témoigné une réaction phobique. Elle avait six ans.

– Il a pris un canard dans la tête à deux cent cinquante nœuds, récite-t-elle doucement.

– Pardon ? interroge Voytek en clignant des yeux.

– Excusez-moi, s'excuse Cayce.

C'est un mantra.

Un ami de son père, pilote de ligne, lui avait parlé dans son adolescence d'un collègue à lui qui était entré en collision avec un canard, en décollant de Sioux City. La verrière avait éclaté, et l'intérieur du cockpit s'était transformé en ouragan. Après un atterrissage sans heurt, le pilote avait survécu, reprenant les commandes avec des éclats de verre logés de manière permanente dans l'œil gauche. Cette histoire avait fasciné Cayce, et elle avait découvert un jour que cette phrase, répétée



assez tôt, pouvait empêcher la panique qu'elle ressentait devant le pire de ses déclencheurs.

– C'est un tic verbal.

– Une tique ?

– Difficile à expliquer. Elle détourne le regard, découvre un étal qui paraît vendre des appareils chirurgicaux victoriens.

C'est un très vieil homme, au front haut et tavelé, aux sourcils d'un blanc sale, qui veille sur cet assortiment. Sa tête est enfoncée, comme celle d'un vautour, entre des épaules étroites. Il se tient derrière le comptoir de verre où ses articles brillent. La plupart sont présentés dans des étuis sur mesure doublés de velours fané. Le considérant comme une distraction, pour lui comme pour Voytek, comme une alternative à l'explication du canard, Cayce prend son café et traverse l'allée de plancher brut.

– Vous pourriez me dire ce que c'est, s'il vous plaît ? demande-t-elle en désignant un objet au hasard.

Il pose les yeux sur elle, puis l'objet indiqué, et se reporte sur elle.

– Nécessaire à trépanation, par Evans de Londres, 1780. Dans son étui d'origine en galuchat.

– Et ça ?

– Un nécessaire à lithotomie français, début dix-neuvième, avec foret frontal, par Grangeret. Étui d'acajou cerclé de bronze.

Il la regarde fixement, avec des yeux profonds, sanguins et bordés de rouge comme s'il l'évaluait avant de tester sur elle le Grangeret, un appareil assez déstabilisant, démonté et rangé dans les compartiments de velours.

– Merci, répond Cayce.

Décide que ce n'est pas tout à fait la distraction dont elle a besoin. Elle retourne vers Voytek.

– Allons prendre l'air.

Il se lève avec joie, repassant à l'épaule la sangle de son sac renflé par les Sinclairs. Il remonte l'escalier et la suit dans la rue.

Les touristes, les amateurs d'antiquités et les curieux arrivent en masse des stations de tous côtés, venus pour la plupart d'Amérique ou du Japon. Une foule dense comme dans une discothèque, qui se frôle et se bouscule pour progresser sur Portobello, dans un sens ou dans l'autre. Tous marchent sur la rue elle-même, les trottoirs étant bloqués par les étals de carton sur tréteaux et par les badauds qui s'agglutinent. Le soleil est bel et bien levé, et même surprenant. Entre la foule, les émotions et le retard de son âme qui la met en l'air, elle se sent prise de vertige.

– Pas bon moment, maintenant, pour trouver, dit Voytek en serrant sa sacoche d'un geste protecteur.

Il avale la fin de son café.

– Je dois partir. J'ai le travail.

– Quel travail ? demande-t-elle, surtout pour cacher son vertige.

Mais il indique sa sacoche du menton.

– Je dois évaluer condition. Beaucoup plaisir de vous rencontrer.

Il sort quelque chose d'une poche avant de sa veste en jean et lui tend. Un morceau de carton blanc, avec une adresse e-mail tamponnée dessus.

Cayce n'a jamais de carte, et a toujours renâclé à donner ses coordonnées.

– Je n'ai pas de carte, dit-elle.

Sur un coup de tête elle lui donne son adresse Hotmail actuelle, sûre qu'il va l'oublier. Il sourit, goguenard,

l'air terriblement ouvert avec ses pommettes slaves, puis il se détourne dans la foule.

Cayce se brûle la langue sur le café qui n'a pas refroidi. S'en débarrasse dans une poubelle déjà débordante.

Elle décide de retourner au Starbucks près du métro, pour boire un latte (avec lait du monde-miroir), et de prendre le train jusqu'à Camden.

Elle commence à se sentir complètement là.

— Il a pris un canard dans la tête à deux cent cinquante nœuds, dit cette fois comme par gratitude, et elle repart vers Notting Hill.

## Ce qu'elles méritent

Elle retrouve la Croisade des Enfants comme elle l'avait laissée.

Le nom que Damien donne à ce qui débarque à Camden le samedi, cette bousculade de jeunes lemmings bloquant High Street de la station de métro jusqu'à Camden Lock.

Alors qu'elle s'extirpe des profondeurs grinçantes et venteuses de la station, montant des escalators vertigineux aux marches taillées dans un bois gras et pâle qui doit être virtuellement indestructible, la meute se resserre et se fait connaître.

Dehors, sur le trottoir, elle se retrouve en plein cœur de la foule s'étirant sur High Street, comme une gravure victorienne de pendaison, ou de course de chevaux.

Les façades des modestes boutiques de chaque côté sont barbouillées de représentations déformées et trop grandes d'avions anciens, de bottes de cow-boy, d'une imposante Doc Martens six trous. Toutes ces images ont une apparence artisanale, hésitante, comme si elles avaient été dessinées avec des centaines de pastels par les enfants des Titans.

Cayce a passé de longues heures ici, escortant les cadres des meilleures sociétés de chaussures de sport dans la forêt ambulatoire de pieds qui ont fait leur fortune ; d'autres heures seule, à la recherche de petites touches de pure mode urbaine à renvoyer chez elle par e-mail.

Rien à voir avec les foules de Portobello. Celle-ci a une autre motivation, à l'odeur de phéromones, de cigarettes au clou de girofle et de hashish.

Prenant pour repère le Virgin Megastore, elle se demande si elle ne devrait pas suivre le mouvement et essayer de changer son optique professionnelle pour aujourd'hui. Une bonne chasseuse pourrait trouver du cool, ici, et elle a encore des clients à New York qui seraient prêts à payer pour un rapport de Cayce Pollard sur ce que les pionniers de ce monde pratiquent, ou portent ou écoutent. Mais non. Techniquement, elle est sous contrat avec Blue Ant, et de toute façon elle n'est pas motivée. L'appartement de Damien. Voilà qui paraît plus judicieux. Elle peut l'atteindre avec un minimum de bousculade via les étals de fruits et légumes sur Inverness Street, où elle pourra se faire des provisions supplémentaires.

Et c'est donc ce qu'elle fait, trouvant des produits plus frais qu'au supermarché local. Elle remporte chez elle un sac rose transparent, plein d'oranges du Maroc ou d'Espagne.

L'appartement de Damien n'a aucun système de sécurité, et elle en est heureuse, car il lui est déjà arrivé de déclencher l'alarme de quelqu'un d'autre, silencieuse ou non. Elle n'a aucune envie de renouveler l'expérience. Les clés de Damien sont aussi grosses et solides, et presque aussi joliment finies, que les grosses

pièces d'une livre : une pour la porte de la rue, deux pour celle de l'appartement.

Quand elle entre à nouveau dans l'appartement, elle analyse brièvement l'avancement de l'amélioration de son état. Presque toute son âme est arrivée, estime-t-elle, se rappelant ses horreurs nocturnes. À présent, c'est simplement chez Damien, ou une version récemment redécorée du même endroit. Du coup, l'occupant des lieux lui manquerait presque. S'il n'était pas en train de préparer un documentaire en Russie, ils pourraient fendre la foule de Camden jusqu'à Primrose Hill.

Sa rencontre avec Voytek et ses amis, et leurs petites calculatrices noires de Buchenwald, quoi que ce soit... on dirait un rêve de la nuit dernière.

Elle ferme la porte et se dirige vers le Cube. Les diodes de l'écran vide pulsent lentement. Damien a le câble, sa connexion ne tombe jamais vraiment, en théorie du moins. Il est temps de jeter un œil sur Fetish:Film:Forum pour voir ce que Parkaboy et Filmy et Mama Anarchia et ses autres compagnons d'obsession ont lu dans ce baiser. Elle a beaucoup de choses à rattraper, du début à la fin, pour se mettre dans le bain.

Parkaboy est celui qu'elle préfère, sur F:F:F. Ils s'envoient des mails quand le forum s'agite un peu. Et aussi quand tout est mort. Elle ne sait presque rien de lui, si ce n'est qu'il vit à Chicago et qu'il est, d'après elle, gay. Mais ils connaissent leur passion mutuelle pour le Film, leurs doutes et théories avortées, mieux que quiconque.

Au lieu de retaper l'URL du forum, elle va dans l'historique du navigateur.

REGARDEZ DES SALOPES ASIATIQUES AVOIR CE QU'ELLES  
MÉRITENT !

FETISH:FILM:FORUM

Elle se fige, la main sur la souris, regardant ce dernier site visité.

Puis elle commence à la sentir. La fameuse démangeaison derrière la nuque.

Et elle n'arrive pas, par sa simple force mentale, à inverser l'ordre des Salopes Asiatiques et de F:F:F. Elle voudrait désespérément que les Salopes Asiatiques soient sous F:F:F, mais elles restent obstinément au-dessus. Visite plus récente. Elle-même ne bouge pas, fixant cet historique de la même façon qu'elle avait autrefois observé une araignée brune recluse dans une roseraie de Portland, une petite chose toute fine qui, comme son hôte lui avait gentiment expliqué, contenait assez de neurotoxine pour les tuer tous les deux, de façon assez horrible.

L'appartement de Damien n'est soudain plus du tout accueillant. Ni familial. C'est un territoire fermé, asphyxiant, où il pourrait se produire des choses atroces. Elle se rappelle à présent l'existence d'un deuxième étage, auquel elle n'est pas encore montée depuis son arrivée.

Elle regarde le plafond.

Souvenir incongru d'un mensonge plus ou moins heureux, ou plus ou moins heureusement abstrait, dit sous son (à l'époque) petit ami Donny.

Donny était plus problématique que la plupart des autres petits amis de Cayce Pollard, et elle en était arrivée à croire que tout cela était évident depuis le début, signalé par son simple prénom, Donny.

Comme le lui avait fait remarquer une amie, Donny n'était pas un nom pour le genre de types avec qui elles sortaient d'habitude. Donny était italo-irlandais, de l'East Lansing. Ils avaient tous les deux un problème d'alcool, et aucun moyen de subsistance officiel. Mais Donny était aussi très beau, et parfois très drôle, surtout par inadvertance. Cayce avait donc traversé une brève période, sans trop savoir pourquoi, sous Donny et son grand sourire, dans le lit défraîchi de l'appartement qu'il louait sur Clinton Street, entre Rivington et Delancey.

Mais cette dernière fois, si particulière, en le voyant s'engager vers l'un de ses orgasmes invariables, aux signes avant-coureurs si reconnaissables, elle avait pour une raison ou une autre étendu les bras au-dessus de sa tête, peut-être même par plaisir, sa main gauche glissant accidentellement derrière le vernis maronnasse de la tête de lit. Où elle avait rencontré un objet froid, dur, et très ouvragé. Qu'elle avait reconnu rapidement, au contact, comme la crosse carrée d'un pistolet automatique – sans doute fixé là par un Scotch très semblable à celui qui cachait le trou du Buzz Rickson depuis ce matin.

Donny était gaucher, et il avait placé l'arme pour pouvoir la saisir facilement depuis son lit.

Une équation très simple s'était résolue dans la tête de Cayce : petit ami dort avec flingue = Cayce ne partage ni lit ni cul avec (très soudainement ex) petit ami.

Et elle était donc restée là, les doigts contre ce qu'elle pensait être le bois strié de la crosse, pour regarder Donny faire son dernier tour sur ce manège particulier.



Mais ici, à Camden, dans l'appartement de Damien, en haut d'un escalier étroit, il y a une pièce. La pièce où elle dormait lors de ses visites précédentes. Damien en a maintenant fait un studio son où il satisfait ses envies de mixage.

Là-haut, se dit-elle soudain, il pourrait bien y avoir quelqu'un.

Le même quelqu'un qui serait descendu pendant son absence pour jeter un œil à ces Salopes Asiatiques. Cela paraît bizarre, voire impossible. Et pourtant horriblement possible. À moins que ce soit justement *trop* possible ?

Elle se force à parcourir la pièce du regard, et remarque le rouleau de Scotch noir sur le tapis. Il est debout, comme s'il avait roulé là. Et se souvient, très clairement, l'avoir posé sur la tranche une fois qu'elle avait fini, sur le bord de la table à tréteaux.

Quelque chose la pousse jusque dans la cuisine, puis elle se voit ouvrir le tiroir des couteaux de cuisine. Neufs, très peu utilisés, et sans doute très acérés. Et, quoique sachant pertinemment qu'elle pourrait se défendre avec si besoin était, l'idée d'introduire une lame acérée dans l'équation ne paraît pas entièrement judicieuse. Elle ouvre un autre tiroir, et trouve un carton plein de pièces détachées de machines, lourdes, précises et un peu huileuses, qu'elle suppose être des restes des robots. L'une de ces pièces, épaisse et cylindrique, se loge parfaitement dans sa main, ses bords carrés sortant tout juste de part et d'autre de son poing. Tout ce qu'on peut faire avec un rouleau de pièces, se rappelle-t-elle, Donny trouvant enfin son utilité.

Elle emporte l'objet avec elle en montant vers le studio d'enregistrement de Damien. Qui n'est rien d'autre que cela, et vide de surcroît, sans aucune

cache. Un futon, neuf et étroit, qui serait son lit si Damien était là.

Retour au premier étage.

Elle parcourt tout l'espace, retenant son souffle en ouvrant les deux armoires. Où il y a très peu de chose, Damien n'étant pas amateur de vêtements.

Elle ouvre les deux placards de la cuisine réaménagée, et l'espace sous l'évier. Où ne se tapit nul rôdeur, mais les ouvriers ont laissé un grand ruban mesureur jaune. Métrique.

Elle met la chaîne sur la porte d'entrée, déjà verrouillée. Selon les standards de New York, ce serait une chaîne minable, mais elle vit à New York depuis trop longtemps pour se fier aux chaînes, de toute façon. Quoi qu'il en soit...

Elle examine les fenêtres – toutes fermées. À part une, elles sont collées par la peinture, et il faudrait trois ou quatre heures, un bon charpentier et quelques outils pour en ouvrir une. Celle qui est décoincée, sans doute par ledit charpentier, est pour l'heure verrouillée par deux mécanismes typiques du monde-miroir, dont les loquets cachés sont actionnés par une sorte de clef ou manivelle à la tête étrange. Elle en a déjà vu à Londres, et ne sait pas où Damien range la sienne. Puisque ce mécanisme ne s'actionne que de l'intérieur, et que le verre est intact, elle élimine les fenêtres comme point d'entrée.

Elle retourne à la porte.

Quelqu'un a une clé. Deux clés, se souvient-elle, pour cette porte, voire une troisième pour la porte d'entrée.

Damien doit avoir une nouvelle petite amie, dont il ne lui a pas parlé. Ou une ancienne, qui a gardé ses clés. Ou une femme de ménage, qui avait oublié

quelque chose et qui est repassée le prendre pendant que Cayce était sortie.

Puis elle se souvient que les clés sont neuves, les verrous ayant été changés après les travaux, ce qui avait forcé l'assistante de Damien à lui envoyer le trousseau via FedEx jusqu'à New York, la veille de son départ. La même assistante qui s'était occupée de préparer les lieux. La même assistante qui l'avait appelée à New York, soucieuse : les clés qu'elle venait d'envoyer étaient le seul trousseau en existence. Elle en avait profité pour s'excuser que Damien n'ait pas de femme de ménage.

Elle entre dans la chambre, examine ses affaires. Rien n'a été dérangé. Elle se rappelle un Sean Connery incroyablement jeune, dans le premier James Bond, utilisant sa belle salive écossaise pour coller l'un de ses superbes cheveux noirs entre le chambranle et la porte de sa chambre d'hôtel. Départ pour le casino. En revenant, il saura si oui ou non quelqu'un est entré dans sa chambre.

Trop tard.

Elle retourne dans l'autre pièce, regarde le Cube, qui s'est rendormi. Le rouleau de Scotch, par terre. La pièce est propre, simple, sémiotiquement neutre. Damien avait ordonné à ses décorateurs, sous risque de renvoi, d'éviter à tout prix le chic d'intérieur façon magazine.

Qu'y a-t-il donc ici qui pourrait la renseigner ?

Le téléphone.

Sur la table, à côté de l'ordinateur.

C'est un téléphone de monde-miroir étrangement simple, pas un des gadgets devenus habituels. Même pas l'affichage du numéro, Damien considérant cela comme une perte de temps, une complication inutile.

Mais il y a une touche bis.

Elle décroche le combiné, le regarde comme si elle s'attendait à ce qu'il parle.

Bis. Elle écoute la séquence de sonneries du monde-miroir. Elle attend que la messagerie vocale de Blue Ant décroche, ou une réceptionniste du week-end, parce qu'elle n'a pas utilisé ce téléphone depuis qu'elle les a appelés, vendredi matin, pour confirmer que sa voiture arrivait.

« Lasciate un messaggio, risponderò appena possibile. »

Une voix de femme, brusque et impatiente.

Bip.

Elle manque crier. Raccroche violemment.

Laissez un message. Je répondrai dès que possible.

Dorotea.

## L'Usine d'allumettes

– Première priorité : sécuriser le périmètre, explique Cayce à l'appartement de Damien en se rappelant la voix de son père.

Win Pollard, vingt-cinq ans de carrière à évaluer et améliorer la sécurité physique des ambassades américaines dans le monde entier. Il avait pris sa retraite pour développer et faire breveter des barrières de contrôle des foules pour les concerts de rock. Quand sa fille lui demandait une histoire, le soir, il lui racontait en détail comment il avait enfin réussi à sécuriser l'accès aux égouts pour l'ambassade de Moscou.

Elle étudie la porte blanche, et la devine faite de chêne. Comme tant de choses de l'époque victorienne, bien plus solide que nécessaire. Les gonds sont à l'intérieur, comme il se doit, et cela signifie qu'elle s'ouvre vers l'intérieur, contre une portion vide du mur. Elle évalue la distance entre le mur et la porte, puis regarde la table.

Elle attrape le mètre jaune qu'elle a remarqué plus tôt sous l'évier. Longueur de la table, distance entre la porte fermée et le mur : huit centimètres de différence.

En positionnant bien la table entre la porte et le mur, il faudrait une hache ou des explosifs pour entrer.

Elle transfère le téléphone, le modem, le clavier, les enceintes et le moniteur sur le tapis, sans les débrancher ou éteindre le Cube. L'écran se réveille, et elle voit que les Salopes Asiatiques n'ont pas bougé. Quand elle déplace le cube lui-même, sa main effleure par erreur l'interrupteur, et il s'éteint. Elle reboote, et se tourne vers la table, dont le plateau se soulève facilement. Il est lourd et solide, mais Cayce est de ces femmes menues qui combinent une faible masse corporelle à une force nerveuse considérable. À la fac, cela la rendait bien meilleure en escalade que son petit ami, le psychologue. Lui avait trouvé cela de moins en moins amusant. Elle arrivait toujours au sommet en premier, sans le faire exprès, et toujours par une voie moins praticable.

Elle appuie le plateau contre le mur à côté de la porte et retourne chercher les tréteaux. Revenant avec eux, un dans chaque main, elle les place puis repose le plateau par-dessus, en prenant garde de ne pas abîmer la peinture toute neuve. Elle déverrouille la porte, et l'ouvre sur les huit centimètres que la table permet. Ça ne suffit même pas à regarder par l'entrebâillement. Le périmètre est sûr, elle ferme la porte, la verrouille et remet la chaîne en place.

Elle voit que le Cube proteste contre l'extinction intempestive. Elle s'agenouille à côté de la machine, et clique que ça ne fait rien. Quand elle arrive au Bureau, elle ouvre le navigateur, et voit que les Salopes Asiatiques sont encore et toujours à la même place.

Cette nouvelle confrontation cause une certaine gêne, mais elle la dépasse en se forçant à ouvrir le site. À son grand soulagement, ce n'est pas un site

de snuff ou de torture, ni quoi que ce soit de désagréable. Ce que ces femmes méritent, à l'évidence, n'est rien de moins que l'attention de quelques pénis en érection. Ceux-ci étant, comme toujours dans les images pornographiques pour hommes, étrangement désincarnés, comme s'ils étaient arrivés dans ces orifices sans aucune intervention humaine. Quand elle quitte le site, elle doit se frayer un chemin dans une nuée de pop-up opportunistes. Même en un clin d'œil, certains paraissent bien pires que Salopes Asiatiques.

À présent, dans l'historique, F:F:F est suivi deux fois par Salopes Asiatiques, comme pour mieux faire passer le message.

Elle essaie de se souvenir de ce qu'il faut faire une fois le périmètre sécurisé, dans les histoires de Win. Sans doute maintenir les procédures routinières. Prophylaxie psychologique, comme il disait. Faire comme si de rien n'était. Entretenir le moral. Combien de fois l'avait-elle fait, depuis presque un an ?

Difficile de savoir en quoi cela consisterait, à l'heure actuelle. Puis elle pense à F:F:F et à la frénésie qui doit régner sur le forum avec le nouveau fragment. Elle va se faire une bonne dose de substitut de thé, découper une orange, s'asseoir en tailleur sur le tapis de Damien et y faire un tour. Après, elle décidera de ce qu'il faut faire pour Salopes Asiatiques et Dorotea Benedetti.

Ce n'est pas la première fois que F:F:F lui sert à cela. Elle se demande d'ailleurs si le site lui sert vraiment à autre chose. Tel est le miracle de HS. Hors Sujet. Tout ce qui ne concerne pas le Film est Hors Sujet. Les nouvelles. Le monde, en somme. Hors Sujet.

Dans la cuisine, eau bouillante, elle repense aux histoires de son père, la description de la sécurisation à Moscou.

En secret, elle a toujours voulu que les engins du KGB passent, parce qu'elle les imaginait comme de petits sous-marins mécaniques en cuivre, aussi précis à leur manière que des œufs de Fabergé. Elle les imaginait échapper à chacun des pièges de Win, un à un, avant de faire surface dans les toilettes du personnel, bourdonnant de tous leurs rouages. Mais elle s'en voulait, car c'était le travail de Win, sa passion. Les empêcher d'y arriver.

Et elle n'a jamais compris ce qu'ils cherchaient, ou ce qu'ils devraient faire ensuite pour y parvenir.

La bouilloire de Damien commence à siffler. Elle la débranche et remplit la théière.

Installée en mode pique-nique près du Cube de Damien, elle ouvre F:F:F et voit que les posts ont en effet afflué de partout. Mais aussi, que tout a dégénéré.

Parkaboy et Mama Anarchia se volent encore dans les plumes.

Parkaboy est de facto le porte-parole des Progressifs, ceux qui pensent que le Film est composé de fragments d'une œuvre en cours de création, une chose inachevée et encore en création par son auteur.

Les Complétistes, en revanche, minorité relative mais raffinée, sont convaincus que ces fragments sont des extraits d'une œuvre finie, que son auteur a décidé de dévoiler par morceaux dans un ordre non-séquentiel. Mama Anarchia est la Complétiste par excellence.

Pour les habitués, les implications frôlent le théologique, mais pour Cayce, tout est très simple : si le Film est fait de clips d'un film fini, de quelque durée que ce soit, quelqu'un joue avec les aficionados, pour une raison ou une autre, d'une façon irritante et assez impitoyable.



Les Ur-filmistes qui ont découvert et reliés les premiers fragments connus devaient bien sûr envisager la théorie complétiste. Quand il n'y avait que cinq fragments, ou une douzaine, il était plus vraisemblable que ce soit des éléments d'une œuvre relativement courte, peut-être un projet d'étudiant, étonnamment achevé et attirant. Mais à mesure que le nombre de téléchargements grandissait, et que le mystère de leur origine s'approfondissait, beaucoup décidèrent de croire qu'on leur montrait des éléments d'une œuvre en cours, et sans doute dans l'ordre dans lequel ils étaient bouclés. Et que l'on croie que le Film était réel ou principalement généré par ordinateur, les évidentes valeurs de production contredisaient de plus en plus la thèse d'un film d'étudiant. Ou même de quelque création amateur, dans le sens habituel du terme. Le Film était tout simplement trop remarquable.

C'était Parkaboy, peu après qu'Ivy avait monté ce site depuis son appartement de Séoul, qui avait la première fois soulevé la possibilité de ce qu'il appelait un « Kubrick Bricolo ». Cette théorie n'avait rien à voir avec les positions complétiste ou progressive, et Mama Anarchia elle-même utilisait le terme sans problème, bien qu'il porte la marque de Parkaboy. C'était simplement une idée lancée dans le débat, et assez importante : il est possible que le Film soit créé par une seule personne, un auteur adepte des technologies de pointe, un créateur commando seul dans la nuit de l'Internet. Que le Film soit le fruit d'une sorte d'imagerie informatique, acteurs, décors et tout le reste, et entièrement sous la main virtuelle d'un génie reclus et peut-être inconnu. C'était devenu une obsession répandue chez une majorité de Progressifs, et chez

beaucoup de Complétistes aussi, bien qu'ils la mettent systématiquement au passé.

Mais là, Parkaboy attaquait Mama Anarchia pour sa tendance à citer Baudrillard et ces autres Français qui l'ennuient tellement. Cayce clique automatiquement sur Répondre, et lui envoie son message-type d'apaisement :

Cela arrive chaque fois que l'on oublie que ce site n'est là que parce qu'Ivy est prête à y investir du temps et de l'énergie. Ni Ivy ni les autres n'apprécient de voir des gens se mettre à hurler. Ivy est notre hôtesse, nous devrions nous efforcer de faire de ce site un endroit agréable pour elle, et ne pas partir du principe que F:F:F sera toujours là.

Elle clique sur Poster et regarde apparaître son nom et le titre de son message en dessous de ceux de Parkaboy :

CayceP respire un grand coup

Parce que Parkaboy est son ami, elle peut se permettre ce genre de choses, et personne d'autre. Elle est devenue une sorte d'arbitre rituel, chargée particulièrement de calmer Parkaboy chaque fois qu'il s'attaque à quelqu'un, comme il a tendance à le faire. Ivy peut le remettre en place pronto, mais elle est policière à Séoul, a de longues journées, et ne peut pas toujours être sur le site pour modérer les débats.

Elle clique automatiquement sur Rafraîchir, et sa réponse est déjà là.

Où es-tu? nt  
Londres. Boulot. nt

Et tout cela est très rassurant. Prophylaxie psychologique, évidemment.

Le téléphone sonne, à côté du Cube, sonnerie de monde-miroir qui lui tape toujours sur le système. Elle hésite, répond.

– Allô?

– Cayce, chérie, c'est Bernard. (Stonestreet.) Helena et moi nous demandions si tu serais partante pour un petit dîner.

– Merci, Bernard, mais je ne me sens pas bien.

Son regard se pose sur la table qui bloque la porte.

– Décalage horaire. Tu devrais essayer les petites pilules d'Helena.

– C'est très gentil, Bernard, mais...

– Hubertus sera là. Il serait très déçu s'il n'a pas une chance de te voir.

– On n'est pas censés se voir lundi?

– Il sera à New York, demain. Il ne pourra pas assister à la réunion. Allez, viens.

Encore une conversation qui fait dire à Cayce que les Anglais ont développé le chantage émotionnel en même temps que l'ironie. Une fois sortie, elle n'aura aucun moyen de sécuriser le périmètre. Mais c'est Blue Ant. Ce contrat représente un bon quart de son revenu de l'année.

– Bernard? Mauvaise période du mois. Pour être délicate...

– Alors il faut absolument venir. Helena a quelque chose de fabuleux contre ça...

– Tu l'as testé?

– Testé quoi?

Elle déclare forfait. Cela semble presque une bonne idée d'avoir de la compagnie, pour l'heure.

– Où êtes-vous ?

– Les Docks. Sept. C'est décontracté. Je t'envoie une voiture. C'est super que tu puisses venir. Ciao.

Stonestreet raccroche avec une rudesse qu'il a dû raffiner à New York. Il y a normalement un chant du cygne, une cadence presque tendre en fin de conversation téléphonique dans le monde-miroir. Un échange d'adieux qu'elle n'a jamais réussi à maîtriser.

Autant pour la prophylaxie psychologique.

Trois minutes et un Google (serrurier + « Londres Nord ») plus tard, elle est au téléphone avec un homme d'une société appelée Judge Advocate Locks.

– Vous ne travaillez pas le dimanche... commence-t-elle pleine d'espoir.

– Sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Mais vous ne pouvez pas venir avant ce soir, hein ?

– Où êtes-vous ?

Elle le lui dit.

– Un quart d'heure.

– Vous n'acceptez pas la Visa.

– Si.

Elle raccroche, et se rend compte qu'en passant ce coup de fil, elle a perdu le numéro de Dorotea. Non qu'elle aurait pu l'extraire de son téléphone, mais c'était sa meilleure preuve de tout ce cirque. À part les Salopes Asiatiques sur l'historique du navigateur. Elle appuie sur Bis, à tout hasard, et retrouve son interlocuteur de Judge Advocate.

– Désolée. J'ai fait Bis par erreur.

– Quatorze minutes, répond-il, presque sur la défensive.

La camionnette arrive plutôt vers douze minutes.

Une heure plus tard, la porte de Damien a deux verrous allemands tout neufs, très chers. Les clés ressemblent à ce que l'on pourrait trouver en démontant un pistolet automatique modernissime. Le Cube a repris sa place sur la table. Elle n'a pas changé le verrou de la porte sur la rue, parce qu'elle ne connaît pas les locataires de Damien, ni même leur nombre.

Dîner avec Bigend. Elle grogne, va se changer. Décontracté, donc.

La voiture et le chauffeur de Blue Ant l'attendent quand elle ouvre la porte sur la rue, les deux clés à son cou autour d'un lacet. Elle a caché les doubles derrière les consoles de mixage de Damien, dans la pièce du haut.

Une petite pluie du soir commence à tomber.

Elle l'imagine disperser un peu plus la Croisade des Enfants, sous les bottes et les avions en enseigne, et les lampadaires aux caméras de sécurité.

Calée dans la banquette arrière, elle demande au chauffeur, un Africain élancé et superbe, le nom de la station la plus proche de leur destination.

– Bow Road.

Ça ne lui dit rien.

Elle regarde l'arrière de sa tête impeccablement rasée, le clou de niobium dans la partie supérieure de son oreille, puis les devantures qui défilent.

Pour Stonestreet, « décontracté » équivaut à « plutôt habillé », selon ses standards à elle. Donc, elle a

opté pour une UC que Damien appelle Truc Jupe, un tube long et étroit, anonyme, de coton noir, avec le moins d'ourlet possible à chaque bout. Étroite, mais confortable. Elle épouse bien les hanches. Infiniment ajustable, en termes de longueur. En dessous, collants noirs. Au-dessus, un cardigan DKNY dé-DKNY-isé aux ciseaux. Des chaussures d'époque neuves, trouvées dans un magasin vintage de Paris.

Et elle a envie de brinquebaler dans le métro. Pense avec nostalgie à la perfection avec laquelle les femmes de Paris portent les foulards. Elle décide que c'est soit un signe de normalisation de sérotonine, rêver à un autre endroit, soit une réaction de fuite éperdue face à l'invasion de son navigateur.

Ce nouveau sujet de discorde, toujours en suspens, avec Dorotea. Avant tout cela, elle connaissait à peine son existence. Elle cherche dans sa mémoire un tort antérieur qui aurait pu lui valoir cette haine. Rien.

Elle n'aimait pas se faire d'ennemis, bien que la partie la plus calme de son travail, l'évaluation oui-ou-non comme en ce moment pour Blue Ant, pouvait être problématique. Un non pouvait coûter un contrat à une société, ou un poste à un employé (à tout un service, même, une fois). Le reste de son travail, la traque de la mode dans la rue, les conférences occasionnelles pour des masses de cadres captivés, ne lui attirait presque aucune rancœur.

Un bus à deux étages passe en grinçant, lui évoquant moins un bus du monde-miroir qu'un accessoire de Disney pour évoquer Londres.

Sur un mur, elle voit des sorties encore fraîches d'une image du nouveau fragment. C'est le baiser. Déjà.

Un souvenir lui revient. New York, heure de pointe. Un train de banlieue, pendant les alertes à l'anthrax.

Elle se récitait son mantra du canard, et tout d'un coup elle vit un instantané, pas plus grand qu'une carte de visite. Tiré d'un fragment qu'elle n'avait pas encore vu, il était épinglé au polyester vert d'un blazer d'uniforme d'une femme noire, aux traits tirés. Cayce utilisait le mantra pour repousser une crainte récurrente : que quelqu'un lâche sur la voie des ampoules pleines de poudre à l'état pur. De là, Win lui avait dit qu'il faudrait quelques heures pour que cela se répande de la Quatorzième à la Cinquante-neuvième Rue. D'après une expérience de l'armée dans les années soixante.

La noire, la voyant regarder la photo, avait hoché la tête, saluant une autre fidèle. Cayce avait été sauvée de sa nuit intérieure par cette suggestion. Combien y avait-il de gens qui suivaient ce Film ? Quel étrange phénomène c'était...

Ils sont bien plus nombreux aujourd'hui, malgré une absence générale d'attention – totalement bienvenue, à ses yeux – de la part des médias. Chaque fois qu'ils essayaient de s'en saisir, le Film leur glissait des mains comme une nouille trop grasse. C'était un planeur, il passait sous les radars développés pour détecter les structures plus massives : une sorte de fantôme, un « invité noir ». Damien lui avait dit que c'était le surnom des hackers et de leurs créations les plus autonomes en Chine.

Des émissions qui traitent de mode de vie ou de culture populaire, ou qui gonflent de petits mystères pour en faire des grands, ont parlé du Film, avec des séquences de fragments assemblés de façon douteuse. Sans aucune réaction de la part des spectateurs (à part sur F:F:F, bien sûr, où les assemblages sont détruits au cours de protestations longues et passionnées, disant à quel point il est aberrant de mettre, par exemple,

#23 avant #58). Les filmeux se recrutent surtout par le bouche à oreille ou, dans le cas de Cayce, par exposition aléatoire, soit à une image seule soit à un segment.

Le premier segment de Cayce l'attendait quand elle émergea des toilettes unisexes inondées, à une fête. Galerie NoLiTa. Novembre dernier. Cherchant un moyen de stériliser les semelles de ses chaussures, et s'interdisant de les toucher un jour, elle avait remarqué deux personnes serrées autour d'une troisième, un homme en col roulé avec un lecteur DVD portable, tenu devant lui comme les rois mages tiennent leurs présents dans les crèches de Noël.

Et en passant à côté d'eux, elle avait vu un visage sur l'écran de son ciboire. Elle s'était arrêtée sans réfléchir. Elle avait piétiné sur place pour tenter d'aligner l'œil aux pixels.

– C'est quoi ? avait-elle demandé

– Film.

La fille s'était fendue d'un regard en biais. Les yeux mi-clos, un nez pointu et aquilin, un clou argenté sous la lèvre inférieure. Pour Cayce, tout a commencé là.

Elle a quitté la galerie avec l'URL d'un site qui proposait tous les fragments disponibles pour l'instant.

Retour au présent. Lumière humide de la nuit, une pulsation bleue tourbillonnante, comme pour donner l'alerte contre une tornade, un vortex...

Ils sont dans une rue plus large, la circulation les entoure sur plusieurs voies, frôlant l'embouteillage. La voiture de Blue Ant ralentit, s'arrête, coincée devant et derrière, puis repart à petite allure.

Tandis qu'ils dépassent la scène de l'accident, Cayce voit une moto jaune vif, couchée, la fourche avant tordue. Le tourbillon bleu est monté sur un mât fixé à une moto officielle garée non loin. Un véhicule



d'urgence médicale. Concept totalement monde-miroir, capable de se faufiler dans la circulation jusqu'au lieu de l'accident.

L'urgentiste, en veste Belstaff avec de larges bandes réfléchissantes, est à genoux près du motard, dont le casque est sur le trottoir derrière lui. Nuque immobilisée dans un collier de mousse. Le médecin lui donne de l'oxygène avec un masque et une bonbonne, et Cayce prend enfin conscience du hululement insistant d'une ambulance du monde-miroir, derrière elle. Un instant, elle voit ce visage inconscient, sans trace. La moitié inférieure est cachée par le masque à oxygène, et la pluie du soir tombe sur des yeux fermés. Elle sait que cet étranger occupe peut-être l'endroit le plus liminal de tous, au bord de la non-existence, ou sur le point d'entrer dans une existence inconnue.

Elle ne voit rien qui ait pu causer l'accident. À moins que la rue se soit soulevée pour le frapper. Il n'y a pas que ce que l'on craint qui puisse arriver, se rappelle-t-elle.

– C'était une usine d'allumettes, explique Stone-street.

Il l'a accueillie à la porte. Puis guidée dans la traversée de deux étages entièrement ouverts, façon loft, en bois sombre et brillant donnants sur un mur de verre et un balcon sur toute la longueur. Bougies.

– On cherche autre chose. Ce n'est pas Tribeca.

Il porte une chemise en coton noir, aux manchettes déboutonnées, battantes. La version décontractée de son look neuf mais froissé, sans doute. À part cela, il a raison. Tribeca est plus grand, tant en surface qu'en volume.

– Hub est sur la terrasse. Il vient d'arriver. Un verre ?

– Hub ?  
– Il était à Boston, explique Stonestreet avec un clin d'œil.

– Ce serait sans doute Hube si ça ne tenait qu'à eux.  
Hube Bigend. Lombard.

La désaffection de Cayce pour Bigend est on ne peut plus personnelle. Indirecte, certes, mais personnelle. Une bonne amie à elle était sortie avec lui à New York, dans le temps, comme on dit (de moins en moins). Margot, l'amie, de Melbourne, l'avait toujours qualifié de Lombard. Au début, Cayce avait pris cela pour une référence à ses origines belges. Finissant par poser la question, elle avait appris que c'était l'acronyme de Margot pour « Littéralement odieux, mais bien agréable, rayon dollars ». À mesure que la situation avait progressé entre eux, sa Lombarditude se révéla comme la partie immergée de l'iceberg.

Stonestreet, au bar sculpté dans un coin de l'île de granite qu'est la cuisine, lui passe à sa demande un grand verre de glace et d'eau gazeuse, avec une rondelle de citron.

Sur le mur à sa gauche, un triptyque d'un artiste japonais dont elle a oublié le nom, trois panneaux de contreplaqué de dix centimètres sur vingt, côte à côte. Sur chacun, on a peint par couches des logos et des filles de manga aux grands yeux. Mais chaque couche successive de peinture a été poncée jusqu'à devenir presque transparente, puis vernie, puis recouverte d'autres dessins, à leur tour poncés, vernis... Le résultat pour Cayce est très doux, profond, presque apaisant, mais avec la suggestion hallucinatoire d'une panique sur le point d'éclater.

Elle se retourne, et voit Bigend au travers du verre qui la sépare du balcon, les mains sur la rambarde. Il

lui tourne le dos, avec une sorte d'imperméable et un chapeau de cow-boy.

– À votre avis, quelle allure avons-nous pour le futur? demande Bigend.

On dirait, malgré la cuisine adroitement végétarienne de la soirée, qu'on lui a fait une injection d'essence de bœuf chaude. Il est démonstratif, luisant, il a les yeux brillants, et sans doute aussi le poil soyeux. La conversation du dîner a été délicieusement neutre, sans aucune mention de Dorotea ou de Blue Ant. Cayce s'en réjouit.

Helena, la femme de Stonestreet, leur a expliqué l'utilisation, encore de nos jours, dans les cosmétiques, de matières neurologiques bovines retraitées. Le sujet est arrivé via la discussion sur l'encéphalopathie spongiforme en tant que prix à payer pour avoir forcé des herbivores à une forme de cannibalisme contre-nature. Tout en dégustant de la courgette farcie.

Bigend a l'art et la manière pour lancer ce genre de question dans une discussion dont il se lasse. Des clous lancés sur la route de la conversation. Vous pouvez les contourner, ou passer dessus, crever, et espérer conduire sur les jantes. Cela dure depuis le début du repas, et Cayce se dit qu'il fait ça parce que c'est lui le patron. Ou alors parce qu'il se lasse facilement. C'est comme regarder quelqu'un qui zappe sans relâche, sans pitié.

– Ils ne penseront pas à nous, répond Cayce, choisissant la ligne droite. Pas plus que nous pensons aux Victoriens. Je ne pense pas aux images d'Épinal, mais aux véritables êtres vivants. Des êtres avec du sang, une âme.

– Je pense qu'ils nous détesteront, contre Helena.

Seuls ses yeux dépassent de son cauchemar d'encéphalopathie spongiforme bovine et de futur spongiforme. Elle ressemble un instant à son personnage perturbé de déprogrammeuse de victimes d'enlèvements dans l'unique saison d'*Ark/Hive 7*. Cayce en avait regardé un épisode : le petit ami d'une copine faisait une apparition, en tant que responsable de la morgue.

– Une âme, répète Bigend, sans avoir entendu Helena, ses yeux bleus s'écrouillant pour Cayce.

Il a moins d'accent, quel qu'il soit, que toutes les autres personnes qu'elle a pu entendre parler anglais. C'en est troublant. Il paraît un peu a-spacial, comme un haut-parleur dans une salle d'attente, quoi que ce soit sans rapport avec le volume.

Cayce le regarde et mâche prudemment un morceau de courgette farcie.

– Bien sûr, dit-il, nous n'avons pas la moindre idée de ce que les habitants de notre futur seront. À ce sens, nous n'avons aucun futur. Pas comme nos grands-parents en avaient un, ou pensaient en avoir un. Les futurs culturels entièrement imaginables sont un luxe révolu. Ils datent d'une époque ou « maintenant » durait plus longtemps. Pour nous, bien sûr, les choses peuvent changer si brusquement, si violemment, si profondément, que des futurs comme celui de nos grands-parents n'ont plus assez de « maintenant » pour s'établir. Nous n'avons aucun futur car notre présent est volatil. Nous nous contentons de limiter la casse. De faire tourner les scénarios du moment. Identification des schémas.

Cayce cligne des yeux. Tout cela a été débité avec un sourire... Tom Cruise avec trop de dents, trop longues mais toujours aussi blanches.

– Alors, nous reste-t-il un passé? demande Stone-street.

– L'Histoire est un jeu de devinettes sur ce qui s'est passé, et quand, répond Bigend, les paupières mi-closes. Qui a fait quoi à qui. Avec quoi. Qui a gagné. Qui a perdu. Qui a muté. Qui a disparu.

– Le futur est ici, s'entend renchérir Cayce. Il nous regarde. Il essaie de comprendre la fiction que nous serons devenus. Et de là où ils se trouvent, le passé ne ressemblera plus du tout au présent que nous imaginons derrière nous.

– On dirait une prophétie.

Dents blanches.

– La seule constante de l'histoire, c'est le changement. Le passé change. Le futur prendra autant en compte notre version du passé que nous sommes intéressés par les idées des Victoriens. Ce ne sera tout simplement pas pertinent.

En fait, elle récite du Parkaboy de mémoire, un sujet avec Filmy et Maurice, qui se demandaient si le Film était ou non censé transmettre un sentiment temporel, ou si cette absence de période pouvait suggérer une certaine opinion du créateur, sur le temps et l'histoire. Et dans ce cas, laquelle?

Et maintenant, c'est Bigend qui mâche d'un air pensif, en silence, et très sérieux.

Il conduit un Hummer marron avec des plaques belges, volant à gauche. Pas le Uber-véhicule complet, façon Jeep hypertrophiée. Une version plus récente, plus neuve, qui n'a pourtant pas l'air plus douce ni gentille. Presque aussi inconfortable que les gros, malgré les sièges en cuir souple. La seule chose qui lui

plaisait dans les gros Hummer, c'était la bosse de transmission, comme le dos d'un cheval, entre le passager et le conducteur, mais bien sûr leur affect avait entièrement changé une fois que le Humvee était devenu monnaie courante dans les rues de New York.

Ça n'avait jamais été un véhicule romantique, pour elle. Et là, elle était encore plus près de Bigend, qui avait posé son Stetson marron sombre sur la bosse réduite qui les séparait. La circulation du monde-miroir la force presque à appuyer de temps en temps sur un frein fantomatique, comme si, étant sur le siège du conducteur anglais, c'était à elle de conduire. Elle serre son enveloppe allemande sur les genoux, et essaie de s'arrêter.

Bigend a bien fait sentir qu'il refusait catégoriquement qu'elle prenne un taxi (ni lui ni elle n'avaient pensé à rappeler la voiture de Blue Ant et son chauffeur), et encore plus qu'elle se livre à la faune du métro. Les trains ne vont plus à Camden Town, à cette heure-là, le samedi, explique-t-il. Ils partent, pour rapatrier la Croisade des Enfants. Elle se souvient vaguement de ce point, en effet, bien que la logistique en jeu, après un ou deux verres de vin en trop, lui échappe. Comment les trains peuvent-ils partir sans être arrivés ?

La pluie s'est arrêtée, l'air est propre comme du verre.

Elle repère un groupe d'enseignes annonçant des objets Smithfield, derrière un rond-point, et se dit qu'ils approchent du marché.

— Allons prendre un verre à Clerkenwell, dit Hubertus Bigend.

## La Proposition

Il gare le Hummer dans une rue bien éclairée. Donc, ça doit être ici, Clerkenwell. Aux yeux de Cayce, rien ne distingue ce quartier des autres. Autour d'eux, les boutiques et services habituels de Londres. Mais les immeubles eux-mêmes ont une allure de résidences réaménagées, sans doute plus proches de Tribeca que l'usine d'allumettes de Stonestreet.

Il ouvre la boîte à gants et en tire un morceau de plastique, épais et brillant, qui se déplie environ jusqu'à la taille d'une plaque minéralogique du monde-miroir. Elle voit les lettres UE, un lion anglais, et... une immatriculation ? Il place le tout ouvert sur le tableau de bord.

– Permission de stationner, explique-t-il.

Quand elle est descendue, elle voit qu'ils sont sur une place interdite, en plein virage. Et elle se rend compte qu'elle ignore à quel point il peut avoir des relations dans le pays.

Enfilant son Stetson, il appuie sur son bip, et le Hummer fait clignoter ses phares, une fois, deux fois, et une vibration sourde retentit brièvement. Elle se demande si les gens le touchent souvent, ce grand modèle réduit. S'il se laisse faire.

Puis elle se laisse guider jusqu'à leur destination, un bar-restaurant décoré pour ressembler le moins possible à un pub, avec une lumière couleur d'ampoule grillée. De la laine de verre brûlée au travers du verre fumé. Déjà devant le club, les basses martèlent en sourdine.

— Bernard m'a toujours dit que vous étiez très bonne.

— Merci.

Sa voix lui rappelle une visite de musée. Le commentaire, dans le casque. Étrangement captivant. À peine entrée, elle jauge la foule en un clin d'œil. Poudre blanche. Celle des années quatre-vingt.

Elle se rappelle ces sourires trop blancs, ces yeux brillants comme le verre.

Bigend obtient tout de suite une table, ce que tout le monde ne pourrait sans doute pas faire dans ces conditions. Elle se souvient que son amie de New York avait mis cela dans la compensation de sa Lombarditude : jamais d'attente. Cayce suppose que ce n'est pas parce qu'il est connu ici, mais à cause d'une sorte de marque de fabrique internationale, que certaines personnes peuvent lire. Il porte un chapeau de cow-boy, un imperméable à la coupe archaïque, un pantalon de flanelle grise, et une paire de bottes Tony Lama — ça ne peut pas être une question de tenue.

Une serveuse prend leur commande. Holsten Pils pour Cayce, kir pour Bigend. Cayce le regarde au-dessus des cinquante centimètres de table ronde, où trône une petite lampe à huile avec mèche flottante. Il enlève son chapeau, et a soudain l'air très belge. Comme si le Stetson remplaçait par erreur un Fédora.

Leurs boissons arrivent, et il paie avec un billet de vingt livres tout neuf, sorti d'un portefeuille plein de grosses coupures en euros.



La serveuse verse la bière de Cayce, et Bigend laisse la monnaie sur la table.

– Vous êtes fatiguée ? demande-t-il

– Décalage, répond-elle en trinquant, bière contre kir.

– Ça rétrécit les lobes frontaux. Physiquement. Vous saviez ça ? C'est visible sur un scanner.

Cayce avale sa bière, grimace.

– Non. C'est parce que l'âme voyage moins vite, et arrive en retard.

– C'est la deuxième fois que vous parlez d'âme.

– Ah oui ? (Elle ne se souvient pas.)

– Oui. Vous y croyez ?

– Je ne sais pas.

– Moi non plus. Vous ne vous entendez pas avec Dorotea.

Gorgée de kir.

– Qui vous a dit ça ?

– C'est Bernard. Une intuition. Elle peut être très désagréable.

Cayce a soudain conscience de son enveloppe allemande, sur ses genoux. Son poids inégal, inhabituel, causé par le cylindre de métal qu'elle y a glissé, contre elle ne sait trop quoi.

– Vraiment ?

– Bien sûr. Elle pense que vous allez recevoir quelque chose qu'elle désire depuis très longtemps.

Les dents de Bigend semblent s'être multipliées, ou métastasées. Ses lèvres, humides de kir, sont très rouges dans cette lumière. Il écarte la mèche brune qui lui tombe dans les yeux. Elle est en pleine alerte sexuelle. L'ambiguïté de Bigend finit par l'affecter. C'est donc ça ? Dorotea la voit comme une rivale sexuelle ? Bigend l'a-t-il dans le collimateur ? Grâce

aux histoires de Margot, elle sait qu'il est à la fois insistant et volage.

– Je crains de ne pas comprendre, Hubertus.

– Le bureau de Londres. Elle pense que je vais vous engager pour le diriger.

– C'est absurde.

Littéralement. Et aussi très rassurant. Cayce n'est pas quelqu'un qu'on engage pour lui confier une agence à Londres. Ou quoi que ce soit d'autre. Elle est hyperspécialisée, free lance, quelqu'un qu'on appelle pour une mission très spécifique. Elle n'a presque jamais eu de salaire. C'est entièrement une créature d'honoraires, résolument court terme, sans la moindre compétence d'encadrement. Mais surtout, elle est soulagée que ce ne soit pas sexuel. Ou du moins, qu'il semble avoir indiqué que ça ne l'était pas. Elle se sent captive de ce regard, contre sa volonté. Petit à petit enfermée.

La main de Bigend monte, et il finit son kir.

– Elle sait que vous m'intéressez beaucoup. Elle veut travailler pour Blue Ant, et elle veut la place de Bernard. Elle cherchait déjà à quitter H & P avant qu'ils ne nous l'affectent.

– J'imagine mal, répond Cayce... Remplacer Stonestreet par Dorotea, je veux dire. Les relations humaines, ce n'est pas son fort.

Elle se retient d'ajouter que c'est une dingue qui brûle les vêtements et s'introduit chez les gens par effraction.

– Bien sûr que non. Ce serait un désastre complet. Et je suis ravi de Bernard, depuis le premier jour. Dorotea est sans doute une des personnes qui ne vont pas survivre.

– Survivre à quoi ?

– Notre secteur se rétrécit. Comme tant d'autres. Il y aura de moins en moins d'intervenants. Prendre la pose, cultiver une attitude, ça ne suffit plus.

Cayce s'en doutait déjà, et se demandait si elle pourrait assumer la transition vers l'autre versant de la montagne.

– Vous êtes assez intelligente. Vous vous en doutez déjà.

– Pourquoi refaites-vous le logo du deuxième plus grand fabricant de chaussures de sport ? C'était votre idée, ou la leur ?

Autant jouer son jeu, et voir ce que ça donne. En plein dans les clous.

– Je ne travaille pas comme ça... Le client et moi engageons un dialogue. Un itinéraire se dessine. Je ne cherche pas à imposer une volonté créative. C'est plus une question de contingence. J'aide le client à aller dans la bonne direction. Vous voulez savoir le plus étrange à propos de Dorotea ?

Il a pris un air très sérieux, et à son grand embarras, Cayce se sent frissonner. Elle espère que cela passe inaperçu. Si Bigend peut se convaincre qu'il n'impose pas sa volonté aux autres, il doit pouvoir se convaincre de n'importe quoi.

– Quoi donc ?

– Elle travaillait autrefois pour un consultant très spécialisé, à Paris. Fondé par un ancien des Renseignements français, très haut placé, qui avait fait un peu la même chose pour son gouvernement, en Allemagne et aux États-Unis.

– C'est une espionne ?

– Espionnage industriel uniquement, bien que cela sonne de plus en plus archaïque. Elle doit encore avoir

des contacts, pour certaines choses, mais je ne dirais pas espionne pour autant. Ce qui m'intéressait, c'est que son métier était un peu l'opposé du mien.

– De la publicité.

– Oui. Je cherche à donner conscience au public de quelque chose qu'ils ne savent pas encore qu'ils savent. Ou au moins, le leur faire penser. Parce qu'ils agiront en conséquence, vous comprenez ? Ils penseront que l'idée vient d'eux. Il s'agit de transférer l'information, tout en évitant soigneusement toute spécificité.

Cayce essaie de faire le lien avec ce qu'elle a vu des campagnes de Blue Ant. Cela paraît logique.

– J'avais imaginé, continue-t-il, que les anciennes affaires de Dorotea auraient traité d'informations tout à fait spécifiques.

– Et c'était le cas ?

– Parfois, oui, mais souvent, c'était simplement de l'antipromotion. Donner mauvaise allure à la concurrence. Ce n'était pas très intéressant.

– Mais vous pensiez lui donner un poste ?

– Oui, mais pas celui qu'elle aurait voulu. Si elle pense que c'est vous qui le décrochez, elle pourrait se mettre en colère.

Essaye-t-il de lui dire quelque chose ? Est-ce qu'elle doit lui parler du blouson, des Salopes Asiatiques ? Non. Elle ne lui fait pas du tout confiance.

Dorotea en espionne industrielle ? Bigend qui est intéressé par quelqu'un comme ça ? Ou qui prétend l'être. Ou qui prétend ne plus l'être. Si ça se trouve, rien n'est vrai.

– Bon, reprend Bigend, en se penchant en avant. Dites-moi tout.

- Tout quoi ?
- Le baiser. Ce que vous en pensez.

Cayce sait tout de suite de quel baiser il parle, mais le changement de contexte qui transforme Bigend en filmeux est si bizarre, si vaste, qu'elle ne dit rien. Son diaphragme réagit aux basses de la musique, ce dont elle n'avait pas conscience il y a quelques secondes. Quelqu'un, une femme, rit bruyamment à une autre table.

- Quel baiser ?

Pur réflexe.

Bigend répond en tirant de sous son imper, qu'il n'a pas enlevé, un étui à cigarette en aluminium brossé, qui une fois posé sur la table devient un lecteur de DVD en titane qui s'ouvre de lui-même. Un simple toucher de l'index appelle le segment #135. Elle regarde le baiser, puis Bigend.

- Celui-ci.
- Et quelle est votre question ?

Gagne du temps.

– Je veux savoir si vous pensez que c'est important, au regard des téléchargements précédents.

– Puisqu'on ne peut que spéculer sur sa position dans une hypothétique narration, comment juger de son importance ?

Il éteint le lecteur, le referme.

– Ce n'est pas ma question. Je ne demande pas vis-à-vis des segments d'une narration, mais de l'ordre séquentiel des fragments téléchargés.

Cayce n'a pas l'habitude de penser au Film en ces termes, bien qu'elle les reconnaisse. Elle pense savoir où Bigend veut en venir avec tout ça, mais joue les ingénues.

– Mais ils ne sont pas dans un ordre narratif logique. C'est évident. Soit ils sont téléchargés au hasard...

– Soit tout est fait exprès, afin de donner l'illusion de l'aléatoire. Quoi qu'il en soit, en ignorant tout le reste, le Film est déjà l'exemple le plus efficace de marketing sauvage. Je suis les sites d'aficionados, je recherche toutes les mentions que je peux trouver. Les chiffres sont étonnants. Votre amie en Corée...

– Comment êtes-vous au courant ?

– J'ai demandé à des gens de regarder les sites. En fait, nous les surveillons constamment. Vos contributions sont parmi les plus utiles que nous ayons trouvées. « CayceP », quand on commence à connaître les intervenants, ne peut être que vous. Votre intérêt pour le Film est donc de notoriété publique. Le fait de s'intéresser revient dans ce cas à se plonger dans la sous-culture en question.

Il va lui falloir un moment pour se faire à l'idée que Bigend, ou ses employés, sont allés rôder sur F:F:F. Le site était un peu un deuxième foyer, même si elle y était toujours exposée. Un terrain amical, mais avec une sorte d'émission en format texte, disponible en entier à toute personne prenant la peine d'y jeter un œil.

– Hubertus, commence-t-elle d'un ton prudent... Quelle est exactement la nature de votre intérêt pour tout cela ?

Bigend sourit. Il devrait perdre cette habitude. C'était tout ce qui gâchait sa belle allure. À moins que certains chirurgiens puissent procéder à une réduction ?

– Suis-je un vrai fidèle ? C'est votre première question, parce que vous en êtes une vous-même. Cette chose vous passionne. C'est évident dans vos posts. C'est ce qui vous rend si précieuse. Ça, et vos talents.

Vos allergies. Vos pathologies mineures, tout ce qui fait de vous une légende vivante dans le monde du marketing. Mais suis-je un vrai fidèle? Mes vraies passions sont le marketing, la publicité, la stratégie média. Et la première fois que j'ai découvert le Film, c'est ça qui a réagi en moi. J'ai vu une attention qui se tourne chaque jour vers un produit qui n'existe peut-être même pas. À votre avis, je pouvais résister? Le plan marketing le plus brillant de ce très jeune siècle. Et nouveau. Totalement nouveau.

Elle se concentre sur les bulles qui montent dans sa Pils presque intacte. Elle essaie de se souvenir de tout ce qu'elle a entendu ou glané sur le Net à propos des origines de Bigend. L'ascension de Blue Ant. Père industriel à Bruxelles, étés dans la maison familiale à Cannes, école privée anglaise, archaïque mais excellente pour nouer des relations, Harvard, la percée dans la production indépendante à Hollywood, un bref hiatus au Brésil, une quête de soi, puis l'émergence de Blue Ant, d'abord en Europe, puis en Angleterre et aux USA.

Une vraie bio de magazine. Et l'expérience de Margot, que Cayce a partagée, indirectement mais en temps réel, tout cela devant à présent s'adapter à un fait nouveau : Bigend est lui-même une sorte de fidèle du Film, pour une raison qu'elle comprend mal. Mais cela commence à venir, et elle n'est pas sûre d'apprécier.

Elle lève les yeux.

– Vous pensez que ça vaut beaucoup d'argent.

– Je ne compte pas les choses en argent, répond-il avec un sérieux absolu. Je les compte en excellence.

Elle le croit. Mais ça ne la rassure pas.

– Hubertus, que cherchez-vous ? Je suis sous contrat pour Blue Ant pour évaluer un logo de design. Pas pour discuter du Film.

– Nous devisons gaiement, de choses et d'autres, sans incidence.

C'est un ordre.

– Bien sûr que non. Je ne suis même pas certaine que cela vous soit déjà arrivé.

Bigend sourit. Un autre sourire, qu'elle n'avait pas encore vu. Moins de dents, plus de sincérité ? Cela indique sans doute qu'elle a mis au jour au moins une première couche de sa personnalité, qu'elle a accédé à son monde intérieur, dans une certaine mesure. Qu'elle connaît un Bigend plus vrai. Un lutin à la pensée erratique, âme d'un enfant génial d'une trentaine d'années, cherchant la vérité (ou au moins la fonctionnalité) dans les marchés de ce jeune siècle. C'est le Bigend qui émerge invariablement dans les articles, sans doute une fois qu'il s'est rendu sympathique auprès du journaliste, avec ses sourires et ses autres armes.

– Je veux que vous le trouviez.

– Le ?

– L'auteur.

– La ? Les ?

– L'auteur. Tout ce dont vous aurez besoin, vous l'aurez. Vous ne travaillerez pas pour Blue Ant. Nous serons partenaires.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux savoir. Pas vous ?

Si. Bien sûr.

– Avez-vous déjà pensé qu'en « le » trouvant, nous pourrions interrompre le processus créatif ?

– Inutile de lui dire que nous l'avons découvert, n'est-ce pas ?



Elle ouvre la bouche. Comprend qu'elle ne sait pas quoi dire.

– Vous imaginez que personne d'autre ne cherche ? Il faut beaucoup plus de créativité pour le marketing des objets, de nos jours, que pour leur fabrication. Qu'il s'agisse de chaussures ou de films. C'est pour ça que j'ai fondé Blue Ant. Cette simple compréhension. Ne serait-ce qu'à cet égard, le Film est l'œuvre d'un génie accompli.

Bigend la ramène à Camden Town, ou plutôt la rapproche. Elle se rend compte à un moment qu'il a dépassé Parkway et fait demi-tour dans ce qu'elle identifie comme les rues de Primrose Hill. Ce que Londres a de plus ressemblant à une montagne. Un quartier de plaques commémoratives. Mais le seul nom dont elle se souvienne, après une visite avec Damien, est celui de Sylvia Plath. Un quartier plus chic que Camden. Elle a des amis qui ont vécu ici. En vendant leur appartement sous les combles, ils ont pu s'acheter un magasin d'art à Santa Monica, à quelques pâtés de maisons de Frank Geary.

Elle se sent mal à l'aise au milieu de tout cela. Elle ne sait pas trop quoi faire de la proposition de Bigend, qui l'a plongée dans un de ses « vieux comportements ». C'était l'expression consacrée de son psy, à l'époque où elle en avait un. Cela consiste à dire non, mais sans aucune force, pour continuer à écouter. En conséquence, son « non » se laisse peu à peu entamer, et devient parfois un « oui » avant même qu'elle ait conscience que la situation lui échappe. Elle pensait s'être améliorée, mais ça la reprenait.

Bigend, fabuleux pratiquant de ce mécanisme, de l'autre côté du doute, n'imaginait pas qu'on n'ait pas envie de faire selon sa volonté. Margot avait cité cela comme l'aspect le plus problématique et, avait-elle avoué, le plus efficace de sa sexualité. Il aborde chaque partenaire comme s'ils avaient déjà couché ensemble. Tout comme en affaires, découvrait Cayce : pour lui, chaque contrat est entendu d'avance. Il vous donne l'impression que vous avez déjà signé, mais que vous l'avez oublié.

Il y avait quelque chose d'amorphe, de reptilien, dans sa volonté. Elle se répand autour de vous, ténue, presque invisible. Vous vous retrouvez à avancer, mystérieusement, dans une direction qui vous est étrangère.

– Vous avez vu la réédition sauvage du dernier Lucas ?

Le Hummer tourne, devant un pub qui respire tant le pub d'antan qu'il ne doit pas avoir plus de quelques semaines. À moins d'avoir été remodelé pour attirer une clientèle que ses premiers propriétaires auraient à peine pu comprendre. Un simulacre d'une perfection effrayante. Avec petit vitrail rond et transparent. Flash de l'intérieur, une rousse en sweater vert qui lève son verre pour porter un toast. Joyeuse. Puis tout est envolé, le Hummer galopant sur la courte ligne droite d'une rue résidentielle. Nouveau virage.

– Apparemment, ils lui en veulent particulièrement. Un jour, il nous faudra des archéologues pour tenter de deviner les scénarios originels des films les plus classiques...

Nouveau virage. Lumière.

– De nos jours, s'ils sont intelligents, les musiciens mettent leurs compositions sur le Web, comme

une tarte qu'on laisserait refroidir sur le rebord de la fenêtre, pour que d'autres personnes les retravaillent dans l'anonymat. Dix versions seront à jeter, mais la onzième pourrait être géniale. Et gratuite. C'est comme si le processus créatif n'était plus contenu par un seul crâne. Si ça a jamais été le cas. De nos jours, tout est un peu un reflet d'autre chose.

– Même le Film ? ne peut-elle s'empêcher de demander.

– C'est bien la question. L'auteur a été positionné, via sa stratégie, en dehors de tout cela. On peut assembler les segments, mais pas les réassembler.

– Pas encore. Mais s'il le fait, ils pourront être réassemblés.

– Il ?

– L'auteur, concède-t-elle en haussant les épaules.

– Vous pensez que les segments font partie d'un tout ?

– Oui. Sans hésitation.

– Pourquoi ?

– Ce n'est pas tant une conviction qu'une certitude, viscérale.

Bizarre de le dire à voix haute. Mais c'est la vérité.

– Les viscères ne pensent pas, corrige Bigend. On « sait » dans le cerveau limbique. Le siège de l'instinct. Le cerveau mammifère. Plus profond, plus large, au-delà de la logique. C'est là que fonctionne la publicité. Pas dans le cortex qui se croit si fort. Ce que nous appelons « esprit » n'est qu'une sorte de glande poussée en graine, montée à califourchon sur un cerveau reptilien et l'ancien cerveau mammifère, mais notre culture nous force à voir l'ensemble comme une conscience. Le cerveau mammifère s'étend, large comme un continent, muet et musculeux, et s'occupe

de la même chose depuis sa création. Et nous fait acheter des choses.

Cayce enregistre ce qu'il dit, regard en biais. Le voit sans sourire dans ce moment de silence, sans doute lui-même, simplement.

— Quand j'ai créé Blue Ant, c'était mon credo de base. Toute la publicité s'adresse à cet esprit plus vieux, plus profond, au-delà du langage et de la logique. J'ai engagé des talents sur la base de leur capacité à comprendre cela, consciemment ou pas. Ça fonctionne.

Elle doit reconnaître que c'est vrai. Il arrête le Hummer à côté du parc. L'herbe paraît douce sous les lampadaires du monde-miroir. Une légende que Damien lui a racontée, dont elle ne se souvient pas vraiment : une sorte d'Icare anglais, qui a décollé d'ici, ou qui est venu ici en volant, bien avant la ville romaine. La colline était un lieu de culte, de sacrifice, d'exécutions. Greenberry, avant Primrose. Un truc de druides.

Bigend ne prend pas la peine de déplier sa permission de stationner, sans doute la plus pure liberté dans cette ville. Sort du véhicule, met son Stetson de la même façon brouillonne, et se dirige vers le haut de la colline, perdu dans la noirceur entre deux lampadaires. Cayce le suit, entendant le grognement du Hummer quand Bigend enclenche l'alarme. Pas de chemin pour Bigend : tout droit, vers le haut, Cayce formant l'arrière-garde. Essaie de le rattraper, se réprimandant intérieurement de se laisser influencer comme ça. Idiote : enfonce-toi dans la nuit, vers le canal, et rentre derrière tes verrous. Passer devant les clochards qui boivent du cidre sur leur banc. Mais non... L'herbe, plus haute qu'elle ne paraît, lui mouille les chevilles. Sensation anticitadine.

Il y a un banc, tout en haut, et Bigend y est déjà assis. Il regarde vers l'extérieur, la vallée de la Tamise, un Londres de contes de fées scintillant au travers de nuages principalement créés par l'agglomération elle-même.

– Dites-moi non.

– Quoi ?

– Dites-moi que vous refusez. Que vous voulez partir.

– Je refuse.

– Attendez demain. La nuit porte conseil.

Elle essaie de froncer les sourcils, mais le trouve soudain très comique. Inattendu. Il sait exactement à quel point il peut être irritant, et sa façon de parler l'indique bien. Technique désarmante, mais efficace.

– Que feriez-vous de lui, si je le trouvais pour vous, Hubertus ?

– Je ne sais pas.

– Vous voulez devenir producteur ?

– Je ne pense pas. Je ne crois pas qu'il y ait de titre pour ce qu'il faudrait faire. Avocat, peut-être ? Facilitateur ?

Il paraît regarder Londres, engoncé dans son imperméable. Mais elle voit la lueur du lecteur DVD. Le baiser repasse en boucle.

– Il faudra y arriver sans moi.

– On en reparle demain. Ce n'est plus pareil, le matin. J'aimerais que vous parliez à quelqu'un.

Il dit tout ça sans relever la tête.

– Attendez.

Elle lui enlève son chapeau. Elle le prend de la main gauche, laissant son pouce et ses doigts s'aligner sur les plis de l'avant du chapeau. Index et majeur le

long du creux central. Puis elle l'incline sur son front. Elle le laisse là, mais utilise son index pour rabaisser l'avant d'un geste mesuré.

– Voilà. Et ça s'enlève comme ça, explique-t-elle en le regardant de derrière le rebord.

Elle le retire d'un geste, le repose sur la tête de Bigend.

– Vu comment vous le faites, on a l'impression qu'il vous faudra un escabeau pour monter à cheval.

– Merci, dit-il lentement, la tête en arrière, les yeux voilés par le rebord.

– Maintenant, ramenez-moi chez moi, je suis fatiguée, demande-t-elle avec un dernier regard pour la ville.

Et dans le couloir de Damien, elle se met sur la pointe des pieds pour voir que le cheveu de Cayce Pollard n'a pas bougé, collé par la salive entre la porte et son chambranle. Puis elle tire son compact, rarement utilisé, de son enveloppe, frôlant de la main le cylindre de la robote. À genoux, elle vérifie avec le miroir la poudre étalée sur le dessous de la poignée de porte. Rien n'a bougé.

Bonne nuit, Commodore Bond.

## Filigrane

Après avoir attentivement vérifié plusieurs autres pièges miniatures, folliculaires ou autres, qu'elle trouve tous comme elle les a laissés, elle relève ses mails.

Un de Damien, un de Parkaboy.

Elle ouvre celui de Damien.

Salutations depuis les marais dégelés à côté de Stalingrad. Je suis bouffé de moustiques, pas rasé, mais toujours pas à ma place : pas assez soûl, pas assez souvent. Mais j'y travaille. Incroyable, ici. Pas eu le temps de te raconter avant de partir. C'est sur la fouille. Sans doute ma propre version du Film, à présent. La fouille est un rituel d'été post-soviétique, qui rassemble de jeunes Russes désœuvrés, des mecs venus de partout, mais surtout de Leningrad. Ils viennent dans ces forêts pour fouiller le site de l'une des batailles les plus grandes, les plus longues et les plus sauvages de la Seconde Guerre mondiale. Un affrontement de tranchées, et la ligne avançait et reculait tout le temps. Quand on creuse, on traverse

plusieurs strates d'Allemands, de Russes et encore d'Allemands. Qui sont tous à l'état de squelettes à présent, gris sombre, tout ayant été enseveli dans cette boue grisâtre et collante. En hiver, le gel la rend dure comme la pierre. Cette boue est anaéro-bique, si je me rappelle bien le terme technique. La chair est entièrement partie (et heureusement), mais les os demeurent, ainsi que les objets, en excellente condition une fois qu'on a enlevé la boue. C'est ça qui attire les fouilleurs. Des armes de toutes sortes, des montres. Un type a trouvé une bouteille toute neuve de vodka, hier, mais on craignait qu'elle soit empoisonnée, pour piéger l'ennemi. Bizarre. Mais quelle claque visuelle ! Tout : des types qui creusent, bourrés, le crâne rasé... Ce qu'ils remontent... et partout, des pyramides d'ossements gris. On a presque tout en vidéo. Le problème, c'est qu'on doit boire suffisamment pour se faire accepter, tout en restant capables de tourner et de changer les batteries. Ça explique pourquoi je ne t'ai pas écrit avant. Tout le temps sur la brèche. Je me disais que ce serait un repérage pour un tournage complet l'été prochain, mais (1) je vois mal comment autant de bizarreries pourraient se reproduire l'année prochaine, même en Russie, et (2) je suis à peu près sûr que je ne voudrai jamais revoir cet endroit ou ces gens, une fois qu'on sera parti. Mick, le cameraman irlandais, a une toux assez mauvaise, et il est persuadé que c'est une tuberculose incurable. Brian, le cameraman australien, s'est évanoui après avoir trop bu. En se réveillant, il avait un motif



de toile d'araignée gravé dans l'épaule. Sanglant, très moche, ça fait vraiment taulard. On dirait que ça a été fait au couteau, plutôt qu'avec un outil approprié. Ayant survécu à ça, ce salaud a la super cote auprès des gosses (en plus, apparemment, il a cassé la mâchoire de quelqu'un juste après). Brian et moi pensons que Mick déconne à plein tube avec sa pneumonie, mais on reste quand même à l'écart.

Et toi??? Tu arroses mes plantes? Tu nourris mes poissons? Ces pubards de Soho te traitent bien, au moins? Comme un être humain? Je pourrais tuer pour une douche, là maintenant. Je pense que j'ai des morpions. Et encore, je me suis rasé la tête pour ne pas avoir de poux. Brian se peint les couilles au vernis à ongles tous les soirs, pour les tuer (les morbachs), mais je pense plutôt que c'est parce que c'est une tante qui s'ignore, un maso du désert, et qu'il aime le look.

Poutoux, Damien.

PS : Au cas où ce ne serait pas évident, je m'éclate comme pas possible, c'est le pied total!

Elle ouvre celui de Parkaboy.

Pendant que tout le monde se remet tant bien que mal du Baiser, comme on appellera désormais #135, Musashi et moi avons exploré de nouveaux territoires. Je ne sais pas si tu suis F:F:F ou si tu

gagnes ce qui te sert de vie, mais tout le monde est fou de #135, et ça n'a pas l'air de se calmer. Tu dois être au courant, pour CNN?

Non.

Si tu es récemment tombée dans le coma (petite veinarde), ils ont montré une version un peu compressée hier, et maintenant tous les sites de la planète grouillent de paumés, des newbies désespérants. Même le nôtre.

Cayce marque une pause pour repenser à sa soirée avec Bigend. Si #135 est passé sur CNN, Bigend le savait, et il l'a volontairement passé sous silence. Mais pourquoi? Peut-être voulait-il qu'elle le découvre après coup, supposant que cet intérêt mondial renforcé l'attirera vers lui. Elle est ennuyée de voir qu'il a raison. L'idée d'apprendre l'identité de l'auteur par les journaux la contrarie d'avance.

Quoi qu'il en soit, et malheureusement cetera, j'ai saisi l'occasion pour sortir de F:F:F, rendu encore plus insupportable par les vociférations de grosse vache A., et j'ai retrouvé Darryl sur le Net, pour travailler un peu plus sur le résultat d'une tournée des kanji faite pendant que j'étais en Californie.

Darryl, alias Musashi, est un filméux californien parlant couramment le japonais. Les sites japonais sur le Film, imperméables à la traduction automatique, sont un sujet de fascination pour Parkaboy. Avec Musashi pour traducteur, il y a fait plusieurs incursions, postant

le résultat de ses recherches sur F:F:F. Cayce a déjà visité ces sites. Mais premièrement, ils sont incompréhensibles. Deuxièmement, sans police appropriée, le texte s'affiche comme une succession de symboles romains, et Cayce associe forcément cela aux jurons des bandes dessinées qu'elle lisait, enfant. Le tout lui donne une impression de rage incontrôlée.

Darryl et moi, ayant fouillé dans les anciens *posts* d'un forum d'Osaka à l'inutilité assez imposante, avons fini par trouver une référence au #78. On y aurait trouvé un filigrane numérique (j'ai archivé tout ça pour toi, au cas où tu voudrais suivre l'affaire dans ses rebondissements les plus haletants).

Cayce a une compréhension des plus marginales de ce qu'est le filigrane numérique. Mais rien de ce qu'elle a vu du Film n'est filigrané. Si c'était le cas, en tant que quoi, ou avec quoi, le serait-il ?

Je peux à présent affirmer en toute confiance que ce segment a été filigrané de façon invisible. Cela signifie-t-il qu'il en est de même pour les autres ? Mystère. Le filigrane est stéganographique (ce n'est pas un gros mot). Au cas où tu aurais perdu la mémoire suite à un accident, c'est sans doute le plus grand scoop depuis la découverte du Film. Et c'est moi qui te l'ai dit en premier. Moi. Et Musashi, bien sûr. D'ailleurs pour le remercier, avant qu'il s'en aille, il faudra que je lui parle de ses T-shirts avec les restes d'aliments collés sur le devant.

Cayce prend délibérément son temps pour boire son substitut de thé, quittant l'écran des yeux. Aussi longue

et manifestement étrange qu'a été sa journée, elle sent que ce qu'elle va lire le sera plus encore. Et sans doute bien plus important. Parkaboy ne plaisante pas sur ces choses-là. Le mystère du Film lui-même est bien plus essentiel dans sa vie que Bigend, Blue Ant, Dorotea ou même sa carrière. Elle ne comprend pas pourquoi, mais elle le sait. Elle a cela en commun avec Parkaboy, et Ivy, et bien d'autres filmeux. À cause du Film, de son essence. Son mystère. Impossible d'expliquer ça à quelqu'un qui ne le vit pas. On n'obtient qu'un regard creux. Mais c'est vrai, pourtant. Unique.

La stéganographie vise à dissimuler l'information en la dispersant au milieu d'une autre information. Pour l'instant, je n'en sais pas beaucoup plus. Mais pour continuer l'histoire de Parkaboy et Musashi dans les limbes de l'espace kanji, nous sommes revenus au présent, et à notre langue maternelle, avec cette référence rapide et hautement cryptique – que je pensais au début n'être qu'un problème de traduction. Je suis rentré à Chicago, et Darryl et moi, bourrés de ce vilain défaut qu'est la curiosité, avons commencé à créer avec amour une persona japonaise, sur ce même site d'Osaka. Une dénommée Keiko, qui poste en japonais. Et qui fait la coquette. Très amicale. Très jolie, notre Keiko. Elle te plairait. Rien de tel qu'une fille pour attirer les nerds, comme tu dois le savoir. Elle poste via le FAI de Musashi, mais c'est parce qu'elle apprend l'anglais à San Francisco. En bref, nous avons réussi à apprivoiser un certain Takayuchi. Taki, comme il préfère que nous l'appelions, prétend graviter dans un certain

groupuscule d'otaku à Tokyo. Un groupe qui s'est baptisé « Mystique ». Mais ses membres n'en parlent jamais en public, voire tout court. Ce sont ces gentils désaxés sociaux qui auraient détecté le filigrane du #78. D'après Taki, ce segment est marqué d'un certain numéro qu'il prétend avoir vu, et connaître. Sans doute motivé par des fantasmes concernant notre jolie minijupe plissée, que nous lui avons décrite en passant, il nous a fait la promesse de nous montrer ce chiffre dès notre retour à Tokyo. Bien sûr, je suis ravi que ma personne brillante (avec l'aide de mon fidèle kanji-man décoré de nourriture) ait réussi à amener ce nouveau savoir (si ce n'est pas un tissu de bobards d'otaku) jusqu'à nos rives virtuelles. L'Anarchia va se chier dessus de jalousie si ma (ou plutôt notre, puisque Darryl a contribué) découverte apparaît sur F:F:F. Mais le devrait-elle? Et surtout, que faire à présent? Taki (qui envoie à Keiko des photos de lui; pas de quoi se retourner) ne va pas nous révéler le chiffre mystique, s'il y en a bien un, de peur que sa petite fleur exotique disparaisse de l'écran. Il est facile à tromper, jusqu'à un certain point, mais il peut être particulièrement intelligent pour d'autres choses. Il veut Keiko face à face, et je sèche misérablement.

PS : Alors, que faire?

Elle reste là, à réfléchir. Puis elle retourne vérifier les portes et les fenêtres, et touche les nouvelles clés autour de son cou.

Va se laver les dents, se démaquiller. Son visage dans le miroir, sur fond de carrelage blanc. Les car-

reaux sont carrés, et elle a l'air découpée dans un magazine, collée sur une feuille millimétrée. Mais de travers.

Des images évoquées par le mail de Damien. Des tas d'ossements. Les dix-sept premiers étages de poutrelles tordues. Cendres funéraires. Ce goût à l'arrière de la gorge.

Et la voilà, dans cet appartement récemment investi par une ou plusieurs ombres. Dorotea, espion privé ? La femme dans le miroir, la bouche moussant de dentifrice, secoue la tête. Hydrophobie.

Bigend et sa nuit qui porte conseil. Pourquoi pas ? Mais elle préférerait ne pas écouter le conseil.

Elle enlève et replie la couverture argentée, raide comme une toile cirée neuve, et la remplace par un duvet tout neuf en coton gris trouvé dans le placard.

— Il a pris un canard en pleine tête à deux cent cinquante nœuds.

Sa prière de la nuit.

Les yeux fermés, elle imagine un symbole, un filigrane dans le coin inférieur droit de son existence. Il est là, juste au-delà de la vision périphérique, et il la marque comme... quoi ?

## Trans

Elle se réveille et voit le jour au travers des fenêtres de Damien.

Carrés de ciel bleu, nuages décoratifs.

Elle étire les orteils sous la couette. Puis se rappelle la complexité de sa situation présente.

Décide de se lever et de sortir en pensant le moins possible. Petit déj.

Se soumet à la douche chirurgicale, puis jean et T-shirt, et sort. Verrouille la porte. Fait James Bond avec un cheveu et de la salive mentholée – l'appartement est scellé contre le mauvais sort.

Descend Parkway vers Inverness, la rue du marché qui déboule dans Camden. Elle connaît un café français. Souvenir de petit déjeuner avec Damien.

Dépasse des boutiques de disques, de comics, des vitrines recouvertes de papiers (où elle cherche à moitié, sans le trouver, le baiser).

Voilà : un faux Français avec de vraies tables de café français. Expats et enfants de la frontière.

En entrant, elle remarque Voytek à table avec Billy Prion, ancien chanteur d'un groupe appelé ESB. Les cheveux argentés.

Elle a longtemps gardé la trace de certaines personnalités de la pop du monde-miroir. Pas par intérêt en soi, mais pour la brièveté parfois quantique de leur carrière. Comme ces particules dont on ne peut prouver l'existence qu'après coup, grâce aux marques détectées sur des plaques spéciales au fond des mines de sel abandonnées.

Si Billy Prion est devenu célèbre, c'est qu'il s'est délibérément fait paralyser le côté gauche de la bouche au Botox pour les premiers concerts d'ESB. Tout cela parce que Cayce avait conseillé à Margot, quand celle-ci suivait son cours à la NYU sur la maladie en tant que métaphore, de s'occuper de la bouche de Prion. Margot, s'efforçant d'ébaucher un article où Bigend était la maladie pour laquelle il lui fallait trouver une métaphore, n'était pas intéressée.

Ayant automatiquement remarqué tous les coups médiatiques de Prion depuis lors, elle sait qu'ESB a splitté. On lui avait brièvement prêté une liaison avec cette Finnoise, celle dont le groupe s'appelait Velcro Kitty jusqu'à ce que les avocats de la marque déboulent.

Elle passe leur table, et voit que Voytek a déballé un tarot de carnets à spirale autour de son déjeuner, tous remplis au bille rouge. Des diagrammes, avec beaucoup de rectangles reliés entre eux. À voir la bouche de Prion, la toxine cosmétique semble depuis longtemps résorbée. Il ne sourit pas, mais si c'était le cas, sa bouche serait sans doute symétrique. Voytek s'explique calmement, le front plissé de concentration.

Une fille à l'air déjà irritable, aux yeux rouges et aux lèvres écarlates, s'évente avec un menu, indiquant d'une main une table un peu plus à l'arrière. Assise, nullement intéressée par le menu, Cayce commande du



café, des œufs, une saucisse. Le tout dans son meilleur mauvais français.

La fille la regarde d'un air à la fois révolté et sidéré, comme si Cayce était un chat crachant une boule de poils particulièrement répugnante.

– D'accord, ajoute Cayce in petto. Fais ta Française...

Mais son café arrive, délicieux. Comme ses œufs et sa saucisse. Quand elle a fini, elle relève la tête. Prion est parti. Voytek la regarde.

– Casey.

Il se rappelle. Mais il se trompe.

– C'était Billy Prion, non ?

– Je joins à vous ?

– Avec plaisir.

Il referme ses carnets un à un avant de les ranger dans sa besace. Puis il vient à sa table.

– Billy Prion est un ami à vous ?

– Il possède galerie. J'ai besoin place pour montrer projet ZX 81.

– C'est fini ?

– Je rassemble encore ZX 81.

– Il vous en faut combien ?

– Plein. Et aussi financement.

– Billy fait aussi dans le financement ?

– Non. Vous travaillez pour grande société ? Eux veulent entendre parler de projet ?

– Je suis indépendante.

– Mais ici pour travailler ?

– Oui. Pour une agence de publicité.

– Saatchi ? demande-t-il en ajustant le sac sur ses genoux.

– Non. Voytek, vous vous y connaissez en filigrane ? Digital, je veux dire.

- Oui... répond-il, dubitatif.
- Stéganographie?
- Oui?
- À votre avis, pourquoi un fichier, mettons un segment de vidéo digitale, serait-il filigrané avec un chiffre?

- Est-ce visible?
- Pas en temps normal, je crois. Caché?
- C'est la stéganographie, la cachette. Numéro de plusieurs chiffres?

- Possible.
- Ça peut être code donné par client à société qui fait filigrane. Société vend numéro et stéganocryptage pour cacher. Après, recherche numéro sur Web. Si image ou vidéo du client est copiée, la recherche montre ça.

- On pourrait utiliser le filigrane pour suivre la circulation d'une image ou d'un clip vidéo donné?

Il opine.

- Qui fait ça? Le filigrane en lui-même...?
- Il y a des sociétés.
- Avec un filigrane, on pourrait retrouver la société, son numéro?

- Pas très bon pour la sécurité du client.
- Ce serait possible pour quelqu'un de détecter, ou d'extraire, un filigrane secret? Sans connaître le code, ni savoir qui l'a placé là, ou même être sûr qu'il est là?

Voytek réfléchit.

- Difficile, mais possible. Hobbs sait ces choses.
- Qui est Hobbs?
- Vous connaissez. Homme avec les Curtas.

Cayce se souvient de la rencontre avec cet homme aux ongles sales.

- Vraiment? Pourquoi?
- Maths. Trinity, Cambridge. Puis travail pour USA. NSA. Très difficile.
- Le travail?
- Hobbs.

La Croisade des Enfants revient en force, en cette matinée ensoleillée.

Elle est dans Inverness avec Voytek, regarde les troupes parader dans la poussière du soleil. Un Moyen Âge retardé, en route non plus pour Bethléem mais pour Camden Lock.

Voytek a mis des lunettes de soleil aux petits verres ronds. Ils rappellent à Cayce les pièces qu'on met sur les yeux des morts.

- Je dois voir Magda, annonce-t-il.
- Qui est-ce?
- Sœur. Elle vend chapeaux, dans Camden Lock. Venez.

Voytek s'enfonce dans le courant des corps, dans le sens de la marche.

- Samedi vend à Portobello, le marché de mode. Dimanche, ici.

Cayce le suit, et prépare ses questions sur le filigrane.

Le soleil sur cette cohue est apaisant, et ils arrivent bientôt à destination, portés par un flot de pieds responsable des milliards de bénéfices des chaussures de sport.

Voytek a sous-entendu que Magda, en plus de créer et de faire des chapeaux, touche un peu à la publicité, bien que Cayce ne comprenne pas vraiment comment.

Le marché est situé dans un labyrinthe de briques victoriennes.

Des entrepôts, sans doute, et des écuries souterraines pour les chevaux qui tiraient les barges sur les canaux. Elle n'est pas sûre d'avoir déjà vu le fond du labyrinthe, malgré ses nombreuses visites. Voytek la conduit, dépasse des étals de vêtements de gens morts, d'affiches de films, d'enregistrements sur vinyle, de réveils russes, d'ustensiles pour fumer tout sauf du tabac.

Plus loin dans ces recoins de briques, loin du soleil, illuminée par des *lava lamps* et des néons fluorescents aux couleurs inconnues, ils retrouvent Magda, qui à part les pommettes ne ressemble en rien à son frère. Petite, jolie, teinte au henné, ficelée dans un corset profilé qui paraît taillé dans une combinaison de vol pressurisée, elle remballage gaiement ses marchandises avant de fermer son stand.

Voytek lui demande quelque chose dans leur langue. Elle répond en riant.

– Elle dit que les hommes de France achètent en gros, explique Voytek.

– Elle parle bien anglais, ajoute Magda pour Cayce. Je suis Magda.

– Cayce Pollard.

Poignée de main.

– Casey fait aussi publicité.

– Sans doute pas comme moi, mais n'en parlons pas, rétorque Magda en emballant un autre chapeau dans du tissu et en le rangeant dans le même carton que les autres.

Cayce commence à aider. Les chapeaux de Magda sont du style de ce que Cayce pourrait porter, si elle portait des chapeaux. Gris ou noir seulement, en tricot,

au crochet ou en patchwork de feutre industriel. Ils sont intemporels et anonymes.

– Ils sont beaux.

– Merci.

– Vous faites de la publicité? Comment?

– Je prends l'air branché, je vais dans les clubs et les bars à vin, et je parle aux gens. Au passage, je mentionne le produit d'un client, en bien. J'essaie d'attirer l'attention dessus, avec un a priori positif. Ça ne fait pas longtemps, et ça ne me plaît pas beaucoup.

Magda parle en effet un très bon anglais, et Cayce se demande pourquoi tant d'écart avec son frère. Mais elle ne dit rien.

Magda rit. Range le dernier chapeau, tend le carton à Voytek.

– Je suis vraiment sa sœur. Mais notre mère m'a amenée ici quand j'avais cinq ans, grâce à Dieu.

– On vous paie pour mentionner des produits dans les clubs?

– La boîte s'appelle Trans. Ça marche bien, on dirait. Je suis en école de design, et j'ai besoin de manger. Mais ça prend trop de place. Enfin, j'ai vendu vingt chapeaux! Ça s'arrose!

Elle installe une feuille de plastique transparent, signe que l'étal est fermé.

– Tu es dans un bar, tu prends un verre, dit Magda.

Ils sont tous les trois serrés dans un coin d'un pub de Camden, déjà bourré de monde, à boire de la bière rousse.

– Je sais, dit Voytek, étonné.

– Non! Je veux dire, imagine. Tu es dans un bar, tu prends un verre, et la personne à côté de toi

commence à parler. Quelqu'un de plutôt mignon. C'est très agréable. Et à un moment, il ou elle, on a aussi des hommes, mentionne cette nouvelle marque géniale de streetwear, ou l'excellent petit film qu'il ou elle vient de voir. Pas du tout un speech de vente, tu vois. Juste une mention au passage. En bien. Et tu sais ce que tu fais ? C'est ça qui me démonte ! Tu sais ce que tu fais dans ce cas-là ?

– Non, répond Cayce.

– Tu dis que tu l'aimes aussi ! Tu mens ! Au début, j'ai cru qu'il n'y avait que les hommes pour faire ça, mais les femmes aussi ! Tout le monde ment !

Cayce a entendu parler de ce genre de publicité à New York, mais elle ne connaissait personne qui en faisait.

– Et après, on emporte ça avec soi, poursuit-elle. Cette mention favorable, associée à un membre attirant du sexe opposé. Qui a montré un certain intérêt pour votre compagnie, à qui on a menti pour faire bonne impression.

– Mais ils achètent juste des jeans, demande Voytek, ou voient le film ? Non !

– Exactement, intervient Cayce. C'est pour ça que ça marche. Ils n'achètent pas le produit. Ils recyclent l'information. Ils l'utilisent pour impressionner la prochaine personne qu'ils rencontreront.

– Façon efficace de disséminer l'information ? Je ne crois pas.

– Mais si, insiste Cayce. Le modèle est viral. Très ciblé. Les lieux sont choisis avec soin...

– C'est ça qui est top ! C'est génial, tous les soirs je suis dans les endroits les plus tendance, taxi payé, du cash pour boire et manger... Mais ça m'affecte un peu, poursuit-elle en prenant une longue gorgée de bière.

Je sors toute seule, avec des amis, pour le fun, et je rencontre quelqu'un. Là, on parle, on discute, et il y en a toujours un pour parler de quelque chose.

– Et ?

– Quelque chose qu'il aime. Un film. Un designer. Et quelque chose s'arrête en moi. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Je crois.

– Je dévalue quelque chose. Chez les autres. Chez moi. Je commence à me méfier des échanges les plus bénins. Quel genre de publicité vous faites ? demande-t-elle, lasse.

– Je consulte pour des designs. Et je chasse le « cool », ajoute-t-elle pour rendre la conversation plus palpitante. Mais je n'aime pas cette dénomination. Les fabricants m'emploient pour les tenir informés de la mode de la rue.

– Et vous aimez mes chapeaux ? demande Magda, soudain ranimée.

– J'aime beaucoup vos chapeaux, Magda. J'en porterais, si je mettais des chapeaux.

Magda hoche la tête, très excitée.

– Mais le « cool » – et je ne sais pas pourquoi cette expression vieillotte est restée, d'ailleurs – n'est pas inhérent. C'est comme un arbre qui tombe dans la forêt.

– Il n'entend rien, déclare Voytek, solennel.

– En fait, pas de clients, pas de cool. Question de comportement de groupe autour d'une classe particulière d'objets. Je fais de la reconnaissance de schémas. J'essaie de reconnaître un schéma avant les autres.

– Et après ?

– Je mets un producteur sur le coup.

– Et ?

– Ça devient un produit. Des unités. Un marché.

Cayce sirote sa bière, regarde dans le pub. Les clients ne sont pas de la Croisade. Ce sont sans doute les habitués du coin, sans doute de derrière cette rue. Un quartier moins bourgeois que celui de Damien. Le bois du bar est usé comme les vieux bateaux, presque transpercé. Maintenu par des milliers de couches de vernis transparent.

– Donc, reprend Magda, on m'utilise pour établir un schéma? Pour fausser ça? Pour contourner une partie du processus...

– Oui.

– Alors pourquoi ils essaient de le faire avec ces satanés clips d'Internet? Le couple qui s'embrasse dans une porte? C'est un produit? On ne nous dit rien...

Et Cayce la regarde fixement.

– Helena, c'est Cayce. Merci pour le dîner, c'était délicieux.

– Comment allait Hubertus? Bernard pensait qu'il vous courait après, pour être directe.

– J'apprécie votre franchise. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. On a pris un verre. Je n'avais jamais eu l'occasion de le voir en tête à tête.

– Il est brillant, hein?

Un ton de voix... Résigné?

– Oui. Bernard est là, Helena? Je suis désolée de le déranger, mais j'ai une question sur le travail.

– Désolée, il est sorti. Je prends un message?

– Vous savez s'il y a une filiale quelconque de Blue Ant qui s'appelle Trans? Comme dans trans-mission ou trans-gression.



Silence.

– Oui, bien sûr. C'est à Laura Dawes-Trumbull. Elle vit avec un cousin de Bernard, d'ailleurs. Dans la pelouse.

– Pardon ? C'est une adresse ?

– Le cousin. Dans la pelouse. Les produits de jardinage. Mais Laura dirige Trans, j'en suis sûre. C'est l'un des petits projets d'Hubertus.

– Merci Helena. Il faut que je file.

– À très bientôt.

– À bientôt.

Cayce retire sa carte de la cabine et raccroche, relayée immédiatement par un Croisé en dreadlocks qui attendait sur le trottoir derrière elle.

Le soleil lui paraît moins agréable. Elle s'est excusée pour sortir, acheter une carte et faire la queue. Il semblerait que Magda soit effectivement employée, par une filiale de Blue Ant, pour encourager l'intérêt dans le Film. À quoi Bigend joue-t-il ?

Elle fend la foule de la Croisade vers la rive opposée et retournant sur Parkway. Le flux des jeunes paraît étrangement détaché, comme s'ils n'étaient eux-mêmes qu'un film.

La lumière suggère aussi l'automne. Où passera-t-elle l'hiver ? Ici ? À New York ? Mystère. Trente ans, incapable de dire où elle sera dans un mois ou deux. Cela doit avoir un sens...

Elle arrive à un endroit où la Croisade s'écoule autour d'un nœud de résidents de Camden. Ils boivent, immobiles. C'est grâce à eux que Damien pouvait s'offrir le loyer du quartier, bien avant de gagner de l'argent ou d'acheter sa maison. Il y a non loin un foyer victorien, une grande demeure en briques rouges, hideuse, construite pour recueillir les sans-abri. Bien

que les habitants ne soient que de passage, la tradition perdure de se retrouver dans High Street, depuis l'ouverture du centre. Damien le lui avait montré, une nuit de pleine lune où ils se promenaient. C'était un rempart contre l'embourgeoisement, avait-il expliqué. Quand ils voyaient ces habitants, ces établissements consacrés à la consommation de bières fortes et de cidres sucrés, les redécorateurs et les créateurs de lofts faisaient demi-tour. Et ce dernier carré buvait là, au milieu de la Croisade, écueils dans une rivière d'enfants.

Globalement inoffensifs, quand ils n'avaient pas de crise. Mais l'un d'eux, peut-être plus jeune que les autres, la transperce des yeux, un regard bleu, brûlant, sans âge, perdu dans les profondeurs de ses souffrances. Elle frissonne et presse le pas, se demandant ce qu'il a vu.

Dans Inverness, les hommes du marché ferment leurs volets peints en vert sur leurs étals. On ferme tôt, et l'endroit où elle a pris son petit déjeuner est en plein coup de feu. Les Enfants rient et boivent jusque sur le trottoir.

Elle avance, se sentant plus décalée qu'étrangère, tout cela à cause du dernier rebondissement d'un phénomène généralisé. Hubertus, Trans...

Tu ne te précipites pas pour me répondre, hein? Au fait, qu'est-ce que tu fais, là-bas? Tu savais que le pape était un filmeux? Enfin, peut-être pas le pape lui-même, mais il y a quelqu'un au Vatican qui visionne les segments. Et au Brésil, où les gens ne font pas trop la différence entre la télé, le Net et le reste, il y a une sorte de secte autour du Film.

Enfin, pas autour, mais qui a envie de le détruire, puisque ces gens illettrés mais vidéovores pensent que notre auteur est le Diable en personne. Très bizarre. Et apparemment, Rome a dit à ces Brésiliens qu'il incombe au Vatican, et lui seul, de dénoncer les œuvres de Satan, et que les autorités se penchent sur la question. Entre-temps, ne touchez pas à la marchandise. J'aurais aimé y penser moi-même, juste pour énerver Anarchia.

Elle referme le dernier mail de Parkaboy, se lève et va dans la cuisine jaune. Met la bouilloire sur le feu. Café ou thé? Donny lui avait confié, dans la limite de ses possibilités, « Je déteste la domestication. »

Elle se demande si l'appartement d'un ami absent à Londres vaut vraiment mieux que le sien, à New York, aussi expurgé d'objets extérieurs que possible. Et pourquoi? Déteste-t-elle la domestication? Elle a moins de choses dans son appartement que n'importe qui, d'après Margot.

Elle ressent les choses qu'elle possède comme une sorte de pression. Margot pense que Cayce s'est éloignée du matérialisme, est surnaturellement adulte, et n'a besoin d'aucune preuve extérieure d'identité.

Attendant que la bouilloire fasse son office, elle regarde la pièce de Damien, et voit les robots aveugles. Aucun doute, Damien avait empêché ses décorateurs de décorer. Résultat, une neutralité sémiotique que Cayce apprécie de plus en plus à mesure qu'elle reste. Son appart à New York est une caverne blanchie à la chaux, à peine plus démonstrative. Ses sols inégaux, vestiges d'un quartier moins prisé, peints d'un bleu découvert dans le nord de l'Espagne. Les pay-

sans l'utilisaient depuis des siècles sur les murs intérieurs, la couleur étant censée repousser les mouches. Cayce l'avait fait mélanger avec un vernis plastique, sans arsenic, à partir d'un Polaroid qu'elle avait pris. Comme le vernis sur le bar de Camden High Street, elle avait rebouché les crevasses de l'usure. Texture. Elle aime les textures acquises, les traces d'habitation ancienne. Mais rien de trop personnel.

La bouilloire siffle. Elle se fait une tasse de colombien et la remporte devant le Cube. F:F:F est ouvert, et elle navigue entre les posts pour comprendre tout ce qui s'est dit. Pas grand-chose, hormis l'analyse de #135, ce qui est normal. Et cette histoire entre le Vatican et le Brésil. Maurice a posté pour faire remarquer que les deux rumeurs, la secte comme l'intérêt papal, semblent émaner du Brésil, et qu'aucune confirmation indépendante n'a été donnée. Info? Hoax?

Cayce fronce les sourcils. L'histoire de Magda. On lui aurait montré #135, puis un rapide briefing avant de l'envoyer en mission : ce serait un film d'origine inconnue, très intéressant pour on ne sait quelle raison, intrigant, et celui à qui elle parle en a-t-il entendu parler? Puis le débriefing, après, pour récolter les réponses. D'après elle, c'était la première fois que ça arrivait dans son travail. Où avait-on envoyé Magda faire tout cela? Dans un club privé, à Covent Garden : des gens des médias. C'était une personne de la société, à qui on l'avait présentée après le briefing, qui l'avait emmenée. On l'avait laissée travailler seule.

Trans. Blue Ant. Bigend.

Et demain, elle revoyait Stonestreet. Et Dorotea.

## Trafalgar et Salomé

Reste le coup de Trafalgar.

Une idée, fugace, dans le studio Pilates de Neal's Yard, en faisant le stretch court de la colonne vertébrale. Pieds nus dans des boucles de cuir pas encore assouplies par l'usage. C'est dire si le club est récent. Ils devraient les graisser. Ses pieds sont en feu.

Elle n'a jamais bien compris ce que Donny voulait dire par là. Il utilisait cette expression quand il était en colère, ou frustré. Elle ressent les deux. Dorotea qui l'emmerde, et elle laisse faire. Elle pourrait en parler à Bernard, à Bigend. Elle se méfie des deux. Elle ne sait pas ce qui se passe avec Bigend. Ce qu'il peut faire. La chose la plus intelligente serait de finir son boulot, prendre l'argent, et de se dire qu'on n'apprend qu'en faisant des erreurs.

Mais il resterait Dorotea. Dorotea avec ses contacts effrayants. Dorotea, cette salope de maboule, qui fait ça juste parce qu'elle a décidé de détester Cayce. Ou parce qu'elle pense que Cayce va diriger les bureaux de Blue Ant à Londres, si Bigend a raison. À moins qu'elle soit dans le sérail des maîtresses de Bigend. Tout paraît plausible, mais il y a un nœud de chaleur

dans le ventre de Cayce, qui chauffe de plus en plus et frôle l'explosion : le trou dans le Buzz Rickson, l'invasion Salopes Asiatiques, ses règles qui débarquent, elle aimerait mettre ses mains autour du cou de Dorotea et la secouer jusqu'à ce que sa cervelle se décroche.

Trafalgar. Le contexte, chez Donny, semblait indiquer un acte délibéré mais très inattendu, prenant donc l'adversaire ou la concurrence par surprise. Chez Donny, c'est plutôt un truc dingue, simplement, mais avec le même résultat. Il n'a jamais dit quel coup de Trafalgar, dans telle ou telle situation, il mijote. Peut-être parce qu'il l'ignorait. C'était peut-être de l'impro totale sur le moment. Zen d'East Lansing. Mais il n'a jamais dû en faire un seul. Dans son souvenir, l'expression est associée à la seule fois où il a exprimé verbalement une préférence sexuelle : « Tu pourrais faire plus souvent... euh, ta tête de Salomé ? »

Par la suite, elle a compris. Du jargon de strip-teaseuse pour, a-t-elle traduit, les expressions ritualisées véhiculant un certain transport extatique, du moins en potentiel.

À moins qu'un coup de Trafalgar soit simplement lié à l'argent ? Pour Donny, Trafalgar débarquait toujours dans les périodes d'insécurité financière. Ce qui couvrait plus ou moins toute la vie de Donny. La solution était souvent un prêt demandé par Cayce. Mais seulement après un coup de Trafalgar. Si c'était financier, elle ne pouvait pas emprunter l'expression. Ce qu'elle allait faire ne lui rapporterait que des ennuis.

Mais ce qu'elle veut faire est fou. Elle le sait. Elle exhale, regardant ses jambes tendues se lever à quatre-vingt-dix degrés dans les sangles. Puis inhale, les plie, maintenant la tension dans les lanières contre l'attraction de la plate-forme à ressort sur laquelle elle

s'appuie. Exhale, comme on dit, pour rien. Puis inhale et les redresse à l'horizontale, tendant les ressorts au maximum. Encore six mouvements. Dix en tout.

Elle ne devrait penser à rien d'autre qu'à l'exercice, et c'est en partie pour ça qu'elle le fait ; ça l'empêche de penser, si elle se concentre suffisamment. Elle sait que la peur n'évite pas le danger, mais elle n'a pas encore trouvé d'alternative. On ne peut pas laisser les choses telles quelles. Et ce matin, elle a un gros souci, voire plusieurs. Elle a bientôt rendez-vous avec Stonestreet et Dorotea, pour voir la dernière idée d'Heinzi pour le logo. Pour leur dire si ça marche ou pas. Par contrat.

Elle veut y aller, poussée par la boule de rage qui bout en elle. En portant le Buzz Rickson avec le morceau de Scotch (qui commence à se décoller sur les bords) pour que Dorotea sache qu'elle n'a pas décidé d'ignorer les dégâts. Mais elle ne dira rien. Ensuite, quand Dorotea produira la refonte du logo (dont Cayce pense qu'il fonctionnera certainement pour elle, car Heinzi est vraiment excellent), elle attendra un ou deux instants et secouera la tête. Dorotea saura qu'elle ment, mais elle ne pourra rien y faire.

Puis Cayce partira, rentrera chez Damien, fera sa valise, ira à Heathrow et prendra le prochain vol business avec son billet retour pour New York.

Et sacrifiera sans doute son contrat, un gros. Il faudra qu'elle travaille très dur à New York pour trouver de nouveaux clients. Mais elle sera libérée de Bigend et de Dorotea, et de Stonestreet, et de toutes les casse-roles étranges qu'ils paraissent trimballer. Le monde-miroir rentrera dans sa boîte jusqu'à la prochaine fois (des vacances, avec un peu de chance), avec Damien. Et elle n'aura plus jamais à s'inquiéter de Dorotea, des Salopes Asiatiques ou de tout cela. Jamais.

Si ce n'est qu'elle aurait menti à un client, et elle n'en a aucune envie. De toute façon, c'est une idée ridicule et infantile. Elle perdrait le contrat, se ferait sans doute beaucoup de tort professionnellement, tout cela pour énerver Dorotea. Et ce serait vraiment jouissif.

Aucun intérêt. Sauf pour la boule de chaleur.

Elle s'est assise en tailleur et fait le Sphinx. Les ressorts se sont détendus. Tourne les paumes en l'air pour la Supplique. Aucune réflexion. On n'arrive pas à tout cela en pensant à ne pas penser, mais en se concentrant sur chaque répétition.

Au son des ressorts qui grincent.

Elle s'est assurée que le chauffeur l'amènerait chez Blue Ant en avance.

Elle veut un peu de temps à elle dans la rue, avec son gobelet en papier. Soho, le lundi matin, a une énergie propre. Elle veut s'y abreuver quelques instants. Achète son café et repart, loin de Blue Ant, pour se fondre à ces jeunes gens qui vont au travail. Elle ressent pour la plupart une brève affinité. Ils gagnent leur argent en distinguant des degrés et des directions d'attrance, et elle envie la jeunesse et la détermination avec laquelle ils s'y attellent tous. Était-elle comme ça à leur âge ? Pas vraiment, se dit-elle. Elle a commencé à la fac, en travaillant pour l'équipe de design d'un fabricant de VTT de Seattle. Puis elle avait dérivé dans les vêtements de skate, et enfin les chaussures. Ses talents, ce que Damien appelle ses pathologies bénignes, l'avaient portée. Peu à peu, elle les avait laissés déterminer la nature de ce qu'elle faisait. Elle y réfléchit en suivant la foule. Mais peut-être était-ce



simplement là qu'il y avait le moins de résistance? Et si cette foule suivait elle aussi la trajectoire de moindre résistance? Où cela peut-il mener?

« À la cata », dit-elle tout haut, faisant sursauter un jeune asiatique, très beau, qui marchait à côté d'elle. Il la regarde avec une inquiétude passagère. Elle sourit pour le rassurer, mais il fronce les sourcils et presse le pas. Elle ralentit, le laisse passer devant. Il porte un manteau en poils de cheval noirs. Comme un bagage d'époque, l'usure a lustré ses bords, devenus gris. Toute petite valise, cuir de vache marron, avec une teinte un peu rousse. Comme les chaussures des vieux messieurs dans l'hospice où son grand-père, le père de Win, était mort. Elle le suit des yeux, solitaire, frustrée. Pas sexuellement, mais comme on peut l'être dans les villes, à croiser chaque jour des milliers d'étrangers qu'on ne reverra jamais. C'est une émotion très ancienne, pour elle. Qui doit resurgir maintenant parce qu'elle est au bord d'un grand tournant. Elle se sent perdue.

Même sa relation avec le Film est en train de changer. Margot y voyait un hobby, mais Cayce n'avait jamais eu de hobby. Des obsessions, oui. Des mondes. Des refuges.

– Mais il n'y a aucune marque de fabrique, avait avancé Margot. C'est pour ça que tu aimes le Film, non? Comme ton truc avec les marques.

Margot avait découvert que la plupart des produits dans la cuisine de Cayce étaient génériques, sans étiquette, et Cayce avait admis que ce n'était pas une question d'économie. Plutôt une sensibilité aux marques. À présent, elle regarde devant elle, pour voir si l'Asiatique est encore là. Elle ne le voit pas. Elle jette un œil à son clone de Casio.

Blue Ant moins cinq. Dorotea moins cinq.

La réceptionniste l'envoie une fois de plus au troisième étage, où elle retrouve Stonestreet qui a encore dormi dans son costume. Celui-ci est gris. Ses cheveux roux sont ébouriffés de façon différente. Plus exagérée. Il fume une cigarette en feuilletant un document. Dossier Blue Ant.

– Bonjour ma chérie. Ç'a été un plaisir de te voir samedi. Comment s'est passé ton retour avec Bigend?

– Nous sommes allés prendre un verre.

« À Clerkenwell.

– C'est la vraie version de l'endroit où nous nous trouvons. Il y a des espaces superbes. De quoi voulait-il te parler?

– Des affaires personnelles. Du Film, précise-t-elle en le regardant attentivement.

– Quel film, déjà?

Il lève les yeux, comme inquiet d'avoir perdu le fil de la conversation.

– Celui sur le Web. Le Film anonyme qui est publié par morceaux. Tu vois?

– Oh, ça? Helena m'a dit que tu avais appelé pour parler de Trans.

– Oui, et Cayce se demande ce qu'il sait, exactement...

– Une histoire de même par le bouche à oreille. On ne sait pas vraiment ce que ça fait. Si ça marche. Pas encore. Comment en as-tu entendu parler?

– Quelqu'un, dans un pub.

– Je n'ai rien eu à voir avec le projet. C'est une cousine à moi qui dirige la boîte, d'ailleurs. Si tu veux, je pourrais vous arranger un rendez-vous.

– J'étais simplement curieuse, Bernard. Où est Dorotea ?

– Sur le point d'arriver, j'imagine. Elle peut être infernale, n'est-ce pas ?

– Je ne la connais pas vraiment.

Cayce jette un œil à sa coiffure dans un miroir mural, et s'assied sans enlever son blouson.

– Hubertus est à New York ?

– Oui. Au Mercer.

– Je l'ai vu, une fois, au bar de l'hôtel. Il parlait au chien de Kevin Bacon.

– Son chien ?

– Kevin Bacon était là avec son chien. Hubertus lui parlait.

– Je ne savais pas qu'il aimait les animaux.

– Un chien d'acteur. Mais il n'avait pas l'air de parler à Kevin Bacon.

– Que penses-tu de lui ?

– Kevin Bacon ?

– Hubertus.

– Tu es sérieux ?

– À peu près, répond Stonestreet en sortant le nez de ses faxes.

– Je suis heureuse d'être en free lance plutôt que salariée.

– Ah.

Stonestreet paraît soulagé de voir Dorotea entrer dans la pièce, en débraillé chic de chez Armani. Déconstruction noire. Cayce se dit que c'est presque une volonté d'antimode, pour Dorotea. Un look qui serait à sa place pour une exécution mondaine.

– Bonjour, lance-t-elle avant de se tourner vers Cayce. Vous vous sentez mieux ?

– Oui, merci. Et vous ?

– Je suis allée à Francfort avec Heinz, bien sûr. (Et c'est ta faute.) Mais je pense qu'il a réussi son coup. Il n'a que de bonnes choses à dire sur Blue Ant, Bernard. Il appelle ça « un souffle d'air frais ».

Elle regarde Cayce. Connasse.

Dorotea s'assied à côté de Stonestreet; et sort une autre enveloppe si chère, si archaïque.

– J'étais dans le studio avec Heinz quand il l'a fait. Quel privilège de le voir travailler.

– Montrez-le-moi.

– Bien sûr.

Dorotea prend son temps pour ouvrir l'enveloppe. Elle tend la main à l'intérieur. Tire un panneau cartonné, comme le précédent. Avec le Bibendum Michelin, dans l'une de ses manifestations les plus anciennes et les plus dérangeantes. Pas la Tortue Ninja sans carapace croisée d'un ver de terre actuelle. Non, cette ancienne créature étrange, détachée, fumant le cigare, qui évoque une momie atteinte d'éléphantiasis.

– Bibendum, dit doucement Dorotea.

– Le restaurant ? demande Stonestreet, perplexe. Sur Fulham Road ?

Il se tient à côté de Dorotea. Ne voit pas ce qu'il y a sur le carton.

Cayce va crier.

– Oh, quelle idiote je fais, coupe Dorotea. Un autre projet.

Bibendum, puisque Cayce sait que tel est son nom, retourne dans l'enveloppe.

Dorotea sort le logo révisé de Cayce, qu'elle montre à Cayce puis, presque désinvolte, à Stonestreet.

Le spermatozoïde sixties de vendredi s'est transformé en sorte de comète marquant une boucle, une version plus énergique et détendue à la fois du logo du fabricant depuis dix ans.

Cayce veut ouvrir la bouche, dire quelque chose. Comment Dorotea savait-elle? Comment?

Le silence se poursuit.

Elle regarde les sourcils roux de Stonestreet s'élever, millimètre par millimètre, sans un mot, de plus en plus interrogateurs. Ils atteignent le dernier étage.

— Alors?

Bibendum. C'est son nom. Et aussi celui d'un restaurant dans l'ancienne maison Michelin de Londres, où Cayce n'est jamais allée.

— Cayce? Tu te sens bien? Un verre d'eau?

La première fois qu'elle avait vu Bibendum, c'était dans un magazine. Un magazine français. Elle avait six ans. Elle avait vomi.

— Il a pris un canard dans la tête à deux cent cinquante nœuds.

— Quoi?

Légère alarme dans la voix de Stonestreet, qui se lève.

— Ça va, Bernard.

Elle se cramponne au bord de la table. Mais ça va...

— Tu ne veux pas un peu d'eau?

— Non. Bon, le logo fonctionne.

— On dirait que tu as vu un fantôme.

Dorotea sourit.

— Ce... c'était le design d'Heinzi. Il... m'a affectée.

Elle réussit une grimace rituelle, presque un sourire.

– Vraiment ? Merveilleux !

– Oui. Mais nous avons fini, à présent ? Dorotea peut retourner à Francfort, et moi à New York. Il me faudrait la voiture, s'il te plaît.

Elle se lève, mal assurée sur ses jambes. Et ce matin, c'est Dorotea qui a gagné son coup de Trafalgar. Dorotea a gagné. Cayce a peur, de tout son être. Rien à voir avec l'invasion des Salopes Asiatiques. C'est bien pire. Rares sont les personnes qui ont conscience de ses pires phobies marketing. Ses parents, quelques docteurs, des psys de différentes sortes. Au fil des années, quelques très proches amis. Pas plus de trois anciens amants.

Mais Dorotea sait.

Les jambes en coton. Elle parvient jusqu'à la porte. Au revoir Bernard. Au revoir Dorotea.

Stonestreet ne comprend pas.

Dorotea est ravie.

Tous ces gens affolés, impatients, ont déserté les rues de Soho. Et Dieu merci, la voiture attend.

Dans Parkway, elle va pour payer le chauffeur, puis se rappelle que c'est la voiture de Blue Ant. Ouvre la porte de la rue avec la grosse clé de Damien, monte l'escalier quatre à quatre, les deux clés allemandes prêtes à l'emploi.

Et trouve un Bibendum en feutrine, pendu à la poignée de porte par une cordelette noire.

Commence à crier, se retient.

Respire.

– Il a pris un canard dans la tête à deux cent cinquante nœuds.

Elle vérifie le cheveu. Toujours en place. La poudre sur la poignée est partie, c'est évident, mais le périmètre est toujours sûr.

Elle évite de regarder la chose ficelée à la poignée. C'est une poupée. Rien qu'une poupée. Les deux clés allemandes fonctionnent.

Intérieur. Porte fermée. Chaîne engagée.

Le téléphone sonne.

Elle crie.

Répond à la troisième sonnerie.

– Allô ?

– C'est Hubertus.

– Hubertus...

– Oui. Bien sûr. Et donc ?

– Et donc quoi ?

– La nuit vous a porté conseil.

Elle ouvre la bouche. Rien ne sort.

– Vous avez approuvé le logo d'Heinzi. Félicitations. Voilà qui est réglé.

Elle entend un piano derrière lui, ambiance très feutrée. Quelle heure est-il à New York ?

– Je fais ma valise, Hubertus. Voiture pour Heathrow. Premier vol jusque chez moi.

Et maintenant qu'elle se l'entend dire, c'est ce dont elle a le plus envie au monde.

– C'est parfait. Nous pourrons en parler quand vous serez ici.

– En fait, je pensais à Paris.

– Alors on se voit demain. Un client m'a prêté son jet Gulfstream. Et je ne l'ai pas encore utilisé.

– Mais il n'y a rien à discuter. Je vous l'ai dit samedi soir.

– Vous avez réglé les problèmes avec Dorotea ?

– Hubertus, vous essayez de changer de sujet ?

– Bernard m’a dit que vous aviez l’air mal en point, quand elle vous a montré le logo.

– Et vous le changez à nouveau. Suis-je prête à travailler pour vous pour déterminer la source du Film, l’identité de l’auteur ou des auteurs ? Non.

– Pourquoi ?

Et elle n’a rien à répondre. Parce qu’elle a acquis un ressentiment très marqué pour lui ? Parce qu’elle ne lui fait aucune confiance ? Parce qu’elle ne veut pas savoir ce qu’est le Film, de quoi il parle, où il va, qui se trouve à l’origine ? Ce dernier argument est hilarant, parce qu’elle désire ardemment savoir tout cela. Elle a passé longtemps à en parler avec d’autres filmeux. Non, c’est que le cocktail Film plus Bigend paraît un peu hasardeux, à première vue. Pas Bigend en tant qu’homme, son chapeau de cow-boy posé n’importe comment, mais Bigend la force motrice de Blue Ant. Bigend le génie dans son secteur, dans ces nouvelles façons de le définir. Toute interaction de l’un avec l’autre lui paraîtrait fatale.

– Je veux vous présenter quelqu’un, reprend-il. Je l’ai fait venir au bureau ce matin, et Bernard devait arranger un déjeuner pour vous deux, mais vous êtes partie si vite...

– Qui ? Pourquoi ?

– Il est américain. Il s’appelle Boone Chu.

– Bounechou ?

– Boone. Comme Daniel. Chu, C-H-U. Vous feriez du bon travail, ensemble. Je voudrais vous y aider.

– Hubertus, s’il vous plaît, ça ne rime à rien, tout ça. Je vous ai déjà dit non.

– Je sors du métro à Camden, je suis face au Virgin, interrompt une voix mâle, guillerette et américaine.

– Vous voyez, ajoute Bigend, il est déjà là.



Raccroche, se dit Cayce.

– Parkway, c'est ça ? Demande la voix américaine. Tout droit depuis la station ?

– Hubertus, ça ne rime vraiment à rien...

– S'il vous plaît, enchaîne Bigend. Rencontrez-le. Vous ne risquez rien. Si la sauce ne prend pas, vous allez à Paris.

La sauce ?

– En vacances. Aux frais de Blue Ant. Je ferai réserver l'hôtel par le bureau. Un bonus pour le projet H & P. Nous savions que nous pouvions compter sur vous. Le client aura son nouveau logo pour la collection de printemps. On aura bien sûr besoin de vous à ce moment, pour valider chaque implémentation.

Et voilà qu'il recommence. Elle se rend compte qu'il sera sans doute plus facile de rencontrer ce type, ce Boone, puis d'aller à l'aéroport. Elle peut toujours éviter Bigend à New York. Enfin, elle l'espère.

– Il est encore en ligne, Hubertus ?

– Affirmatif, répond la voix américaine. Je remonte Parkway.

– Sonnez deux fois, dit-elle en donnant le numéro de la rue et celui de l'appart.

Et elle raccroche. Trop tard.

Elle va dans la cuisine. Prend d'une main un grand couteau à découper allemand, et de l'autre un sac-poubelle noir. Ouvre la porte. Il est encore là, sur la poignée. Elle serre les dents et referme le sac-poubelle dessus, pour le cacher. Avec le couteau, elle coupe la ficelle noire. Tout tombe dans le sac. Elle laisse le sac par terre, juste devant la porte. Referme la porte, range le couteau dans la cuisine. Retour à la porte.

Se forçant à prendre de grandes inspirations, elle sort. Prend les clés noires, verrouille sa porte. Soulève

le sac-poubelle du bout des doigts, sentant son poids (un rat mort – non, plus léger). Sur le palier, elle le bourre derrière les piles de magazines de mode entassés pour le recyclage.

Elle s'assied, dos au mur, et passe ses bras autour de ses genoux. Le nœud est revenu, et elle se rend compte avec agacement que ses règles sont enfin là.

Retour à l'étage pour s'en occuper. Les choses sont à peine arrangées quand quelqu'un sonne. Deux fois.

– Merde. Chier. Chier...

Oubliant de refermer la porte, elle descend.

Ça ne prendra qu'une minute, à peine. Elle s'excusera pour l'insistance de Bigend, mais elle sera ferme. Elle ne va pas s'embarquer sur une quête pour l'auteur du Film, surtout financée par Bigend. C'est aussi simple que ça.

La porte de la rue est en chêne peint en blanc, mais le vernis est jauni, écaillé et sale. Vivement le ravalement. Le judas n'a pas été nettoyé depuis la Seconde Guerre mondiale.

Elle déverrouille. Ouvre.

– Cayce? Je suis Boone Chu. Ravi de vous rencontrer.

Il tend la main. Il porte encore le blouson de cuir aux coutures élimées. Main droite tendue, la gauche passée autour de la poignée de sa petite valise, rebondie et usée. Celle-là même qu'elle a remarquée il y a quelques heures à Soho.

– Bonjour, dit-elle en lui serrant la main.

## Boone Chu

Boone Chu s'installe comme un cow-boy, les jambes croisées sur le nouveau canapé marron de Damien.

– Vous avez déjà travaillé pour Blue Ant ?

Il la regarde étrangement, trop fort. À moins que ce soit simplement un truc qu'elle ne connaît pas, typique des nerds sino-américains. Une intensité d'attention particulière.

– Quelques petits trucs à New York.

Elle est à l'abri, perchée devant l'ordinateur.

– En free-lance ?

– Oui.

– Pareil.

– Vous faites-quoi ?

– Je suis dans les systèmes. Université du Texas, Harvard, puis j'ai monté une start-up. Qui s'est ramassée.

Il ne paraît pas amer, comme la plupart des gens qui ont fait cette expérience. Cayce trouve ça un peu dérangent. En général, ils ne voient pas l'utilité d'être amers. Elle espère que tel n'est pas le cas de Boone.

– Si je vous Google, je vois quoi ?

– Des échos d'une start-up de haut vol, et plus dure fut la chute. Un peu de rumeurs sur des boulots de « hacker-corsaire » avant ça, mais c'est juste de la com.

Il a vu les robots sur le mur. Ne pose aucune question.

– Dans quel domaine, votre start-up ?

– La sécurité.

– Vous vivez où ?

– État de Wahsington. J'ai une falaise sur Orcas, avec une Airstream de cinquante et un appuyée sur des traverses de chemin de fer. Si elle tient encore debout, c'est grâce à la moisissure et à un truc qui ronge l'aluminium. J'allais construire une maison, mais j'ai honte de gâcher la vue.

– Et la plupart du temps, vous êtes là-bas ?

– Je suis là-dedans, dit-il en poussant du pied la vieille valise miniature. Et vous, Cayce, où vivez-vous ?

– Cent onzième ouest.

– En fait, je savais déjà que vous viviez à New York.

– Vraiment ?

– J'ai fait un tour sur Google.

Elle entend la bouilloire faire son office. Se lève, immédiatement suivie par Boone jusque dans la cuisine.

– Beau jaune.

– Damien Pease.

– Pardon ?

– Pease. *Porridge hot*. Le vidéaste. Vous connaissez son travail ?

– Pas à froid comme ça, non.

– L'appartement est à lui. Qu'est-ce que Bigend vous a proposé, Boone ?

– Un partenariat.

Il guette sa réaction. Elle le voit.

– Avec lui, reprend-il. Quoi que cela puisse vouloir dire. Il veut que je travaille avec vous. Pour trouver la ou les personnes qui mettent en ligne ces clips vidéo. Nous serions entièrement couverts pour les frais, mais je ne suis pas certain de la rémunération.

Il a les cheveux en brosse. Incroyablement denses, comme les Chinois peuvent avoir. Et un grand visage qui paraîtrait presque féminin. Enfin, s'il n'avait pas grandi à Tulsa, en tant que Sino-Américain, qui plus est prénommé Boone.

– Vous a-t-il dit pourquoi il veut que nous travaillions ensemble? Ou pourquoi il veut que je l'aide? (Elle met le substitut de thé dans la théière et verse l'eau sur les sachets). Désolée, j'ai oublié de vous demander si vous vouliez du café.

– Le thé, c'est parfait.

Il va vers l'évier et rince deux mugs qu'elle avait laissés là. Ses gestes rappellent à Cayce un cuisinier avec qui elle était sortie. La façon dont il replie d'un geste brusque la serviette à thé avant de s'en servir pour essuyer les mugs.

– Il a dit que vous n'auriez pas besoin de réinventer la roue, explique-t-il en reposant les mugs côte à côte. Et que si quelqu'un pouvait comprendre d'où venait ce truc, c'était vous.

– Et vous, dans tout ça?

– Je facilite. Vous avez une idée. Je la concrétise.

– Vous pouvez faire ça?

– Je ne suis pas magique, mais je suis pratique. Généraliste touche-à-tout, en quelque sorte.

– Et ça vous intéresse? demande-t-elle en versant le thé.

Il prend son substitut de thé, renifle.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne sais pas. C'est à Damien. Mais sans caféine.

Il souffle pour refroidir l'infusion, et goûte.

– Pfff, trop chaud.

Il la regarde, derrière la vapeur qui s'élève de la tasse qu'il tient devant sa bouche.

– J'hésite, commence-t-il en posant la tasse. C'est un problème intéressant, d'un point de vue théorique, et à notre connaissance personne ne l'a résolu. Je suis disponible, Bigend a beaucoup d'argent à mettre en jeu.

– Ce sont les points positifs ?

Il opine, boit encore. Toujours trop chaud.

– Le négatif, c'est Bigend. Difficile à quantifier, hein ?

Il va à la fenêtre de la cuisine. Paraît regarder par la fenêtre, mais finit par tendre le doigt sur l'aération transparente installée dans un trou du carreau.

– On n'a pas ça, chez nous. Ici, il y en a partout. Depuis toujours. Et je ne sais même pas à quoi ça sert.

– Ça fait partie du monde-miroir.

– Le monde-miroir ?

– La différence.

– Mon idée d'un monde-miroir, ce serait Bangkok, un coin d'Asie. Tout ça, ça nous ressemble trop.

– Non, c'est très différent. C'est pour ça que vous remarquez le ventilateur. C'est ici qu'on l'a inventé, ici qu'on l'a fabriqué. C'était une nation industrielle. Quand on achetait une paire de ciseaux, on avait des ciseaux anglais. Ils fabriquaient tout ce qu'il leur fallait. Leurs imports coûtaient cher. Comme au Japon.

Tous leurs éléments étaient différents, les moindres petits mécanismes.

– Je vois ce que vous voulez dire, mais je ne pense pas que ça va durer. Pas si les Bigend du monde continuent comme ça : plus de frontière, et bientôt plus de miroir pour passer de l'autre côté. Pas en termes de petits mécanismes, en tout cas.

Mug en main, ils reprennent leur place dans le salon.

– Et vous ? Que pensez-vous de Bigend ?

Elle se demande soudain pourquoi elle a cette conversation. À quel point lui parle-t-elle à cause de leur rencontre ce matin, dont il ne semble pas se souvenir ? Son impression de déconnexion urbaine : c'était un étranger de passage qu'elle ne reverrait jamais, puis il réapparaît comme ça...

– Hubertus Bigend est un homme très intelligent, dit-elle, et je ne l'aime pas beaucoup.

– Pourquoi cela ?

– J'ai un problème avec sa façon d'être en tant qu'humain. Cela ne me dérange pas assez pour que je refuse de travailler pour sa société, mais l'idée de travailler avec lui à un niveau plus personnel me met mal à l'aise.

Sitôt ces paroles prononcées, elle les regrette. Pourquoi lui ai-je dit tout ça ? Et s'il allait tout répéter à Bigend ?

Il reste assis, ses longs doigts serrés autour de son mug.

– Il peut se permettre d'acheter les gens, ajoute-t-il. Je ne veux pas terminer en gadget accroché à son porte-clés. Je ne suis pas du tout immunisé à l'argent

que Bigend manipule. Quand la start-up a été en péril, qu'elle manquait s'écrouler, j'ai fini par faire des choses que j'ai regrettées.

Elle le regarde. Est-ce la vérité? Ou de la publicité?

– Pourquoi pensez-vous qu'il veuille savoir?

– Il pense pouvoir en faire un produit.

– Puis le commercialiser.

– Il dit que c'est une question d'excellence, pas d'argent.

– Bien sûr, l'argent n'est qu'un effet secondaire, confirme Boone. Et c'est ce qui lui permet de ne pas nous en parler.

– Mais s'il y mettait un prix, ce serait moins intéressant, non? S'il nous donnait déjà un cachet, ce ne serait qu'un travail de plus. Il fait appel à quelque chose de plus profond.

– Et il le traite comme une affaire entendue.

– J'ai remarqué ça, dit-elle en le regardant dans les yeux. Mais vous lui feriez ce plaisir, vous?

– Sans cela, je n'aurai peut-être jamais l'occasion de découvrir le fin mot de l'histoire. Et j'ai déjà essayé.

– Vraiment?

– Ça m'arrive, assis dans une chambre d'hôtel, quand je joue avec ça, explique-t-il en poussant sa valise du pied. Ça n'a rien donné, mais ça ne fait que m'encourager encore plus.

– Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans?

Il soulève la valise et défait les serrures. Elle est doublée de cubes de mousse un berceau pour un rectangle de métal gris et lisse. Il soulève son portable en titane, et elle voit en dessous de nouveaux logements pour plusieurs câbles enroulés, trois téléphones portables, et un gros tournevis multi-usage de spécialiste.



L'un des téléphones est enveloppé dans une mangue vert pomme.

– Qu'est-ce que c'est ? demande Cayce en montrant le téléphone mangue.

– Japon.

– Et vous savez utiliser un tournevis, en plus.

– Je ne sors jamais sans.

Et pour une raison quelconque, elle le croit entièrement.

Ils finissent par manger des nouilles chinoises ensemble dans le restaurant asiatique de Parkway, tables poncées et bols de raku. Il est en plein discours sur la résolution. De l'histoire ancienne pour les vétérans de F:F:F, mais il a une approche nouvelle et assez fraîche.

– Chacun des segments présente la même résolution. Suffisante pour permettre une projection en salle. L'information visuelle, le grain de cette imagerie, est là. Un film de résolution inférieure ne pourrait pas être agrandi en conservant toute sa clarté. Si c'est généré par ordinateur, c'est que quelqu'un l'a mis là. Les fermes de résolution, vous connaissez ?

Il porte des nouilles à sa bouche, et mâche énergiquement.

– Non.

– Des grandes pièces, avec plein de bécane, et des types qui travaillent sur chaque image. Très lourd, au niveau travail. Les fameux singes qui écrivent du Shakespeare, mais avec un script. C'est cher, ça demande beaucoup d'ouvriers, beaucoup de gens, et ce serait sans doute impossible à garder secret, sauf contraintes inhabituelles de place. Ces gens restent là

à arranger votre image pixel par pixel. Pour la rendre plus précise, plus riche en détails. Faire les cheveux. Les cheveux, c'est un cauchemar. Et les types ne sont pas très bien payés.

– Alors l'hypothèse du Kubrick bricoleur, c'est un rêve.

– À moins que l'auteur ait accès à des niveaux de technologies qui, pour autant que nous le sachions à l'heure actuelle, n'existent pas. Si le Film est entièrement généré par ordinateur, cela veut dire que l'auteur a accès à un appareil de synthèse graphique made in Roswell, ou qu'il a une opération de définition totalement hermétique. Si on élimine la technologie alien, où est-ce qu'on pourrait trouver un truc pareil ?

– Hollywood.

– Oui, mais sans doute dans un sens plus distribué, géographiquement. Si on fait de la synthèse à Hollywood, la définition est faite en Nouvelle-Zélande. Ou en Irlande du Nord. Ou à Hollywood. Bref, reste toujours dans le milieu. Les gens parlent. Étant donné l'intérêt que ce truc génère, il faudrait une culture du secret pathologique pour éviter que ça s'ébruite.

– Donc, vous n'êtes pas pour le « Kubrick bricolo ». Vous êtes plutôt du côté « Placard de Spielberg » : la supposition que le film est produit par quelqu'un qui a déjà des ressources de production énormes. Quelqu'un qui, pour une raison ou une autre, préfère produire et publier un produit très peu conventionnel de façon très peu conventionnelle. Quelqu'un qui pourrait garder le silence.

– Vous y croyez ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Combien de temps avez-vous passé à regarder le Film lui-même ?

– Pas beaucoup...

– Que ressentez-vous quand vous le regardez ?

– De la solitude ? dit-il en regardant ses nouilles.

– Chez la plupart des gens, cela s'aggrave avec le temps. Ça devient polyphonique. Ensuite, une impression que tout cela a un sens, un but. Que quelque chose va changer, ou se produire. C'est impossible à décrire, mais si on vit un moment avec, ça finit par faire partie de soi. C'est un effet très puissant, pour un temps de visionnage aussi réduit. Je n'ai jamais été convaincue qu'un réalisateur déjà produit pourrait faire ça. Surtout si on lit les forums, où tout le monde reconnaît un réalisateur différent.

– À moins que ce soit la répétition. Vous regardez tout ça depuis si longtemps que vous y avez projeté tout cela. Et vous parlez avec des gens qui font la même chose.

– J'ai essayé de m'en convaincre. J'ai voulu y croire, simplement pour abandonner ce truc. Mais je finis toujours par y revenir, et je retrouve cette impression de... je ne sais pas... d'une ouverture sur quelque chose. L'univers ? Une narration ?

– Mangez vos nouilles. Après on discutera.

Et ils discutent. En marchant. Remontent vers Camden Lock par High Street, les Croisés du week-end rentrés chez eux depuis longtemps. Passent devant la fenêtre du designer des placards de cuisine de Damien. Boone aborde son enfance dans l'Oklahoma, les hauts et les bas de sa start-up, les vicissitudes de l'industrie et de l'économie élargie depuis septembre 2001. Il semble faire un effort pour lui dire qui il est. Cayce

répond de même, parle un peu de son travail, et pas du tout de ses sensibilités spéciales.

Jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sur la rive du canal, sous un ciel évoquant un Cibachrome ou une litho de Turner, trop lumineuse. Cet endroit lui rappelant une visite à Disneyland avec Win et sa mère, quand elle avait douze ans. Pirates de Caraïbes était en panne, et ils avaient été secourus par des employés portant des baudriers par-dessus leur costume de pirate. Puis conduits par une porte jusque dans un souterrain usé, en béton brut et taché d'huile. Tout y était machines et câbles, habités par des mécaniciens maussades. En voyant ces ouvriers de l'ombre, Cayce avait pensé aux Morlocks de la *Machine à explorer le temps*.

Ç'avait été un voyage difficile, pour elle, parce qu'elle ne pouvait pas dire à ses parents qu'elle évitait d'avoir Mickey dans son champ de vision, et au quatrième jour (le dernier – heureusement) elle avait de l'eczéma. Mickey n'était pas devenu un problème, mais elle l'évitait tout de même. C'était passé trop près.

À présent, Boone lui présente ses excuses mais il est obligé de consulter ses e-mails. Il pourrait avoir quelque chose à montrer à Cayce. Il s'assied sur un banc, et sort son portable. Elle va au bord du canal, regarde à ses pieds. Un préservatif gris, dérivant comme une méduse, une canette de bière à moitié engloutie, et en dessous, un objet qu'elle ne reconnaît pas. Enveloppé du même plastique pâle et épais qu'on trouve sur les chantiers. Elle frissonne et se détourne.

– Regardez ça, dit-il en levant les yeux de son écran.

Elle revient s'asseoir avec lui. Il lui passe le portable. Délavé par la lumière de l'après-midi, elle voit un message ouvert :

Il y a quelque chose de codé dans chacun, mais c'est tout ce que je peux vous dire. Quoi que ce soit, ça ne représente pas beaucoup de données, et c'est uniforme de segment en segment. Si c'était plus gros, je pourrais peut-être faire quelque chose, mais là... je ne peux rien de plus. Aiguille et botte de foin digitales.

- Ça vient de qui ?
- Un ami à moi, chez Rice. Je lui ai fait examiner les cent trente-cinq segments.
- Et qu'est-ce qu'il fait, dans la vie ?
- Des maths. Je n'ai jamais compris. Il interroge les anges pour connaître leur sexe. Il était avec nous dans la start-up. Problèmes de cryptage, mais ce n'est qu'une conséquence de ce qu'il fait en théorie. Il trouve très très amusant que ça ait la moindre application pratique.
- C'est un filigrane, s'entend-elle dire.
- Comment le savez-vous ?
- Il la regarde. Expression indéchiffrable.
- Quelqu'un à Tokyo prétend avoir un nombre que quelqu'un a extrait du segment #78.
- Qui ça ?
- Des filmeux. Otaku.
- Vous avez ce nombre ?
- Non. Je ne sais même pas si c'est vrai. Il pourrait mentir.
- Pourquoi ?
- Pour impressionner une fille. Mais elle n'existe pas non plus.
- Que faudrait-il pour être sûr que c'est vrai ?

– Un aéroport, dit-elle en se rendant compte, après coup, qu'elle a déjà tout organisé dans sa tête, tout prévu. Un billet d'avion. Et un mensonge.

Il reprend son portable, l'éteint, et garde les mains posées sur le métal nu. Il baisse les yeux, comme en prière.

– À vous de voir. Si c'est vrai, et que vous pouvez l'obtenir, ça pourrait nous aider.

– Je sais.

Et elle ne peut rien dire d'autre. Alors elle reste là, se demandant ce qu'elle a mis en mouvement, où cela l'emmènera, et pourquoi.

## Apophénie

Gravissant les escaliers, elle se rend compte qu'elle a oublié de faire James Bond. Mais à sa grande surprise, les événements récents ont brisé l'emprise des Salopes Asiatiques.

Même ce qu'il y a derrière la pile de magazines du palier ne la dérange pas. Tant qu'elle n'y pense pas trop.

Mais ce dans quoi elle s'est fourrée... c'est autre chose. En le raccompagnant à la station de métro, elle a affirmé qu'elle était partante : ils travailleraient pour Bigend, elle irait à Tokyo et retrouverait Taki. Essaierait, avec l'aide de Parkaboy et de Musashi, d'obtenir ce nombre. Ensuite, on verrait.

Aucune raison, selon lui, d'y voir un pacte faustien avec Bigend. Ils seront libres de mettre fin à ce partenariat à tout moment, et pourront s'aider l'un l'autre à rester honnête.

Mais cet argument est un peu familier. Déjà par le passé, les choses ont un peu dérapé. Autres marchés, autres contextes.

Mais à présent, elle sait qu'elle y va, et elle a deux clés noires très étranges attachées autour du cou. Pour l'instant, elle ne s'inquiète pas du périmètre.

Que Dorotea aille se faire mettre.

Pour l'instant, elle a une confiance implicite en la technologie allemande.

Qui va causer un problème, se rend-elle compte en les insérant dans leur verrou respectif.

Elle ne sait pas à qui laisser les clés, ou à qui les confier. S'il rentre, Damien aura sans doute envie de déverrouiller son appartement, et elle ne sera pas là. Il n'a pas de bureau, d'agence, et elle ne connaît aucune de leurs relations mutuelles au point de leur confier sans arrière-pensée le matériel de musique hautement portable de la pièce à l'étage. Elle ne sait pas si Damien est joignable en permanence sur le site des fouilles. Si elle lui envoie un e-mail pour lui demander son avis, l'aura-t-il à temps. Et pourra-t-il lui dire où laisser les clés ?

Puis elle pense à Voytek et Magda, qui ne peuvent pas savoir où se trouve cet endroit. Elle peut leur laisser un jeu, et dire à Damien comment les contacter. L'autre jeu part avec elle.

Et oui, quand elle rentre, tout a l'air d'aller, même le rembourrage du canapé, enfoncé là où Boone était assis.

Le téléphone sonne.

– Allô ?

– Pamela Mainwaring, Cayce. Je gère les voyages pour Hubertus. J'ai un British Airways, Heathrow-Narita, 10 h 55, première classe, demain. Ça vous va ?

– Oui, parfait, dit Cayce avec un coup d'œil aux robotes.

– Génial. Je vais passer vous donner le billet. J'ai aussi un ordinateur portable et un téléphone mobile pour vous.

Elle avait toujours réussi à ne pas s'encombrer de ces choses, du moins en ce qui concernait ses voyages.



Elle a un portable à la maison, mais ne s'en sert que de poste fixe, avec moniteur et clavier externes. Et le monde-miroir était depuis toujours une zone sans mobile. Mais à présent, elle se rappelle que Tokyo n'a aucune signalisation en anglais, et qu'elle ne parle pas du tout japonais.

– J'arrive dans dix minutes. Je suis dans la voiture.

Elle retrouve le morceau de carton avec l'adresse de Voytek et lui envoie un e-mail, pour lui donner le numéro de l'appartement et lui demander d'appeler dès qu'il pourra. Elle lui parle d'un service à rendre, qui pourrait bien valoir quelques ZX 81. Puis elle envoie un mail à Parkaboy et lui dit qu'elle sera à Tokyo après-demain, et qu'il devrait commencer à réfléchir à la meilleure façon de faire parler Taki.

Elle s'arrête, sur le point d'ouvrir le dernier mail de sa mère. Et se souvient qu'elle n'a pas répondu aux deux précédents.

Sa mère écrit depuis [cynthia@roseoftheworld.com](mailto:cynthia@roseoftheworld.com). Rose of the World était une sorte de communauté d'intention, regroupée à Maui.

Cayce n'y est jamais allée, mais Cynthia a envoyé des photos. Un ranch immense, étrangement prosaïque, à la façon des années soixante. Une colline rouge à l'herbe rare, le paysage évoquant une pelade étrange. Là-bas, ils écoutent des kilomètres de bandes audio, certaines à peine sorties d'usine, vierges, pour guetter la voix des morts. Des malades du PVE, dont sa mère faisait partie depuis très longtemps. Elle mettait même le magnéto Uher de Win dans le micro-ondes... pour bloquer les interférences.

Cayce se débrouille depuis très longtemps pour rester à l'écart du Phénomène de Voix Électronique, et c'était aussi la stratégie de son père. Apophénie,

avait déclaré Win après une longue réflexion, comme de coutume : la perception spontanée de connexions et de sens dans des éléments disparates. Et autant que Cayce le sache, il n'en avait jamais reparlé.

Cayce hésite, à un clic tout juste d'ouvrir le message de sa mère, intitulé HELLO ???

Non, elle n'est pas prête.

Elle va au frigo, se demande ce qu'elle mangera avant de partir. Ce qu'elle jettera.

Apophénie. Elle perd son regard dans l'intérieur froid et superbement éclairé du frigo allemand de Damien. Et si la signification que tout le monde devine dans le Film n'était que ça ? Une reconnaissance de schémas absents ? Elle en a déjà parlé, longuement, avec Parkaboy. Les neuromécaniques de l'hallucination, le récit personnel de la crise psychotique d'August Strindberg, et une expérience extrême avec la drogue au cours de son adolescence, où Parkaboy s'était senti « canaliser une sorte d'étrange langage machine angélique Linéaire B ». Rien de tout cela n'a fait avancer les choses.

Elle soupire. Referme le frigo.

On sonne à la porte sur la rue. Elle descend pour faire entrer Pamela Mainwaring. Blonde, la vingtaine, en mini noire et collants écossais. Une valise profilée en Nylon noir dans chaque main. Cayce voit une voiture de Blue Ant dans la rue. Le chauffeur se tient à côté, fume une cigarette. Oreillette plastique. Il parle avec le vent.

Pamela Mainwaring est avant tout rapide, efficace et claire. Ce n'est pas une femme qui a besoin de se répéter. Elles ne sont même pas dans l'appartement qu'elle a déjà fait signer à Cayce des papiers pour une

suite au Park Hyatt, Shinjuku, avec vue sur le Palais impérial. Enfin, une partie du toit.

Pamela pose les valises côte à côte sur la table à tréteaux, jette un œil dans la cuisine.

– Beau jaune... je vérifie tout une dernière fois.

Elle ouvre une valise, sort le portable et une imprimante.

– Vous pouvez utiliser le retour quand vous voulez, sur n'importe quelle compagnie. Mais vous pouvez aussi aller où vous voulez, n'importe quand. Mon mail et mon mobile sont dans le portable. Je fais tous les voyages pour Hubertus, je suis disponible en permanence. C'est bon, le vol est confirmé, dit-elle après que l'écran s'est rempli d'une frise d'heures d'embarquement

Elle sort des billets d'avion vierges d'une enveloppe et les enfila dans l'imprimante rectangulaire. Celle-ci fait de petits bruits énergiques quand les billets émergent de l'autre côté. Elle les rassemble adroitement dans une pochette British Airways.

– Arrivez au moins deux heures avant l'embarquement. Nous avons un iBook pour vous, chargé, avec modem cellulaire. Et un téléphone. Ça fonctionne ici, n'importe où en Europe, au Japon et aux États-Unis. À Narita, vous serez accueillie par une personne de Blue Ant Tokyo. Le bureau de Tokyo est à votre entière disposition. Les meilleurs traducteurs, chauffeurs, tout ce qui vous paraît nécessaire. Je dis bien absolument tout.

– Je ne veux pas être accueillie.

– Entendu.

– Pamela, est-ce qu'Hubertus est encore à New York ?

Pamela consulte son Oakley Timebomb, à peine plus large que son poignet.

– Hubertus est en route vers Houston, mais il sera de retour au Mercer ce soir. Son mail et tous ses numéros sont sur l'iBook.

Elle ouvre la seconde valise, dévoilant un Mac plat, un mobile gros assez large pour avoir l'air dépassé ou incroyablement puissant, plusieurs câbles et petits appareils encore scellés dans le plastique du fabricant, et plusieurs manuels en papier glacé. Une enveloppe de Blue Ant sur l'ordinateur. Pamela éteint le premier portable, referme la valise. Prend l'enveloppe, l'ouvre, en fait tomber une carte de crédit.

– Vous pouvez la signer, s'il vous plaît ?

Cayce la saisit. CAYCE POLLARD DÉP. Visa Platine, customisée avec le logo Blue Ant, évidemment signé Heinzl. Robotique et égyptoïde à la fois. Pamela Mainwaring lui remet un stylo-bille allemand, très cher. Cayce pose la carte à plat sur la table, et signe. Tout au fond de son univers éthique, elle ressent un gros impact.

– Ravie de vous avoir rencontrée, Cayce. Faites un bon voyage, je vous souhaite bonne chance, et appelez ou écrivez s'il vous faut quoi que ce soit. Je répète, quoi que ce soit. Merci, je peux retrouver la sortie toute seule, assure-t-elle en lui serrant la main avec énergie.

Puis elle est partie. Une fois la porte refermée, Cayce prend le téléphone mobile sur la table. Voit qu'il est allumé. Après quelques tentatives, parvient à l'éteindre. Le remet dans la valise, qu'elle referme et pousse tout au bout de la table.

Une grande inspiration. Une autre. Puis fait un enroulé de la colonne vertébrale, comme sur son Pilates. Pliant vertèbre par vertèbre jusqu'à se trouver dans une sorte de position fœtale verticale. En ressort aussi lentement et progressivement que possible.

Le téléphone de Damien sonne.

– Allô ?

– Voytek ici.

– J'ai besoin d'un service, Voytek. J'aimerais vous laisser un trousseau de clés, pour que vous les donniez à un ami quand il arrivera. Je vous donnerai vingt livres.

– Pas besoin payer, Casey.

– C'est une donation, pour votre projet ZX 81. J'ai un nouveau travail, et mes frais sont couverts. Vous pouvez me retrouver dans deux heures, là où nous avons pris un petit déjeuner ?

– Oui.

– Bien, parfait.

Et elle raccroche. Tout ce qu'elle a dit sur ses frais lui paraît faux. Mais pas tout à fait.

Elle se demande pour la première fois dans sa vie si son téléphone est sur écoute. Est-ce ainsi que l'envahisseur des Salopes Asiatiques est entré ? Dorotea vient de l'espionnage industriel, même si c'était il y a longtemps. Ce n'est pas *totale*ment farfelu. C'est le genre de choses qui se fait. Micros. Espionnage. Des trucs du métier. Elle dresse mentalement la liste de ses appels depuis les Salopes Asiatiques. Le seul qui ait la moindre importance est celui où elle a parlé de Trans à Helena. Et à ce moment, elle était dans une cabine sur Camden High Street. Et ce dernier, à Voytek. Mais à moins que celui qui espionnait sache où ils s'étaient retrouvés par hasard... À moins qu'il puisse localiser son numéro ?

Elle entre dans la pièce où elle range ses bagages et commence son yoga préparatoire, plier et remballer ses UC, pour prévenir le corps qu'il sera bientôt libéré de ce périmètre particulier.

Ces tâches finies, elle s'allonge sur la couverture grise et s'endort, en se donnant l'ordre mental de se réveiller dans une heure, pour retrouver Voytek au bistrot d'Inverness Street. Elle sait que ça suffira.

Elle rêve. Pourtant, elle rêve rarement. Ou l'oublie souvent. Elle est à l'arrière d'un taxi noir, à Londres. Les dernières feuilles de l'été tardif accentuent encore l'âge de la ville, la profondeur de son histoire, sa simple immensité opiniâtre. Des façades de maisons hautes, neutres et ne révélant rien de la vie de leurs occupants. Elle frissonne dans la nuit tiède, l'air est confiné dans le taxi. L'image du mail de Damien lui arrive enfin, des pyramides d'os gris et humides dressées au fond de l'excavation dans un marais russe. Quel était le sens de tout cela vis-à-vis des morts, de l'histoire ? Elle entend des rires soûls, et elle est dans le taxi, vaguement malade. Et dans la forêt de pins, le marais de l'été, témoin conscient d'un cannibalisme inexprimable, une dévoration des morts. Elle se souvient avoir dit à Bigend que le passé est tout aussi volatil que le futur. À présent, elle doit lui dire qu'il ne faut pas creuser, ravager, jeter. Elle doit lui dire, mais ne peut pas parler. Alors que c'est justement Bigend qui conduit le taxi. Avec son chapeau de cow-boy. Et même si elle parle, si elle parvient à rompre cette chose qui empêche si douloureusement la parole, il est séparé de sa voix par une vitre. Se concentre sur sa conduite, qui les emmène à une destination inconnue.

Elle se réveille avant d'arriver, le cœur en folie.

Se lève, s'éclabousse le visage d'eau froide et monte l'escalier vers la cachette du deuxième jeu de clés.

Elle fera attention, dans la rue, en allant voir Voytek. Elle n'a jamais été aussi déterminée à découvrir si elle

était ou non suivie, mais aujourd'hui, elle en aura le cœur net.

Quelque part en elle, un sous-marin miniature fait surface.

Parfois, on ne peut rien faire d'autre qu'avancer. Encore. Et encore.

## Petit bateau

Son siège, dans les premières du 747 de British Airways, fait aussi couchette. Pour quelque raison, elle pense à un petit bateau, une chaloupe de Hexcel avec un laminé en teck. Elle est à l'avant. Aucun siège devant elle.

La cabine rappelle un bureau miniature ultra-confortable. Un paradis de bureaux automatisés, parfaitement ergonomiques. Avec l'impression que les concepteurs se sont arrêtés juste avant l'intubation, pour nourrir les passagers et évacuer les déchets occasionnés.

Cela fait déjà longtemps qu'ils ont décollé. Elle a enlevé sa montre, comme toujours. Le dîner a été servi, les lumières sont tamisées. Elle imagine son âme rebondissant bêtement sur le tarmac d'Heathrow, au bout de son ombilic qui se déroule toujours. Apparaît aussi un certain degré de peur, à présent qu'ils sont au-dessus d'un océan, où aucun agent humain ne la menace. La plupart du temps, c'est ici qu'elle se sent la plus vulnérable. Suspendue en l'air, au-dessus des eaux anonymes. Mais à présent, ses peurs conscientes en avion se concentrent sur des choses qui pourraient



être provoquées au-dessus de régions habitées, des peurs de sol-air, de séquences en boucle sur CNN.

Mais les avions commerciaux présentent d'autres problèmes, avec leur répétition ad nauseam du logo de la compagnie. BA n'a jamais été particulièrement pénible, mais Virgin, décliné sur tant de produits différents, est particulièrement impossible.

Pour l'heure, son problème avec BA est plus trivial : le lecteur DVD de l'accoudoir n'a aucun film qu'elle puisse envisager de regarder, elle est sous le coup d'une interdiction volontaire d'informations télévisées depuis quelque temps, elle n'a rien à lire et le sommeil ne vient pas. Londres s'éloigne, Tokyo refuse d'approcher. Elle ne s'en souvient plus, ne parvient plus à l'imaginer. Elle se frotte donc les yeux, assise en tailleur au milieu de sa coque de noix. Comme un enfant envoyé au lit, juste assez en forme pour en être contrariée.

Puis elle se rappelle l'iBook de Bigend, avec son tout nouvel autocollant de la sécurité d'Heathrow.

Elle prend l'étui en Nylon posé par terre et l'ouvre. Elle a passé vingt minutes, la veille, à se promener sur le bureau, mais à présent elle remarque pour la première fois un CD-ROM sans étiquette. Après examen, il s'agit d'une base de données de tout F:F:F, avec moteur de recherche. La personne qui l'a compilée pour Bigend a aussi mis sur le disque dur tous les fragments, et ses trois montages préférés, dont un par Filmy et Maurice.

Toujours assise en tailleur, elle rajoute une Note sur le bureau : COPIER CD POUR IVY.

Ivy veut une base de données avec option de recherche presque depuis le premier jour. Le logiciel

gratuit qui sous-tend l'architecture du forum n'en offre pas, et elle n'a trouvé personne qui soit capable ou disposé à faire cette compilation. Les intervenants se sont fait des favoris vers leurs posts préférés, et se les échangent parfois, mais il n'y a pas moyen de suivre un sujet ou un thème particulier dans l'évolution du site.

Enfin, maintenant, si.

Cayce n'a pas la moindre idée du nombre de pages accumulées depuis le premier jour. Elle n'a jamais regardé ce qui s'était dit avant, dans l'Ur-site, aux premiers jours. Mais elle entre dans la base et tape CayceP.

Au contraire, comme je le disais hier...

Ah. Pas son premier post. Au début, elle ne s'appelait pas CayceP. Réessaye avec Cayce.

Salut. Combien de fragments, en tout? Je viens de télécharger celui où il est sur le toit. Quelqu'un a pu s'y retrouver avec ces cheminées (ce sont bien des cheminées?)?

Elle avait ajouté le P par la suite, parce qu'il y avait brièvement eu un autre Cayce, Marvin Cayce plus précisément, de Wichita, qui le prononçait aussi Case, et pas Casey.

Elle a la même impression qu'en retrouvant de vieilles photos de classe.

Et le premier post de Parkaboy :

Alors ça, ça me la coupe aux ciseaux à ongles!  
Je pensais être le seul à obséder sur ces petites

fleurs magiques dans la prairie du cinéma anormal. Quelqu'un d'autre aime la poésie de cow-boy? Parce que moi, non.

C'était avant l'arrivée de l'Anarchia. Elle n'avait mis que trois jours à pousser Parkaboy à bout. Et il quittait le site pour la première fois, toujours aussi bruyamment.

Elle caresse les boutons en alliage brossé de son accoudoir, transformant son lit en canapé de détente. La sensation du mouvement est divine : de puissants moteurs dévoués à son confort. Elle se rallonge dans son sweatshirt noir (ayant refusé la combinaison BA proposée) et replie la couverture écossaise sur ses genoux. L'iBook sur l'estomac. Ajuste sa liseuse flexible, aussi puissante qu'une lampe de policier.

Sort le CD-ROM et clique sur le montage de Filmy et Maurice.

Il s'ouvre sur ce toit, sur fond de cheminées aux formes étranges. Il est là. Marche vers le parapet bas. Regarde vers une ville qui n'est jamais nette. En agrandissant ce qu'il regarde, on n'obtient qu'un arrangement épars de lignes horizontales et verticales. Aucun point. Un ciel, mais pas assez d'information pour reconnaître la ville. On peut éliminer Manhattan et plusieurs autres ; il y a des listes entières où on se demande quels endroits ça ne peut pas être.

Maurice coupe vers le segment qui consiste entièrement en plans longs, la fille dans le jardin d'agrément.

Parfois, quand elle regarde un bon montage, et celui-ci est parmi les meilleurs, c'est comme si elle redécouvrait tout. Elle s'y enfonce avec joie et impatience.

Quand le montage s'achève, elle est surprise. C'est tout. Tout ce qu'il y a. Comment est-ce possible ?

Et elle ressent la même chose. Le montage est fini. Elle s'endort, iBook sur les genoux.

Quand elle se réveille, la cabine est plus sombre, et elle a besoin d'aller aux toilettes.

Heureuse de ne pas porter la combinaison BA, elle éteint l'iBook, le range, défait sa ceinture, enfile ses chaussons BA et va vers les toilettes.

Sur le chemin, elle passe devant Billy Prion, endormi, ronflant légèrement par sa bouche toujours pas paralysée. Il a une couverture écossaise passée autour des épaules comme un vieil homme. Le visage est inerte, relâché. Elle cligne des yeux, incertaine qu'il s'agisse bien de l'ancien chanteur d'ESB. Et pourtant, si. Tout habillé en Agnès B Homme de la saison dernière.

Près de lui dort une blonde, un bandeau sur les yeux. Son haut moulant montre clairement les quelques piercings sur ses seins.

Cela confirme en soi l'identité de Prion : sa compagne n'est autre que la chanteuse de Velcro Kitty. La presse musicale a depuis longtemps annoncé leur séparation.

Elle se force à s'éloigner, dans ses chaussons de vinyle bleu marine, vers le vaste abri des toilettes de première classe. Fleurs fraîchement coupées, soins du visage Molton Brown. Elle verrouille la porte et s'assied, incapable de tout rassembler : Prion, dans la galerie de qui Voytek espère montrer son projet ZX 81, est dans le même vol qu'elle pour Tokyo. Pourquoi ? Si c'est une coïncidence, elle commence à lui paraître bizarre.

Elle regarde le fluide bleu tourbillonner sous pression quand elle tire la chasse d'eau.

Retournant s'asseoir, elle voit que la chanteuse piercée est réveillée, assise, sans son bandeau, étudiant un magazine de mode glacé sous le faisceau concentré de sa liseuse. Prion ronfle toujours.

De retour dans son petit bateau, elle accepte une serviette tiède présentée par l'hôtesse.

Pourquoi sont-ils ici, sur ce vol, Prion et la fille de Velcro Kitty ?

Elle se rappelle ce que son père disait sur la paranoïa.

Win, expert en sécurité de la guerre froide, traitait la paranoïa comme un animal qu'il faut domestiquer et entraîner. Comme on le fait avec une maladie chronique, il ne s'est jamais laissé aller à prendre la paranoïa pour un aspect de lui-même. Elle était là, constamment, intimement, et il s'en servait au travail. Mais il ne la laissait pas se répandre et devenir une jungle. Il la cultivait, mais limitait toujours la place qu'elle pouvait occuper. L'interrogeait chaque jour pour voir ce qu'elle lui apportait : une sensation vague, un point de vue décalé, une anomalie complète...

La présence de Prion sur cet avion est-elle une anomalie complète ?

Seulement si elle se considère comme le centre, le point focal d'une chose qu'elle ne peut pas comprendre. C'était toujours la première ligne de défense de Win, en lui-même : reconnaître qu'il faisait simplement partie d'une chose plus grande. La paranoïa, selon lui, était fondamentalement égocentrique. Chaque théorie de conspiration servait d'une façon ou d'une autre à faire mousser ceux qui y croyaient.

Mais il aimait aussi dire, parfois, que même les schizophrènes paranoïaques ont des ennemis.

Le danger, se dit-elle, est une sorte d'apophénie.

Le linge tiède a refroidi dans sa main.

Elle le pose sur l'accoudoir et ferme les yeux.

## Bikkle et sa tête de gaijin

Aurore électrique. Un autre parfum d'hydrocarbures pour l'accueillir à sa sortie de Shinjuku Station, sa valise sur roulettes derrière elle.

Elle a pris le JR Express depuis Narita, sachant que cela éviterait les embouteillages d'heure de pointe et l'un des voyages en bus les plus assommants au monde. La voiture envoyée par Pamela Mainwaring aurait été tout aussi lente, et l'aurait obligée à prendre contact avec le personnel de Blue Ant, ce qu'elle espère faire le moins possible.

Ayant perdu de vue Prion et son amie peu après la sortie de l'avion, elle espère qu'ils sont coincés dans la circulation qu'elle a évitée, quelle que soit la raison de leur venue.

Levant les yeux, elle voit la forêt d'enseignes survoltées. Le logo Coca-Cola clignote sur un écran, suivi du slogan « no reason ! » Qui disparaît à son tour, remplacé par un extrait du journal télé, des hommes à peau sombre en robe de couleurs vives. Elle cligne des yeux, imagine les tours de Tokyo en feu, image cadrée par une caméra erratique.

L'air est chaud, un peu humide.

Elle arrête un taxi, sa porte arrière s'ouvre à la mystérieuse façon japonaise. Elle fait passer son bagage sur la banquette arrière et monte, se calant dans les housses de siège immaculées en coton blanc. Elle oublie presque de ne pas refermer la porte derrière elle.

La main gantée de blanc s'en charge à sa place, avec le petit levier sous son siège, puis se retourne.

Park Hyatt Tokyo. Il opine.

Ils sortent de la circulation dense, lente, et incroyablement silencieuse.

Elle sort son nouveau téléphone et l'allume. L'écran s'affiche en kanji. Il sonne presque immédiatement.

– Allô ?

– Cayce Pollard, s'il vous plaît.

– C'est moi.

– Bienvenue à Tokyo, Cayce. Jennifer Brossard, Blue Ant. Où êtes-vous ? (*Accent américain.*)

– Shinjuku, en route pour l'hôtel.

– Il vous faut quelque chose ?

– Beaucoup de sommeil.

Bien sûr, ce n'est pas si simple, le retard de l'âme prend une nouvelle tournure. Elle ne se rappelle pas comment elle avait fait pour résister au décalage horaire la dernière fois. C'était il y a dix ans. En buvant et en dansant beaucoup, a priori. Elle était tellement plus jeune. Bien avant l'éclatement de la Bulle.

– Vous avez notre numéro.

– Merci.

– Bonne nuit.

– Bonne nuit.

À nouveau seule, dans le calme crépusculaire du taxi de Tokyo.

Elle regarde par la vitre, subissant malgré elle un peu plus de cette culture marketing à demi familière.



Les incitations et indices illimités finissant par l'écraser. Elle ferme les yeux.

Encore des gants blancs au Park Hyatt, son bagage est sorti et placé sur un chariot à bagages, puis recouvert d'une sorte de filet de pêche en soie, lesté aux bords. Geste rituel qui l'intrigue : survivance d'un âge plus prestigieux des grands hôtels d'Europe ?

Gants blancs dans le grand ascenseur Hitachi, appuyant sur le bouton de la réception. L'accélération lui fait partir le sang de la tête, ils dépassent plusieurs étages sans numéro. Puis la porte s'ouvre en silence sur un grand bosquet de bambous vivants, poussant dans un parterre rectangulaire de la taille d'un court de squash.

La réception prend l'empreinte de la carte de Blue Ant, Cayce signe et monte, peut-être une cinquantaine d'étages.

La chambre, très grande, avec de hauts meubles noirs, où le garçon d'hôtel lui fait rapidement la démonstration des différentes installations, puis s'incline et s'en va sans attendre de pourboire.

Elle cligne des yeux. Un décor de James Bond. Plus Brosnan que Connery.

Elle utilise la télécommande, rideaux qui s'écartent en silence pour révéler un horizon de ville à l'allure plus virtuelle que réelle. Chaos flottant de Lego électriques, avec des excroissances qu'on ne voit nulle part ailleurs, comme s'il fallait la boîte d'extension Tokyo pour construire ça chez soi. Des logos de sociétés qu'elle ne reconnaît même pas : luxe étrange, et valant presque le voyage. Elle se souvient, par ses visites précédentes, de la façon dont certaines étiquettes sont mystérieusement recontextualisées. Des mers entières de tartan Burberry n'ont aucun effet sur elle, pas plus

que Mont Blanc ou Gucci. Peut-être que cette fois, cela sera aussi le cas pour Prada.

Elle referme les rideaux d'une pression du pouce, et se met à déballer et accrocher ses UC. Quand elle a fini, rien n'indique que la chambre est occupée, si ce n'est son enveloppe est-allemande et le sac noir du iBook, tous deux posés sur l'étendue écrue du lit immense.

Elle examine les instructions pour la connexion Internet de la chambre, et l'iBook l'emmène sur Hotmail.

Parkaboy, deux pièces jointes.

Elle lui avait envoyé un mail de chez Damien pour lui dire qu'elle serait bientôt ici, mais sans donner de raison. Parkaboy est l'un des rares intervenants de F:F:F dont elle sait qu'il connaîtrait Bigend, et Blue Ant.

Elle lui a demandé son avis, et celui de Musashi, sur la meilleure façon de contacter Taki et d'obtenir le nombre secret. Il doit s'agir de cela.

Intitulé KEIKO. Elle l'ouvre.

Comment es-tu arrivée à Tokyo? Mais peu importe. Sash' et moi travaillons non-stop pour toi, depuis ton mail. Enfin, surtout le Sash', parce que c'est lui qui a dû trouver une Keiko. Enfin, plus une Judy qu'une Keiko...

Cayce ouvre la première pièce jointe.

– Parkaboy, tu es infernal.

Une confection en plusieurs étages, message après message, tous ayant pour destinataire Taki, ou Taki tel que Parkaboy et Musashi l'imaginent.

Keiko/Judy est un mélange d'adolescence et de féminité agressive. Ses belles jambes fines dépassent d'une jupe écossaise d'écolière, et se terminent par de hautes chaussettes de coton, bouchonnées sur ses chevilles. Le module de traque de Cayce, où qu'il réside, a toujours été très bon pour remarquer les paramètres importants de fétiches sexuels qu'elle ne connaît pas, et auxquels elle ne répond pas du tout. Elle sait que ces grosses chaussettes en font partie, sans doute dans certaines cultures spécifiques. Il doit y avoir un magazine pour Japonais amateurs de chaussettes, elle en est sûre. Les chaussures? Des Converse en toile, faussement rétro, mais à semelles compensées pour équilibrer la hauteur des chaussettes, qui bien que bouchonnées lui montent à mi-mollet. Dans tout cela, les genoux de Judy/Keiko évoqueraient une drag-queen façon eighties.

Keiko/Judy porte des couettes, a de grands yeux sombres, un sweat-shirt ample qui rendent ses seins d'autant plus mystérieux. Son expression a quelque chose de si charnel que Cayce en est mal à l'aise. Bigend reconnaîtrait tout de suite les ingrédients visuels, enfant innocente et allumeuse de première tout en un, alternant à une fréquence imperceptible.

Elle revient au mail de Parkaboy.

Judy Tsuzuki, un mètre soixante-dix-sept, à peu près aussi japonaise que toi, hormis l'ADN. Texas. Vingt-sept ans. Barmaid près de chez Musashi. Pour faire monter la tension de Taki, afin de maximiser l'impact sur sa libido : pris cette grande Judy, puis réduite d'au moins un tiers avec Photoshop. Puis un copier/coller dans la chambre de la petite sœur de Musashi

à l'université de Californie. Darryl a fait le costume lui-même, puis nous avons un peu agrandi ses yeux. Bingo. Les ridules que Judy a autour des yeux ont depuis longtemps disparu, comme la modeste poitrine dont la nature l'a dotée (en fait, pour la photo, nous lui avons bandé les seins, mais pas trop serré), et ses grands yeux sont de la pure magie de dessin animé. C'est la fille que Taki cherche depuis toujours, et il le saura dès qu'il verra la photo. Bien sûr, elle n'existe pas à l'état naturel, mais bon... L'autre pièce jointe...

Elle l'ouvre. De l'écriture kanji, avec plein de points d'exclamation.

C'est l'écriture de Keiko. Il faudra que tu trouves quelqu'un, de préférence une fille jeune, pour te l'écrire. Je t'épargne la traduction. Quant à te faire rencontrer Taki, j'y travaillais pendant que Musashi faisait la photo. Ça avance, mais je ne veux pas aller trop vite. Notre bonhomme paraît un peu erratique. Keiko vient de lui dire qu'une amie à elle va arriver à Tokyo et qu'elle a une surprise pour lui. Je te recontacte quand j'ai sa réponse. Tu y es pour affaires? Il paraît qu'ils mangent beaucoup de poisson cru.

Elle se lève, marche à reculons jusqu'à ce que ses jambes touchent le bord du lit, puis lève les bras et se laisse tomber en arrière, regardant le plafond blanc.

Que fait-elle ici? Son âme, son cordon ombilical, sont-ils pris à présent dans un nœud inextricable?

Elle ferme les paupières, mais cela n'a rien à voir avec le sommeil. Elle se rend compte que ses yeux lui paraissent trop volumineux pour ses orbites.

Les portiers sont aussi neutres que possible quand elle sort du Hyatt, avec son 501 et le Buzz Rickson. Elle refuse la voiture qu'ils proposent.

À quelques pâtés de maisons de là, elle achète un bonnet de laine noire et une paire de lunettes de soleil chinoises à un vendeur itinérant israélien. Elle secoue la tête quand il propose une Rolex Daytona pour compléter le look. Les cheveux cachés par le bonnet bien enfoncé, le Rickson fermé jusqu'au col, elle pense que ses épaules voûtées lui donnent un air assez asexué.

Pourtant, elle se sent moins en sécurité ici que dans son souvenir. Mais elle a besoin de s'habituer. Elle a même entendu dire que la criminalité est en hausse, mais elle fera comme si elle n'était pas au courant. Elle ne peut pas rester dans sa boîte blanche au-dessus de la ville. Pas maintenant. Elle a dû laisser plus que son âme derrière elle. Il faut qu'elle marche pour s'en remettre.

Win. Elle avait commencé à projeter Win sur ces murs blancs, et ça n'était pas possible. Elle n'avait toujours pas fait son deuil de l'image.

Non. Elle bat le pavé d'un pas sec. Marche comme un homme. J'ai résisté à la loi. Main dans la poche, la droite serrée sur les lunettes de soleil.

Et la loi a gagné.

Elle dépasse l'une de ces équipes de cantonniers de nuit, terriblement efficaces, qui ont placé des pylônes de circulation auto-éclairants, plus jolis que toutes les lampes qu'elle a pu posséder. Ils découpent l'asphalte avec un disque d'acier refroidi à l'eau. Tokyo ne dort

pas vraiment, elle marque juste une pause pour permettre les réparations nécessaires à son infrastructure. Elle n'a jamais vu de terre sortir d'une incision dans la rue. Ici, on a l'impression qu'il n'y a sous le trottoir qu'un substrat propre et dense de canalisations et de câblages.

Elle avance, plus ou moins au hasard, répondant à un sens de l'orientation à moitié oublié. Puis elle approche de Kabukicho, pays des salles de mahjong, des petits bars à la clientèle très spécialisée, des sex-shops, des salles de projection porno et sans doute de tant d'autres choses. Mais tout cela avec une sobriété d'intention façon Vegas qui lui fait se demander à quel point on peut vraiment s'y amuser, même avec un enthousiasme furieux.

On ne peut pas s'attendre à voir quoi que ce soit de plus grave qu'un *sarariman* soul, si nombreux, si typiques, jamais insistants, ni même très mobiles.

À mesure qu'elle s'enfonce dans le quartier, le niveau sonore devient phénoménal, industriel : musique, chansons, invites sexuelles en japonais, poussés à un volume Godzilla.

Fais comme si c'était la mer.

Chaque bâtiment est remarquablement étroit, la façade semblant ne former qu'une seule surface de débauche de néons. Au-dessus, des enseignes plus petites, bien rangées, toutes rectangulaires, décrivant les produits ou services disponibles à chaque étage supérieur.

#### POPOTINS FABULEUX DES BELLES MALIGNES

Celle-ci l'arrête net. Italiques rouges sur fond jaune. Elle la regarde quand quelqu'un la percute, prononce quelques paroles dures en japonais et s'éloigne. Elle se rend compte qu'elle est debout dans la rue, devant

un cinéma porno. Deux rabatteurs ou gardes à l'air endormi encadrent la porte ouverte. Elle aperçoit malgré elle une scène de baise totalement étrangère, à la fois clinique et violente, sur grand écran haute-définition. Elle passe vite son chemin.

Elle tourne rue après rue, jusqu'à ce qu'il fasse assez sombre pour enlever les lunettes. Le rugissement de la mer semble refluer.

Voilà la vague. Le décalage horaire fait très mal, à Tokyo. Par comparaison, celui de Londres ressemblerait presque au lendemain d'une nuit blanche.

– Ma belle maline, tu ferais bien de rentrer ton popotin fabuleux au chaud chez toi.

Mais de quel côté ?

Elle regarde derrière elle, là d'où elle vient, une rue étroite sans séparation entre la rue et le trottoir.

Et elle entend approcher un petit moteur.

Une personne en scooter, au croisement avec la rue précédente. Silhouette en casque, rétro-éclairée par la lumière indirecte. Le deux-roues s'arrête. Le casque se tourne, vers elle sans doute. Visière vide, miroir.

Puis la personne relance son petit moteur, fait demi-tour et s'en va, avec l'entièreté d'une hallucination.

Elle se tient au croisement vide, illuminé comme une scène.

Après plusieurs virages, elle retrouve son chemin, naviguant grâce à une enseigne Gap au loin.

La télévision résout le mystère Billy Prion.

Quand elle essaie d'ouvrir les rideaux sur les Lego électriques, après une douche, la télécommande universelle allume le grand téléviseur de la chambre. Et le voilà, en pleine tenue de scène ESB, néopunk, la moitié de la bouche paralysée et l'autre tordue par une joie

démence. Vantant les mérites d'une petite bouteille de Bikkle, une boisson Suntory à base de yaourt. Cayce l'apprécie plutôt. C'est même parmi ses préférées, au pays des Pocari Seat et Calpis Water.

On dirait que des glaçons y ont fondu, se souvient-elle, et en a tout de suite envie.

Billy Prion, décide-t-elle à la fin, est donc la tête de gajjin de Bikkle, son absence totale d'actualité en Occident ne posant évidemment aucun problème ici.

Quand elle comprend enfin comment éteindre la télévision, elle laisse les rideaux fermés. Éteint les lumières de la pièce, l'une après l'autre, à la main.

Toujours en peignoir, elle se coule entre les draps du grand lit blanc et attend la vague, qui l'emmènera aussi longtemps que possible.

Elle finit par venir, mais son père s'y trouve aussi. Et la silhouette en scooter. Étendue vierge d'une visière chromée.



## Anomalie

Win Pollard a été porté disparu à New York City après le 11 septembre 2001. Le portier du Mayflower a arrêté un taxi tôt le matin pour lui, mais ne se rappelle pas la destination. Un pourboire de un dollar de la part de l'homme au pardessus gris.

Elle peut y penser à présent parce que le soleil japonais, avec les rideaux robotiques entièrement ouverts, paraît venir d'une direction totalement différente.

Lovée dans une chaude caverne de coton éponge, la télécommande en main, elle désoublie l'absence de son père.

Ni sa mère ni elle n'avaient su que Win était en ville. Pas plus bien sûr que ses raisons pour en faire un mystère. Il vivait dans le Tennessee, dans une ferme abandonnée achetée dix ans plus tôt. Il travaillait à l'époque sur des barrières de contrôle des foules, pour les stades. Il était sur le point, avant sa disparition, d'obtenir plusieurs brevets en rapport avec son travail. S'il les avait obtenus, cela aurait fait partie de son héritage. La compagnie pour laquelle il travaillait était sur la Cinquième Avenue. Mais ses contacts n'étaient pas au courant de sa présence.

Il n'était encore jamais descendu au Mayflower, et pourtant il est arrivé la veille, après avoir réservé sur leur site web. Il est monté immédiatement dans sa chambre, et y est resté pour autant qu'on puisse le dire. Il a commandé un sandwich au thon et une Tuborg. Aucun appel.

Ignorant la raison de sa venue à New York ce matin-là, on ne savait pas pourquoi il aurait été près du World Trade Center. Mais Cynthia, la mère de Cayce, guidée par des voix, a tout de suite été sûre qu'il était au nombre des victimes. Par la suite, quand on a appris que la CIA avait quelques bureaux dans un immeuble adjacent, elle avait eu la conviction que Win y était allé voir un vieil ami ou associé.

Cayce elle-même était à SoHo au moment de l'impact du premier avion. Elle avait assisté à un micro-événement qui, a posteriori, annonçait à elle seule que le monde allait prendre un canard dans la tête.

Elle avait regardé tomber le dernier pétale d'une rose morte, dans la petite vitrine d'un antiquaire excentrique de Spring Street.

Elle y traînait pour attendre 9 heures, horaire convenu pour un petit déjeuner d'affaire au SoHo Grand. Encore quinze minutes à tuer, temps superbe. Regardant d'un air absent, et sans doute satisfait, trois tirelires en fer-blanc, rouillées, de tailles différentes mais représentant toutes l'Empire State Building. Elle venait d'entendre un avion. Très bruyant, et donc très bas, avait-elle déduit. Aperçu quelque chose, vers West Broadway, mais très fugitif. Sans doute un tournage de film.

Les roses mortes, arrangées dans un vase Fiestaware écru, devaient être là depuis des mois. Elles étaient blanches à l'origine, mais avaient pris la couleur du parchemin. C'était une vitrine mystérieuse, avec un

fond en contreplaqué noir ne révélant rien de la boutique elle-même. Elle n'était jamais entrée, mais les objets semblaient changer selon une poésie propre, et elle avait pris l'habitude de la contempler quand elle était dans les environs.

La chute du pétale, et quelque part une collision, prise peut-être pour un accident entre deux camions. L'un de ces événements inexplicables dans la toile de fond sonore de Manhattan. Faisant d'elle le seul témoin de cette chute dérisoire.

Peut-être ensuite, une sirène, plusieurs sirènes, mais il y a toujours des sirènes, à New York.

Elle avance vers West Broadway et l'hôtel, et entend d'autres sirènes.

Traverse West Broadway et voit une foule qui se forme. Les gens s'arrêtent, regardent vers le sud. Tendent le doigt. Vers la fumée sur ciel bleu.

Il y a le feu, en haut du World Trade Center.

Elle presse le pas, vers Canal, et passe des gens à genoux, autour d'une femme qui s'est évanouie.

Les tours dans son horizon. Anomalie de fumée. Sirènes.

Toujours consciente de son rendez-vous avec le designer star d'un fabricant de sous-vêtements allemand, elle entre dans le SoHo Grand et monte rapidement des escaliers en fausse fonte de construction. 9 heures pile. La lumière de la réception a une étrange qualité sous-marine. Tout cela pourrait être un rêve.

Il y a le feu au World Trade Center.

Elle trouve un téléphone interne et demande le designer. Il répond en allemand. Excité, tendu. Il ne semble pas se souvenir du petit déjeuner.

– S'il vous plaît, montez, reprend-il en anglais. Il y a eu un accident.

Suivi d'autres paroles plus urgentes, en allemand. Et il raccroche.

Un accident? Grave? Il est au huitième étage. A-t-il eu un accident en se préparant?

Les portes de l'ascenseur se referment derrière elle, elle ferme les yeux et voit le pétale sec, qui tombe. La solitude des objets. Leur secret vit encore. Comme un mouvement dans une boîte de Cornell.

La porte du designer s'ouvre quand elle va frapper. Il est pâle, jeune, pas rasé. Lunettes avec grosses montures noires. Elle voit qu'il est en chaussettes. Sa chemise impeccable, boutonnée n'importe comment. Sa braguette est ouverte, il la regarde comme une chose inouïe. Le téléviseur est allumé, CNN, volume élevé. Elle entre sans qu'il l'invite, histoire de faire quelque chose. Sur l'écran, sous le seau à Champagne vide, l'impact du deuxième appareil.

Cayce lève la tête, vers la fenêtre qui donne sur les tours. Et elle en retiendra que le fuel brûle avec une nuance verte que personne ne décrira jamais.

Cayce et le designer allemand regardent les tours brûler, puis s'écrouler. Elle sait qu'elle a dû voir des gens tomber, sauter, mais ne s'en souvient pas.

C'est comme regarder l'un de ses rêves à la télévision. Une énorme insulte personnelle à toute notion ordinaire d'intériorité.

Une expérience en dehors de la culture.

Elle trouve le bouton rouge sur la télécommande, et les rideaux s'écartent. Elle s'extrait de sa caverne blanche, le peignoir froissé autour d'elle, et va à la fenêtre.

Ciel bleu. Plus clair que ses souvenirs de Tokyo. Essence sans plomb.

Elle baisse les yeux sur la forêt qui entoure le Palais impérial, et voit les quelques sections de toit que la voyageuse de Bigend a promises.

Il doit y avoir des chemins dans cette forêt, des chemins au charme inimaginable, qu'elle ne verra jamais.

Elle essaie de juger du retard de son âme, mais ne sent rien du tout.

Elle est seule, sur fond de bourdonnement de l'air conditionné.

Elle tend la main vers le téléphone et commande un petit déjeuner.

## Mobilité

Dans les semaines qui suivirent, il y avait partout une odeur qui prenait la gorge. Comme un produit pour nettoyer les fours, mais chaud. Était-elle complètement partie ?

Cayce se concentre sur son petit déjeuner, œufs parfaitement pochés et tranches de pain coupées dans une miche aux dimensions étrangères. Les deux tranches de bacon sont craquantes et très plates, comme repassées. Les hôtels de standing japonais interprètent les petits déjeuners occidentaux comme les concepteurs du Rickson ont interprété le MA-1.

Elle marque une pause, la fourchette à mi-chemin de l'assiette à sa bouche. Regarde vers le placard où elle a accroché son blouson la nuit dernière.

Blue Ant Tokyo a pour ordre de l'aider de toutes les façons possibles.

Quand elle a fini de manger, nettoyant son assiette avec le dernier coin d'un toast, elle se verse une deuxième tasse de café et note le numéro local de Blue Ant sur son portable. Elle allume son mobile et entend une voix lui répondre « Mushi mushi », ce qui

la fait sourire. Elle demande Jennifer Brossard et lui dit, sans autre préface que bonjour, qu'elle a besoin d'une reproduction de blouson d'aviation MA-1 par Buzz Rickson, dans l'équivalent japonais d'un 38 pour homme.

– Autre chose ?

– Ils sont impossibles à trouver. Les gens les commandent un an à l'avance.

– C'est tout ce qu'il vous faut ?

– Oui, merci.

– Voulez-vous que nous l'envoyions à l'hôtel ?

– Oui. Merci.

– Alors au revoir.

Jennifer Brossard raccroche.

Cayce fait de même et regarde brièvement le ciel bleu et les tours aux formes étranges.

Elle peut demander n'importe quoi. Ce qui est intéressant.

Quand le nettoyeur de four psychosomatique commence à faire son retour, il est temps de reprendre une certaine activité, si possible utile, pour se déssouvenir. Elle se douche, s'habille, et écrit à Parkaboy.

Mushi mushi. J'espère que tu as enlevé son bandage élastique à Judy. Elle fera une excellente Keiko. Je vais imprimer et me faire recopier le message, et après tout dépend de toi. J'ai un portable qui fonctionne en cellulaire, mais je n'ai pas encore trouvé comment on fait. Mais je l'emporte avec moi aujourd'hui, et j'y arriverai. Je vérifierai mon mail, et voici le numéro de mon téléphone mobile ici, si tu as besoin de me parler directement.

Pour l'instant, j'attends que tu m'arranges le rendez-vous avec Taki.

Parkaboy et elle se sont déjà parlés, deux fois, et ce fut très étrange. Comme toujours pour un premier coup de téléphone avec des gens qu'on connaît bien sur Internet, mais qu'on n'a jamais rencontrés.

Elle pense ouvrir le dernier mail de sa mère, mais ça pourrait faire trop, après sa rêverie de la veille. C'est souvent le cas.

En bas, au centre d'affaires, une fille ravissante, vêtue de la version Miyake d'un uniforme d'employée, imprime la photo de Keiko sur une feuille A4 super-glacée.

Cette photo gêne un peu Cayce, mais la belle employée ne montre aucune réaction. En confiance, Cayce lui fait imprimer le kanji de Darryl, emprunte un gros marqueur noir, et demande à la fille de recopier l'inscription sur la photo.

Elle explique que c'est pour un tournage. Inutile, puisque la jeune fille considère l'inscription, puis l'espace disponible sur la photo, et la recopie de façon très dynamique, avec tous les points d'exclamation. Puis elle s'arrête, le marqueur en main.

- Oui ? demande Cayce.
- Pardonnez-moi, mais ça irait avec smiley ?
- Tout à fait, merci.

La fille ajoute rapidement un smiley, rebouche le marqueur et lui tend la photo avec les deux mains, en s'inclinant.

- Merci beaucoup.
- Je vous en prie.



Nouveau salut. Cayce dépasse la forêt de bambous de la réception, et aperçoit ses cheveux dans le miroir. Téléphone. Jennifer Brossard.

- C'est Cayce. J'ai besoin d'aller chez le coiffeur.
- Quand ?
- Maintenant.
- Vous avez un stylo ?

Vingt minutes plus tard, dans Shibuya, elle se détend sous un massage qu'elle n'a pas demandé, dans le clair-obscur d'un quinzième étage. L'immeuble cylindrique lui évoque vaguement un élément de juke-box Wurlitzer. Aucune des femmes qui s'occupent d'elle ne parle anglais, mais elle a décidé de suivre le mouvement, quoi qu'on lui réserve, et s'attend à ce qu'on lui coupe les cheveux à un moment ou un autre.

Ce qui se produit, dans un luxe immense et étranger, sur presque quatre heures. Et cela implique un soin du visage en profondeur, une manucure, un soin des cheveux, beaucoup d'épilations minutieuses, une pédicure, une épilation des demi-jambes à la cire, et serait allé jusqu'à une épilation du maillot si Cayce ne les avait pas arrêtées.

Quand elle essaie de payer avec la carte Blue Ant, les filles pouffent et lui font signe de la ranger. Elle essaie de nouveau, et l'une des filles lui montre le logo Blue Ant. Soit la boîte a un compte ici, soit le salon s'occupe des mannequins de Blue Ant, et tout cela est un cadeau de fidélité. Elle retourne dans le soleil de Shibuya, et se sent à la fois plus légère et moins intelligente, comme si tous ces soins de peau lui avaient en plus enlevé beaucoup de cellules grises, restées dans le salon. Elle porte plus de maquillage qu'elle n'en met généralement en un mois, mais il a été appliqué par des professionnelles zen, ondulant au son d'une pseudo-Enya japonaise.

Le premier miroir qu'elle croise l'arrête net. Elle doit reconnaître que sa coiffure est saisissante. Un état paradoxal entre le raide et le frisottis. Des cheveux de dessin animé, en très haute résolution.

Mais le reste de l'image ne fonctionne pas. Les UC standard ne sont pas à la hauteur de cette présentation soignée de main de maître.

Elle ouvre et ferme la bouche, de peur de se lécher les lèvres. Elle a leur kit de réparation avec le portable, sans doute plusieurs centaines de dollars de produits, mais elle sait qu'elle n'aura plus jamais cette tête-là.

Mais là, à un pâté de maisons, il y a un Parco, qui comme tous les autres abrite tant de micro-boutiques que le Fred Segal de Melrose passerait pour un magasin d'usine du Montana.

En moins d'une heure, elle ressort avec son Rickson colmaté, une chemise de maille noire, un sweater de coton noir, des collants Fogal noirs qui doivent coûter la moitié de son loyer à New York, et une paire de bottes en daim rétro à la française, qui coûtent plus encore. Les UC qu'elle portait sont pliées dans un grand sac Parco, et le portable est glissé dans un sac DJ couleur graphite, avec une seule sangle large qui passe en diagonale entre ses seins, et aide le sweater à souligner ses formes.

La conversion en UC est faite à l'aide d'une découpeuse d'un magasin Muji, au huitième étage, qui a conservé toutes les étiquettes. Toutes sauf une très petite sur le sac, qui dit simplement LUGGAGE LABEL. Elle pourrait même s'en accommoder. À voir.

Tout cela, aux frais de Bigend. Elle ne sait pas vraiment ce qu'elle en pense, mais elle sera vite fixée.

Il y a un café de l'autre côté de la rue, un clone Starbucks de deux étages où tout le monde semble

fumer cigarette sur cigarette. Elle achète une tasse de thé glacé, tombe en arrêt devant les portions individuelles de sucre liquide et de jus de citron (pourquoi n'y avons-nous pas pensé nous-mêmes?) et se dirige vers le second étage, où moins de gens fument.

Elle s'installe à un comptoir scandinave en bois pâle qui court tout le long de la vitre sur la rue et au-dessus de l'entrée du Parco. Sort le portable, le téléphone, les manuels. Elle ne fait pas partie de ceux qui refusent de lire les manuels, bien qu'elle les évite au maximum. Dix minutes d'attention lui permettent d'arriver sur F:F:F, réseau sans fil parfaitement fonctionnel. Elle verse le sucre dans son thé citron et regarde ce qui se passe. Elle connaît cette étape, après l'apparition d'un nouveau fragment. Tout le monde a eu l'occasion de le voir en boucle, et de réfléchir. À présent commencent à émerger des interprétations plus personnelles, plus profondes.

Elle regarde dans la rue, où des véhicules aux formes étranges rompent parfois l'harmonie des voitures immaculées mais parfaitement familières (tant de voitures japonaises dans le monde entier). Un scooter argenté passe dans la rue. Le pilote porte un casque assorti avec visière chromée. Elle reconnaît une parka longue US Army M-1951, avec une cocarde de la RAF brodée dans le dos, comme une cible. Retour à ce matin-là dans SoHo, la vitrine de la boutique, avant sa réunion Blue Ant.

Elle remarque ce genre de détail, c'est dans sa nature. Un même aléatoire : symbole militaire britannique revisité par les guérilleros de la mode, et à nouveau recontextualisé ici par un écho transculturel. Mais le pilote a tout compris : la parka longue 51, c'est ce qu'il y a de mieux.

Elle consulte ses mails. Parkaboy.

J'entends et j'obéis, Ô Maîtresse Muji

Elle est un peu déstabilisée, puisqu'elle en sort, puis se souvient. Parkaboy sait qu'elle aime Muji parce que rien n'y porte de logo. Elle lui a parlé de son problème avec les logos.

Où es-tu exactement? D'après ce que j'ai compris, Taki travaille la journée dans Shinjuku. Il a proposé de te rencontrer dans Roppongi, en début de soirée. Je lui ai dit que tu allais lui apporter les salutations de Keiko, et lui donner quelque chose qu'elle a envoyé exprès pour lui. Tu es professeur, mais tu ne lui fais pas cours. Vous êtes amies depuis peu, et tu l'aides avec son anglais. Et bien sûr, tu es une filmeuse, ce qu'il sait, puisque Keiko est une filmeuse aussi. Keiko a laissé entendre que s'il te donne le numéro, cela pourrait être bon pour ses études, sans préciser comment. Il sait que tu ne parles pas japonais, mais prétend connaître suffisamment l'anglais pour une conversation courante. Youpi. Je me permets ce youpi parce que nous avons travaillé très dur, Darryl et moi, à être Keiko. Je pense que nous lui avons bien fait comprendre qu'il devrait te donner ce numéro, s'il veut encourager de futures interactions. Je pars du principe que tu seras partante, même si tu es là pour affaires. Garde le mobile allumé, je t'appelle dès que j'ai une heure et un lieu. Je te mailerai le plan que Taki va envoyer à Keiko.

Elle arrête l'ordinateur, le referme, débranche le téléphone, et range le tout. La fumée lui irrite la gorge. Elle regarde autour d'elle. Tous les hommes la fixaient, mais détournent immédiatement le regard.

Elle finit son thé glacé et descend du fauteuil, repassant la sangle à son épaule. Sac Parco en main, elle retourne dans la rue.

Le retard d'âme lui joue des tours avec le temps subjectif, le dilatant ou le compressant au hasard. Cette grande transformation en belle maligne à Shibuya, tout ça pour lui faire un popotin fabuleux, et les courses chez Parco, après coup, ont bien paru prendre les cinq heures qu'elles ont occupées. Mais le reste, le passage d'un repère personnel à un autre, en taxi ou à pied, semble à présent s'être comprimé en un seul moment flou de trucs japonais. Pour finir dans la section Hello Kitty de Kiddyland.

Et pourquoi, se demande-t-elle à la vue d'un nombre incroyable de produits dérivés Hello Kitty, les franchises japonaises comme Hello Kitty ne provoquent-elles pas de raz-de-marée intérieur? Une crise d'angoisse? Le besoin d'invoquer le canard dans la tête?

Elle l'ignore. Mais ça ne provoque rien du tout. Pas plus que Kogepan, l'homoncule ahuri dont le nom, se souvient-elle vaguement, signifie « toast brûlé ». Les marchandises Kogepan sont rangées un peu après Hello Kitty, puisqu'elles n'ont jamais connu l'engouement dont Kitty peut jouir. On peut décliner Kogepan en porte-monnaie, magnets, stylos, briquets, brosses à cheveux, agrafeuses, boîtes de crayons de couleur, sacs à dos, montres, figurines. Encore plus loin se trouve la franchise de cette femelle panda dépressive et flasque

avec ses petits. Et rien de tout cela, du pur marketing sans aucun contenu, ne déclenche Cayce.

Mais il y a un bruit étrange et agaçant, même dans le discret brouhaha électronique de Kiddyland. Elle finit par identifier son téléphone.

– Allô ?

– Cayce ? Parkaboy.

Il n'a pas la même « voix » que sur le Net. Si cela a le moindre sens. Plus vieux ? Différent.

– Ça va ?

– Je ne dors pas encore, répond-il.

– Quelle heure il est, là-bas ?

– Tu veux dire quel jour. Je préfère ne pas te le dire, je pourrais me mettre à pleurer. Mais peu importe. À toi de jouer. Il veut te retrouver dans un bar de Roppongi. Je crois que c'est un bar. Il dit qu'il n'y a pas de nom en anglais, juste des lanternes rouges.

– Un nomiya.

– À cause de ce type, j'ai l'impression de vivre au Japon. Et j'en ai déjà marre. Darryl et moi, on est un peu comme les pilotes des robots d'exploration sur Mars : décalage horaire virtuel. Heure de Tokyo, et on essaye de conserver notre travail, dans deux fuseaux horaires différents. Taki a envoyé un plan à Keiko. Et je te l'ai transféré, et il a dit 6 h 30.

– Je le reconnaîtrai ?

– D'après ce qu'on a vu, ce n'est pas Ryuichi Sakamoto. Enfin, pour Keiko, c'est le plus beau, bien sûr. Elle lui a pratiquement dit qu'elle lui fera la totale dès son retour au pays.

Cayce sourit, très mal à l'aise de ce qu'elle est sur le point de faire.

– Mais il va me donner le numéro ?

– Je pense. Sinon, pas d'image de Keiko.

– C'est ce que tu, enfin elle, lui a dit ? demande Cayce, de moins en moins emballée.

– Bien sûr que non. C'est un gage d'amour, de quoi le faire attendre son retour à Tokyo. Mais il faut que tu aies ce numéro. Sois ferme.

– Comment ?

– À l'instinct.

– Merci.

– Tu veux tirer au clair cette petite histoire de Film, non ?

– Tu es implacable.

– Toi aussi. C'est pour ça qu'on s'entend bien. Je vais manger tout un sachet de grains de café enrobés de chocolat, et grincer des dents chez moi en attendant de tes nouvelles.

Et il raccroche.

Elle regarde tous ces yeux fixes : Hello Kitty, et Kogepan, et le panda flasque.

## Foutage de merde

Elle remonte Roppongi Dori depuis l'ANA Hotel, où le taxi l'a déposée. Dans l'ombre d'une autoroute à plusieurs niveaux. Peut-être la plus ancienne construction de la ville. Quelqu'un lui avait dit que Tarkovsky avait autrefois filmé une partie de *Solaris* ici, utilisant l'autoroute comme élément de Future City.

Aujourd'hui, après un demi-siècle d'utilisation et de pollution, ce serait plutôt Blade Runner. Les angles du béton sont aussi poreux que du corail. La nuit tombe vite, ici, et elle aperçoit des signes de campements de SDF : couvertures enveloppées dans du plastique repoussées dans un parterre de bosquets municipaux luttant pour leur survie, malgré des détritux étonnamment nombreux. Les véhicules passent à toute allure, au-dessus, faisant battre l'air. Déplacement de particules invisibles.

Roppongi n'est pas très agréable dans son souvenir. Une interzone, une sorte de faubourg, épiceutre du commerce sexuel interculturel de la Bulle. Elle y était venue avec des gens, dans des bars alors à la mode mais sans doute disparus. Mais il y avait toujours une méchanceté sous-jacente absente du reste de la ville.



Elle s'arrête, consciente du sac Parco dans sa main. Il lui use la peau depuis des heures. Pas normal, pour une rencontre. À l'intérieur, il n'y a qu'une jupe bofsans-plus, un collant, un Fruit noir rétréci. Elle glisse le sac entre deux buissons décatis et rabougris par l'ombre de l'autoroute et s'en va.

Sortir de l'ombre, remonter vers Roppongi et le soir naissant. Un coup d'œil sur le plan copié de l'écran sur une serviette en papier. Parkaboy a transmis le segment de carte de Tokyo de Taki. Un X pour l'emplacement du trésor. Une petite rue, derrière la plus commerçante. Elle se souvient que ces rues peuvent être brillantes ou miteuses, selon les affaires qu'on y fait.

En l'occurrence, miteuse. Après vingt minutes à tourner et retourner la serviette, elle remarque au loin le Henry Africa's, un bar pour expatriés dont elle se souvient. Ce n'est pas là qu'elle va.

Sa destination, elle l'aperçoit enfin. Un coup d'œil de profil quand elle passe devant pour jauger la situation. Un de ces petits équivalents de bar façon quartier rouge, des endroits où les touristes ne boivent que rarement. Au rez-de-chaussée, dans des rues moins accessibles, comme celle-ci. Leur décor brut, ou absence de décor, lui rappelle cette sorte fonctionnelle de rades à alcoo-liqués, qui tend à disparaître, dans les bas quartiers de Manhattan. Tout d'abord à cause de la disneyification des années quatre-vingt, puis à cause d'une tendance plus profonde.

Elle aperçoit, derrière le noren miteux de l'entrée, des tabourets chromés vides, du genre qui tournent complètement sur eux-mêmes, mais très bas, face à un bar tout aussi bas. Le siège est rouge, déchiré et gondolé. Réparé, comme son blouson, avec du Scotch corné.

Elle soupire, renfonce la tête dans les épaules, fait demi-tour et rentre. Derrière le noren, une odeur ancienne, entremêlée, et pas tout à fait déplaisante. Sardines grillées, bière et cigarettes.

Pas de problème pour reconnaître Taki. C'est le seul client. Il se lève et s'incline, rouge pivoine d'embarras.

– Vous devez être Taki. Je m'appelle Cayce Pollard. Une amie de Keiko, en Californie.

Il cligne des yeux, derrière des lunettes constellées de pellicules. Il reste là, sans savoir s'il doit se rasseoir ou non. Elle tire la chaise face à lui, enlève son sac, son Rickson, l'accroche au dossier et prend place.

Taki se remet sur son siège, face à sa bouteille de bière. Il cligne des yeux, et ne dit rien.

Elle a relu les premières explications de Parkaboy sur Taki, après avoir copié la carte sur sa serviette.

Taki, comme il préfère que nous l'appelions, prétend graviter dans un certain groupuscule d'otaku à Tokyo. Un groupe qui s'est baptisé « Mystique ». Mais ses membres n'en parlent jamais en public, voire tout court. Ce sont ces gentils désaxés sociaux qui auraient détecté le filigrane du #78. D'après Taki, ce segment est marqué d'un numéro quelconque, qu'il prétend avoir vu, et connaître.

Elle se trouve donc, selon elle, face à un exemple extrême de la culture cloisonnée japonaise. Taki est sans doute le genre de type qui sait tout ce qu'on peut savoir sur un véhicule militaire soviétique particulier, dont il a plusieurs maquettes chez lui, jamais assemblées.

On dirait qu'il respire par la bouche.

Croisant le regard du barman, elle indique une affiche vantant l'Asahi Lite et fait un signe de tête.

— Keiko m'a beaucoup parlé de vous, dit-elle pour se mettre dans le personnage.

Taki paraît de moins en moins à l'aise.

— Mais je ne crois pas qu'elle m'a dit ce que vous faites.

Taki ne dit rien.

L'assurance de Parkaboy, selon qui Taki parlerait assez anglais pour mener cette transaction, pourrait être trompeuse.

Et la voilà, de l'autre côté du monde, cherchant à échanger un morceau de pornographie maison contre un numéro qui n'a peut-être aucune signification.

Il reste assis, respire par la bouche, et Cayce aimerait être ailleurs. N'importe où.

Il a la vingtaine, et quelques kilos en trop. Sa coupe de cheveux neutre et courte parvient tout de même à faire plusieurs épis étranges. Des lunettes à monture noire, bon marché. Sa chemise bleue et sa veste de sport à carreaux ont l'air de n'avoir jamais vu un fer à repasser.

Comme l'a indiqué Parkaboy, ce n'est pas le plus beau avec qui elle a pu prendre un verre ces derniers temps. Enfin, le plus beau, ce serait Bigend, se dit-elle. Elle accuse le choc avec une grimace.

— Je fais ? demande-t-il, peut-être en réaction à la grimace.

— Votre métier.

Le barman pose la bière devant elle.

— Jeux, parvient à dire Taki. Je conçois jeux. Pour téléphone mobile.

Elle l'encourage d'un sourire, et sirote sa Asahi Lite. Elle se sent de plus en plus coupable. Taki — elle n'a

pas compris son nom de famille, et ne le comprendra sans doute jamais – a de grandes demi-lunes d'angoisse sous les aisselles de sa chemise. Ses lèvres sont humides, il doit un peu postillonner en parlant. Il doit être à deux doigts de se laisser mourir de peur.

Elle regrette à présent tout le temps passé à se faire ce popotin fabuleux, et les vêtements achetés. Ça n'était pas pour lui, mais elle n'avait jamais pensé avoir à faire à un type aussi socialement déficient. Si elle avait l'air plus ordinaire, il aurait peut-être moins peur. Ou pas.

– C'est intéressant, ment-elle. Keiko m'a dit que vous connaissez beaucoup de choses sur les ordinateurs et tout ça.

À présent, c'est lui qui grimace, comme si elle l'avait frappé. Il fait un sort à la fin de sa bière.

– Choses? Keiko? Dire?

– Oui. Vous connaissez « le Film »?

– Film Web.

Il paraît encore plus désespéré. Les lourdes lunettes glissent vers son nez à cause de la transpiration. Elle résiste à l'envie de les remettre en place.

– Vous... connaissez Keiko?

Il grimace encore en le disant. Elle aurait plutôt envie d'applaudir.

– Oui! Elle est merveilleuse! Elle m'a demandé de vous apporter quelque chose.

Elle ressent soudain tout le déplacement d'âme Londres-Tokyo, moins une vague qu'une implosion de tout son univers. Elle s' imagine escalader le bar, devant le barman au visage convexe et vérolé, et se blottir derrière un rideau de bouteilles, où elle pourrait entrer en stase absolue pendant peut-être une semaine.

Taki fouille dans la poche de sa veste de sport, et sort un paquet froissé de Casters. Lui en propose une.

– Non, merci.

– Keiko envoie ?

Il se glisse une Casters entre les lèvres et ne l'allume pas.

– Une photographie.

Elle est contente de ne pas voir son propre sourire. Il doit faire peur.

– Donnez-moi photo de Keiko !

La Casters, ayant été arrachée de la bouche pour dire tout cela, est remise en place. En tremblant.

– Taki, Keiko m'a dit que vous avez découvert quelque chose. Un numéro, caché dans le Film. C'est vrai ?

Il plisse les yeux. Pas un sourcillement, plutôt un soupçon. Du moins est-ce ce qu'elle y voit.

– Vous êtes dame de Film ?

– Oui.

– Keiko aimer Film ?

Elle se retrouve en impro. Pas moyen de se rappeler ce que Parkaboy et Musashi ont raconté à Taki.

– Keiko est très gentille. Très gentille avec moi. Elle aime bien m'aider pour mon hobby.

– Vous aimez beaucoup Keiko ?

– Oui !

Hochements de tête et sourires à gogo.

– Vous aimez... Anne, de *La Maison aux pignons verts* ?

Cayce ouvre la bouche, rien n'en sort.

– Ma sœur aime *La Maison aux pignons verts*, mais Keiko... ne connaît pas *La Maison aux pignons verts*.

La Casters ne bouge plus du tout, et les yeux au-dessus paraissent calculateurs. Parkaboy et Musashi auraient-ils complètement raté leur création de persona d'une Japonaise? Si Keiko était réelle, aimerait-elle forcément la Saga d'Anne? Et tout ce que Cayce a pu un jour savoir sur le public de Lucy Maud Montgomery au Japon vient de disparaître dans les brumes synaptiques.

Puis Taki sourit, pour la première fois. Enlève la Casters.

– Keiko fille moderne. Body-con, ajoute-t-il avec un hochement de tête entendu.

– Oui! Très! Très moderne!

Body-con, elle le sait, signifie body-conscious. En japonais, sportive et tonique.

La Casters, son filtre brun brillant d'humidité, retourne entre les lèvres. Il cherche dans chacune de ses poches et extrait un briquet Hello Kitty! pour allumer la cigarette. Pas un briquet jetable en plastique, mais un Zippo, ou un clone, chromé. Cayce a l'impression que le briquet l'a suivie jusqu'ici depuis Kiddyland, espionnant pour le compte de l'esprit de ruche Hello Kitty! Elle sent l'essence. Le briquet retourne dans sa poche.

– Numéro... très difficile.

– Keiko m'a dit que vous avez été très intelligent, de trouver le numéro.

Il opine. Satisfait, peut-être. Fume. Tape la cigarette sur le cendrier Asahi. Il y a derrière le bar un petit téléviseur bon marché, à la périphérie de la vision de Cayce. Il est en plastique transparent, et évoque un casque de football américain. Sur l'écran, 15 cm à tout casser, elle voit un visage hurlant qui tente de se lancer sur un drap de latex très fin, puis la Tour Sud

qui s'écroule rapidement. Puis quatre melons verts, parfaitement ronds, qui roulent sur une surface blanche et plate.

– Keiko m'a dit que vous alliez me donner le numéro, reprend-elle en se forçant à sourire. Keiko a dit que vous étiez très gentil.

Le visage de Taki s'assombrit. Elle espère que c'est juste de la gêne qui s'ajoute au reste, ou que cela vient de l'enzyme digérant l'alcool, que les Japonais n'ont pas. En tout cas, pas de la colère. Il sort un Palm de sa poche et lui indique le port infrarouge.

Il veut lui transférer le numéro.

– Je n'en ai pas, dit-elle.

Il fronce les sourcils, sort de sa poche un gros stylo d'allure antique. Elle est prête, lui glisse la serviette où elle avait dessiné le plan de Roppongi. Il trouve le bon fichier dans son Palm, puis copie un nombre au bord de la serviette pliée.

Elle le regarde inscrire trois groupes de quatre chiffres chacun, l'encre se répand dans la trame du papier. À l'envers : 8304 6805 2235. Comme un numéro de suivi FedEx.

Elle prend l'enveloppe dès qu'il lève le stylo.

Elle fouille à son tour dans le sac Luggage Label, qu'elle avait déjà ouvert en prévision. En lui passant l'enveloppe avec la photo de Judy, elle dit :

– Elle voulait que je vous donne ça.

Elle a peur qu'il déchire tout, tant il tremble en ouvrant l'enveloppe. Mais il finit par y arriver, regarder, et ses yeux se troublent de larmes.

Elle ne tient plus le coup.

– Excusez-moi, Taki, je reviens, dit-elle en esquissant un geste, dans la direction des toilettes espère-t-elle.

Elle laisse son Rickson et le sac du portable, et se lève. Elle a toujours la serviette à la main. Quelques gestes échangés avec le barman l'incitent à suivre un petit couloir. Ce qui la mène dans les toilettes japonaises les plus sales qu'elle ait pu voir, qui plus est à la turque. Cela pue le désinfectant, et ce qu'elle pense reconnaître comme de l'urine, mais au moins elle peut fermer la porte pour se séparer de Taki.

Elle prend une grande inspiration, le regrette immédiatement, et regarde le numéro sur la serviette. L'encre se répand rapidement, et pourrait vite devenir illisible. Elle voit alors un stylo de plastique bleu, sur une sorte de sèche-mains mural. Quand elle le soulève, cela laisse une trace de chrome brillant dans une couche de poussière grasse. Elle le teste sur le mur jauni, vierge de tout graffiti. Une fine ligne bleue.

Elle copie le numéro sur la paume de sa main gauche, repose le stylo, froisse la serviette et la jette dans les toilettes. Puisqu'elle y est, elle décide de faire pipi. Ce ne sera pas la première fois qu'elle utilisera des toilettes pareilles. Si seulement ça pouvait être la dernière fois, se dit-elle...

Quand elle revient à sa table, il est parti. Deux morceaux froissés de papier-monnaie, à côté de la bouteille de bière vide, de son verre à elle à moitié vide, du cendrier et de l'enveloppe déchirée. Elle regarde le barman, qui la remarque à peine.

Sur le téléviseur rouge, des super-héros insectoïdes sur des motos profilées traversent une ville de dessin animé.

— Il a pris un canard dans la tête, dit-elle au barman en enfilant son Rickson puis son Luggage Label.

Sombre, le barman opine.



Dehors, aucun signe de Taki. Elle ne s'attendait pas à le revoir. Elle regarde des deux côtés. Où trouverait-elle plus facilement un taxi pour rentrer au Hyatt ?

— Vous connaissez ce bar ?

Elle lève les yeux sur un visage lisse, bronzé, européen. Qui lui déplaît foncièrement. Le reste de sa personne : un clone Prada. Cuir noir, Nylon brillant, des chaussures avec le genre de bout qu'elle déteste.

Des mains l'attrapent par-derrière, juste au-dessus des coudes, et lui coincent les bras contre le corps.

Il devrait se passer quelque chose, maintenant, se dit-elle. Il devrait se passer quelque chose...

Quand elle a emménagé à New York, son père a insisté pour qu'elle prenne des cours d'autodéfense auprès d'un petit Écossais fatigant, un peu rond, appelé Bunny. Cayce avait affirmé que New York n'était plus aussi dangereuse que Win le croyait, ce qui était vrai. Mais il valait mieux prendre six cours avec Bunny que discuter avec Win.

D'après ce dernier, Bunny était un ancien SAS. Une fois l'intéressé interrogé, il avait répondu qu'il avait toujours été trop gros, et qu'il était en fait brancardier. Bunny aimait les pulls et les chemises déchirées, avait presque le même âge que Win. Son intention était d'apprendre à Cayce comment se battent « les durs » dans les pubs. Elle avait hoché la tête, heureuse de pouvoir se défendre enfin contre les écrivains et poètes maudits qui fréquentaient le White Horse. Ainsi, pendant que d'autres découvraient la boxe thaï, elle avait répété ad nauseam la demi-douzaine de coups généralement utilisés dans les quartiers de haute sécurité des prisons britanniques.

Pour Bunny, c'était du « foutage de merde », terme toujours prononcé avec une certaine satisfaction et un haussement de ses sourcils blonds. Et comme prévu,

Cayce n'avait jamais eu besoin de foutre la merde dans les rues de Manhattan.

Les doigts du clone Prada s'efforçant de défaire le Velcro entre ses seins, pour prendre le sac, elle se souvient de ce qui devrait se passer. Selon Bunny, voici ce qu'il faut faire : elle tend les bras en avant, d'un coup, juste assez pour saisir le revers de cuir très fin de sa veste. Et tandis que le second assaillant coopère involontairement, serrant plus fort les bras qui tiennent toujours les revers de cuir, elle tire de toutes ses forces et cogne son front aussi fort que possible contre le nez de Mister Prada.

N'ayant jamais pu tester cet enchaînement en réalité, Bunny n'ayant qu'un seul nez, elle ne s'attend pas à la douleur qu'il lui cause ni à l'intimité du bruit de cartilage brisé contre son front.

Le poids mort de l'homme, quand il s'écroule soudainement, lui arrache les revers des mains. Elle se rappelle alors de faire un pas en arrière, pour déséquilibrer celui qui la tient. Regardant entre ses jambes (une chaussure d'homme, noire, avec le même bout coupé horripilant), elle abat le talon sur le cou-de-pied, provoquant un cri remarquablement aigu juste derrière son oreille gauche.

Se dégager. Et courir.

« Et courir » était la conclusion invariable des leçons de Bunny. Elle fait de son mieux, le portable battant contre sa hanche tandis qu'elle se précipite vers le bout de l'allée et les lumières d'un Roppongi plus passant.

Bloquée en un instant, dans un crissement de freins, par un scooter argenté et son pilote casqué d'argent. Qui relève sa visière-miroir.

C'est Boone Chu.

Elle paraît vivre dans un environnement fluide et cristallin. Rêve d'adrénaline pure.

La bouche de Boone Chu est ouverte, bouge, mais elle n'entend rien. Remontant sa jupe, dans la logique du rêve, elle enfourche le scooter derrière lui et voit la main de Chu faire un geste qui les propulse en avant. Soudain, les deux agresseurs en noir sont hors champ, et elle garde à l'esprit l'image d'un des hommes sautillant sur un pied pour remettre l'autre debout. Celui qui a pris un coup de tête.

Devant elle, la cocarde RAF sur la parka de Boone Chu. Elle passe les bras autour de sa taille pour rester en place. Flash de compréhension : c'était lui au clone Starbucks un peu plus tôt, et lui aussi à Kabukicho la veille. Très vite, entre deux files de voitures qui attendent au carrefour, leurs portes cirées brillant comme des poissons dans une mer au néon.

Carrefour, avant que le feu change. Virage à gauche, elle se souvient d'accompagner en se penchant avec lui. Elle n'a jamais aimé les deux-roues. Puis ils enfilent une allée plus chic. Elle remarque un club en passant, le Sugarheel Bondage Bar.

Il lui passe un casque bleu métallisé avec des yeux peints dessus. Elle parvient à l'enfiler, mais pas à fermer la mentonnière d'une seule main. Il sent le tabac.

Son front la lance.

Il tourne à gauche en ralentissant un peu, l'allée est trop étroite pour les voitures. L'un des couloirs résidentiels de Tokyo, bordé de petites maisons, et ponctué de distributeurs automatiques éclairés. Sur l'un d'eux, le sourire paralysé de Billy Prion vante le Bikkle.

Elle n'a jamais vu un scooter conduit aussi vite dans une rue pareille. Se demande si c'est légal.

Il s'arrête au carrefour avec une rue plus large, met la béquille et descend rapidement. Deux gamins japonais, le regard dur, jettent leur cigarette et prennent le casque et la parka qu'il leur tend.

— Que faites-vous ici ? demande Cayce comme s'il ne s'était rien passé.

Elle descend à son tour, rabaisse sa jupe. Boone tend le second casque à l'autre gamin.

— Donnez-lui votre blouson.

Cayce regarde le Rickson, pense au Scotch qui se décolle là où Dorotea l'a brûlé. Elle enlève le blouson et le donne au gosse qui a pris son casque. Elle remarque une phalange en moins à sa main droite. Le jeune enfille le Rickson, le ferme jusqu'en haut et saute derrière son compagnon. Celui-ci rabaisse la visière d'un coup, répond au signe de Boone en levant le pouce. Ils sont partis.

— Vous avez du sang sur le front, lui dit Boone.

— Ce n'est pas le mien. (Cayce le touche, contact collant sous ses doigts.) J'ai peut-être une commotion. J'ai envie de vomir. Ou de m'évanouir.

— Ça va aller. Je suis là.

— Où sont-ils partis avec le scooter ?

La colonne de métal d'un feu rouge, dans l'allée, velue d'étranges excroissances technologiques, se dédouble, danse, puis se refond.

— Ils retournent voir où en sont les deux types.

— Ils nous ressemblent.

— C'est fait exprès.

— Et si les hommes les attrapent ?

— Ils le regretteront... Mais après ce que vous leur avez fait, ils n'essaieront sans doute pas grand-chose.

— Boone ?

— Oui ?

- Que faites-vous ici ?
- Je les regarde vous regarder.
- Qui sont-ils ?
- Je n'en sais rien. Je crois qu'ils sont italiens. Vous avez le numéro ? Il est dans le portable ?

Elle ne répond pas.

Elle appuie sur sa bosse une canette glacée de tonic prise dans un distributeur automatique. Il a fallu presque tout un paquet de mouchoirs, mouillés dudit tonic, pour lui nettoyer le front.

Le taxi tange un peu. L'arrière d'un immeuble résidentiel en béton, hérissé de dizaines de climatiseurs. Motos houssées de gris.

Boone Chu parle en japonais, mais pas au chauffeur. À son kit mains libres. Il regarde par la lunette arrière. Encore du japonais.

– Ils les ont retrouvés ?

– Non.

– Où est allé Taki ?

– Au bout de la rue, en vitesse. À gauche. C'est lui qui avait le numéro.

Elle résiste à l'envie de vérifier la paume qui tient la canette. L'encre pourrait couler...

– Quand êtes-vous arrivé ?

« Au Japon... »

– Juste après vous. J'étais en classe éco.

– Pourquoi ?

– On nous suivait. En sortant du restaurant de Camden Town.

Elle le regarde.

– Un type jeune, brun, veste noire. Il nous a suivis jusqu’au canal, nous a regardés, avec des petites jumelles ou un appareil photo. Puis il nous a accompagnés au métro, et m’a collé au train. Je l’ai semé à Covent Garden. Il a raté l’ascenseur.

Elle repense à la première fois qu’elle a lu Sherlock Holmes. Un marin lascar unijambiste.

– Et donc, vous m’avez suivie.

Il parle japonais à son kit main libres.

– Je me suis dit qu’il serait bon d’établir une sorte de base de ce que nous savons. De commencer à zéro. Nous travaillons pour Bigend. Les gens qui nous suivent travaillent-ils aussi pour Bigend? Et sinon...?

– Et...?

– Pas la moindre idée, pour l’instant. Je suis passé près des deux que vous avez croisés, hier soir, et ils parlaient italien. Pendant que vous alliez dans le quartier rose.

– Et que disaient-ils?

– Je ne comprends pas l’italien.

– Où allons-nous, là? demande-t-elle en baissant la canette.

– Le scooter nous suit, pour être sûr que personne d’autre n’a la même idée. Quand nous en serons sûrs, nous irons dans un appartement que je connais.

– Ils n’ont pas retrouvé les deux hommes?

– Non. Celui à qui vous avez donné le coup de tête doit être dans une clinique à l’heure qu’il est, en train de se faire arranger le nez. Ce n’est pas en étudiant le marketing que vous avez appris ça, hein?

Sourcils froncés.

– Non.

– Si ça se trouve, ils étaient de chez Blue Ant. Avec un peu de chance, vous avez cassé le nez d'un jeune directeur artistique.

– Vous feriez sans doute pareil si un jeune directeur artistique essayait de vous braquer. Mais les Italiens qui travaillent dans les agences de pub de Tokyo ne portent pas de clone Prada fait en Albanie.

Le taxi suit à présent une sorte d'autoroute métropolitaine, contournant une forêt et des murs anciens : le Palais. Elle se rappelle les chemins qu'elle imaginait depuis sa chambre. Elle se retourne, essaie d'apercevoir le scooter, et découvre qu'elle a très mal au cou. Les murs et les arbres sont superbes mais vierges, dissimulant un secret.

– Ils en voulaient à votre sac ? Le portable de Blue Ant ?

– J'ai aussi mon portefeuille là-dedans. Et mon mobile.

Comme sur un fait exprès, le téléphone se met à sonner.

– Allô ?

– Parkaboy. Tu te souviens de moi ?

– Les choses se sont un peu précipitées.

– Pas grave, soupire-t-il depuis Chicago. Je ne vis que pour faire des nuits blanches.

– Je l'ai vu, répond-elle.

Boone Chu entend-il les répliques de Parkaboy ? Elle avait poussé le volume à fond, pour l'entendre malgré la circulation de Tokyo. À présent, elle regrette.

– Je n'en doute pas. Il n'a même pas attendu de rentrer chez lui. Direct dans un cybercafé pour parler à Keiko pendant des heures.



– J'aimerais bien te parler, mais il faudra que ça attende. Désolée.

– Il a dit à Keiko qu'il t'a donné le numéro. Alors je ne m'inquiétais pas. Tu me mailles ?

Clic.

– Un ami ?

Boone Chu prend la canette de tonic et s'octroie une gorgée.

– Un filmeux. Chicago. C'est lui qui a trouvé Taki. Avec un autre ami.

– Vous avez eu le numéro ?

Plus moyen de ruser. Soit elle lui ment parce qu'elle ne lui fait pas confiance, soit elle lui dit, parce qu'en fait, elle lui fait un peu confiance.

Elle lui montre sa paume. Les chiffres au feutre bleu.

– Et vous ne l'avez mailé à personne ? Ni même saisi sur le portable ?

– Non.

– Très bien.

– Pourquoi ?

– J'aimerais jeter un œil à ce portable.

Il dit au chauffeur de les arrêter dans... Hongo, lui apprend-il. Près de l'université de Tokyo. Il paie, sort. Le scooter argenté arrive.

– J'aimerais récupérer mon blouson, si possible.

Boone dit quelque chose en japonais, le passager défait la fermeture Éclair et enlève le Rickson sans descendre. Il lui lance, avec un air inquiétant sous la visière aux yeux de flammes. Boone prend une enveloppe blanche passée à la ceinture de son jean et la donne au pilote. Qui hoche la tête, la bourre dans une poche de la parka, et fait gémir le scooter. Ils sont partis.

Le Rickson sent vaguement le Baume du tigre. Elle lâche la canette de tonic dans une poubelle et suit Boone. Son front lui fait mal.

Une minute plus tard, elle regarde une sorte de clapier de trois étages de haut. Paraissant flotter au-dessus de la rue étroite, en piteux état et prêt à s'écrouler à tout instant. Clapier, ce n'est pas le bon terme. Les planches argentées ressemblent aux lattes d'un store vénitien géant. Elle n'a presque jamais rien vu qui soit vraiment vieux, à Tokyo. Et encore moins laissé à l'abandon comme ça...

Des palmiers chétifs et brunis encadrent une entrée couverte de tuiles japonaises. Leurs troncs paraissent imiter deux colonnes de stuc en mauvais état, qui ne soutiennent rien du tout. L'une d'elles paraît avoir été décapitée par des dents absolument colossales. Cayce se tourne vers son guide.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Appartements d'avant-guerre. La plupart ont été détruits par les bombardements. Soixante-dix unités dans celui-ci. Toilettes communes. Bains publics à une rue d'ici.

Elle le suit. Les balcons servent sans doute de montants pour aérer les matelas. Ils passent devant un buisson de vélos, montent trois grandes marches de béton. Grande entrée dallée de vinyle turquoise brillant. Odeurs de cuisine non identifiées.

Un escalier mal éclairé, en bois, et un couloir si étroit qu'ils doivent marcher en file indienne. Devant eux, quelque part, un tube au néon clignote. Seul éclairage. Boone s'arrête, fait tinter des clés. Une fois la porte ouverte, il allume une lumière à l'intérieur, puis s'écarte. Cayce entre, et cherche d'un coup à se

rappeler l'explication neurologique que Win donnait pour le déjà-vu.

Étrange, mais tout de même familier, l'éclairage consiste en quelques ampoules au filament orangé : des reproductions d'ampoules Edison. Leur lumière est insuffisante, magique. Mobilier bas, comme l'immeuble : usé, étrangement réconfortant, encore fonctionnel.

Il entre après elle, referme la porte moderne, blanche et nue. Elle aperçoit la petite valise brun-rouge qu'il portait, ouverte sur la table basse centrale. Ses téléphones posés à côté. Portable ouvert, écran noir.

– Qui vit ici ?

– Marisa. Une amie à moi. Elle dessine des tissus. Elle est à Madrid, pour l'instant.

Il passe dans une alcôve-cuisine en désordre, et allume une lumière plus forte, plus blanche. Un ricecooker Sanyo rose sur le petit comptoir, et un appareil blanc, étroit, branché à une arrivée d'eau. Lave-vaisselle ?

– Je nous fais un thé.

Théière remplie avec la bouteille d'eau.

Elle va jusqu'à l'une des deux fenêtres coulissantes en papier, dont le panneau central est incrusté de verre en partie sablé. Par les sections transparentes, elle regarde des toits peu pentus, qui paraissent couverts, aussi impossible que cela soit, d'une mousse de plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur. Puis elle voit qu'il s'agit d'une sorte de kudzu, comme à la ferme de Win dans le Tennessee. Non, se corrige-t-elle. C'est sans doute du kudzu. Du kudzu chez lui. Là d'où il vient.

Les toits, à la lumière des fenêtres alentour, sont en fer rouillé, d'un rouge riche et inégal. Un gros insecte passe dans la lumière commune et disparaît.

- C'est incroyable, comme immeuble.
- Il n'en reste pas beaucoup.

Il secoue quelques boîtes pour trouver du thé. Elle ouvre la fenêtre, et entend l'eau bouillir dans la bouilloire.

- Vous connaissez Dorotea Benedetti?
- Non.

– Elle travaille pour Heinz & Pfaff, les graphistes. Elle leur sert de contact avec Blue Ant. Je pense qu'elle a fait entrer quelqu'un dans l'appartement de Damien. On a utilisé son ordinateur.

- Comment le savez-vous?

Elle se dirige vers une ancienne alcôve servant à ranger le lit. Convertie en placard à l'occidentale. On y a suspendu des vêtements de femme, sur une tringle en bois. Pour une raison quelconque, cela la gêne. S'il y avait une porte, elle la fermerait.

– La personne qui a fait ça a utilisé le téléphone de Damien. J'ai fait bis, et je suis tombé sur sa messagerie vocale.

Et elle lui raconte toute l'histoire : Dorotea, le Rickson, les Salopes Asiatiques.

Le temps qu'elle ait fini, ils sont assis en tailleur sur des coussins à même le tatami. Lumière éteinte dans la cuisine. Thé vert à infuser dans une théière en terre cuite.

– Donc, nos Italiens ne sont pas forcément ici parce que nous travaillons sur le Film pour Bigend. L'effraction date d'avant.

– Je ne sais pas si on peut parler d'effraction. Rien de cassé. Je ne sais pas comment ils sont entrés.

– Si ce sont des pros, avec un pistolet. Un petit appareil de serrurier, on peut presque tout crocheter, avec ça. Et vous n'auriez rien remarqué. La preuve,

vous n'en sauriez rien s'ils n'avaient pas utilisé votre navigateur et votre téléphone. Ce qui n'est pas très professionnel, mais passons. Et Bigend vous a dit qu'elle a travaillé à Paris pour quelqu'un qui faisait de l'espionnage industriel ?

– Oui. Selon lui, elle croyait qu'il allait me proposer le boulot qu'elle veut, à Blue Ant Londres. Donc, elle m'en voulait.

– Et vous ne lui avez parlé ni du blouson, ni de l'appartement ?

– Non.

– Et nos types parlent italien. Mais nous ne savons pas s'ils étaient là depuis le début, ou si on les a envoyés exprès. Ils n'étaient pas sur le même vol que nous. Je les ai suivis pendant qu'ils vous suivaient, aujourd'hui. Difficile de savoir s'ils connaissent la ville ou pas. Ils avaient une voiture et un chauffeur japonais.

Elle étudie son visage à la lueur des filaments Edison.

– Dorotea sait quelque chose sur moi, dit-elle. Quelque chose de très personnel. Une phobie. À ma connaissance, seuls mes parents, ma thérapeute et quelques amis pouvaient savoir. Cela m'inquiète.

– Vous pouvez me dire de quoi il s'agit ?

– Je suis allergique. À certaines marques.

– À des marques ?

– Depuis toute petite. C'est le revers de la médaille de ma capacité à juger de la réaction du marché à certains logos.

Elle se sent rougir. Elle a horreur de ça.

– Vous pouvez me donner un exemple ?

– Le Bibendum Michelin, par exemple. Il y en a d'autres. Plus contemporains, parfois. Mais je n'aime pas beaucoup en parler.

– Merci, dit-il avec sérieux. Ce n'est pas nécessaire, en fait. Vous pensez que Dorotea le sait ?

– J'en suis certaine.

Elle lui raconte leur deuxième rencontre. Bibendum, la poupée accrochée à la poignée de porte de Damien.

Il fronce les sourcils, verse du thé sans rien dire. Puis :

– Je pense que vous avez raison.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle sait quelque chose sur vous. Et ça n'a pas dû être facile à trouver. Mais elle a réussi. Donc, quelqu'un s'est donné du mal. Et c'est elle qui a tiré l'image de l'enveloppe pour vous la montrer. Et qui a laissé la poupée, ou chargé quelqu'un de la laisser là. Mais je pense que c'était censé vous faire partir. Vous faire rentrer à New York. Raté. Après ça, je suis arrivé, et à présent nous voilà. À mon avis, les types qui vous suivaient travaillent pour elle.

– Pourquoi ?

– Pas la moindre idée. Pour savoir, il faudrait les retrouver et les convaincre de vous dire ce qu'ils savent. On a peu de chance d'y arriver, et ils ne doivent pas savoir grand-chose. Et je sais encore moins pour qui elle peut travailler. Je peux regarder votre ordinateur, à présent ?

Elle sort l'iBook du sac et le lui passe. Il le pose sur la table basse devant lui, à côté du sien, et sort un câble roulé de sa valise.

– Ne vous inquiétez pas, je peux faire ça et parler en même temps.

– Faire quoi ?

– Je veux m'assurer que la bécane n'envoie pas tout ce que vous tapez à une tierce personne.

- Vous pouvez faire ça ?
- De nos jours ? Pas complètement.

Les deux ordinateurs sont reliés, allumés, et elle le regarde insérer un CD.

– Depuis septembre, tout a changé en sécurité informatique. Si le FBI faisait ce qu'ils admettent pouvoir faire à votre portable, alors je pourrais être sûr. S'ils faisaient ce qu'ils nient savoir faire, ce serait une autre paire de manches. Et je parle juste du FBI.

– Le FBI ?

– C'est un exemple. Tout le monde fait les choses différemment, de nos jours, et je ne parle pas que des Américains ou des agences gouvernementales. Tout le monde a passé la vitesse supérieure.

Il fait des choses au clavier de Cayce, et regarde l'autre écran.

- À qui est cet appartement ?
- À Marisa. Je vous l'ai dit.
- Et Marisa, c'est... ?

Il lève les yeux.

– Mon ex.

Elle en était sûre. Et n'est pas contente. Et elle n'est pas contente de ne pas être contente.

– Nous sommes amis, maintenant.

Il reporte son attention vers l'écran.

Elle lève la main, l'ouvre, paume tendue... montre le numéro de Taki.

– Que peut-on faire avec ça ?

Il regarde et paraît s'éclaircir.

– Trouver le filigraneur, si c'est une société. Puis voir ce qu'on peut tirer d'eux. S'ils ont marqué chaque segment, il doit y avoir un compte. Si on connaît le client, c'est un pas de plus vers l'auteur.

– La compagnie vous le dirait, ça ?

– Non. Mais ça ne m’empêcherait pas de l’apprendre.

Elle le laisse travailler et boit son thé. Elle parcourt le petit appartement du regard, à la lueur Edison. Se pose quelques questions, malgré elle, sur la femme qui vit ici.

Elle a une bosse sur le front. Tout le travail sur son popotin fabuleux doit avoir tourné au désastre. Elle voudrait trouver un miroir bien éclairé pour évaluer les dégâts. Se l’interdit.

Elle ne ressent aucune fatigue. Pas de décalage horaire. Pas d’égarement dans le miroir. Quoi qu’il se passe, elle paraît être passée dans une catégorie plus sérieuse de retard d’âme. Où qu’en soit sa sérotonine, elle a l’impression que ça dure depuis toujours.



## Plongée dans le mystique

Le gardien de nuit de son hôtel lui évoque Beat Takeshi, plus jeune et un peu moins approchable. Les films de gangsters existentiels de cet acteur avaient fait partie du Top ten de deux de ses ex. Très droit et impeccable dans son blazer noir impeccable, il la mène dans l'ascenseur, puis l'accompagne à sa chambre.

Elle a dit à la réception qu'elle a laissé sa clé dans sa chambre. C'est pourquoi l'homme austère l'escorte et ouvre avec sa propre clé. Une vraie clé en métal, solidement attachée à sa ceinture. Il ouvre la porte, allume la lumière et lui fait signe d'entrer.

– Merci. Juste un instant, que je trouve ma clé, s'il vous plaît.

En fait, elle est dans la poche du Rickson, prête à en sortir au bon moment. Mais elle vérifie la salle de bains, le placard, regarde derrière les meubles noirs. Puis remarque un grand sac gris, avec le logo Blue Ant, au pied du lit. Elle s'agenouille pour regarder sous le matelas, se rend compte qu'il est d'une pièce posé sur le sol, et se redresse, toujours à genoux, carte magnétique en main.

– Je l'ai trouvée. Merci beaucoup.

Il s'incline et repart, fermant la porte derrière lui. Elle va enclencher la chaîne et le verrou. Pour plus de sécurité, elle coince le grand fauteuil noir de façon qu'on ne puisse pas ouvrir la porte en entier. Si lourd que cela lui fait mal au cou. Résistant à l'envie de se rouler en boule pour perdre connaissance, sur place, elle revient au lit et ouvre le sac Blue Ant. Soigneusement plié dans un tissu noir, elle y trouve un Rickson MA-1 noir, tout neuf. Le matin lui semble tellement loin...

Elle prend conscience de l'odeur de Baume du tigre sur son vieux blouson. Elle refourre le nouveau dans son sac, enlève son sac Luggage Label, et se déshabille.

Dans le miroir de la salle de bains, sa bosse se voit à peine. On dirait un léger bleu. Tout le travail des esthéticiennes, à ses yeux, évoque plutôt à présent les premiers pas d'un embaumeur à la morgue. Elle déballe un savon, se rappelle de ne pas utiliser le shampoing de l'hôtel (pH inadapté à ses cheveux de gaijin). Pense in extremis à noter le numéro de Taki sur un des blocs-notes Park Hyatt. Puis se réfugie enfin dans la cabine de douche, aussi grande que la cuisine de la copine de Boone à Hongo.

Se sentant plus propre, mais toujours autant épuisée, elle s'enveloppe dans le peignoir en éponge et jette un œil au menu de service d'étage. Se décide pour une petite pizza avec purée en accompagnement. Nourriture occidentale, pour se remonter le moral.

La pizza s'avère très bonne, mais très japonaise. Et la purée est incroyable. Un pur simulacre Rickson de ce classique européen. Elle a aussi commandé deux bouteilles de Bikkle, et ouvre la seconde en finissant la purée.

Il faut qu'elle jette un œil à ses mails. Elle doit appeler Pamela Mainwaring pour foutre le camp d'ici au plus vite. Et elle devrait vraiment appeler Parkaboy.

Elle rebouche sa Bikkle et branche l'iBook à la prise modem de la chambre.

Un seul mail. De Parkaboy.

Merveilleusement étrange

Elle ouvre. Il y a une pièce jointe, ws.jpg.

Pas de repos pour les braves. Après avoir nous avoir écrit, ou plutôt écrit à Keiko, de deux cafés séparés, Taki nous a envoyé ce qui suit dès qu'il est arrivé chez lui.

Elle ouvre la pièce jointe.

Une carte. Un T brisé, où sont inscrits des noms de rues et des suites de numéros. Cela lui évoque un T-bone, la barre verticale s'arrêtant de façon erratique, et la branche horizontale tronquée à gauche. Dans ce tracé, des avenues, des carrés, des cercles, un long rectangle évoquant un parc. Le fond est bleu pâle, le T-bone gris, les lignes noires, les nombres rouges.

Si Taki était amoureux avant votre rencontre, il est maintenant fou de désir. À moins que ce soit l'inverse. Mais dans cette nouvelle frénésie d'adoration, cette volonté de plaire, il a envoyé ceci. D'après lui, c'est la dernière trouvaille de Mystique. Darryl, qui a aussi de l'ADN d'otaku, est convaincu que Taki n'est pas membre du groupe, mais fait partie de la

périphérie – puisqu'il conçoit des jeux vidéo, il leur sert peut-être de source d'information. Darryl dit que le plus haut niveau d'action, pour les obsédés de la technologie, est toujours l'information pure, seule. Il pense que Mystique s'attaque au Film pas en tant que filmeux, mais pour le seul plaisir de résoudre une énigme qui échappe encore à tout le monde. Il suppose une cellule de théoriciens de l'information, qui sont également, comme tous les otaku, des junkies de l'information. Peut-être employés de la recherche d'une ou plusieurs grandes sociétés. Peut-être ont-ils besoin d'une chose que Taki sait. Peu importe, d'ailleurs, puisque Taki a inversé le flux de données. Le missile de croisière psycho-sexuel qu'était notre néoJudy semble avoir trouvé sa cible. Pour t'éviter de les compter, il y a ici cent trente-cinq nombres, chacun composé de trois groupes de quatre chiffres.

Son crâne la gratte. Elle se lève, va à la salle d'eau, revient avec le bloc-notes.

8304 6805 2235

Elle pose le bloc à côté de son iBook et cherche dans le nuage rouge qui masque un peu la ville en T.

Le voilà. Les rues en dessous sont petites et sinueuses, et descendent vers le bas de la péninsule supérieure du T. Mais elle n'a aucune raison de croire qu'il s'agit de la représentation d'une île, réelle ou imaginaire. Ce pourrait être un segment en T tiré d'une carte plus grande. Bien que les rues, s'il s'agit bien de rues, soient alignées avec les bords...

Tu te rappelles la surexposition, quand ils s'embrassent? Comme si quelque chose explosait au-dessus d'eux. Si tu as suivi F:F:F, tu sais que cela a rappelé des affiches anglaises du Blitz. Plusieurs preuves que l'histoire se déroulerait dans le Londres des années quarante, aucune très convaincante. Mais cette surexposition. Écran vide. D'après Taki, Mystique a décrypté ce graphique dans le blanc de l'image. Je ne vais pas faire semblant de savoir comment il pourrait y avoir une image dans du blanc. Mais c'est sans doute toute la question de l'art. Quoi qu'il en soit, où cela nous mène-t-il? Si chaque segment est filigrané avec l'un de ces numéros, alors l'action de chaque segment paraît située ici. Et nous avons pour la première fois une sorte de géographie. Voire un ordre formel, si nous connaissions le numéro de chaque segment. Je les ai tous saisis dans une base de données, et je ne vois aucune séquence logique. Je soupçonne une génération et/ou assignation aléatoire. Darryl s'occupe d'un *bot* qui fait des recherches dans les cartes. Pendant ce temps, épuisé, perplexe, mais beaucoup trop excité pour mon pauvre cœur, je reste Parkaboy.

Elle regarde la ville du T-bone.  
Et appelle Pamela Mainwaring.

## Über-squelette

Sa montre la réveille, stridulant sans pitié. Elle se redresse dans son grand lit, sans savoir où elle est.

6 heures du matin. Pamela Mainwaring lui a réservé un vol à Narita juste après midi.

Elle s'assure que la lumière rouge est allumée sur l'appareil-bouilloire géant. S'enroule dans le peignoir d'hier, va à la fenêtre, ouvre les rideaux électriques. Tokyo est tout au fond d'un aquarium à la lumière pluvieuse. Des torrents ondulent sous le vent sur la vitre. Les plantes du palais de bois se balancent violemment.

Son portable sonne. Elle retourne au lit, fouille sous les couvertures, le trouve.

– Allô ?

– Boone. Ça va mieux, la tête ?

– Mfff. Fatiguée. J'ai appelé Pamela...

– Je sais. Moi aussi. Je vous retrouve dans le hall à 8 h 30. Réservations JR pour nous deux.

Ce manque d'autonomie la dérange.

– À toute, dit-elle.

L'eau bout tandis qu'elle fouille dans les casse-croûte du minibar, à la recherche d'une unité café-filtre sous vide...

La salle de sport de l'hôtel, si grande qu'elle paraît conçue pour illustrer la perspective en intérieur, a son propre réformateur Pilates, une interprétation japonaise en faux classique, en bois noir laqué. Tendue de ce qui ressemble à de la peau de requin.

Elle arrive à faire ses exercices, se doucher, se laver les cheveux, boucler sa valise et descendre dans le hall, le tout avant 8 h 30.

Boone arrive quelques minutes après elle, dans son manteau noir en poils de cheval, portant sa petite valise de cuir et un de ces sacs Filson qui ressemblent à du L. L. Bean sous stéroïdes.

Elle prend son sac générique, Nylon coréen noir, et sort. Au revoir le bosquet de bambou. Ascenseur.

Elle se réveille quand on lui propose une serviette chaude. Un instant, elle se croit encore en route vers Tokyo. Tout ça n'était qu'un rêve.

C'est terrifiant. Elle se fait mal au cou tant elle tourne vite la tête pour vérifier que Boone se trouve dans le cocon voisin, complètement allongé, apparemment endormi. Paraissant aussi absent que toute personne avec un bandeau noir sur les yeux.

Ils n'ont pas trouvé grand-chose à se dire pendant le voyage en train jusqu'à Narita. Elle a dormi dans la salle d'attente, après différentes mesures de sécurité comme une sorte de scanner pour ses chaussures et un questionnaire face à une machine à infrarouges qui mesure la température cutanée autour des yeux. En théorie, une personne qui ment sur le contenu de son bagage va avoir un rougissement invisible et inévitable. Mais les Japonais pensent aussi que la personnalité dépend du groupe sanguin. Du moins était-ce le cas à son dernier séjour. Pour sa part, Boone était impres-

sionné, et lui avait dit que ces machines ne tarderaient pas à apparaître en Amérique.

En embarquant, elle lui avait dit que Taki avait envoyé autre chose, via Parkaboy, mais qu'elle était trop fatiguée pour expliquer. Elle lui montrerait à son réveil.

Elle ne sait pas pourquoi elle fait tant de cachotteries. Sans doute parce qu'ils ne travaillent ensemble que depuis peu. Mais aussi, elle en est sûre, à cause de ce qu'elle a ressenti dans cet appartement. Elle ne veut pas s'y attarder pour l'instant. Mais elle veut aussi se triturer les méninges toute seule avec cette ville en T-bone. Et puis, surtout, il pose trop de questions.

Mais elle doit réfléchir au T-bone. Elle redresse son siège, un peu, et ramasse le sac du iBook. Elle boote, ouvre le jpg de Parkaboy.

Encore plus énigmatique que la première fois.

Taki. Pourrait-il inventer tout cela pour impressionner Keiko ? Mais Parkaboy et Darryl l'ont trouvé sur un site japonais, où il avait déjà mentionné la présence d'un message codé dans un segment du Film. Ils n'avaient pas encore fait intervenir Keiko. Non, elle sait que Taki est 100 % vrai. Il est trop pathétique pour être malhonnête. Elle l'imagine aller voir quelqu'un, pendant que Keiko émergeait de plus en plus clairement pour lui via ses messages, pour obtenir à quelque coût étrange cette image, extraite de la sursaturation de la séquence.

Mais par timidité, par prudence, il n'en avait pas parlé à leur rencontre. Il n'avait apporté que le numéro. Puis la version Photoshop de Judy Tsuzuki avait fait son effet, et il était rentré chez lui pour envoyer ceci à Parkaboy. Pensant écrire à sa chérie aux chevilles fines et aux grands yeux.



Elle pense à Ivy, à Séoul, la fondatrice de F:F:F. Que penserait-elle de tout cela ?

Cayce fronce les sourcils, voyant pour la première fois que travailler pour Bigend, avec Boone Chu, a changé son rapport à F:F:F et à la communauté des filmeux. Même Parkaboy, qui était décisif dans tout cela, ne sait pas ce qu'elle cherche, ni pour qui elle travaille.

– Qu'est-ce que c'est ?

Boone s'est penché vers elle entre leurs sièges. Son T-shirt noir et le bandeau retourné sous son menton évoquent étrangement un col de curé. Il suffirait de quelques centimètres carrés de carton blanc pour le transformer en jeune prêtre aux yeux bouffis de sommeil.

Elle redresse son dossier et il la rejoint, accroupi sur le strapontin visiteur au pied du fauteuil. Elle lui passe l'iBook.

– Taki a vraiment aimé la photo. Il n'a pas attendu de rentrer chez lui. Il a fait plusieurs haltes dans des cybercafés pour lui écrire. Et une fois chez lui, il a envoyé ceci.

– Et y en a cent trente-cinq ?

Indiquant les numéros.

– Je ne les ai pas comptés moi-même, mais oui. Celui qui correspond au numéro de Taki est près du bas du T.

– On dirait que chaque emplacement correspond à un segment du film. Mais pas comme on cartographierait un monde visuel. Pas si vous aviez l'habitude de cartographier un monde réel.

– Et si on n'a pas l'habitude ?

– Comment ça ?

– Et si j’inventais juste ce qu’il me faut au fur et à mesure ? Pourquoi partir du principe que l’auteur sait ce qu’il fait ?

– À moins qu’il sache ce qu’il fait, mais décide de le faire à sa manière. Les gens qui concevaient les premiers jeux Nintendo les dessinaient sur des longs rubans de papier. Il n’y avait pas de meilleure façon de le faire, et on pouvait dérouler le tout pour voir exactement comment ça se déplacerait. La géographie du jeu était en 2-D et défilait sur l’écran...

Il se tait, les sourcils froncés.

– Quoi ?

– J’ai besoin de dormir.

Il secoue la tête, lui rend l’iBook et retourne à sa place.

Elle regarde le jpg sans trop savoir quoi penser. L’iBook est vaguement chaud sur ses cuisses. Elle se demande quoi faire en arrivant à Heathrow. Elle a les nouvelles clés de l’appartement de Damien dans son enveloppe de la Stasi, dans le Luggage Label. C’est là qu’elle veut aller. Mais la douleur qui flotte encore à son front la fait douter.

Est-ce que quelqu’un aurait eu le temps de trafiquer les verrous ? Elle n’a qu’une idée très vague de qui peut vivre dans les deux autres appartements, mais qui soient-ils, ils paraissent travailler avec des horaires normaux. Donc, un cambrioleur aurait pu entrer pendant la journée et faire son affaire pour ouvrir la porte.

Mais sa seule autre option, ce serait l’hôtel. Et même en sachant que c’est Blue Ant qui paiera la note, elle refuse de descendre encore dans un hôtel. Donc, Camden. Heathrow Express jusqu’à Paddington, puis

taxi. La décision est prise. Elle ferme le jpg de Taki, range l'iBook, et repasse en mode lit.

Quand ils sortent enfin de la douane, Bigend les attend. Il est le seul à sourire, au milieu des chauffeurs sinistres. Tous tiennent de petites pancartes au nom de la personne qu'ils attendent. Celle de Bigend dit « POLLARD & CHU », écrit au feutre rouge.

On dirait vraiment qu'il a trop de dents. Son Stetson est posé trop plat sur sa tête, et il porte le même imperméable que la dernière fois.

– Suivez-moi, je vous prie.

Il insiste pour pousser le chariot des bagages et les emmène. Perplexes, ils le suivent le long de la file d'attente des taxis, dépassant les nouveaux arrivants toussant de bonheur sur leur première cigarette. Cayce aperçoit le Hummer à un endroit où, elle est en sûre, personne n'a le droit de se garer, pour quelque raison que ce soit. Elle laisse Bigend et Boone ouvrir le hayon pour charger les valises.

Bigend lui ouvre la portière passager. Boone prend place derrière elle.

Bigend replie son énorme autorisation de parking.

– Il n'était pas nécessaire de venir nous chercher, Hubertus, dit-elle parce qu'elle a besoin de dire quelque chose, et parce que cela paraît évident.

– Pas du tout, assure-t-il sans qu'elle soit plus fixée. Je veux tout savoir.

Et il apprend tout, principalement de la bouche de Boone. Mais Cayce remarque qu'il omet deux choses. Boone ne mentionne jamais le coup de tête ni le jpg de Taki. Il raconte à Bigend qu'ils sont allés à Tokyo pour suivre une piste suggérant qu'un segment du Film, au moins, possédait un filigrane numérique.

– Et c'est bien le cas? demande Bigend tout en conduisant.

– Peut-être. Nous avons un code à douze chiffres qui vient peut-être d'un segment spécifique.

– Et?

– Cayce était suivie. À Tokyo.

– Par qui?

– Deux hommes. Sans doute italiens.

– Sans doute?

– Je les ai entendus parler italien.

– De qui s'agissait-il?

– Nous n'en savons rien.

Cayce voit Bigend faire la moue.

– Savez-vous pourquoi on pourrait vous suivre? demande-t-il à Cayce en lui jetant un coup d'œil. Des affaires qui traînent encore? Quelque chose qui n'aurait aucun rapport?

– Nous espérons que vous pourriez nous éclairer, Hubertus.

– Vous pensez que c'est moi qui la faisais suivre, Boone?

– Je le ferais peut-être, si j'étais à votre place.

– C'est possible, mais vous n'êtes pas moi. Je ne travaille pas comme ça. Pas en partenariat.

Ils sont arrivés sur l'autoroute, et des gouttes de pluie frappent soudain le pare-brise vertical. Cet orage les suit-il depuis Tokyo? Bigend enclenche les essuie-glaces, de grandes spatules accrochées en haut du pare-brise et non en bas. Elle le voit toucher un bouton, réduisant légèrement la pression d'air dans les pneus.

– Toutefois, reprend Bigend, comme je suis sûr que vous le comprenez, un partenariat avec moi augmente

les chances pour qu'on vous suive. C'est un aspect gênant de la célébrité.

— Mais qui peut savoir que nous sommes partenaires ?

— Blue Ant est une agence de pub, pas la CIA. Les gens parlent. Même ceux qu'on engage pour ne pas parler. Le secret, quand on prévoit une campagne par exemple, peut être capital. Mais il y a quand même des fuites. Je vais m'y pencher, et voir qui exactement pourrait penser que vous travaillez pour moi. Mais je m'intéresse plus à ces éventuels Italiens.

— Nous les avons semés, explique Boone. Cayce venait de recevoir le code auprès de son contact, et je me suis dit que le moment était venu de la faire sortir de là. Mais quand je suis revenu pour essayer de les retrouver, ils étaient partis.

— Et ce contact ?

— Quelqu'un que j'ai trouvé par le réseau des fil-meux, répond Cayce.

— Exactement le genre de chose que j'espérais.

— Il n'a sans doute rien d'autre à nous apporter, reprend Boone en ignorant le regard interrogateur de Cayce. Mais si ce filigrane est vrai, ce sera un très bon point de départ.

Cayce regarde droit devant elle, se forçant à se concentrer sur le balai des essuie-glaces. Boone est en train de mentir à Bigend, ou au moins de lui cacher des renseignements. Et maintenant, elle a l'impression de faire la même chose. Elle envisage brièvement de lui parler de Dorotea et des Salopes Asiatiques, juste pour prendre Boone au dépourvu. Mais elle ne sait pas pourquoi il s'y prend ainsi. Il a peut-être une raison qui conviendrait à Cayce. Dès qu'ils seront seuls, il faudra qu'elle tire tout cela au clair.

Elle cligne des yeux quand ils quittent brusquement l'autoroute pour entrer dans le labyrinthe de Londres. Les lampadaires se rapprochent.

Après Tokyo, tout ici a une taille différente. Pas la même échelle de modèle réduit. Mais si on lui posait la question, elle admettrait qu'il y a d'étranges points communs. Si Londres avait été construite, jusqu'à la guerre, de bois et de papier, puis avait brûlé comme Tokyo avant d'être reconstruite, le mystère qu'elle a toujours senti dans ces rues demeurerait-il codé dans le béton et l'acier ?

À sa grande honte, une main la réveille quand le Hummer s'arrête devant chez Damien.

Boone porte son sac jusqu'à la porte.

– J'entre avec vous.

– Ce n'est pas nécessaire, dit-elle. Je suis fatiguée. Ça va aller.

– Appelez-moi. Pour me dire que ça va.

Dans l'avion, en approche d'Heathrow, il avait saisi ses différents numéros de téléphone dans son mobile.

– Promis.

Elle se sent idiote. Après un sourire, elle passe la porte de l'immeuble. Arrivée en haut de l'escalier, clé en main devant la serrure, elle se rend compte qu'il y a de la lumière entre la porte et le sol.

Elle reste là, clé dans une main, sac dans l'autre. Des voix. Dont Damien.

Elle frappe.

Une jeune femme, plus grande qu'elle. De grands yeux bleus, un peu en amande au-dessus de pommettes incroyables. Regard froid.

– Oui ? Que voulez-vous ? demande la blonde avec un accent qui sonne horriblement faux.

Cayce pense à une plaisanterie. Mais quand la bouche de cette femme, avec sa lèvre inférieure parfaitement soulignée et incroyablement pleine se plisse de dégoût, elle se rend compte que c'est sérieux.

Damien, mal rasé et presque méconnaissable, apparaît derrière über-squelette et lui met la main sur l'épaule tout en souriant à Cayce.

– C'est Cayce, Marina. Mon amie. Alors, tu étais où, Cayce ?

– Tokyo. Je ne savais pas que tu étais rentré. Je vais descendre à l'hôtel.

Mais Damien refuse catégoriquement.

## Les Morts se souviennent

Marina Chtcheglova, dont Cayce comprend vite qu'elle est la productrice de Damien côté russe, n'est pas la première de ses petites amies qui la déteste du premier coup d'œil. En revoyant le torse des robots, elle se souvient que celle qui a servi de modèle fut la pire de toutes – pour l'instant.

Heureusement, Marina et elle sont presque immédiatement séparées par la conversation de Voytek, dont Cayce accepte la présence par effet du Grand N'importe Quoi Ambient d'un décalage horaire à plusieurs couches. Sans oublier les interventions de Fergal Collins, comptable et conseiller fiscal irlandais de Damien. Cayce le connaît déjà, pour l'avoir vu deux ou trois fois. Voytek reprend sa diatribe avec la Chtcheglova, interrompue par l'arrivée de Cayce. En russe, pour autant que Cayce puisse en juger. Le débit et l'assurance fluide qu'il met à ses paroles sont loin de sa maîtrise de l'anglais. Marina ne paraît pas spécialement apprécier, mais semble poussée par on ne sait quelle force à écouter.

Voytek porte les mêmes vêtements de skater que d'habitude, mais Marina... Cayce essaie de se



convaincre que sa tenue n'est pas composée exclusivement de Prada de cette saison. Noir, bien sûr. Ses pommettes privent presque Voytek de sa slavitude. Comme si elle avait une seconde paire. Caucasienne à un point fondamental, presque géologique.

On dirait une figurante d'une suite de *Matrix*. Si ses seins étaient plus gros, elle pourrait poser pour des couvertures de jeux de rôles pour adolescents de n'importe quel âge.

Fergal, sorte d'homme d'affaires joyeusement carnivore dans une peau d'amateur d'art, travaille surtout dans la musique, mais « suit Damien depuis toujours ».

– Alors, Tokyo après les dévaluations, c'est comment? demande-t-il depuis le canapé de Damien.

– Ça ressemble plus à maintenant qu'avant.

Cayce utilise souvent cette phrase de Dwight David Eisenhower quand elle n'a rien à dire. Fergal fronce un peu les sourcils.

– Désolée, Fergal. C'était un aller-retour express. Damien a fini son film?

– Plut à Dieu... Mais non. Il vient refinancer, récupérer trois caméras de plus et une équipe différente... et aussi, je crois, ajoute-t-il en baissant la voix, lui montrer la capitale.

– C'est sa productrice locale?

– C'est la termino officielle, mais c'est plus post-soviet, en réalité. C'est la fille qui arrose.

– Qui quoi?

– Qui arrose. Chez vous, on aurait dit l'arrangeuse, il me semble. Elle a des relations, la petite Marina. Son père était à la tête d'une usine d'aluminium, à l'époque rouge. Quand tout a été privatisé, il s'est retrouvé propriétaire. Il l'est toujours. Avec en plus une brasserie

et une banque d'affaires. La brasserie est un don du ciel, d'ailleurs. Grâce à ça, Damien fait arriver la bière par camions entiers depuis le début du tournage. Ça le rend très populaire. Et sans ça, tout le monde boirait de la vodka.

– Vous y êtes allé ?

– Un après-midi, confirme-t-il avec une grimace.

– Ça ressemble à quoi ?

– Entre un Woodstock de trois mois, une profanation de cimetière de masse et *Apocalypse Now*. Difficile à dire, ce qui est bien sûr l'avantage pour notre cher Damien. Tu connais le Polack, là ?

– Voytek ?

– Qui est-ce ?

– Un artiste. J'ai logé ici une semaine, et je lui ai laissé les clés en partant à Tokyo.

– Il occupe Marina dans sa langue natale, ce qui lui évite de nous enquiquiner dans la nôtre. Mais vous pensez qu'il lui fait du gringue ?

– Non, répond Cayce en voyant Voytek sortir de sa besace un de ses carnets de notes. Il essaie simplement de lui faire financer un de ses projets.

Marina fait un geste de rejet et va dans la chambre, fermant la porte derrière elle. Voytek retourne au canapé en souriant, carnet dans une main et bouteille de bière dans l'autre.

– Casey, où étais-tu ?

– En voyage. Tu connais Fergal ?

– Oui ! Damien m'a appelé de l'aéroport, demandé de le retrouver ici avec tandoori et clés. Et bière. Cette productrice, Marina, très intéressante. Elle a des liens avec des galeries dans Moscou.

– Tu parles russe ?

– Bien sûr. Magda, née là-bas. Moi, Pologne. Notre père était ingénieur ponts et chaussées soviétique. Je ne me rappelle pas la Pologne.

– Bon sang, fait Damien dans la cuisine, ce korma est délicieux !

– Excusez-moi, dit Cayce en se levant.

Elle va vers la cuisine jaune, et voit un Damien extatique devant une demi-douzaine de plats en papier d'aluminium.

– Ce n'est pas du ragoût. Sur le site, on ne mange que du ragoût. Sans réfrigération... Ça doit faire deux mois qu'il est sur le feu, non-stop. Le cuistot rajoute des trucs en permanence. Des bouts de viande mystérieuse et de patates bouillies, dans une sorte de Bisto gris. Avec du pain. Le pain russe est délicieux, mais ce korma...

– Damien, je ne peux pas rester ici, coupe-t-elle en le serrant dans ses bras.

– Ne fais pas l'idiote.

– Non. Je mets ta copine de mauvais poil, en restant ici.

– Pas du tout, dément-il avec un sourire. C'est son réglage par défaut. Rien à voir avec toi.

– Tu n'as pas beaucoup progressé dans le choix de tes compagnes, depuis la dernière fois que je t'ai vu, hein ?

– J'ai besoin d'elle pour faire ce film.

– Tu ne crois pas que ce serait plus simple si ce n'était pas *en plus* ta copine ?

– Non. En fait, ce ne serait rien du tout. Elle est comme ça. Quand est-ce que tu passes nous voir ?

– Où ça ?

– Sur le site. Il faut que tu voies ça. C'est incroyable.

– Je ne peux pas, Damien, je travaille.

Elle pense à la pyramide d'ossements gris.

– Pour Blue Ant, encore ? Je croyais que c'était fini, quand tu m'as mailé à propos des clés.

– C'est autre chose.

– Mais tu rentres à peine de Tokyo. Tu es ici, il y a un lit à l'étage, et je repars demain. Si tu vas à l'hôtel, on ne se verra pas du tout. Monte, dors un peu si tu y arrives. Moi, je m'occupe de Marina, assure-t-il avec un sourire. J'ai l'habitude.

Soudain, l'idée de devoir pour de bon trouver une chambre d'hôtel et d'y aller lui paraît très compliquée.

– Tu m'as convaincue. Je suis dans les vapes. Mais si tu repars en Russie sans me réveiller, je te tue.

– Va t'allonger. Où as-tu rencontré ce Voytek, au fait ?

– Portobello Row.

– Je l'aime bien.

Cayce a l'impression que ses jambes appartiennent à quelqu'un d'autre. Elle doit communiquer avec elles de façon délibérée, volontaire, pour qu'elles la portent à l'étage.

– Il est inoffensif, dit-elle, se demandant pourquoi.

Son sac en main, elle monte à sa chambre, en haut de l'escalier. Parvient à défaire le futon, et s'écroule dessus. Puis se souvient que Boone lui a demandé d'appeler. Elle sort son mobile, et sélectionne le premier de ses numéros dans son répertoire.

– Allô ?

– Cayce.

– Où êtes-vous ?

– Damien. Il est rentré.

Une pause.

– C'est bien. Je m'inquiétais pour vous.

– Moi aussi, quand je vous ai entendu embobiner Bigend en arrivant à Heathrow. Quel intérêt?

– Je jouais à l'instinct. Il pourrait savoir, hein...

– Comment?

– Peu importe comment. C'est possible. Qui vous a donné le téléphone que vous utilisez?

Il a raison.

– Et vous pensiez qu'il pourrait se trahir?

– Ça valait la peine d'essayer.

– Je n'aime pas ça. Ça fait de moi une complice, et vous ne m'avez pas laissé le choix.

– Désolé. (Mais il ne paraît pas très sincère...) Il me faut ce jpg. Envoyez-le par mail.

– Ça ne risque rien?

– Taki l'a envoyé à votre ami par mail, et lui vous l'a fait suivre de la même façon. Si quelqu'un nous piste avec ça, c'est déjà trop tard.

– Qu'allez-vous en faire?

– Chercher le sexe des anges, avec un ami à moi.

– Sérieusement...

– Improviser. Trifouiller. Le montrer à deux ou trois personnes plus intelligentes que moi.

– OK. Votre adresse est dans l'iBook?

Elle n'est pas contente. Elle fait exactement ce qu'il lui dit de faire, sans discuter, et elle n'aime pas ça.

– Non. Une autre. Chu-point-B, @...

Elle note tout.

– C'est quoi, ce nom de domaine?

– Mon ancienne boîte. Enfin, ce qu'il en reste.

– D'accord. Je vous l'envoie. Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Pour envoyer le jpg, il faut sortir l'iBook et le traîner jusqu'au téléphone. Elle fait tout ça sur pilotage automatique, apparemment sans se tromper, puisque son message à chu.b part immédiatement.

Elle en profite pour relever ses mails. Encore un de sa mère, avec pièces jointes étranges.

Sans vraiment réfléchir, Cayce ouvre le dernier opus de Cynthia.

Ces quatre segments d'ambiance ont été enregistrés par un étudiant en anthropologie de CCNY qui faisait un recensement verbal des affiches de personnes disparues et autres messages près de la barricade sur Houston et Varrick le 25 septembre. Nous avons trouvé cette bande particulièrement riche en PVE, et avons enregistré plusieurs dizaines de messages, avec différentes méthodes.

– Il a pris un canard dans la tête, dit Cayce en fermant les yeux.

Elle finit par les rouvrir, contrainte et forcée.

Quatre, je crois, sont de ton père. Je sais que tu n'y crois pas, mais on dirait que c'est à toi que parle Win, ma chérie, et pas à moi (il dit deux fois, très clairement, « Cayce ») et il semble y avoir beaucoup d'impatience dans ce qu'il essaie de te dire.

Les techniques de studio classiques ne sont pas très efficaces pour ce genre de message. Ceux de l'autre côté sont plus à même de manipuler ces aspects d'un enregistrement que l'on appelle « bruit », et l'amélioration du ratio signal-bruit efface

littéralement le message. Toutefois, si tu utilises un casque et que tu te concentres, tu entendras ton père dire ce qui suit :

Fichier #1 : Épicerie... [??] La tour de lumière... [lunaire?]

Fichier #2 : Cayce... cent... [le début de ton adresse?]

Fichier #3 : Froid ici... Corée [Code erroné?] Ignoré...

Fichier #4 : Cayce, l'os... dans la tête, Cayce.

Je sais que ce n'est pas ta réalité, mais je l'ai accepté depuis longtemps. Peu importe. Mais c'est la mienne, et me voilà à ROTW, et je fais tout ce que je peux pour aider. Ton père essaie de te dire quelque chose. Franchement, j'aimerais qu'il nous dise exactement quand, et comment, et surtout précisément où il est passé de l'autre côté, puisque cela nous permettrait de faire des analyses ADN pour savoir qu'il est vraiment parti. Les aspects légaux de sa disparition n'avancent pas, même si j'ai changé d'avocats et qu'ils ont pu obtenir un mandat de...

Cayce regarde sa main, qui a refermé le message de Cynthia de sa propre volonté. Ce n'est pas que sa mère soit folle (Cayce ne le pense pas) ou que sa mère soit persuadée que ce truc est vrai (bien qu'elle y croie dur comme fer), ni même la nature banale, incohérente et stupéfiante de ces supposés messages (elle y est habituée, quand les PVE sont cités). Le problème vient du fait que si elle a raison, Win est doublement mort vivant.

La disparition de quelqu'un le matin du 11 septembre 2001, sans qu'on sache pour de bon s'il était dans

le voisinage du WTC ou s'il avait une raison de s'y trouver, est déjà un cauchemar en soi. On ne leur a appris la disparition de Win que le 19 : les procédures ordinaires de police ont été interrompues, et la compagnie de carte de crédit de Win a tardé à transmettre les informations familiales. Cayce elle-même a traité seule les premières phases de la recherche de son père, Cynthia étant restée à Maui bien après la reprise des vols commerciaux, par peur de prendre l'avion. Le 19, le visage de Win a rejoint les autres, si nombreux, avec lesquels Cayce vit chaque jour depuis les attentats. D'ailleurs, il doit être parmi ceux que l'étudiant en anthropologie du CCNY observait. Et pendant ce temps (dans l'univers de Cynthia), Win murmure son message depuis l'Autre Côté que Cynthia et ses mamies de Maui imaginent pour lui. Cayce a elle-même accroché plusieurs affiches, prudemment enveloppées de plastique, près de la barricade à Houston et Varrick. Elle a fait les photocopies au Kinko à côté de chez elle. Win a laissé très peu de clichés où on le reconnaît. Peut-être par déformation professionnelle, il se tenait toujours à l'écart des appareils photo. Elle a retrouvé une image que ses amis prenaient souvent pour un portrait de jeunesse de William S. Burroughs.

D'autres disparus inconnus lui sont devenus familiers, toujours plus nombreux, à mesure qu'elle suit les stations d'un chemin de croix inimaginable.

Chez Kinko, elle a regardé les visages des autres défunts émerger des photocopieurs adjacents avant d'être affichés au débit de la ville cette année-là. En collant les siennes, elle a vu qu'aucune affiche n'empiétait sur une autre. Jamais. Et grâce à cela, enfin, elle avait pu pleurer, pliée en deux sur un banc d'Union



Square, face aux bougies allumées aux pieds de George Washington.

Elle se rappelle ce moment, avant les larmes, à regarder le monument encore inachevé devant la statue de Washington, et l'étrange sculpture de l'autre côté de la Quatorzième Rue, devant le Virgin Megastore : un immense métronome immobile, laissant toujours échapper de la vapeur. Puis son regard se reposait invariablement sur l'amas organique de fleurs, de bougies, de photos et de messages. Comme si la réponse finale pouvait surgir de cette juxtaposition.

Elle est rentrée à pied vers sa caverne silencieuse aux planchers bleus. Désinstallé le logiciel qui lui permettait de regarder CNN sur son ordinateur. Depuis, elle ne regarde presque plus la télévision. Et jamais, si elle peut l'éviter, les infos.

Mais le disparu de Cayce, apparemment, a disparu à un autre niveau, particulièrement problématique.

Où est son père ? Il a quitté le Mayflower et n'est jamais revenu, et personne ne sait quoi que ce soit. Les détectives privés, engagés sur les conseils des avocats de sa mère, ont interrogé des chauffeurs de taxi. Mais la ville paraît prise d'une amnésie spécifique à Wingrove Pollard. Un homme disparu de façon si totale et silencieuse qu'il pourrait être impossible de prouver sa mort.

Les morts, aime à dire sa mère, se souviennent. Cayce n'avait jamais voulu savoir de quoi ils se souviennent.

— Tu es debout ? demanda Damien en passant la tête par la trappe en haut de l'escalier. On va chez Brasserie. Tu serais la bienvenue.

— Non, je vais dormir.

Elle espère désespérément que c'est vrai.

Le sommeil l'emporte d'un coup, très, très loin, la fait tourbillonner dans des endroits trop fragmentaires pour être des rêves. Puis il la recrache sans cérémonie à la surface. Étendue, dans la pénombre, le cœur battant, les yeux écarquillés.

À la lumière de sa montre, elle voit qu'elle n'a dormi que trois quarts d'heure.

En dessous, l'appartement est silencieux. Ah oui, ils sont chez Brasserie, le restau préféré de Damien. Camden High Street.

Elle se lève, enfle son jean et son sweater, et descend l'escalier étroit, pieds nus. À sa démarche, elle pourrait avoir quatre-vingts ans. On a dépassé le retard d'âme : maintenant, c'est de l'effondrement physique.

Un coup d'œil dans la chambre de Damien. Les bagages de Marina, avec le monogramme répété Louis Vuitton. Le vrai truc, usant, auquel elle est intensément allergique. Deux valises ouvertes, très neuves, débordent de ce qu'elle croit reconnaître comme du Prada noir. Exclusivement. Sur les draps tordus, la couverture argentée tombée à terre, elle voit une tenue militaire froissée à motif camouflage. Du *tarn*, si elle

se souvient bien – information recueillie à son époque dans les fringues de skate. Elle connaît la plupart des motifs, et sait que le plus beau est sud-africain, des traînées expressionnistes vaporeuses dans les mauves, suggérant un coucher de soleil superbe et étranger. Le *tarn*... camouflage allemand, russe, anglais? Elle a oublié. Et ça a un autre sens. Un mot de Poe. Lacs morts?

Dans la salle de bains, elle évite son reflet, craignant ce que ce niveau d'a-sérotonine pourrait révéler. Douche rapide, séchage dans la serviette, se rhabiller, suspendre la serviette bien comme il faut (Marina est une souillon, ça se voit). Cayce grimace devant le nombre de cosmétiques chers autour du lavabo de Damien. Mais elle aperçoit de la mélatonine californienne, dans un gros flacon. En Angleterre, il faut une prescription, mais pas en Amérique. Elle prélève une demi-douzaine de gélules et les fait passer avec de l'eau du robinet, au goût si étrange en Angleterre. Puis elle retourne à l'étage d'un pas traînant, faisant semblant d'être une personne très fatiguée (ce qu'elle doit sans doute être) qui va s'endormir très vite, et très profondément (ce dont elle doute avec ferveur).

Et pourtant, elle sombre, à son plus grand étonnement ultérieur : un sommeil léger mais sans heurt. Avec une impression de bruit et de fureur battant contre le mur neurologique de la mélatonine.

Elle ouvre les yeux et voit de nouveau la tête de Damien, par la trappe. Il porte la veste *tarn*, boutonnée jusqu'au cou.

– Désolé, je jetais juste un œil. Je ne voulais pas te réveiller, ajoute-t-il presque en murmurant.

Elle regarde sa montre. 7 heures du matin.

– Non, ça va, je suis réveillée.

– Pas Marina. Elle va dormir tard. Si on ne fait pas de bruit, on peut sortir sans la réveiller, prendre un café et discuter.

– Cinq minutes.

La tête disparaît.

*Flecktarn*. Voilà, c'est ça le nom. Comme des éclats de chocolat semés sur des confettis couleur feuille de l'été dernier.

Ici, on paie plus cher pour *s'asseoir* avec son café. La vente à emporter est moins chère. Comme à Tokyo, sans doute, mais elle n'a rien remarqué.

Il pleut. Damien a glissé un sweat à capuche noir sous son camouflage est-allemand. Il a relevé la capuche et la garde, même ici dans le clone Starbucks. Elle en est contente : le crâne rasé la déconcerte. Elle l'a toujours connu avec une tignasse tombant aux épaules. Une anti-coupe de cheveux, avec la raie au milieu.

On se croirait revenu avant, assis tous les deux, en diagonale de Camden Station, avec des vêtements humides et des grands cafés au lait.

– Pour ton père ? demande-t-il sous sa capuche noire.

– Aucun signe. Ma mère est à Hawaïi, à chercher des messages de lui sur des cassettes audio vierges. Donc, elle pense qu'il est mort.

Même elle trouve ses mots bizarres. Mais comment peut-on dire ce genre de chose ?

– Bordel. Ça doit être horrible.

Il dit cela avec une sympathie si simple, si sincère, qu'elle a envie de le prendre dans ses bras. Au lieu de cela, elle hoche la tête, sirote son café.

– Des problèmes d'assurance, mais c'est sans doute une question de temps.

- Mais tu penses qu’il est mort ?
- Je n’en ai jamais vraiment douté. Va savoir pourquoi.

Elle regarde au-dehors, au-delà de la file d’attente et des bruits de vapeur, jusque dans les étrangers défilant sous la pluie.

- Et tu travailles pour Blue Ant ? Et à Tokyo ?

Il avait tourné plusieurs pubs pour la compagnie. Parmi les préférées de Bigend, à ce que Cayce avait entendu. Elle se retourne vers lui.

- Ils voulaient que je vienne donner mon avis sur un logo. (Il hoche la tête au nom de la compagnie.) Puis tout a dérapé.

- Tu n’as pas l’air contente du dérapage.

- Non. Tu ne m’as pas demandé pourquoi j’ai fait changer les serrures.

- Je me suis posé la question.

- Un visiteur. Sans invitation. Je n’étais pas là.

- Quelqu’un est rentré dans l’apart’ ?

- Mais sans effraction et sans dégât, on dirait. La porte était fermée à leur arrivée. Quelqu’un d’autre aurait pu avoir la clé ?

- Non. J’ai été très prudent. J’ai fait changer les verrous juste après les travaux.

- Et il y a une chance pour que ton ordinateur ait été compromis. Je ne sais pas comment.

Elle repense à Boone fouinant dans l’iBook.

- Si ça les amuse. Tu as une idée de qui il s’agit ?

Plus curieux qu’en colère. En fait, pas du tout en colère. Elle s’y attendait. Les gens le fascinent, d’une façon abstraite très personnelle : ce qu’ils font, mais pas vraiment leur raison de le faire.

Elle lui parle de Dorotea, du Rickson et des Salopes Asiatiques. Le changement de serrure. Puis son

deuxième affrontement avec Dorotea. Le Bibendum Michelin à la réunion, puis accroché à la porte.

– Hein? Mais tu n'en parles jamais, de ces trucs-là!

– En effet.

– Alors qui est au courant?

– Eh bien... toi, quelques autres amis proches, trois ou quatre ex-copains à qui je regrette d'en avoir parlé, un psychiatre, deux psychologues. Point.

– Et pourquoi étais-tu à Tokyo?

– Bigend. Il cherche l'auteur du Film.

Elle le regarde assimiler l'info. Il fait partie de ces gens qui semblent immunisés à l'appel du Film. Dans son cas, elle sait que c'est parce qu'il est son propre auteur, avec son besoin obsessionnel de générer son propre film.

– Il a dit pourquoi?

– Pas vraiment. Mais il m'a convaincue que c'est énorme, révolutionnaire, et il veut en faire partie dès le début.

– Donc, tu travailles pour Blue Ant, là-dessus.

– Non. Bigend a décrit ça comme un partenariat. Avec lui. Et un consultant en sécurité informatique, un américain. Boone Chu.

– Bouchou?

– Boone comme Daniel. C-H-U.

– Et ça avance?

– Principalement à reculons. Et si j'étais moins en décalage horaire, je me laisserais aller à la parano.

Elle résume en vitesse le voyage au Japon, sans entrer dans les détails pour Parkaboy ou Taki. Juste un aperçu des supposés Italiens, et Boone.

– Un vrai bourre-pif?

– Eh bien... un coup de tête au visage.

– Oui, c’est comme ça qu’on dit, ici. Enfin, qu’on disait, plutôt. Incroyable. Je ne pensais pas que c’était ton genre.

– Moi non plus.

Près d’eux, des gens discutent autour d’un café, oubliant un instant leur parapluie humide et replié. Au-dessus de tout cela, un incroyable accent écossais commande un quadruple café au lait. Damien l’entend aussi, et sourit.

– Et toi ? demande-t-elle. On dirait que tu es à fond dans un projet, et encore plus dans la productrice.

– Quelquefois, je me dis que ce serait plus simple si je pouvais coucher directement avec le père. C’est un Nouveau Russe à l’ancienne. Il a pillé sa propre économie, à la base, mais il n’y a aucun avenir dans ce genre de plan. La Russie avait un PNB équivalent à la Hollande, mais c’est en train de changer. Les nouveaux Nouveaux Russes apprécient la transparence : des compagnies qui tiennent leurs comptes, paient les impôts. Ils se disent qu’on peut gagner plus d’argent comme ça. Ce n’est pas par hasard que Poutine se décrit toujours comme un avocat. C’est le cas. Mais le père de Marina est de la vieille école. Et c’est exactement ce qu’il nous faut, ici. Arranger le coup avec les gens qui possèdent les terres où on se trouve, garder la milice locale à l’écart...

Il lève une main, les doigts croisés. Puis l’autre main, avec la tasse, pour boire.

– Fergal a dit que tu venais refaire ton budget ?

– C’est réglé. On a rencontré le financier à la Brasserie.

– Tu ne veux pas un financement de vieux Nouveau Russe ?

– C'est la dernière chose que je veux. Je pense qu'il reste trois semaines de tournage.

– Ça ne t'inquiète pas de te faire la fille du *don* ?

– Il n'est pas de la mafia, dément Damien très sérieusement alors qu'elle plaisante. Un oligarque mineur. On s'entend bien, Boris et moi. Je pense qu'il est content que j'occupe sa gamine, en fait.

– Mais tu ne voudrais pas qu'il s'y habitue, hein ?

– Arrête, tu vas me faire peur, confirme-t-il en finissant sa tasse. Mais je m'inquiéterais plus pour toi que pour moi. Travailler avec Hubertus Bigend, c'est déjà effrayant quand tout va bien.

Il se lève, et elle l'imites, prenant son Luggage Label accroché au dossier.

– Tu fais quoi aujourd'hui ?

– On prend un vol Aeroflot pour Saint-Pétersbourg cet après-midi. Il faut que je fasse embarquer le matériel, et les cameramen supplémentaires. Et Marina. C'est un TU 185. Il faut quelques efforts pour faire monter Marina dans un avion russe. Fergal tient le budget d'une main de fer. Il faut que je sorte de tout ça en restant propriétaire de mon film, et ce n'est pas évident. Et toi ?

– Je vais dans un studio de Pilates. Ton vol est à quelle heure ?

– 2 h 25.

– Alors je vous laisse tous les deux. Tu ne m'en veux pas d'être venue, avec ces histoires d'effraction et tout ?

– Il est hors de question que tu partes.

Dehors, sous l'auvent, il lui pose les mains sur les épaules.

– Ça va aller ? Il t'arrive beaucoup de choses, et plutôt bizarres.



– Ça ira. Je suis contente de t'avoir vu.

– Je sais. (Il fait signe à un taxi noir.) Enfin, je veux dire, oui, moi aussi !

Le taxi s'arrête, Damien lui ouvre la portière et lui pose une bise sur la joue. Elle monte, il claque la portière.

– À Neal's Yard, demande-t-elle.

## Gros cons

En sortant du studio Pilates de Neal's Yard, elle essaie de se fondre dans les touristes perdus, mais sait que c'est peine perdue. Comme Magda sortant pour faire circuler quelque micro-mème commandé par Blue Ant, Cayce sait qu'elle est, depuis longtemps, complice. Difficile de dire de quoi, pourtant. Complice de ce qui donne peu à peu à Londres la même consistance que New York ; de ce qui dissout les membranes entre les mondes-miroirs.

Elle sait trop de choses sur les processus responsables du positionnement d'un produit dans le monde, et se trouve parfois à douter qu'on fasse quoi que ce soit d'autre sur Terre. Mais c'est une question d'humeur, et la sienne est mauvaise pour l'instant, quoique en sourdine à cause du retard d'âme. Quelque part, une partie d'elle est tractée, seconde par seconde. En attendant, Cayce doit se contenter de marcher, d'être à Londres et de le faire savoir à son corps.

La pluie s'est arrêtée, mais les façades et les auvents dégouttent encore, perlant sur le Nylon de son Rickson neuf. Sans y penser, elle cherche l'endroit où se trouve

le Scotch. Il n'y en a pas. Pas de trou. Effacement de l'histoire par substitution d'un objet identique.

Elle aimerait que les vies se remplacent aussi facilement. Non, pas tout à fait. Aussi étranges que soient les choses, n'est-ce pas précisément à cause de cette étrangeté qu'une vie est à soi, et non à un autre ? La sienne n'a jamais été tout à fait normale, mais sa texture récente semble appartenir à une autre. Elle n'a jamais vécu de façon à générer des portes coulissantes et des passages secrets. Selon elle, tout cela indique une part de tromperie, un manque fondamental d'honnêteté dont elle se sent éloignée. Elle n'a encore jamais été quelqu'un qu'on cambriole, qu'on suit, qu'on agresse dans la rue. Pendant tout ce temps passé dans les divers secrets du monde, à chasser le cool pour divers fournisseurs, rien de tout cela n'est arrivé. Pourquoi maintenant ? Qu'a-t-elle fait de travers ?

À moins que ce soit le monde qui ait pris un nouveau tournant, radical, après avoir vu tomber ce pétale. Plus rien ne pouvait être pareil. Ce qu'elle attend des paramètres de la vie n'est rien d'autre qu'une illusion, et de plus en plus éloignée de la réalité à mesure qu'elle s'éloigne de cette vitrine de Grand SoHo.

Une halte, pour regarder un anorak Duffer of St. George derrière une vitrine. Troublée par son manque de sérotonine, elle se rappelle soudain la poigne de cet homme derrière elle à Roppongi, et frissonne. Elle n'avait pas encore ressenti la peur, et voilà qu'elle déferle de l'intérieur, froide et dure.

– Il a pris un canard dans la tête.

Enfin, surtout l'autre, en fait. Qui avait pris Cayce elle-même dans la tête, et à beaucoup de nœuds. Accélération très soudaine.

Manger. En cas d'abstinence prolongée : folie. Elle avance jusqu'à trouver un magasin de sandwiches, petits et préglobalisés, mais aussi chics. Après tout, elle est dans Saint Martin's Lane. Elle prend un sandwich baguette étroit, œuf-cruautés, avec une tasse de café filtre. Les porte jusqu'à une petite table près de la vitrine. Elle s'assied là, regardant dehors en mangeant son sandwich.

La première fois qu'elle a vu Covent Garden, il a beaucoup neigé. Elle se promenait main dans la main avec Win. Aujourd'hui, elle se rappelle le silence secret de Londres, l'incroyable absence de bruit, la neige crissant sous ses pas et le bruit des sections trapézoïdales de neige fondue tombant des câbles électriques au-dessus de leur tête. Win lui avait expliqué qu'elle voyait Londres telle qu'elle était autrefois : toutes les voitures rangées, et les éléments modernes recouverts de blanc. On y distinguait alors la silhouette d'une chose plus ancienne. En ce jour d'enfance, elle avait vu que Londres n'était pas faite d'immeubles côte à côte, comme elle concevait les villes en Amérique. C'était un vrai labyrinthe tout d'une pièce, une structure vivante (puisqu'elle continuait de grandir) de brique et de pierre.

Le mobile Blue Ant sonne, dans le sac Luggage Label. Contrariée de l'avoir laissé en mode sonnerie, interrompant sa rêverie, elle le sort. Sans doute Boone.

- Allô ?
- Cayce. Comment allez-vous ? Vous avez dormi ?
- Bigend.
- Oui.
- Où êtes-vous ?
- Saint Martin's Lane.

– Tout près, donc. Venez à Blue Ant. Il faut qu'on parle.

Son instinct professionnel l'empêche de grogner, in extremis.

– Quand ?

– Dès que vous pouvez.

– Je prends mon petit déjeuner.

– Alors quand vous aurez fini. J'envoie la voiture.

– Non. Ça me fera du bien, de marcher.

Et il lui faut autant de temps que possible pour se préparer à cette entrevue.

– Dès que vous pouvez.

Il raccroche. Et le téléphone sonne, immédiatement.

– Allô ?

– Parkaboy. Où es-tu ?

– Saint Martin's Lane.

– Londres ? Il faut que je te parle. On a un problème. Avec Judy.

– Judy ?

– Judy Tsuzuki. Keiko.

– La fille de la photo.

– Tout entière. Elle boit un peu, après le travail. Alors elle est allée voir Darryl. Darryl n'est pas très doué, niveau filles. Alors il lui donne à boire, et essaye de l'impressionner avec son gros engin. Son ordinateur, je veux dire. Ça ne marche pas, donc il montre à quel point il est doué en langues. Il parle de l'effet de la photo sur le pauvre type au Japon. Il lui lit une partie des e-mails de Taki. Elle s'énervait comme pas permis, du haut de son mètre soixante-quinze dans sa minijupe en cuir. Parce que c'est un gros con de faire ça à ce Japonais, ce type qui lui dit des choses qu'aucun autre ne lui a jamais dites...

– Mais il la prend pour une écolière !  
– Je sais, mais elle a un peu bu, alors Darryl est un gros con...

– Toi aussi tu es un gros con. Et moi aussi, pour vous avoir suivis dans cette affaire.

Deux dames âgées, britanniques en diable, la regardent en entrant puis détournent la tête.

– On discutera métaphysique plus tard, Cayce. Le problème, c'est que Judy s'en veut, pour le type. Elle est en rogne après Darryl, et par extension après nous. Elle veut répondre. Lui envoyer d'autres photos, en pièce jointe, pour lui faire plaisir. C'est ce qu'elle dit, et si Darryl ne l'aide pas, elle ira voir le journaliste du *Chronicle* avec qui elle sortait avant, pour lui parler d'un hacker de Mission qui embobine un pauvre Japonais – parce que ce Japonais sait un gros truc sur le Film du Net.

– Elle sait que c'est à propos de ça ?

– Tout, vu les traductions des e-mails de Taki. Elle les a prises à Darryl pour les lire elle-même.

– Bon, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

– Comment on s'en débarrasse ? Dis-le-moi.

– On ne peut pas. Il ne faut pas. Laisse-la écrire à Taki.

– Tu es sérieuse ?

– Bien sûr. Essaie de faire en sorte qu'elle reste dans son personnage, si tu veux garder la filière. Souviens-toi, Taki est amoureux de celle dont tu lui as parlé.

– J'avais peur que tu me dises ça. En fait, j'en suis à peu près arrivé à la même conclusion. Mais j'ai horreur de perdre le contrôle comme ça. Tu vois ce que je veux dire...

– De toute façon, tu n'as dû avoir qu'une illusion de contrôle, depuis le début.

– Avec un gros con du calibre de Darryl, c'est certain. Et de ton côté, avec le truc en T?

– On s'en occupe.

– Qui ça?

– Des amis d'un ami. Je ne sais pas vraiment.

– Ça va, toi? Tu as l'air claquée.

– C'est le cas, mais ça va.

– On se rappelle. Salut.

Elle raccroche le téléphone, et se demande qui est Parkaboy. À part Parkaboy, bien sûr. Un ascète, théoricien obsessionnel du Film. Que fait-il en dehors de cela? Elle n'en sait rien, ni à quoi il ressemble, ni comment il s'est consacré à la découverte de tous les aspects du Film. Mais à présent, pour une raison qu'elle ne comprend pas trop, l'univers de F:F:F se concrétise. Se matérialise dans le monde. La Barbie Vénère® nippon-textane de Darryl Musashi en semble un très bon exemple.

Mais elle est contente que quelqu'un d'autre regrette ce qu'ils ont fait à Taki.

Le téléphone sonne de nouveau quand elle approche de Blue Ant.

– Où êtes-vous?

– Presque arrivée. Deux minutes.

Il raccroche.

Elle avance, dépasse la vitrine d'une galerie où une forme bleue au centre d'une toile abstraite lui rappelle le T-bone de Taki. De quoi s'agit-il? Pourquoi l'enterrer dans cet éblouissement de la caméra? Qu'y a-t-il d'autre de caché dans les autres segments?

Alors qu'elle tend la main pour sonner sur l'intercom Blue Ant, la porte s'ouvre sur un brun portant des lunettes de soleil, le nez bandé avec soin dans un

plâtre facial couleur chair. Il se fige un instant, fait une drôle de petite danse d'évitement, puis repousse le bras qu'elle tend pour partir en courant dans la direction d'où elle vient.

– Eh! fait Cayce, rattrapant la porte avant qu'elle se ferme, les cheveux hérissés sur la nuque.

Elle entre.

– On vous attend à l'étage, dit la jeune réceptionniste, souriant, un brillant sur la narine.

– Gros con, dit Cayce en se retournant vers la porte. Qui c'était, le type qui vient de partir?

La fille paraît perplexe.

– Le nez bandé.

– Ah. Franco. Le chauffeur de Dorotea, de chez Heinz & Pfaff. Il a eu un accident.

– Elle est ici?

– Elle vous attend, sourit la fille. Troisième étage.



## Chypre

Bernard Stonestreet, étrangement amer et distrait, ouvre la porte de l'escalier quand elle atteint le troisième étage. Sa touffe de cheveux en bataille et son costume noir froissé avec soin lui rappellent trop clairement sa dernière visite.

— 'jour, dit-il avec une confusion passagère. Tiens, je me demandais où tu étais. Rendez-vous avec Hubertus et Dorotea ?

— On dirait.

— Tout va bien ? demande-t-il, apparemment alarmé par son ton de voix.

— Le bonheur, lâche-t-elle sans presque desserrer les dents.

— C'est étonnant, hein ? Dorotea, je veux dire, ajoute-t-il d'une voix un peu plus basse, bien qu'il n'y ait personne pour les entendre.

— Comment ça ?

— Il l'engage comme liaison client pour les graphismes. Tout à fait contraire à la façon dont il s'était structuré au départ. Il avait toujours insisté pour que les designers travaillent en prise directe avec le client. Enfin, bien sûr, elle a de l'expérience.

La bouche de Bernard s'étrécit à mesure qu'il parle.  
Il hausse les épaules noires de la veste.

– Elle a donné son préavis à Heinz – ce matin.

– Quand l'a-t-on engagée ?

– Ce matin, répond Stonestreet, surpris. On vient tout juste de me l'apprendre.

– Où sont-ils ?

– Dans la pièce où on faisait réunion. Là, précise-t-il en indiquant une porte.

Elle passe devant lui.

Ouvre cette porte.

– Bonjour !

Bigend est assis à la place que Stonestreet occupait, la dernière fois, au bout de la table. Dorotea est à sa gauche, près de la porte, plus près de Cayce. Boone en face d'elle.

Ni Boone ni Dorotea ne parlent.

Cayce referme la porte derrière elle, d'un geste brusque.

– Cayce... commence Bigend.

– La ferme.

Ce n'est pas une voix que Cayce a souvent employée, mais elle fait partie de son caractère. Elle n'est pas surprise.

– Cayce... tente Boone.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Hubertus commence à ouvrir la bouche.

– Vous venez vraiment de l'embaucher ?

– Je comprends que vous soyez en colère. C'est normal, dit Dorotea avec un calme olympien.

Elle porte des vêtements légers, d'un gris très sombre, mais ses cheveux sont aussi tirés que d'habitude.

– L'homme qui a essayé de m'attaquer à Tokyo..., commence Cayce en se tournant vers Bigend.

– Franco, interrompt Dorotea en douceur.  
– Ta gueule !  
– Le chauffeur de Dorotea, confirme Bigend comme si cela expliquait tout.

Cayce trouve qu'il paraît encore plus satisfait que d'habitude.

– Son homme de main, corrige Cayce.  
– Et qu'a fait ce pauvre Franco quand il vous a croisée ? demande Dorotea.

– Il a couru.  
– Terrifié, confirme Dorotea. Les docteurs à Tokyo lui ont dit que si vous aviez été deux centimètres plus petite, vous auriez pu le tuer. Le cartilage de son nez aurait pu s'enfoncer dans ses lobes frontaux, si c'est bien le terme. Il est en état de choc, il a deux yeux au beurre noir, il respire par la bouche et il faudra sans doute une opération chirurgicale.

C'est autant la légèreté de ton de Dorotea que ce qu'elle annonce qui fait taire Cayce.

– Il ne conduit plus, conclut-elle. En tout cas, pas pour moi.

– Alors il agresse des gens ?

Mais ce n'est plus la même voix. Elle est de retour à la normale. Dommage.

– Je suis confuse, dit Dorotea. Si j'avais été là, rien ne serait arrivé. Franco n'est pas si violent, en temps normal, mais quelqu'un exigeait des résultats.

Elle ne hausse pas vraiment les épaules, mais donne l'impression de l'avoir fait.

– Cayce, dit Hubertus. Je sais que vous êtes énermée, mais voulez-vous vous asseoir, par pitié ? Nous venons d'avoir un entretien merveilleusement fructueux. Nous avons tout mis à plat. Dorotea sait beaucoup de choses sur ce qui se passe, et apparemment

tout vous concerne directement. Très directement, puisque ses rapports avec vous remontent bien avant le projet Heinz & Pfaff. Ou du moins nos réunions ici. Asseyez-vous.

Boone, remarque Cayce avec rancœur, paraît attentif mais tout à fait neutre, assis dans son vieux manteau noir. Il affecte un visage impassible, digne d'un Chinois. Il pourrait aussi bien se mettre à siffler.

Cayce se sent prendre une décision, sans savoir trop laquelle. Tire une chaise en bout de table et s'assied, sans mettre les jambes sous la table. Si elle a besoin de se lever et de partir, ça fera toujours un mouvement de moins.

– Boone, reprend Bigend, a décidé qu'il était nécessaire de me parler de vos interactions avec Dorotea. Ce que vous saviez, et ce que vous supposiez.

– Supposiez ?

– Avec justesse, à chaque fois.

Bigend se renforce dans sa chaise. Il a besoin du Stetson, à présent. Il commence à jouer le rôle de celui qui en a un.

– Elle s'est montrée très grossière, très hostile, elle a bien brûlé votre blouson, et elle a envoyé Franco et son associé pour cambrioler l'appartement de votre ami et installer un mouchard de saisie sur l'ordinateur qui s'y trouve. Elle vous a délibérément exposée à une image qui, elle le savait, vous mettrait mal à l'aise au cours de votre deuxième réunion ici, et elle a bien laissé un jouet, censé vous effrayer de nouveau, à l'appartement de votre ami. Le téléphone de votre ami est également sur écoute, d'ailleurs, et Franco vous a suivie plusieurs fois, y compris lors de votre première promenade avec Boone. Et bien sûr à Tokyo.

Cayce lance à Boone un regard qu'elle espère signifier « On en reparlera quand ce sera fini ». Puis elle revient à Bigend.

— Et ? Pourquoi, Hubertus ? Sachant tout cela, vous l'engagez ?

— Oui, opine Bigend avec patience. Parce que nous avons besoin d'elle avec nous. Et maintenant, nous l'avons.

Il regarde Dorotea.

— Cayce, explique cette dernière. C'est purement une question de carrière pour moi. (Elle met sur « carrière » l'accent qu'on aurait pu autrefois mettre sur « religion ».) C'est pour Blue Ant que je dois travailler. Hubertus le sait.

— Mais, Hubertus, interroge Cayce... Et si Dorotea était...

— Oui ? encourage-t-il, penché en avant, paumes sur la table.

— Une putain de menteuse ?

Bigend glousse. Un son très alarmant.

— Eh bien, répond-il, après tout, nous faisons de la publicité. Mais vous parlez de loyauté, pas d'honnêteté. Et j'ai une foi simple, mais forte, en la fiabilité de Dorotea... ne serait-ce que par égoïsme, pour le bien de sa carrière.

Bigend s'est tourné vers Dorotea, avec une expression soudain glaciale.

À contrecœur, Cayce admet qu'il a sans doute raison.

Il achète l'allégeance de Dorotea avec la seule chose que personne d'autre ne peut lui offrir : un poste à ascension potentiellement rapide chez Blue Ant. Et quand Cayce comprend cela, elle est soudain prise d'une grande curiosité quant à ce que Dorotea sait.

Alors elle se tourne vers l'Italienne, ignorant Boone de façon ostentatoire, et attaque :

– Alors dites-moi ce qu'Hubertus pense que je trouverai si intéressant.

– J'aime bien votre blouson. Il est neuf? demande Dorotea.

Et Cayce pensera ensuite que Franco, juste à ce moment, a failli ne pas être le seul à manquer de se retrouver le cartilage dans le cerveau. Mais Dorotea est hors de portée immédiate, et Cayce refuse de mordre à l'hameçon.

Dorotea sourit.

– Il y a trois semaines, commence-t-elle, j'ai répondu à un appel à Francfort, de la part d'une personne à Chypre. Un Russe. Avocat spécialisé dans les impôts, a-t-il dit. Au début, j'ai eu l'impression que ça pouvait être un contrat pour Heinzl, mais il est vite devenu évident qu'il s'intéressait à mon ancien secteur d'activité.

Elle soulève un sourcil à l'attention de Cayce.

– Je suis au courant.

– Il voulait que quelqu'un devienne suffisamment mal à l'aise pour ne pas accepter un certain poste dans une certaine compagnie. Celle-ci. Et vous, bien sûr, êtes cette personne, précise Dorotea en posant les mains sur ses genoux. Il est venu de Chypre le jour même, s'il était bien de là-bas, et nous nous sommes rencontrés. Il m'a dit alors qui vous étiez, et bien sûr je m'en doutais un peu vu mes connaissances du milieu. De ce milieu. Il était au courant de mon passé, et de ma position vis-à-vis de Blue Ant. Je l'ai noté prudemment.

– Il était russe?

– Oui. Vous connaissez Chypre?

– Non.

– C'est un paradis fiscal, pour les Russes. On ne s'occupe presque que d'eux. Ils sont nombreux, sur place. On me donna des renseignements sur vous, et une certaine paie.

– Dorotea, intervient Boone. Je n'ai pas voulu vous interrompre, quand vous nous expliquiez cela la première fois, mais quelle forme ce paiement a-t-il pris ?

– Dollars US.

– Merci.

Boone redevient silencieux.

– Quelles informations ? demande Cayce.

– Quand avez-vous cessé de voir Katherine McNally ? rétorque Dorotea.

– En février.

Cayce répond automatiquement, et se sent se crispier.

– Mon Russe de Chypre m'a donné des copies dactylographiées de ce qui était sans doute ses notes.

Katherine prenait effectivement des notes en sténo, pendant les séances.

– C'est là que j'ai appris votre sensibilité à...

– Pas besoin d'en parler, coupe Cayce.

Sa thérapeute aurait-elle pu la trahir de la sorte ? Katherine avait quelques doutes quand Cayce avait mis fin à l'analyse, certes, mais elles avaient trouvé un accord, et s'étaient séparées en bons termes. Katherine voulait travailler sur Win, et sa disparition, mais Cayce était en train de faire face à ces problèmes, et ne voulait pas encore en parler.

– Je n'arrive pas à croire que Katherine...

– Ce n'est sans doute pas le cas, contra Dorotea comme si elle lisait dans ses pensées. Cet homme de Chypre, vous ne devez pas connaître son genre.

Moi oui. Il y a au moins autant de chances qu'il ait envoyé quelqu'un dans le cabinet de cette femme à New York pour photographier les documents. Elle n'en aura rien su.

– Notez bien, intervient Bigend, qu'il est impossible de dater cet événement. Si vous avez arrêté de la voir en février, ces documents ont pu être obtenus n'importe quand après cela, jusqu'à leur prise de contact avec Dorotea.

Cayce regarde tour à tour les trois personnes présentes.

– Et votre... mission ? demande-t-elle sans trouver le mot qu'elle cherche.

– Vous mettre suffisamment mal à l'aise pour que vous quittiez Londres. Si possible, que vous évitiez à l'avenir Blue Ant, et notamment Hubertus. Je devais également veiller à faire installer le logiciel qu'ils me remirent sur l'ordinateur de votre ami, et suivre vos déplacements à Londres.

– Ils ont insisté pour que Dorotea leur rende le logiciel qu'ils lui ont donné à installer. Malheureusement, elle l'a fait, précise Boone.

– Donc, Franco est allé chez Damien, a mis quelque chose sur l'ordinateur. Et pour les Salopes Asiatiques ?

– Les Salopes... ?

Dorotea écarquille les yeux, sans comprendre.

– Et il vous a appelée ? Pour dire que c'était fait...

– Comment le savez-vous ?

– Il a utilisé le téléphone de Damien.

Dorotea lâche quelques mots, sans doute obscènes, en italien.



Le silence s'installe, et tous se regardent en chiens de faïence.

– Quand ils ont appris que vous alliez à Tokyo, continue Dorotea, je crois qu'ils se sont emballés. Ils ont insisté pour que je vous y couvre. Avec mes responsabilités envers Heinz, je ne pouvais pas partir. Donc, j'ai envoyé Franco et Max.

– « Ils » ? Qui ça, « ils » ?

– Je l'ignore. Je ne communique avec eux que via ce Russe. Il doit bien travailler pour quelqu'un. Il voulait ce que vous pourriez obtenir de la personne que vous étiez censée rencontrer.

– Mais comment savaient-ils... ?

– Ça, c'est à moi de le découvrir, intervient Boone.

– Mais Pamela Mainwaring ne travaille plus pour nous, dit Hubertus.

– Elle n'a pas fait d'histoire.

– Et à présent, ajoute Hubertus en se levant, si Boone et vous voulez bien nous excuser, je veux présenter Dorotea aux designers avec qui elle va travailler.

Laissant Cayce et Boone en tête à tête.

Starbucks est un endroit étrange, pour être en colère. Justement, elle est assise dans un des nombreux relais de la marque près de Blue Ant, exactement sous les mêmes lampes imitation pendule de Murano qu'ils ont à New York.

Boone et elle ont réussi à s'y rendre avec une sorte de négociation très tendue et principalement non verbale. Cayce ne voulant pas rester chez Blue Ant une seconde de plus que nécessaire, et à présent il attend leur commande au même genre de comptoir arrondi qu'ils ont tous.

Le décor appelle une sorte de neutralité émotionnelle, un aplanissement de l'affect. Elle sent que cela la calme déjà (bien que ce puisse être un simple effet de sa familiarité). Mais ensuite, il se retrouve à côté d'elle, et pose leurs cafés au lait sur la table.

– Alors, pourquoi Starbucks ne vous fait-il rien, demande-t-il, si c'est l'excès de logos qui déclenche tout?

Elle le foudroie du regard, muette de colère contre lui.

– Vous avez l'air énervé, remarque-t-il en s'asseyant face à elle.

– Je le suis. Oublions qu'Hubertus s'est arrangé avec Dorotea. Et que Dorotea a les notes de ma thérapeute. Je me demande si je peux travailler avec vous.

– Je pense que je vous comprends.

– Je n'ai pas aimé que vous racontiez tous ces bobards à Bigend dans la voiture...

– Désolé. Je me suis laissé emporter. Mais j'étais furieux qu'il se comporte de la sorte. Et je pensais que vous l'étiez aussi.

Et c'était bien le cas, d'ailleurs.

– Et maintenant, vous lui avez dit ce que je pensais que Dorotea manigançait. Sans me consulter. Je l'avais partagé avec vous, mais pas avec lui.

– Je pensais que vous dormiez.

– Vous auriez dû m'appeler !

– Et je savais que Franco et Max étaient dans une voiture à surveiller l'appartement de votre ami.

– Vraiment ? Quand ?

– Quand j'ai fait un tour ce matin pour jeter un œil.

– Vous avez fait ça ? Pourquoi ?

– Pour voir si tout allait bien.

Elle le fixe.

– C'est là que j'ai appelé Bigend pour lui raconter ce qui se passait, et que je pensais que ces types travaillaient pour Dorotea. Il l'a appelée. Elle était à Londres, et Bigend le savait. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais en moins de dix minutes, Franco était au téléphone, et les deux types ont filé. Je suis resté un peu, et puis je me suis dit que tout se passerait bien pour vous. Puis j'ai retrouvé Bigend à l'hôtel pour un

petit déjeuner très matinal. Dorotea est passée prendre un café.

– Vous n’avez pas du tout dormi ?

– Non.

– Et vous étiez là quand ils se sont arrangés avec Dorotea ?

– J’étais là quand ils ont négocié les points de détail de l’accord qu’ils ont passé au téléphone. J’étais là pour entendre son histoire, mais je sais que Franco et Max étaient sur le chemin du retour presque dès que vous avez demandé un billet à Mainwaring. En fait, ils nous ont suivis depuis l’aéroport. Hubertus ne s’en est pas rendu compte, d’ailleurs. Il ne se préoccupe pas de ce genre de détail.

Elle commence à comprendre que s’il a trahi sa confiance, auprès de Bigend, c’était pour qu’elle soit en sécurité. Seulement pour cela. Pourtant, elle ne se sent toujours pas en sécurité.

– Et si elle ment ? Si elle travaille encore pour... ce Russe, là.

– C’est possible. Hubertus est joueur. Très méthodique, à sa façon, mais quand même joueur. Il compte sur le fait qu’il la comprend mieux que les autres. Que ces Russes, là, ces Chypriotes, je ne sais pas quoi, ils ne peuvent sans doute lui offrir que de l’argent. Ou, comme Bigend l’a suggéré en me disant ce qu’il trafiquait, ils pourraient la retourner une deuxième fois, très facilement, avec une menace.

– Comment cela ?

– Elle ne pourrait pas profiter de sa carrière à six pieds sous terre.

– Vous n’en faites pas un peu trop ?

– Les gens qui font engager des espions industriels par des Russes de Chypre peuvent avoir le sens

du geste qui fâche. Surtout s'ils sont eux-mêmes russes.

– Elle est encore en contact avec eux? De qui s'agit-il? Vous êtes sûr qu'ils sont russes?

– Elle a parlé à son interlocuteur la nuit dernière. Mais pour l'instant, elle évite tout contact.

– Pourquoi avez-vous utilisé le pluriel, tout à l'heure? « Ils »?

– Elle a l'impression qu'il s'agit d'une organisation quelconque. Elle n'a rencontré que le Russe, mais elle a parlé avec plusieurs autres personnes au téléphone. Pour faire son rapport, en gros. Elle pense qu'ils sont soit tous russes, soit qu'ils travaillent pour eux.

Elle réfléchit, pour tenter d'absorber les données les plus récalcitrantes. Pas évident.

– Et ils sont au courant de votre existence?

– Seulement par le micro dans le téléphone de votre ami. Donc, ils savent seulement qu'Hubertus voulait qu'on se rencontre. Ils nous ont photographiés, près du canal. Et ils doivent savoir que c'était moi sur le scooter, à Roppongi. Sauf bien sûr si vous en avez parlé à quelqu'un d'autre sur le téléphone de l'appartement.

– Non. J'en suis sûre. Et mon mobile? Si Pamela travaillait pour Dorotea...

– Dorotea assure que non. Ils n'avaient pas le temps. Mainwaring a pris le téléphone dans la réserve que Blue Ant garde pour ce genre de situation. Dorotea aurait aimé s'en occuper, mais elle n'a pas eu le temps. Votre iBook a été acheté juste à côté d'ici, par le gosse qui fait leur maintenance technique, et je lui ai parlé. Il l'a déballé, a vérifié que tout fonctionnait, a chargé les documents qu'Hubertus voulait vous donner, et l'a remis à Mainwaring pendant qu'elle partait. Et je n'ai

rien trouvé en l'examinant, à Tokyo. Qu'est-ce qu'elle vous a donné d'autre ?

– Rien. Si, se souvient-elle : une carte de crédit Blue Ant. Visa.

– Alors ils ont sans doute le numéro. À votre place, j'en demanderais une nouvelle.

– Le type qui a voulu me prendre mon sac, à Tokyo...

– Franco. Un maillon faible potentiel.

Il tire un téléphone de sa poche et vérifie l'heure à l'écran.

– Mais pour l'heure, il va à Heathrow, prendre l'avion vers Genève. Aux frais de Bigend. Il va récupérer, et se faire examiner le nez gratuitement par un chirurgien suisse très, très cher. En touche, et bien payé pour se taire. L'autre type passe deux semaines à Cannes, avec une jolie prime. Comme ça, ils risquent moins de parler aux Chypriotes ou à qui que ce soit. Normalement. Un mercenaire, c'est toujours un risque pour celui qui l'engage.

– Et que va dire Dorotea au type de Chypre ?

– Que Bigend l'a embauchée. Pas moyen de le cacher. Le communiqué de presse est déjà lancé. Ils se diront sans doute qu'il l'a achetée, mais c'est la règle avec les gens comme Dorotea.

– Et son téléphone, celui sur lequel Bigend l'a appelée ? Comment savez-vous qu'il n'avait pas de micro ?

– Il le lui a donné lui-même, à un moment ou à un autre, et lui a dit de ne pas l'utiliser, juste de le garder chargé et allumé, au cas où il aurait besoin d'elle. Mais le problème avec les portables, ce n'est pas de savoir si le téléphone a un micro, mais si quelqu'un a votre

fréquence. Ce n'est pas sécurisé du tout, ces trucs-là. Sauf si vous êtes crypté.

– Et vous êtes venu jusque chez Damien à une heure du matin pour savoir si j'allais bien ?

– Je n'arrivais pas à dormir.

– Merci, dit-elle en reposant son café.

– On est quittes ? Vous pensez qu'on pourra travailler ensemble ?

– Seulement si vous me tenez au courant de tout, dit-elle en le regardant dans les yeux. Il faut que je sache ce que vous préparez. C'est possible ?

– Dans certaines limites pratiques.

– C'est-à-dire ?

– Je pars pour Columbus, Ohio. Ce soir. Si j'ai de la chance, je ne pourrai sans doute pas prendre le risque de vous dire ce qui se trame. Il faudra peut-être lire entre les lignes jusqu'à ce qu'on se recroise.

– Il y a quoi, à Columbus ?

– Sigil Technologies. Ils font du filigrane pour toutes sortes de médias digitaux. Le site Web fait bien attention à ne pas dire qui sont leurs clients, mais des amis à moi m'ont dit qu'il y a des gros noms.

– Vous pensez que c'est eux qui ont fait celui du Film ?

– On dirait. J'ai envoyé le numéro de Taki à un ami de Rice. Une fois qu'il a su ce qu'il cherchait, il a pu essayer une autre approche. Effectivement, ce numéro est bien encrypté dans le segment soixante-dix-huit. Mais la façon de faire est apparemment typique, et semblerait indiquer une certaine école de pensée. Et une grande partie de ladite école de pensée s'est retrouvée à Sigil Technologies.

– Et que ferez-vous en arrivant là-bas ?

– Du contact. Ingénierie sociale.

- Vous êtes doué pour ça ?
- Dans certains contextes, confirme-t-il en buvant son café.
- Vous avez envoyé le T-bone de Taki à votre ami ?
- Oui. Avec ce qu'il a appris sur le soixante-dix-huit, il peut essayer plusieurs choses. Cela pourrait relier chaque segment à un point de la carte. Si c'est bien une carte.
- On dirait bien. Je connais quelqu'un, dit-elle en pensant à Darryl, qui va essayer un *bot* de recherche de cartes. Si ça vient d'une vraie ville, on pourrait avoir un renseignement concret.
- Super. Mais pour l'instant, ce que je cherche, c'est la nature de l'implication de Sigil. Est-ce qu'ils reçoivent chaque segment, rajoutent le filigrane et le renvoient ? Dans ce cas on pourrait sans doute apprendre d'où ça vient, ou au moins où ils le renvoient. Et dans ce cas, on tient votre auteur.
- Ils seraient obligés de le regarder, pour insérer le filigrane ?
- Je ne pense pas, mais j'aimerais bien en être sûr.
- Comment comptez-vous faire ?
- Je vais arriver chez eux en tant que représentant d'une petite compagnie très prospère, qui a depuis peu besoin d'un filigrane digital invisible. Ce sera un bon début. Pourquoi voulez-vous savoir s'ils le regardent ?
- Il y a des filmeux partout. Ou quelqu'un faisant ce travail pourrait le devenir, par exposition au Film. Si ça se trouve, il y a déjà quelqu'un qui sait ce que nous cherchons.
- Peut-être. Mais pour le savoir, il faudrait communiquer à grande échelle, non ?
- Il a raison.



Il vérifie une nouvelle fois l'heure sur son téléphone.

– Il faut que je file.

– Où ça ?

– Chez Selfridge's. J'ai besoin d'un costume, rapidement.

– J'ai du mal à vous imaginer en costume.

– Pas la peine, dit-il en se levant, sa petite valise de cuir déjà en main. Vous avez peu de risque de me voir un jour en porter un.

Il sourit.

Et quelque chose en elle répond : « Mais je suis sûr que ça vous irait très bien. » Et rougit. À son tour, elle se lève, très mal à l'aise.

– Bonne chance dans l'Ohio, dit-elle en tendant la main.

Il la serre plus qu'il la secoue, et se penche dans le même temps pour lui faire une bise légère sur la joue.

– Prends soin de toi. Je t'appelle.

Elle le regarde partir, frôlant de peu une fille en pantalon de parachute Maharishi brodé de tigres sur les jambes. Celle-ci se retourne et, voyant l'expression de Cayce, quelle qu'elle soit, lui sourit et cligne de l'œil.

Finalement, elle a passé plus de temps que prévu à faire le ménage dans l'appartement de Damien. Mais elle continue, sûre que le travail manuel et l'effort nécessaire à cette entreprise font un peu progresser le retour de son âme. On a déballé ici plusieurs caméras vidéo, laissant le salon jonché d'abstractions et d'innombrables chips en polystyrène blanc, de sachets plastique déchirés et froissés, d'étuis refermables, de sacs, de garanties et de manuels d'instruction. On dirait qu'un enfant gâté a traversé en tornade une pile de cadeaux très chers. Ce qui n'est pas loin de la vérité. Ça dépend de la façon dont on voit Damien.

Des bouteilles de bière, une soucoupe ayant servi de cendrier improvisé pour Marlboro avec rouge à lèvres, des assiettes sales avec des restes de tandoori, une petite culotte apparemment très chère qu'elle jette avec joie, idem pour divers articles de maquillage qui traînent dans la salle de bains. Elle change les draps sur le lit de Damien au rez-de-chaussée, redresse la manique géante, fait les poussières, et même un passage avec un aspirateur allemand, vertical et rouge, qui n'a jamais dû servir.

Remonte pour voir ce qu'il y a à faire, et un grand marteau d'épuisement lui tombe dessus, comme dans un dessin animé. Elle s'effondre dans la douceur offerte du futon.

Quand elle se réveille, le téléphone sonne en bas, et la lumière du dehors a changé. Elle regarde sa montre, voit qu'il est huit heures plus tard.

Elle entend le téléphone arrêter de sonner, puis recommencer.

Elle finit par décrocher. C'est Magda, qui lui demande si elle veut dîner avec elle.

Ne pensant retrouver que Magda, elle voit aussi Voytek et le grand Africain quand elle arrive au point de rendez-vous convenu, près de la station. Tous lui paraissent de merveilleusement bonne humeur, mais c'est sans doute parce qu'ils ne sont pas en décalage horaire et n'ont pas une vie aussi compliquée que la sienne. Ngemi en particulier, engoncé dans son manteau étroit de faux cuir noir, sourit de toutes ses dents. Elle apprend pourquoi quand ils entrent dans un restaurant grec, un peu après la station.

Il a vendu les calculateurs qu'elle avait vus près de Portobello, à l'envoyée attendue du même collectionneur japonais, pour ce qui semble être une somme tout à fait honnête. Il a l'air d'un homme dont la cause vient de l'emporter alors que tout était perdu. Il soupire néanmoins à un moment.

— À présent, je dois aller à Poole, pour les prendre à Hobbs.

Elle se rappelle l'homme désagréable avec la petite voiture sale.

— Je ne l'aime pas, dit Magda, brusquement, et surtout à l'attention de Voytek.

– C'est un homme brillant, répond celui-ci avec un haussement d'épaules.

– Un vieil espion horrible et alcoolique.

Sensibilisée à des mots comme « espion », Cayce le remarque mais l'oublie presque immédiatement.

Le restaurant qu'ils ont choisi est petit et accueillant, et précédait sans doute la Croisade des Enfants. Avec ses murs blancs, ses traces de bleu d'Égée et sa cohue de touristes grecs, il rappelle à Cayce ce qu'elle avait ressenti en entrant dans un restaurant chinois à Roanoke, Virginie.

– J'adore ta coupe, lui dit Magda tandis qu'on verse du retsina. Tu te l'es fait faire à Tokyo ?

Sa sincérité est évidente.

– Merci. Oui, c'est ça.

– Mais tu n'y es restée que si peu de temps.

– Oui. Le boulot. (Cayce étouffe un bâillement qui paraît surgir de nulle part.) Pardon.

– Tu ne t'es pas encore recalée sur le fuseau de Londres ? Tu dois être épuisée.

– Je pense que j'ai mon propre fuseau horaire, maintenant, plaisante Cayce. Mais je ne sais pas à quel pays il correspond.

Ngemi aborde la dévaluation du yen, comme si cela pouvait affecter ses affaires, et cela mène à une conversation sur un copain de classe de Magda qui s'est récemment fait engager par des Japonais. Il fait partie d'une équipe qui concevra les vêtements des personnages d'un nouveau jeu vidéo. Ngemi et Voytek ont du mal à y croire. Mais Cayce leur assure que c'est tout à fait normal. En fait c'est un aspect en pleine expansion de l'industrie du design.

– Mais ils ne portent pas de chapeau, ces personnages animés, se plaint Magda en remplissant de

nouveau son verre et sourcillant à son âpreté. Ils ont tous des coupes de cheveux... exactement comme la tienne !

Elle est ficelée dans un corset de cuir, d'une couleur appelée Turbo Blue, plus généralement utilisé pour les grands appareils électriques dans les usines. Son fard à paupières est assorti.

– La vie est plus difficile pour les artistes sérieux, reconnaît Voytek, qui paraît morose. Le temps c'est de l'argent, mais l'argent aussi c'est de l'argent.

– Tu vas l'avoir, ton échafaudage, assure Magda. Tout va bien se passer.

Elle explique à Cayce que son frère, ayant réuni près de trois cents ZX 81, se trouve face à la tâche titanesque de modifier chacun de leurs boîtiers pour permettre une connexion quelconque, chacune devant être soudée avec précision dans les circuits du Sinclair. Voytek écoute avec attention, satisfait d'entendre sa sœur narrer les tribulations d'un artiste sérieux.

Il crée, comprend peu à peu Cayce, une sorte d'évolution – une machine à connexion primitive. Il la dessine sur une serviette : une représentation d'une grille à trois dimensions, qui sera fabriquée avec des tubulures d'échafaudage achetées d'occasion par Ngemi dans Bermondsey. Elle regarde les lignes d'encre baver dans le papier, s'élargir, et pense à Taki, dans ce petit bar de Roppongi.

C'est un échafaudage très rouillé, taché de peinture, lui a assuré Ngemi, exactement ce qu'il lui faut pour la texture de la pièce. Mais s'il doit effectuer lui-même chaque modification, il va lui falloir des semaines voire des mois de travail. L'échafaudage n'est pas cher, mais pas gratuit non plus. Il faut le transporter, le mesurer, le scier, l'assembler, sans doute le re-scier,

puis l'assembler de nouveau, puis l'entreposer quelque part jusqu'à ce qu'il trouve une galerie.

– Il faut trouver un mécène.

Cayce pense à Billy Prion mais se retient de dire qu'elle l'a vu à Tokyo et sait qu'il est occupé.

– Quand tu nous as rencontrés, dit Ngemi à Cayce, on avait l'impression que les problèmes d'argent de Voytek allaient être réglés. Mais hélas, non. Finalement, non.

– Pourquoi ça ? demande Cayce, sachant qu'on la prépare peu à peu à prendre le rôle de mécène.

– Ni Hobbs ni moi n'avons eu quoi que ce soit d'assez spécial pour intéresser le collectionneur japonais. Mais en combinant notre stock, nous pourrions employer la psychologie du « lot ». Les collectionneurs ne réagissent pas pareil, dans ce cas. « Konvolut », en Allemand. J'aime ce mot. Les collectionneurs l'abordent différemment, se prennent à l'appât eux-mêmes. Ils veulent croire qu'il y a un trésor caché. (Il sourit, son crâne noir et rasé reflétant la lumière des bougies.) Mais si la vente avait eu lieu, je comptais avancer à Voytek ce qu'il lui faut pour ses échafaudages.

– Mais vous n'avez pas dit que tout s'était arrangé entre-temps ?

– Si, admet Ngemi avec une fierté discrète. Mais maintenant, je m'arrange pour acheter le Wang de Stephen King.

Cayce le regarde fixement.

– La provenance, assure Ngemi, est immaculée. Le prix élevé, mais à mon sens raisonnable. Un machin énorme, l'un des premiers traitements de textes dédiés. Rien que pour les frais de port, il faudra plus que le prix des échafaudages.

Cayce opine.

– Et maintenant, il faut que je m'arrange avec Hobbs Baranov, continue Ngemi avec moins d'entrain. Et il a encore une de ses crises.

– S'il ne faisait pas sa crise quand je l'ai vu, je ne voudrais pas le voir quand il est de sale humeur.

– Hobbs voulait sa part de la vente des Curtas pour enchérir sur un objet très rare, mis aux enchères à La Hague mercredi dernier. Un prototype d'usine du premier Curta, avec une variation particulière, peut-être unique, du mécanisme. Au lieu de cela, c'est un marchand de Bond Street qui l'a eu, et pour un bon prix. Hobbs va être difficile, quand je vais le voir.

– Mais vous avez aussi vendu les siens, non ?

– Oui, mais une fois que les choses arrivent à Bond Street, elles sont hors de portée des humains normaux. Même Hobbs Baranov. Trop cher.

Magda, qui avait attaqué le retsina avec un peu plus de détermination que les autres, a une moue amère.

– Ce type est immonde. Vous ne devriez pas le fréquenter du tout. Si les espions américains sont comme ça, ils sont encore pires que les Russes qu'ils ont vaincus !

– Il n'a jamais été espion, réfute Ngemi en baissant son verre. Cryptographe. Mathématicien. Si les Américains étaient aussi impitoyables ou efficaces qu'on l'imagine, ils n'auraient jamais laissé ce pauvre Hobbs se tuer à l'alcool tout seul dans sa caravane, comme il le fait à présent.

Cayce, ne se sentant ni particulièrement impitoyable ni efficace, demande :

– Alors que feraient-ils, s'ils l'étaient ?

Ngemi, sur le point d'enfourner sa dernière bouchée de calamars, marque une pause.

– J'imagine qu'ils le tueraient.

Cayce, ayant été élevée dans une certaine mesure dans la fantomatique mais très banale (de son point de vue) communauté du Renseignement américain, a son propre filtre de possibilités en ce qui concerne ce genre de choses. Win n'a jamais, à sa connaissance, été officier des Renseignements à proprement parler. Mais il en a connu, et fréquenté sur le plan professionnel. Il a partagé avec eux quelques expériences essentielles, participant à sa façon au monde secret et à ses guerres. Et peu de ce que Cayce entend généralement de ce monde, quand il est décrit par ceux qui le connaissent encore moins qu'elle, paraît vraiment réaliste.

– En fait, leur dit-elle, c'est un peu une tradition de les laisser se tuer à petit feu comme ça.

Le ton de sa voix interrompt toute conversation, ce qui n'était pas son but.

– Comment ça, dans une caravane ? demande-t-elle à Ngemi, pour mettre fin au silence.

Win avait vécu assez longtemps pour enterrer plusieurs de ses collègues. À sa connaissance, seuls le stress et le surmenage les avaient abattus. Peut-être une forme de dépression engendrée par une observation trop longue et trop attentive de l'âme humaine depuis certains points de vue prévisibles mais contre nature.

– Il vit dans un petit mobile home, répond Ngemi. Un squat, plutôt. Près de Poole.

– Mais il a une pension de c'te saleté de CIA, proteste Magda. Je ne crois pas à cette caravane ! Et il achète les Curtas, qui coûtent une fortune ! Il cache quelque chose. Des secrets.

Et hop, un demi-verre de retsina.

– NSA, corrige Ngemi. Pension d'invalidité, il me semble, mais je ne vais pas lui poser la question ! Il doit posséder environ dix mille livres. La plupart du



temps sous forme de calculateurs. Aucune fortune. Même pas assez pour les garder, ces calculateurs. Un collectionneur doit acheter, mais un pauvre est forcé de vendre, soupire Ngemi. Ce n'est pas le seul dans ce cas-là. Regardez-moi...

Mais Magda ne veut rien entendre.

– C'est un espion. Il vend des secrets. C'est Voytek qui me dit.

Surpris, son frère regarde Cayce et Ngemi, puis Cayce de nouveau.

– Pas un espion. Pas des secrets du gouvernement. Tu ne devrais pas dire ça, Magda.

– Alors que vend-il ? demande Cayce.

– Parfois, répond Voytek en baissant le ton, je pense qu'il retrouve des informations pour les gens.

– C'est un espion ! exulte Magda.

Voytek sourcille.

– Il a peut-être gardé quelques contacts, tempère Ngemi, et peut découvrir certaines choses. Je pense qu'il y a des gens dans la City... (Son front noir se fronce de gravité.) Rien d'illégal, j'espère. Les réseaux sociaux, c'est encore important, ici. Je ne pose pas de question. Mais Hobbs doit encore connaître des gens.

– Rensél, dit Magda, triomphante. Voytek dit que ce qu'il vend, c'est Rensél.

Voytek regarde son verre d'un air sombre.

RENSÉL, Cayce sait ce que c'est. RENSEignement ÉLEC-tronique.

Elle décide de changer de sujet. Elle ne connaît pas tous les tenants et aboutissants, mais cela la détourne du plaisir qu'elle prend à cette soirée.

Après avoir quitté le restaurant, ils s'arrêtent dans un pub plein de monde près du métro. Cayce, se rappelant de son époque à la fac que le retsina se mélange très mal avec les autres alcools, commande un demi panaché, et laisse presque tout.

Sentant que la recherche de mécène va bientôt s'orienter plus directement dans sa direction, Cayce opte pour une frappe préventive.

– J'espère que tu vas vite trouver un financement, Voytek. Je suis sûre que ce sera facile. J'aimerais bien avoir la somme nécessaire, mais ce n'est pas le cas.

Comme elle s'y attendait, ils se regardent les uns les autres.

C'est Ngemi qui décide de tenter sa chance.

– Votre employeur pourrait peut-être...

– Je ne pourrais pas le lui demander. Je ne suis pas là depuis assez longtemps.

Elle pense non pas à Bigend, mais à la carte de crédit dans son portefeuille. Elle pourrait bien acheter à Voytek sa pile d'échafaudage rouillé. Elle le fera, décide-t-elle, s'il n'y a rien d'autre qui se présente. Et que les Russes de Dorotea, qu'elle n'est pas certaine de croire, essaient de comprendre pourquoi.

## Le Type de l'enthousiaste

Grimpant les marches, elle se rend compte qu'elle n'a aucune envie de faire le truc de James Bond.

Pas de cheveu collé à la salive à vérifier. C'est moins par confiance dans les verrous allemands que par fatalisme. Toute personne capable d'entrer dans les bureaux de Katherine McNally sur la Cinquième Avenue et de voler ou copier ses notes sur Cayce pourrait faire leur affaire à ces verrous. Du moins en a-t-elle décidé ainsi. Et si c'était arrivé? Quelqu'un était-il entré, en pleine nuit, s'était-il faufilé le long de la table basse dans l'entrée, avec ses *Time* et ses *Cosmo* vieux de trois ans?

Elle déverrouille la porte, deux fois. En ouvrant, elle se rend compte qu'elle a oublié de laisser une lumière allumée.

– Je vous emmerde, dit-elle à qui pourrait la guetter.

Allume la lumière. Verrouille derrière elle, et jette un œil à l'étage.

La Tour de Contrôle Cayce Pollard indique que le sommeil n'est pas encore une option.

Elle allume le G4 de Damien, ouvre Netscape, et va sur F:F:F, observant les touches qu'elle enfonce pour

s'y rendre. Si Dorotea dit la vérité, le type des Salopes Asiatiques avait installé un logiciel qui enregistrerait tout ce qu'elle tapait. Les séquences enregistrées devaient se consulter d'ailleurs, via une sorte de back door. Cela leur transmet-il aussi les clics de souris ? Mystère. Mais comment sauraient-ils sur quoi on clique ? Ils ne voyaient peut-être que les touches, ou les touches et les URL ?

F:F:F finit par devenir étranger, tellement son absence a été longue. Elle ne reconnaît presque aucun des pseudos des posteurs sur la page actuelle. Elle se souvient d'une émission télé qui avait rameuté beaucoup de chair fraîche. Ce qui expliquerait tous ces inconnus ? Elle regarde quelques titres de sujets sans les ouvrir, les jugeant juste à leur titre. Le # 78 reste un sujet de conversation très populaire, tout comme le Film Satanique au Brésil.

Elle se renfonce dans sa chaise et regarde l'écran, les mains sur les genoux (le clavier la met un peu mal à l'aise, à présent) et imagine d'autres silhouettes sombres, dans une autre pièce, une sorte de pièce à la *Des agents très spéciaux*, assis et regardant un grand écran où il n'y a rien que cette page de F:F:F, attendant que Cayce ouvre un post.

Elle les laisse attendre, puis referme Netscape et éteint le système.

Elle n'a plus du tout besoin de réfléchir pour relier le portable au téléphone mobile. Si Boone avait raison à Tokyo, ce système-là ne transmet rien du tout aux *Agents très spéciaux*. Quoique... Et s'ils étaient passés pendant qu'elle mangeait grec, et... ?

– Et merde, dit-elle aux robotos de Damien.

Elle ne peut pas vivre comme ça. Pas question.

Hotmail a trois mails pour elle.  
Le premier est de Boone.

Salutations de LGA, le pays de la Sécurité Super-Intense. Je décarre bientôt pour Colombus, premier rendez-vous avec La Société En Question. Bien sûr, il faudra que j'improvise complètement. Ça va? Répond vite.

Tu n'es pas le plus éloquent des correspondants, se dit-elle. Mais à quoi s'attendait-elle? Du Shakespeare, dans un mail rapide envoyé de LaGuardia?

Salutations toi-même. Sur mon portable, rapport à notre discussion. Ici, tout baigne. RAS.

Ensuite, Parkaboy :

Bon Dieu. (Ma mère était très religieuse, à sa façon si perturbée. Je te l'avais déjà dit? Du coup, tous mes jurons sont religieux, en cas de truille ou de surprise.) Darryl laisse Judy écrire les mails de Keiko, puisque tu nous as dit que nous n'avions pas le choix. En gros, elle a emménagé chez lui. Ça fait deux jours qu'elle se fait porter pâle. Elle est fascinée par l'étendue (la « pureté bouleversante », sic) de la passion que Taki ressent pour elle. Bien qu'elle sache que Taki la prend encore pour une petite collégienne japonaise, et que Darryl fasse la traduction dans les deux sens. En fait, il m'a dit qu'il minimisait autant que possible les déclarations de Judy, et lui a promis qu'il ne maîtrise pas si

bien que ça le vocabulaire sexuel japonais (gros mensonge). Il paraît qu'elle pleure beaucoup, et dit que l'amour de Taki est celui qu'elle attend depuis toujours. Franchement, c'est l'un des trucs les plus bizarres que j'aie vu depuis longtemps. Et ce serait très drôle, si nous n'étions pas en train de... Au fait, qu'est-ce qu'on cherche? En laissant faire Judy, nous avons perdu tout moyen de pression pour tirer d'autres renseignements de Mystique. Et bien sûr, nous pourrions perdre Taki définitivement – attaque mortelle de priapisme. Biz, PB

Et enfin, Ivy, fondatrice et propriétaire de F:F:F, dont elle n'a pas de nouvelle depuis qu'elle a quitté New York.

Salut Cayce. Ça fait un bail. Tu es au Japon? Suis encore à Séoul, dans des immeubles avec des grands numéros!

Ivy avait autrefois envoyé à Cayce un jpeg de sa tour, avec un « 4 » peint sur dix étages, sur le côté. Un peu en arrière, on voyait les immeubles 5 et 6, identiques.

Mama Anarchia ne m'écrit pas souvent. Ça me va. Tu sais à quel point elle peut m'énerver.

Ivy et Cayce doivent parfois redoubler de diplomatie pour éviter que les heurts entre Parkaboy et l'Anarchia polarisent le site, ou prennent simplement trop de place.

Elle se bloque...

Tu es au Japon?

À moins que Parkaboy lui ait parlé du voyage de Cayce, ce dont cette dernière doute grandement, vu les circonstances, il y a un gros problème.

Aujourd'hui, j'ai reçu un e-mail très étrange de sa part. Très amical. Elle me remerciait pour F:F:F, tout ça. Puis elle me demandait de tes nouvelles, comme si vous étiez de vieilles amies. C'est pour ça que je pense que tu es à Tokyo. Mais ça m'inquiète un peu. Voilà la partie de son message qui parle de toi. Je peux t'envoyer le reste si tu veux.

- > Et comment va CayceP? Elle n'a rien posté ces derniers temps. Tu sais bien
- > sûr que je lis tout le site attentivement, avant de poster, et les idées de
- > CayceP m'ont toujours paru saisissantes, depuis son premier post. C'est le
- > type même de l'enthousiaste. C'est elle qui a suggéré en premier que l'auteur
- > pourrait avoir les ressources de la mafia russe, ou autre organisation
- > secrète équivalente. Tu te rappelles? Un jour, j'aimerais la rencontrer en
- > personne, peut-être quand elle sera rentrée de Tokyo.

Cayce grimace devant l'écran. Elle a envie de le jeter sur la première robote. Pas juste. Putain, non. Pas maintenant.

Mais si Mama Anarchia est impliquée dans tous les trucs bizarres de ces derniers temps, pourquoi révéler son jeu à Ivy ? Pour envoyer un message à Cayce ? Ou bien...

Parce que Mama Anarchia a fait une erreur ? Lapsus, Tokyo au lieu de Londres ? La réserve, que Win a toujours conseillée pour la plume comme pour la bouche, est difficile à conserver sur un médium qui ne concerne ni l'un ni l'autre. Cayce sait que les erreurs sont fréquentes.

Mama Anarchia et elle sont tout sauf des amies.

Tout au mieux ont-elles échangé quelques messages très formels. Cayce est de toute évidence l'amie de Parkaboy sur le site, et le mépris de Parkaboy pour Anarchia est trop virulent, de ses assauts incendiaires contre les philosophes français qu'elle cite à des attaques personnelles délibérément idiotes (puisque'il ne l'a jamais vue et ne sait pas à quoi elle peut ressembler). Cet e-mail à Ivy est un moyen bien maladroit de chercher des renseignements. Bien que Mama Anarchia n'ait aucun moyen, a priori, de savoir qu'Ivy et elle sont amies, et parlent en privé du site et de ses participants les plus éminents de façon assez fréquente.

Flippant. Elle prend une grande inspiration.

— Il a pris un canard dans la tête à deux cent cinquante nœuds.

Par réflexe, comme un joueur tire le levier de son bandit manchot pour en faire jaillir une réalité meilleure, elle rafraîchit sa boîte au cas où un autre message serait arrivé depuis.



Margot. Son amie australienne de New York, l'ex de Bigend, actuellement chargée de se rendre fréquemment dans l'appartement de Cayce, pour voir si tout va bien. Margot vit à deux rues de là, du côté d'Harlem, mais reste dans l'influence psychologique de Columbia.

Coucou. Je m'inquiète un peu. Je suis allée chez toi aujourd'hui, comme d'hab'. Ton concierge balayait l'escalier, et il n'était pas trop bourré. Mais ce n'est pas le plus étonnant. J'aimerais pouvoir en être plus certaine, mais j'ai l'impression que quelqu'un d'autre est passé chez toi depuis ma dernière visite. Deux choses : la chasse d'eau fuyait quand je suis entrée. Je l'avais utilisée la dernière fois, et elle avait continué de couler. Donc, j'avais ôté le couvercle et secoué le bitoniu pour qu'elle s'arrête. Avec succès. Elle coulait de nouveau quand je suis entrée, cette fois, mais je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Tout allait bien, propre comme dans un magazine (comment fais-tu?), puis j'ai remarqué la chasse d'eau. Ça m'a fait frissonner. Mais bien sûr, ta plomberie était déjà vieille à la Guerre des Boers, donc ça pouvait juste être un problème mécanique. Mais ça m'a un peu fait flipper. Après, je me suis promenée dans l'apart pour tout regarder. Bien sûr, je ne me rappelle pas où tout était posé. En même temps, tu as tellement peu de chose, et si bien rangées... vraiment, tout semblait à sa place. Mais il faisait soleil, et il y avait de la lumière qui entraînait dans le séjour. Tes rideaux blancs étaient tout juste ouverts, et j'essayais de me rappeler comment j'avais posé le courrier, avant-hier. À côté de ton ordinateur. Aujourd'hui, il

n'y avait rien. Et dans cette lumière, j'ai vu toute la poussière qui s'installait. Je me suis dit qu'en bonne copine, j'allais te faire les poussières, et c'est là que j'ai vu, tout juste, un rectangle moins poussiéreux, là où j'avais posé ton courrier la dernière fois! Les lettres étaient un peu déplacées, et il y avait un peu de poussière dessus. Je suis la seule à avoir les clés? Ton alcool de proprio est venu réparer les toilettes? Dis-le moi, ou sinon si je peux faire quelque chose... Tu rentres vite? Je croyais que tu ne serais pas partie longtemps? Tu as vu le Plus Gros Étron du Monde? Non, ne me dis rien. Margot.

Cayce ferme les yeux et revoit sa caverne aux sols bleus, son appartement à loyer plafonné, 1 200 \$ par mois sur la cent onzième, récupéré quand son ancien coloc, précédent locataire, était retourné vivre à San Francisco. Chez elle. Qui avait bien pu entrer? Pas le concierge. Pas sans pot-de-vin.

Quelle situation de merde! Que ces choses, mesquines et périphériques, inconséquentes, peuvent paraître sérieuses! Elles pèsent sur sa vie, comme si elle dormait sous la couverture de survie de Damien.

Et soudain, elle meurt de sommeil. Comme si l'Horloge Interne de Cayce Pollard venait d'avancer de cinq heures. Tremblante, et en même temps pas convaincue qu'elle pourra dormir. Elle éteint l'iBook, déconnecte le mobile, vérifie les serrures. Cherche la mélatonine dans la salle de bains, mais bien sûr elle est repartie en Russie.

Elle a envie de pleurer, sans raison particulière. Cette étrangeté de plus en plus envahissante dans son monde, sans qu'elle sache pourquoi.

Extinction des feux, déshabillage, et elle s'installe au lit. Heureuse d'avoir pensé à l'avance à enlever le drap-manique.

Elle ignore quelle transition a pu l'amener sur West Broadway. Pourtant, elle est là, sur le trottoir désert. Blanc. Deux centimètres et demi de poudreuse, à une heure profonde et silencieuse de la nuit. L'heure où l'on marche seule. Et elle est seule, ni piéton ni voiture, ni aucune lumière dans les vitrines. Pas de lampadaire, et pourtant elle voit, comme si le blanc de la Neigeuse Dimension suffisait à illuminer la scène. Pas trace de pas ni de pneus. Et quand elle se retourne, elle n'en voit pas plus derrière elle. Pas même les siens. À sa droite, la façade de brique du SoHo Grand. À sa gauche, un bistro où elle se souvient avoir emmené Danny, une fois. Puis, un peu plus loin, à l'angle, elle le voit. Le manteau qui pourrait bien être du cuir, ou pas, le col relevé. Le langage corporel qu'elle reconnaît de suite, à force de visionner en boucle soixante-dix-huit fragments de Film.

Et elle veut l'appeler, mais sa poitrine ne peut pas. Elle lutte pour faire un pas, un autre, imprimant sa marque sur la neige virginale. Elle court, le Rickson ouvert battant comme des ailes sous ses bras. Mais à mesure qu'elle court vers lui, il paraît reculer. Quand elle en prend conscience, elle est déjà à Chinatown, ses rues blanches tout aussi vides. Elle l'a perdu. Frissonne à côté d'une épicerie. Tente de reprendre son souffle.

Elle lève les yeux et aperçoit, fuyantes comme une aurore boréale mais bien définies et hautes comme le ciel, deux tours jumelles de lumière. Sa tête s'incline pour chercher leur sommet, et le vertige l'emporte. Leurs lignes de fuite mènent au néant, à l'infini, comme des rails de chemin de fer dans le désert du ciel.

– Demande-lui, dit son père.

Elle se retourne, et il est habillé comme elle l'imaginait ce matin-là. Son bon pardessus ouvert sur son costume de rendez-vous. La main droite tendue, serrée sur le cylindre noir d'un Curta.

– Les morts ne peuvent pas t'aider. Et le garçon ne sert à rien.

Des yeux gris, encadrés d'une monture dorée. Devenus la couleur de ce ciel.

– Père...

Et quand elle réussit à parler, elle se réveille, balayée par la peine et la terreur et la prise d'une décision. Mais elle ne sait pas laquelle, ni par qui. Et doute de le savoir un jour.

Elle doit allumer la lumière, pour être certaine qu'elle se trouve chez Damien. Si seulement il était là. Si seulement n'importe qui était là.

## Aux termes de

Salut Voytek.

Quand est-ce que Negemi va rendre visite à Baranov?  
J'ai besoin de voir Baranov.

Envoyer.

Elle débranche l'imprimante du Cube de Damien, la connecte à son iBook, en espérant qu'elle a les bons drivers. Oui. Elle regarde la ville en forme de T sortir en jet d'encre, sur papier glacé. Elle en aura besoin, se dit-elle sans trop vouloir savoir pourquoi.

Vérifie ses mails.

Pour l'instant, rien.

Le sommeil? On verra plus tard.

Elle regarde la sortie papier. Les places, les avenues.  
La superposition des chiffres.

Vérifie ses mails. Un.

Casey il y va ce matin, train de Waterloo à Bournemouth 8 h 10. Ça s'écrit Ngemi. Son ami là-bas lui loue une voiture pour aller chez Baranov. Pourquoi tu es debout!? Voytek.

Dans le coin supérieur droit de l'écran, la pendule :  
4 h 33.

Et toi, que fais-tu debout? Tu peux contacter Ngemi pour savoir si je peux l'accompagner? Je ne peux pas expliquer, mais c'est très important.

Sa réponse est presque immédiate :

Je travaille sur le projet zx 81. Il se lève tôt. Je l'appellerai et je t'appellerai.

Elle lui envoie ses remerciements, et le numéro de son mobile Blue Ant.

Se douche.

Ne réfléchit pas.

Le train de Camden High Street arrive à Waterloo à 7 h 15. Des escalators antiques la mènent au quai, sous quelques pigeons et une horloge victorienne à quatre faces. En dessous, les panneaux d'horaires et les voyageurs qui poussent leurs valises noires vers le train du Tunnel. Vers la Belgique, peut-être : Bigendland.

On lui a dit de retrouver Ngemi sous cette horloge, mais elle est en avance. Elle achète un magazine, un sandwich au bacon sous plastique rigide, et un Fanta. Le café serait contre-indiqué, puisqu'elle espère faire une sieste dans le train.

Elle mange debout, sous l'horloge, pendant que l'activité du dimanche matin tourne autour d'elle. De vastes voix incompréhensibles chantent et gargouillent au-dessus de la foule, comme si elles voulaient faire

passer des renseignements capitaux dans les haut-parleurs poussiéreux du siècle dernier.

Le Fanta a un sale goût synthétique. Elle se demande pourquoi elle a choisi ça. Le tabloïd passe tout aussi mal, paraissant composé à part égale de honte et de rage. Comme si un sous-texte national véhément était rabâché avec peine, pour apporter de façon temporaire un soulagement bien paradoxal.

Elle jette les deux en voyant Ngemi approcher, grand et noir, au chaud dans son blouson noir fermé. Il porte un grand sac en motif tissé à l'africaine.

– Bonjour, dit-il d'un air un peu surpris. Voytek m'a dit que vous voulez rendre visite à Baranov.

– Oui. Puis-je venir avec vous ?

– C'est une demande particulière. On ne peut pas dire que sa personnalité s'améliore. Toutes ses humeurs sont mauvaises. Vous avez acheté un billet ?

– Pas encore.

– Alors venez.

Deux heures jusqu'à Bournemouth, d'après Ngemi. Auparavant, le trajet était plus rapide, explique-t-il. Mais le train « rapide » évolue à présent sur des rails vieillissants.

Elle trouve sa présence étrangement réconfortante, avec son cuir qui craque, et sa gravité toute professionnelle.

– Hier soir, vous avez dit que Baranov avait voulu acheter quelque chose aux enchères, raté son offre, et qu'il ne serait pas content, commence-t-elle alors qu'un homme en blazer synthétique pousse un chariot de casse-croûte matinaux du monde-miroir devant lui dans l'allée : sandwiches œuf-salade sans la croûte

en boîte triangulaire, des canettes de bière, vodka et whisky miniature.

– Tout à fait, confirme Ngemi. Il serait énervé quelle que soit la personne qui aurait remporté cette enchère. Mais là, il a perdu face à Lucian Greenaway, de Bond Street.

– Qui est... ?

– Le marchand. Ces derniers temps, il ne s'occupait que d'horloges, et les collectionneurs de ce domaine lui en voulaient beaucoup. L'année dernière, il a commencé à s'intéresser aux Curtas. Le marché n'est pas encore tout à fait rationnel, vous savez.

– Rationnel ?

– Pas encore établi comme un environnement de spécialiste global. Comme c'est par exemple le cas depuis longtemps pour les timbres rares ou les pièces. Ou, dans une moindre mesure, pour les horloges que vendait Greenaway. Pour les Curtas, on est tout juste en train d'établir les valeurs. On en trouve encore quelques-uns, rarement, en train de prendre la poussière sur une étagère, pour pas très cher. Mais Internet est en train de rationaliser tous ces marchés, bien sûr.

– Vraiment ?

– Tout à fait. Hobbs lui-même (et Cayce doit lutter pour se rappeler que c'est le prénom de Baranov) est en partie responsable de cet état de fait.

– Comment cela ?

– eBay, répond Ngemi. Il y est très adroit. Et il a vendu beaucoup de Curtas aux Américains, toujours pour plus cher qu'il pourrait les vendre ici. Les valeurs mondiales s'établissent peu à peu.

– Vous... vous les appréciez ? Comme il les apprécie lui ?

Ngemi soupire, son blouson craquant fort.



– Je les apprécie. Ils me plaisent. Mais je n'ai pas la passion de Hobbs. J'aime l'histoire de l'informatique, voyez-vous, et le Curta n'est qu'une étape, pour moi. Fascinante, mais j'ai des Hewlett Packard qui me plaisent beaucoup, beaucoup plus.

Il porte le regard sur des champs mornes et monotones, le clocher noir d'une église lointaine.

– Hobbs souffre et apprécie comme seul le spécialiste est capable. J'imagine que ce n'est pas tant une question d'objet que de provenance. De provenance d'origine, je veux dire.

– Comment cela ?

– Les camps. Herzstark à Buchenwald, entouré par la mort, par une extermination méthodique, par un sort presque certain. Il a continué de travailler. Au final, le camp a été libéré. Il était libre, sans avoir jamais abandonné sa vision du calculateur. Hobbs honore ce triomphe, cette évasion.

– Lui-même veut échapper à quelque chose ?

– Lui-même, exactement. (Il opine, puis change de sujet.) Que faites-vous, dans la vie ? Je n'ai pas compris, au restaurant.

– Je suis dans le marketing.

– Vous vendez des choses ?

– Non. Je trouve des choses, des styles, pour d'autres personnes, des sociétés, qui les vendent. Et j'évalue des logos – des emblèmes de marques déposées.

– Vous êtes américaine ?

– Oui.

– Ce doit être difficile, en ce moment, en Amérique, dit Ngemi en calant sa grosse tête contre l'appuie-tête de son siège inclinable de seconde classe. Si ça ne vous dérange pas, je vais dormir, à présent.

– Ça ne me dérange pas.

Il ferme les yeux.

Elle regarde au-dehors, le patchwork des champs, le soleil se reflétant sur quelques mares çà et là. Depuis quand n'avait-elle pas pris le train ? À part le métro... un train qui passe par la campagne ? Elle ne se rappelle pas.

Au lieu de cela, elle se rappelle sa première vision du Ground Zero, fin février. Les plates-formes d'observation. Toute cette lumière, si peu naturelle en ce lieu. Les ouvriers extrayaient un train de banlieue, enterré là.

Elle ferme les yeux.

À Bournemouth, Ngemi la mène à plusieurs rues de la gare. Pour elle, toute ville anglaise autre que Londres paraît étrange. Arrivée devant une épicerie.

Là, il est accueilli par un homme âgé mais très chaleureux, à la peau plus claire, aux cheveux gris et au nez fin, éthiopien. C'est l'épicier, trahi par son tablier bleu immaculé. Il regarde Cayce comme un Rastafari travailliste. Ngemi et cet homme échangent des salutations, ou peut-être des nouvelles, dans ce qui pourrait aussi bien être de l'Araméen, ou un dialecte d'anglais tout à fait incompréhensible. Ngemi ne la présente pas. L'homme lui remet un jeu de clés de voiture et un sac plastique avec deux prunes et deux bananes mûres.

Ngemi hoche la tête gravement, en remerciement sans doute, et elle le suit dans la rue, jusqu'à ce qu'il déverrouille la portière d'une voiture du monde-miroir, rouge sombre. Une Vauxhall, cette fois-ci. Mais rien à voir avec la voiture qu'avait Hobbs à Portobello. Il y flotte un désodorisant intérieur étrange, plus africain que monde-miroir.

Ngemi reste un moment assis derrière le volant, puis insère la clé.

Ils négocient bientôt des ronds-points complexes, si vite que Cayce préfère fermer les yeux. Jusqu'à la fin du trajet.

Quand elle les ouvre, elle aperçoit des collines verdoyantes. Ngemi continue de conduire, grave, très concentré sur ce qu'il fait.

Elle voit un château en ruines, sur une colline.

– Normand, précise Ngemi en la regardant, mais sans élaborer.

Sans attendre qu'on lui propose un fruit, elle sort une banane du sac et la mange. Les nuages s'amoncellent, avec un léger crachin. Ngemi enclenche les essuie-glaces.

– Je vous aurais volontiers proposé de déjeuner avant de voir Hobbs, explique Ngemi. Mais parfois, le timing est capital quand on le voit.

– Nous pouvons l'appeler, pour être sûrs qu'il sera là.

– Il n'a pas le téléphone. J'ai pu le joindre au pub du coin, hier soir. Il était soûl, bien sûr. Il devrait être debout à notre arrivée. Et j'espère qu'il n'aura pas encore commencé.

Vingt minutes plus tard, il quitte cette grande route, suivant ce que Cayce identifie comme une petite route de campagne. Ils sont dans une campagne du genre vaguement agricole. Des moutons sur une colline. Bientôt, ils gravissent une allée étroite en gravier à flanc de colline. Quand ils arrivent au sommet, Cayce voit en dessous d'eux un amas apparemment désolé de bâtiments de tailles diverses, tous en brique. Pas d'activité visible.

Les pneus crissent sur le gravier en descendant. Elle voit une grille d'enceinte et des fils barbelés.

– Ancien centre de formation, dit-il. M15 ou M16. 5, je crois. À présent, on y élève et on y dresse des chiens policiers, d'après Hobbs.

– Qui ça, « on » ?

– Aucune idée. L'endroit est très désagréable.

Cayce n'a pas la moindre idée d'où ils se trouvent. Bournemouth ? Poole ?

Il quitte le gravier pour s'engager sur la terre battue. Un chemin jonché d'ornières. De grandes éclaboussures dans les flaques.

Elle aperçoit de petites caravanes garées entre les bois et le complexe clôturé. Sept, en tout, peut-être. Aussi désertes que les structures de brique. Les deux groupes se côtoient, mais sont très clairement distincts.

– Il vit ici ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des familles de Gitans. Ce sont leurs caravanes. Hobbs en loue une.

– Vous les avez vus ? Les Gitans ?

– Non, répond-il en arrêtant la voiture. Jamais.

Elle voit une grande pancarte rectangulaire, un contreplaqué au vernis décrépi entre deux longueurs de tubes chromé. Lettres noires, fond blanc.

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE  
CE PÉRIMÈTRE EST INTERDIT  
AUX TERMES DE  
L'OFFICIAL SECRETS ACT.  
TOUT INDIVIDU NON AUTORISÉ  
DÉCOUVERT SUR LE SITE POURRA  
ÊTRE ARRÊTÉ ET JUGÉ.

## Protocole

Ngemi sort à gestes raides, s'étire les jambes, le blouson craquant de plus belle. Prend son sac coloré sur la banquette arrière. Cayce sort à son tour.

Silence. Aucun oiseau ne chante.

– S'il y avait des chiens, nous devrions les entendre, non ?

Elle regarde vers les bâtiments de brique derrière la clôture. Les barbelés sont tendus entre de grandes colonnes carrées de béton défraîchi. Cela paraît vieux, et un peu mort. Seconde Guerre mondiale ?

– Je ne les ai jamais entendus, répond Ngemi d'un ton sombre en contournant les flaques d'un petit chemin.

Il porte des Doc noires basses, les ur-Martens de la première décennie du punk, depuis longtemps décontextualisées et devenues des chaussures bon marché pour travailleurs. Ce pour quoi on les avait créées à la base.

L'herbe n'est pas tondue. Quelques buissons sauvages aux petites fleurs jaunes. Elle suit Ngemi vers la caravane monde-miroir la plus proche. La moitié supérieure est beige, l'autre bordeaux fané, avec des

traces de chocs. Le toit s'élève au milieu, juste à peine, lui rappelant les dessins de l'Arche de Noé dans les livres pour enfants. À l'arrière, une plaque d'immatriculation carrée, typique monde-miroir, « LOB » et quatre chiffres. Elle paraît n'avoir pas bougé depuis longtemps. L'herbe a poussé tout autour, cachant les roues qu'elle possède peut-être. Ses fenêtres ont été scellées au métal fondu.

– Hobbs, appelle Ngemi en montant à peine le ton. Hobbs, c'est Ngemi.

Une pause. Il avance. La porte de la caravane, beige et bordeaux elle aussi, ne paraît plus fermer tout à fait.

– Hobbs ?

Il frappe deux coups discrets.

– Fous l'camp, dit quelqu'un, et Cayce déduit que ce doit être Hobbs, de l'intérieur.

C'est une voix empreinte de lassitude, presque de douleur.

– Je viens pour les calculateurs, dit Ngemi. Pour terminer la transaction avec le Japonais. J'ai ta part de l'argent.

– Connard.

Baranov ouvre la porte d'un coup de pied, sans même avoir à se lever d'où il est. L'ouverture présente un rectangle de ténèbres impénétrables.

– C'est qui, ça ?

– Tu l'as rencontrée près de Portobello, rapidement, rappelle Ngemi. Une amie de Voytek.

Ce qui est vrai, suppose Cayce, mais inverse un peu l'ordre des choses.

– Et pourquoi, soupire Baranov en se penchant en avant, la lumière frappant ses lunettes, tu l'as amenée ici ?

Toute fatigue a quitté sa voix. Ne reste que tension et prudence, une précision à la limite du menaçant.

– Je la laisserai t’expliquer elle-même, dit Ngemi en regardant Cayce, une fois que toi et moi aurons terminé nos affaires.

Il pousse le sac en direction de Hobbs, comme pour indiquer la nature de ces affaires. Puis il se tourne vers Cayce.

– Hobbs n’a de place que pour un seul visiteur à la fois. Excusez-nous

Il monte dans la caravane, qui oscille sur ses amortisseurs avec un son de bouteilles qui s’entrechoquent.

– Je doute que nous en ayons pour longtemps.

– Chiennasse, commente Baranov.

Cayce ignore s’il parle d’elle, de Ngemi ou de la vie en général.

Ngemi, plié presque en deux sous le plafond bas, s’installe sur un objet invisible, lance un regard d’excuse à Cayce, et ferme la porte.

Seule à présent, elle entend leur voix étouffée, et regarde vers les autres caravanes. Certaines sont en moins bon état que celle de Baranov, d’autres plus neuves, un peu plus grandes. Elle ne les aime pas. Pour échapper à leur emprise sur son champ de vision, elle contourne celle de Baranov. Et se trouve face à la clôture et aux bâtiments de brique morte. Ce n’est pas mieux.

Elle récite dans un souffle son mantra du canard.

Il y a un câble noir entre les orteils de ses bottes Parco. Elle le suit du regard, et voit qu’il entre dans une prise au flanc de la caravane de Baranov. Elle avance, et trouve l’endroit où il traverse la clôture, près du sol. Il continue dans l’herbe jaunie, vers l’ins-

tallation de brique. L'électricité? Offerte par le MI5, ou les autres occupants?

– Hé ho? appelle Ngemi de l'autre côté de la caravane. Venez parler à Hobbs. Il ne mord pas. En fait, il est peut-être de meilleure humeur, maintenant.

Elle revient, sans paraître remarquer le câble.

– Allez-y, dit Ngemi.

Il consulte la montre-calculatrice à son poignet, son boîtier chromé étincelant dans le soleil gris. Dans l'autre main, le sac paraît plus lourd.

– Je ne sais pas combien de temps il va vous donner. J'aimerais bien prendre le prochain train, si possible.

La caravane oscille quand elle entre, les yeux clignant pour percer l'obscurité. Une noirceur qui empeste la cendre froide et les vêtements sales. Trop près.

– Asseyez-vous, ordonne Baranov. Fermez la porte.

Elle obtempère, découvrant qu'elle s'assied sur une pile de livres, très anciens, de grands volumes sans jaquette, à la couverture de tissu.

Il se penche en avant.

– Journaliste?

– Non.

– Nom.

– Cayce Pollard.

– Américaine.

– Oui.

À mesure que ses yeux s'adaptent à la pénombre, elle voit qu'il est en partie allongé sur ce qui doit être son lit, quoiqu'il semble encombré de vêtements empilés, et qu'on ne puisse sans doute pas y dormir. Une table pliante étroite était abaissée depuis le mur, devant lui.



Il se colle une cigarette pâle au coin des lèvres, et se penche en avant. Dans l'étincelle du briquet plastique, elle voit que le plateau gras et brillant de la table est en Formica, avec un motif de boomerangs désespérément fifties. Il y a une montagne de mégots qui pourrait dissimuler un cendrier à sa base. Et trois grosses liasses de billets de banque, liées par de larges élastiques roses.

Le bout de sa cigarette luit vivement, comme une météorite pénétrant notre atmosphère. Cette première bouffée paraît consumer la moitié de la cigarette. Elle se prépare à l'exhalaison, mais elle ne vient pas. À la place, il empile les liasses et les empoche, à l'abri dans le Barbour dont elle se rappelle, de leur rencontre à Portobello.

Il expire enfin, et la caravane se remplit de fumée. Moins qu'elle aurait cru. Le soleil, par quelques trous dans cette peau de métal, entre par lignes droites et fines, donnant à cet espace l'air d'un plateau de Ridley Scott à une échelle de poupées.

– Vous connaissez ce sale Polack.

– Oui.

– Ça me fait une bonne raison pour vous éviter. Vous me faites perdre mon temps, chérie.

La météorite refait son entrée dans l'atmosphère. Exit la seconde moitié de la cigarette. Il écrase le mégot, sur les autres.

Elle se rend compte qu'elle n'a pas encore vu sa main gauche. Pour l'instant, tout – la cigarette, le briquet, les billets – a été fait de la main droite.

– Je ne vois pas votre main gauche.

En réponse, le pistolet apparaît, parfaitement placé dans l'un des rais de lumière mis là par Ridley Scott.

– Je ne vois aucune des vôtres.

Elle ne s'est jamais retrouvée face à un canon de pistolet, et celui-ci semble trop court. Un gros revolver à canon basculant, le canon et le devant de l'anneau de détente coupés à la scie. Le métal rouillé porte même la trace d'avoir été limé. La main de Baranov, fine et sale, est trop petite pour l'épaisse crosse de bois. Un anneau pend à la crosse, suggérant de hauts casques blancs et le Raj.

Elle lève les mains. Geste familier d'un jeu d'enfant, il y a si longtemps.

– Qui vous a envoyée ?

– Je m'envoie toute seule.

– Que voulez-vous ?

– Ngemi et Voytek m'ont dit que vous pourriez avoir des renseignements.

– Vraiment ?

– Je veux échanger quelque chose contre un renseignement spécifique.

– Vous mentez.

– Non. Je sais ce dont j'ai besoin. Et je peux vous donner quelque chose que vous désirez en échange.

– Trop tard, chérie. Je n'ai plus besoin de putes.

Puis on lui presse le canon, froid et si caractéristique, contre le front.

– Lucian Greenaway, dit-elle, et elle sent l'anneau froid se déplacer un peu, en réaction. Le marchand. Bond Street. Le calculateur. Je peux l'acheter pour vous.

L'anneau froid appuie de plus belle.

– Je ne peux pas vous donner d'argent, dit-elle en sachant que c'est un mensonge qu'il faut dire à ce moment, et qu'elle le dit bien. Mais je peux utiliser la carte de crédit d'une autre personne pour l'acheter.

– Ce métèque de Ngemi devrait arrêter de l'ouvrir à tort et à travers.

Puis elle comprend pourquoi elle ne doit pas proposer d'argent, bien que Bigend la suivrait certainement : dans ce cas, une fois payé, Baranov aurait l'impression de donner son propre argent au marchand qu'il déteste.

– Si je pouvais vous proposer de l'argent, je le ferais, mais je ne peux rien faire d'autre qu'acheter ce calculateur. Pour vous le donner. En échange de ce dont j'ai besoin.

Elle a fini, et ferme les yeux. Le cercle d'acier froid devient son seul horizon.

– Greenaway. Vous savez ce qu'il demande ?

L'horizon se retire.

– Non. (Les yeux toujours fermés.)

– Quatre mille cinq cents. Livres.

Elle ouvre les yeux. Voit le pistolet pointé un peu moins directement vers elle.

– Si nous reprenons la discussion, vous pouvez braquer ça ailleurs ?

Baranov paraît se rappeler l'arme dans sa main. Puis il la lâche, et toute la table de Formica tremble sous le choc.

– Tenez. Vous n'avez qu'à le braquer sur moi.

Le regard de Cayce va de l'arme à l'homme.

– Je l'ai acheté à un vide-grenier. Le gosse l'a déterré dans les bois, par ici. Deux livres. L'intérieur est bouffé de rouille, bourré de terre. Le barillet ne tourne pas.

Il sourit. Elle reporte son regard sur le revolver, s'imaginant le prendre en main, lui sourire, le soulever, et l'abattre aussi fort que possible sur le front de Baranov. Elle baisse la main. Puis elle replonge dans ses yeux.

- Ma proposition ?
- Vous avez le crédit de quelqu'un, pour quatre mille cinq ?
- Visa.
- Dites-moi ce que vous cherchez. Ce qui ne signifie pas que j'accepte.
- Je vais sortir quelque chose de mon sac. Une feuille de papier.
- Allez-y.

Il repousse le revolver et une tasse blanche ébréchée, pour qu'elle puisse poser la feuille glacée sur la table. Il tend la main vers sa droite, et la lumière d'un halogène tombe sur la table. Elle pense au câble qui serpente par la grille. Il regarde l'image sans rien dire.

– Chacun de ces numéros est un code, explique Cayce, qui identifie une séquence particulière d'un ensemble d'informations. Chaque séquence porte un de ces numéros, encrypté, pour des raisons d'identification et de pistage.

– Stégano, dit Baranov en posant un index taché de nicotine sur la page. Celui-ci. Pourquoi est-il entouré ?

– Le codage est fait par une société américaine appelée Sigil. Je veux apprendre pour qui ils travaillent, mais le renseignement spécifique que je vous demande est l'adresse e-mail à laquelle ils ont envoyé ce morceau particulier, quand ils l'ont encodé.

– Sigil.

– Dans l'Ohio.

Il aspire l'air entre ses dents, avec un petit bruit animal, comme un cri d'oiseau.

– Vous pourriez ?

– Protocole. Si je pouvais, que se passe-t-il ?

– Si vous me dites que vous pouvez, je vais voir le marchand et j'achète le calculateur.

– Ensuite ?

– Vous me donnez l'adresse e-mail.

– Puis ?

– Je donne le calculateur à Ngemi. Mais si vous ne me donnez pas l'adresse...

– Oui ?

– Le calculateur plonge dans le canal, à Camden Lock.

Il se penche en avant, les yeux plissés derrière ses grosses lunettes, perdus dans un dédale de rides.

– Vous le feriez, hein ?

– Oui. Et je le ferai si je pense que vous vous foutez de moi.

– Je vous crois, dit-il en la fixant, avec un ton proche de l'approbation.

– Bien. Alors appelez Ngemi quand vous aurez quelque chose. Il sait comment me joindre.

Il ne répond rien.

– Merci d'avoir étudié ma proposition.

Elle se lève, la tête penchée sous le plafond bas, ouvre la porte du coude, et sort dans la lumière et l'air frais et riche.

– Au revoir.

Elle referme la porte derrière elle.

Ngemi crisse à côté d'elle.

– Alors, il était de meilleure humeur ?

– Il m'a montré son revolver.

– On est en Angleterre, ici, ma petite. Les gens n'ont pas de revolver.

Dans le train vers Waterloo, Ngemi achète une bière et un paquet de chips goût poulet sur le chariot des rafraîchissements.

Cayce achète une bouteille d'eau plate.

– Comment Baranov en est-il arrivé là ?

– Dans cet endroit particulier ?

– Dans cette situation générale. Il a bu ?

– J'avais un cousin, chez moi, dit Ngemi, qui a bu tout son commerce d'électroménager. À part ça, il était tout à fait normal, et on l'aimait bien. Son problème semblait juste venir de l'alcool. Avec Hobbs, j'imagine que la boisson n'est qu'un symptôme d'autre chose. Mais si bien établi que ça n'a plus d'importance. Hobbs, c'est le nom de jeune fille de sa mère. Hobbs-Baranov, accolés à la naissance. Son père, un diplomate russe, a déserté dans les années cinquante pour aller en Amérique et épouser une Anglaise incroyablement riche. Hobbs a réussi à perdre l'un des deux noms, mais quand il est soûl, il hurle encore contre son nom. Il m'a dit un jour qu'il avait vécu toute sa vie dans ce trait d'union, même après l'avoir enterré.

– Il a été mathématicien pour le Renseignement américain ?

– Recruté à Harvard, je crois. Mais c'est difficile à savoir. Il n'en parle que quand il a bu.

Ngemi ouvre sa canette et prend une première gorgée de bière.

– Ça ne me regarde sans doute pas, mais votre visite a été couronnée de succès ?

– Peut-être. Mais si c'est bien le cas, il me faudra à nouveau votre aide.

– Vous pouvez m'en dire plus ?

– J'ai besoin de quelque chose, et Baranov pourra peut-être me l'obtenir. En échange, j'ai proposé d'acheter le calculateur au marchand de Bond Street.

– Greenaway ? Il en demande un prix obscène.

– Peu importe. Si Baranov trouve ce que je cherche, ce sera une affaire.

– Et vous avez besoin de mon aide ?

– J'ai besoin que vous m'accompagniez chez le marchand, pour m'aider à acheter. Que vous vous assuriez que c'est le bon, celui que veut Baranov. Et si Baranov me donne le renseignement, il faudra que vous le lui apportiez.

– Je peux faire tout cela.

– Par où commencer ?

– Greenaway a un site Web. Il est fermé le dimanche.

Elle ouvre le sac Luggage Label et sort l'iMac et le téléphone.

– J'espère que le calculateur y est encore.

– Bien sûr, vu le prix que demande Greenaway, assure Ngemi.

La version vespérale d'un dimanche à Waterloo bouge différemment, et les pigeons que Cayce a vu voler le matin même se poursuivent à présent sans peur entre les pieds des passagers, picorant leur pain quotidien.

Sous la tutelle de Ngemi, elle a envoyé un e-mail à Greenaway à propos du prototype du Curta, qui est effectivement disponible. Elle lui demande de le mettre de côté jusqu'à sa venue le lendemain, puisqu'elle compte l'acheter.

– Cette réserve ne vous protège pas, explique Ngemi tandis qu'ils gravissent les escalators, si une autre victime se présente dans l'intervalle. Mais cela permettra de retenir son attention et d'établir une certaine ambiance. Il sera content de savoir que vous êtes américaine.

Il avait insisté pour qu'elle mentionne le fait qu'elle venait de New York, et ne resterait pas longtemps à Londres.

– Savez-vous quand Hobbs va obtenir ce renseignement ?

– Pas la moindre idée.

– Mais vous souhaitez acheter auprès de Greenaway ?

– Oui.

– Vous n'êtes pas une femme riche.

– Pas du tout. Ce n'est pas mon argent.

– Si vous aviez proposé la même somme en cash à Baranov, il aurait sans doute dit non. Il ne pourrait pas payer le prix de Greenaway avec son argent. Moi non plus. Je l'ai déjà vu refuser des propositions bien plus importantes pour le même genre de service.

– Mais il a tout de même besoin, ou envie, d'argent ?



– Oui, mais il n’a peut-être qu’un nombre limité de faveurs à se faire rembourser.

– Des faveurs ?

– Je ne pense pas qu’il ait encore des ressources propres. Ce n’est pas son talent qui va obtenir votre renseignement. Ni ses connaissances. Je pense qu’il va rappeler quelqu’un qui lui doit quelque chose, et qui lui donnera la réponse.

– Vous savez à qui il demande ?

Elle n’attend pas vraiment de réponse.

– Vous avez entendu parler d’Échelon ?

– Non.

En fait, si, sans doute. Mais cela ne lui évoque rien pour autant.

– Le Renseignement américain aurait un système qui lui permet de scanner tout ce qui circule sur le Net. Si cela existe, alors Hobbs en est sans doute le grand-père. L’architecte de sa création.

Il soulève un sourcil, comme pour indiquer qu’il ne sait rien de plus, ou ne veut rien dire d’autre, sur un sujet aussi extrême.

– Je vois, dit-elle sans savoir si c’est bien le cas.

– Eh bien, reprend Ngemi en s’arrêtant près de l’escalator qui descend. Vous savez sans doute ce que vous faites.

– Non, pas du tout. Vraiment. Mais je vous remercie de votre aide.

– Alors bonne soirée. Je vous appelle demain matin.

Elle regarde le dôme rasé de son grand crâne noir s’enfoncer sous terre, tourner, puis s’engouffrer dans le métro londonien.

Elle va prendre un taxi.

Ça me la coupe. Tu connais cette expression? 70s. Je ne dis pas qu'on me l'a coupée, j'exprime simplement une profonde perplexité.

Elle est prête à se coucher tôt, par rapport à l'HPCP toujours aussi décalée, et vérifie ses mails avant de se brosser les dents. Parkaboy est arrivé premier.

Judy n'est pas partie de chez Darryl depuis mon dernier message. De plus en plus chaude avec Taki, qui veut prendre l'avion pour la Californie, mais il a un jeu à concevoir pour un système de téléphonie japonais. Je veux savoir si ça vaut encore la peine. Est-ce que tu arrives à quoi que ce soit? Tu approches?

Peut-être, décide-t-elle. Elle ne peut pas en dire plus.

Peut-être. J'ai mis quelque chose en branle, ici. Mais ça prendra du temps pour savoir si ça marche. Quand j'en saurai plus, toi aussi.

Envoyer.

Ensuite, Boone.

Salutations depuis l'Holiday Inn au bout de la rue du parc technologique. Un vrai, avec du beige partout. Suis entré en contact pour affaire présumée, mais aucune idée de ce que je vais pouvoir apprendre. Prochain arrêt, la salle d'affaires au premier, où se

retrouvent certains moutons faibles de la société en question. Ça va?

C'est vraiment la trajectoire la plus longue, mais elle ne sait pas ce qu'ils pourraient essayer d'autre, à part copiner avec les employés de Sigil.

Ça va.

Une pause.

Rien à signaler.

Ce qui est peut-être vrai.

Envoyer.

Ensuite... un spam? Une adresse Hotmail, entièrement en chiffres.

Oui ça se termine en .ru. Observez le protocole.  
H-B

Baranov, qui la maile depuis son trait d'union.

.ru

Russie.

## Le Prototype

Lundi matin, dans Neal's Yard, elle laisse le téléphone de Blue Ant allumé pendant ses exercices.

Il sonne pendant qu'elle est sur le PediPole. L'appareil lui évoque le dessin des proportions humaines de Leonard de Vinci. Ses paumes, doigts tendus, appuient contre les étriers de mousse noire.

La femme sur le réformateur à côté du sien fronce les sourcils.

– Désolée.

Cayce laisse les ressorts reprendre leur place, lâche les étriers et prend le téléphone dans la poche de son Rickson.

– Allô ?

– Bonjour, c'est Ngemi. Vous allez bien ?

– Oui, merci. Et vous ?

– On ne peut mieux. On m'envoie le Wang de Stephen King aujourd'hui même. Je suis très impatient.

– Depuis le Maine ?

– Depuis Memphis. (Elle l'entend claquer des lèvres). Hobbs a appelé. Il dit qu'il a ce dont vous avez besoin. Maintenant, c'est à vous de faire. Voulez-

vous que nous allions payer à M. Greenaway son prix exorbitant ?

– Oui, s'il vous plaît. Pourrions-nous y aller tout de suite ?

– Il n'ouvre qu'à 11 heures. Pouvons-nous nous y retrouver ?

– Parfait.

Il lui donne le numéro, dans Bond Street.

– À tout à l'heure.

– Merci.

Elle repose le téléphone sur la base de bois blond du PediPole, et reprend sa position.

S'il y a une chose en Angleterre que Cayce trouve particulièrement dérangement, c'est le système de « classes » – un mot au sens-miroir très différent. Elle a depuis longtemps abandonné toute idée d'expliquer cela à ses amis anglais.

La meilleure explication qu'elle pourrait trouver se rapprocherait, à ses yeux, ne serait-ce que par son énormité, du sentiment des Britanniques envers l'attitude américaine quant à la détention d'armes à feu. Généralement, ils trouvent cela impensable, et disent que c'est mal, à l'évidence. Cela mène à un gâchis inévitable de vies humaines. Et elle comprend ce qu'ils veulent dire, mais sait aussi à quel point ces armes sont enracinées dans l'âme américaine, et comme il serait difficile de changer les choses. Si ce n'est peut-être petit à petit, sur une grande période de temps. Les classes, en Angleterre, lui évoquent la même chose.

Elle parvient à ignorer le problème, la plupart du temps. Mais lors d'un premier entretien, elle assiste

parfois au rituel qui permet de deviner la caste d'autrui. Elle a horreur de ça.

Katherine, sa thérapeute, avait suggéré que c'était peut-être en raison de la codification rigide de comportement que cela supposait, comme toutes les zones d'activité humaine autour desquelles Cayce souffrait d'une sensibilité si terrible. Et elle avait raison pour la codification : on regarde d'abord les chaussures d'une personne, elle en était certaine. Et Lucian Greenaway venait de regarder celles de Ngemi.

Elles ne lui plaisaient pas.

Des DM noires, un peu poussiéreuses. Les semelles aérées, résistantes à l'huile (selon la publicité) étaient à présent plantées fermement devant le comptoir de l'échoppe de Greenaway, qui portait pour seule enseigne le nom du propriétaire. Assez grandes, les DM de Ngemi. Pointure onze, selon la notation anglaise, à vue de nez. Elle ne voit pas les chaussures de Greenaway, derrière le comptoir, mais s'il était américain, elle pencherait pour des mocassins à glands, avec l'orteil séparé. Mais pas ici. Certainement un cordonnier de Savile Row, mais très discret.

Elle a rencontré des gens, ici, qui peuvent différencier la façon de faire une boutonnière de manche de costume à vingt pas.

Chez L. GREENAWAY, il faut sonner pour qu'on vous fasse entrer. Et Greenaway paraît toujours avoir le pied sur une alarme qui appellerait de grands hommes munis d'un casque et d'un bâton.

— Je dois vous demander, Miss Pollard, si vous êtes tout à fait sérieuse quant à cette affaire.

— Oui, M. Greenaway, je le suis.

— Êtes-vous collectionneuse ? demande-t-il à son blouson d'aviateur en Nylon noir.

– Mon père l'est.

– Je ne reconnais pas ce nom, s'étonne Greenaway après une légère pause. Le milieu des Curtas est assez limité.

– M. Pollard, intervient Ngemi, ancien agent du gouvernement américain avec un vaste bagage scientifique, possède plusieurs Type Un, datant tous de 1949, et bien sûr beaucoup avec un numéro de série inférieur à 300. Et aussi plusieurs Type Deux, choisis avant tout pour leur état et les variations de boîtiers.

Le portrait de Win, pas tout à fait inexact, est né des questions délicates qu'il a posées sur le trottoir.

Greenaway le fixe froidement.

– Puis-je vous demander quelque chose ? s'enquiert Ngemi en se penchant un peu vers l'avant avec un craquement de cuir audible.

– Et quoi donc ?

– La provenance. On sait qu'Herzstark a gardé trois prototypes dans sa demeure de Nendeln, au Lichtenstein. À sa mort, en 1988, ils ont été vendus à un collectionneur privé.

– Oui ?

– Celui que vous vendez en fait-il partie, M. Greenaway ? J'ai trouvé la description présentée sur votre site quelque peu ambiguë à cet égard.

Cayce regarde Greenaway s'empourprer.

– Non, il n'en fait pas partie. Il provient des biens d'un maître machiniste, et je le vends avec beaucoup de documentation, y compris des photos de l'appareil entre les mains d'Herzstark et du machiniste, son fabricant. Les trois qui provenaient de la maison à Nendeln sont numérotés I, II et III en chiffres romains. Celui-ci est le n° IV. (Son expression, tout à fait

neutre, reste posée sur Ngemi avec ce que Cayce identifie comme un mépris parfait.) En chiffres romains.

– Pourrions-nous le voir, je vous prie ? demande Cayce.

– Maître machiniste, reprend Ngemi. Fabricateur.

– Je vous demande pardon ? dit Greenaway d'un ton qui indique le contraire.

– Quand ce prototype a-t-il été fabriqué ?

Ngemi sourit.

– Que sous-entendez-vous par là ?

– Rien du tout, assure Ngemi en levant les sourcils. En 1946 ? 47 ?

– 1947.

– Veuillez nous le montrer, M. Greenaway, répète Cayce.

– Et comment comptez-vous payer, si vous décidiez d'acheter ? Désolé, je ne peux accepter de chèque personnel que si je connais l'acheteur.

La Visa de Blue Ant, déjà dans sa main, est tirée de la poche du Rickson et posée sur le tapis de feutrine rectangulaire sur le comptoir de Greenaway. Il la regarde, apparemment étonné par la fourmi égyptienne, puis finit par lire le nom de la banque en question.

– Je vois. Et votre crédit est suffisant, pour ce prix plus la TVA ?

– C'est une question très grossière, commente Ngemi d'un ton égal.

Mais Greenaway l'ignore, regardant Cayce.

– Oui, M. Greenaway, mais je suggère que vous le vérifiiez vous-même avec l'émetteur de cette carte.

Elle n'en est pas sûre. Mais il lui semble se rappeler que Bigend a dit « Vous pouvez acheter une voiture, mais pas d'avion. » Bigend a beaucoup de défauts. Elle doute que l'exagération en soit un.



Greenaway les regarde à présent comme s'ils étaient sur le point de sortir une arme pour le voler. Cela ne lui causerait sans doute ni peur ni tristesse, rien qu'une sorte d'étonnement contrarié devant tant d'effronterie.

— Ce ne sera pas nécessaire. Nous le saurons bien assez tôt, lors de la demande d'autorisation.

— Pourrions-nous à présent voir cet objet ? demande Ngemi en posant le bout des doigts sur le comptoir, comme pour s'approprier quelque chose.

Greenaway tend la main sous son comptoir, et la remonte avec une boîte de carton grise. Carrée, peut-être quinze centimètres de côté, deux fermoirs en fil de fer, en forme de U, sortant de trous au bord du couvercle. C'est sans doute bien plus ancien que Cayce. Greenaway marque un temps d'arrêt, et elle l'imagine en train de compter en silence. Puis il soulève le couvercle et le pose sur la tranche.

Le calculateur est enveloppé de papier d'un gris funèbre. Greenaway tend la main dans la boîte, l'en extrait avec prudence et le pose sur le tapis de feutrine.

Cayce le trouve très semblable à ceux qu'elle a vus dans le coffre de Baranov, quoique avec une finition inférieure.

Ngemi a tiré de sa poche une loupe d'orfèvre, et se la met en place sur l'œil gauche. Il se penche en avant dans un nouveau craquement, et consacre au Curta toute son attention cyclopéenne. Elle l'entend respirer, par-dessus le tic-tac de dizaines de pendules qui l'entourent. Dont elle n'avait jusqu'alors pas conscience.

— Hum, fait Ngemi. Um.

Ces sons doivent être tout à fait inconscients. Il paraît en ce moment très, très loin. Elle se sent seule.

Il se redresse, enlève la loupe. Cligne des paupières.

– Il va falloir que je le manipule. Que j'effectue une opération.

– Vous êtes bien certains que vous êtes sérieux ? Vous ne seriez pas en train de me faire perdre mon temps ?

– Non monsieur, assure Ngemi. Nous sommes tout à fait sérieux.

– Alors allez-y.

Ngemi soulève le calculateur, commençant par le retourner. Sur sa base ronde, Cayce aperçoit « IV », gravé dans le métal. Quand il redresse l'objet, ses doigts commencent à coulisser, déplaçant les crans et les glissières dans leur logement. Il s'arrête, ferme les yeux comme pour mieux écouter, et actionne la petite manivelle au-dessus. Le son est chuintant, si l'on peut dire d'un mécanisme qu'il chuinte.

Ngemi ouvre les yeux, regarde le résultat affiché dans les petites fenêtres circulaires. Il reporte le regard sur Greenaway.

– Oui, dit-il.

Cayce indique la carte Blue Ant.

– On le prend, M. Greenaway.

À un pâté de maisons de chez L. Greenaway, Ngemi porte le calculateur contre son ventre, comme l'urne d'un parent défunt. Baranov attend là, une cigarette à moitié consumée au coin des lèvres.

– C'est ça ?

– Oui, répond Ngemi.

– Authentique.

- Bien sûr. Baranov prend la boîte.
- Et voici qui est tout aussi intéressant, dit Ngemi en ouvrant la fermeture Éclair de son manteau pour en sortir une enveloppe marron. Les documents de provenance.

Baranov se coince la boîte sous le bras et prend l'enveloppe. Il tend à Cayce une carte de visite.

La Light of India Curry House. Poole.

Elle retourne la carte. Stylo-plume couleur rouille, en italiques réguliers.

*stellanor@armaz.ru*

Les yeux derrière les lunettes rondes fixent Cayce avec mépris, comme pour la renvoyer.

- Pétrole de la Baltique, hein ? Je pensais que ce serait un peu plus intéressant.

Il jette sa cigarette et s'éloigne, dans la direction d'où ils viennent, le prototype de Curta dans une main et l'enveloppe marron dans l'autre.

- Ce serait gênant de vous demander ce qu'il voulait dire ?

- Non, répond-elle en regardant tour à tour le dos couleur sale de Baranov qui s'éloigne et l'adresse e-mail couleur rouille. Mais je l'ignore.

- C'est ce que vous vouliez ?

- Je pense. Il faudra bien.

## Mystique participative

Ngemi part en métro depuis Bond Street Station, la laissant noyée dans le soleil soudain, sans aucune idée de ce qu'elle devrait faire, ou pourquoi.

Un taxi l'emporte à Kensington High Street, la carte du restaurant indien rangée dans une poche zippée sur la manche de Cayce. Celle qui à l'origine servait à ranger les cigarettes américaines.

Liminal. Voilà ce qu'elle pense en sortant du taxi pour entrer dans la caverne humide et étagée de Kensington Market, avec ses labyrinthes disparus de punks et de hippies. Liminal. C'est ainsi que Katherine McNally appelait certains états : des seuils, des zones de transition. Se sent-elle liminale, à présent, ou simplement perdue ? Elle paie le chauffeur, par la fenêtre, et il repart.

Du pétrole, avait dit Baranov ?

Elle avance vers le parc. Les dorures de l'Albert Memorial, qu'elle trouve beaucoup plus factice depuis qu'on l'a nettoyé. La première fois qu'elle l'avait vu, c'était un bâtiment noir, funéraire, presque sinistre. Win lui avait dit que le Londres qu'il avait vu pour la première fois était aussi noir que cela, une ville de

suie, plus richement texturée peut-être par ce manque de couleur.

Elle attend au feu, traverse High Street.

Ses bottes Parco écrasent le gravier quand elle s'engage dans les Gardens. L'Heure Personnelle de Cayce Pollard se rapproche de celle des loups. L'âme est en attente depuis trop longtemps.

Le parc est semé de graviers rougeâtres, des chemins larges comme des autoroutes de campagne du Tennessee. Ils la mènent à la statue de Peter Pan, avec les lapins de bronze à sa base.

Elle pose le sac Luggage Label et enlève son Rickson pour l'étendre sur l'herbe rase. Elle s'assied. Un jogger passe sur le chemin.

Elle défait la poche à cigarettes du Rickson et sort la carte de Baranov.

*stellanor@armaz.ru*. L'encre paraît fanée au soleil, comme si Baranov l'avait écrite il y a des années.

Elle la range avec soin, et referme la petite poche. Ouvre son sac, sort l'iBook et le mobile.

Hotmail. Synchronise. Vide.

Elle prépare un nouveau message.

Je m'appelle Cayce Pollard. Je suis assise dans l'herbe, dans un parc de Londres. Le soleil me réchauffe. J'ai 32 ans. Mon père a disparu le 11 septembre 2001 à New York, mais nous ne savons pas s'il est vraiment mort dans l'attaque. J'ai commencé de m'intéresser au Film que vous

Ce « vous » l'arrête net. Le doigt enfoncé sur le retour arrière, elle efface sa dernière phrase.

Katherine McNally lui avait fait écrire des lettres, des lettres qu'elle n'enverrait jamais, c'était entendu. Et dans certains cas, elle ne le pouvait pas. Le destinataire était mort.

Quelqu'un m'a montré un segment, et j'en ai cherché d'autres. J'ai trouvé un site où les gens en parlaient, et j'ai commencé à discuter avec eux. À poser des questions. Je ne pourrais pas vous

Cette fois, cela ne l'arrête pas.

dire pourquoi, mais c'est devenu très important pour moi, pour nous tous. Parkaboy, et Ivy, et Maurice, et Filmy, et tous les autres. Nous y allions chaque fois que c'était possible, pour être avec d'autres personnes qui comprenaient. Nous cherchions d'autres fragments. Certaines personnes continuaient de surfer, plusieurs semaines d'affilée, sans jamais écrire jusqu'à ce qu'on trouve un autre fragment

Tout au long de cet hiver, le plus doux qu'elle avait connu à Manhattan, mais aussi le plus sombre, elle était revenue sur F:F:F – pour s'abandonner à ce rêve.

Nous ne savons pas ce que vous faites, ni pourquoi. Parkaboy pense que vous rêvez. Que vous rêvez pour nous. Parfois, on dirait qu'il pense que vous nous rêvez, nous tous. Il a défini toute une mystique participative : nous sommes allés si loin dans la découverte de ceci, de ce que vous faites, que nous en faisons partie. Nous piratons le système.

Nous nous y fondons, si loin que c'est le système, et non plus vous, qui nous parle. Il dit que c'est comme Coleridge, ou De Quincey. Il dit que c'est chamanique. Que nous avons tous l'air de rester assis là devant l'écran, mais qu'en fait certains d'entre nous sont des aventuriers. Nous sommes là à chercher, à prendre des risques. Dans l'espoir, selon lui, de rapporter des merveilles. Le problème, c'est que ces derniers temps, tout cela est devenu mon quotidien.

Elle lève les yeux. La lumière rend tout pâle et délavé. Elle a encore oublié de prendre ses lunettes de soleil.

Je suis avec les autres, je cherche. Je prends des risques. Sans trop savoir pourquoi. J'ai peur. Il s'avère qu'il y a des gens pas très gentils, dans le monde. Mais ce n'est pas vraiment une nouvelle.

Elle s'arrête et regarde Peter Pan. Les oreilles des lapins de bronze, à sa base, sont polies par les mains des enfants.

Vous savez que nous sommes là, à attendre le prochain segment? À errer sur le Web toute la nuit, à la recherche de ce que vous y avez laissé pour nous? Nous le faisons. Enfin, pas moi, pas ces derniers temps, mais seulement parce que j'ai suivi l'avis de Parkaboy, pour essayer de trouver un moyen d'entrer plus profond. D'une autre façon. Et je pense que j'ai réussi – que *nous* avons réussi – nous avons

trouvé les codes incrustés dans le film, la carte de l'île ou de la ville ou je ne sais quoi. Et nous savons que vous, ou quelqu'un d'autre, les utilisez pour suivre la dispersion d'un segment donné, pour évaluer leur dissémination. Et en trouvant ces codes, les chiffres tissés derrière la Toile, j'ai pu obtenir cette adresse e-mail. Et maintenant, je suis assise dans le parc, devant la statue de Peter Pan, et je vous écris, et

Et quoi ?

Je veux vous demander

Qui êtes-vous ?

Où êtes-vous ?

Est-ce que vous rêvez ?

Vous êtes là ? Comme moi, je suis ici ?

Elle lit ce qu'elle a écrit. Comme la plupart des lettres que Katherine lui a fait écrire – à sa mère, à Win avant et après sa disparition, à plusieurs ex et à un ancien thérapeute – son mail se termine par des points d'interrogation. Katherine avait pensé que les lettres que Cayce avait le plus besoin d'écrire ne se termineraient pas par des points d'interrogation. Il fallait des affirmations, des fins, et non des questions, d'après Katherine. Et Cayce ne se sentait pas très à l'aise avec l'un ou l'autre.

Sincèrement,

Cayce Pollard



Regardant ses mains continuer de taper, avec toute la classe d'une dactylo pro, imitant avec amertume une femme qui se croirait en train de faire quelque chose.

(CayceP)

Se rend compte juste à cet instant que le parc éloigne les bruits de Londres, lui donnant la sensation d'exister à un point immobile autour duquel tout le reste évolue. Comme si les larges chemins de gravier étaient des lignes telluriques, irradiant toutes autour de Peter Pan.

Les doigts d'un enfant en colère, qui tapent sur le clavier.

*stellanor@armaz.ru*

Dans la fenêtre d'adresse. Comme si elle allait vraiment l'envoyer.

Déroule le menu jusqu'à Envoyer.

Et bien sûr, elle ne le fait pas.

Et regarde le message partir.

– Eh, non! proteste-t-elle à l'encontre du iBook posé dans l'herbe, le soleil faisant pâlir les couleurs de son écran. Je n'ai rien envoyé!

Peter Pan s'en fout.

Elle n'a pas pu l'envoyer. Elle l'a fait.

Assise en tailleur sur son blouson, penchée sur l'iBook.

Elle ne sait pas ce qu'elle ressent.

Elle vérifie ses mails d'une main absente.

Syncho. Vide.

Une femme passe devant elle à petites foulées, soufflant comme un piston.

Elle avale en mode automatique un bol de salade thaï dans un restaurant panasiatique de l'autre côté de la rue. Elle n'a pas pris de petit déjeuner, aujourd'hui. Ça pourrait la calmer.

Vu ce qu'elle a fait, elle en doute.

Accepte que c'est arrivé, se dit-elle. Fais face à toutes les questions d'intentionnalité.

Elle a presque l'impression que c'est le parc qui l'a fait agir. Genius loci, dirait Parkaboy. Trop de soleil. Lignes de convergence. (Convergence de quelque chose, certes, elle en convient; mais dans une partie d'elle-même à laquelle elle n'a pas accès.)

L'iBook est de nouveau ouvert, sur la table face à elle. Elle a simplement cherché le nom et l'adresse de la personne responsable (quoi que cela signifie) du domaine armaz.ru : un certain A. N. Polakov. Un immeuble de bureaux. À Chypre.

Elle regarde son antiCasio et cherche à calculer l'heure de l'Ohio. Se rappelle la petite carte qu'il y a dans les Mac, mais ne sait plus où la trouver.

Elle va appeler Boone. Lui dire ce qui est arrivé. Elle referme l'iBook et débranche le téléphone. Quelque chose lui dit que cela a un sens, qu'elle n'appelle pas d'abord Parkaboy. Mais elle choisit de l'ignorer.

Elle envoie le premier numéro qu'il avait enregistré dans son téléphone en revenant de Tokyo.

– Boone?

Une femme glousse.

– De la part de qui?

En bruit de fond, elle entend Boone dire :

– Donne-moi ça.

Cayce regarde sa tasse de thé vert fumant, se souvenant de la dernière fois qu'elle a bu du thé vert. Hongo, avec Boone.

– Cayce Pollard.  
– Boone Chu, dit-il après avoir pris le téléphone à la femme.

– C'est Cayce, Boone.

Elle se souvient du kudzu sur le toit de fer. Et pense : tu m'as dit qu'elle était à Madrid.

– Je venais aux nouvelles.

Marisa.

Damien a une Marina. Un de ces quatre, quelqu'un va nous ramener une Marika.

– Tout va bien. Du nouveau de ton côté ?

Elle regarde la circulation dans High Street.

– Non.

– Je crois que je suis sur un truc, ici. Je te tiens au courant.

– Merci. (Elle coupe la communication.) Oui, à l'évidence, tu es sur quelque chose.

Un serveur, remarquant l'expression de Cayce, prend un air alarmé. Elle se force à sourire et regarde son bol. Pose le téléphone avec un calme exagéré, et reprend ses baguettes.

– Chier, souffle-t-elle tout bas en se forçant à manger.

Pourquoi se met-elle toujours dans ce genre de position ?

Quand les nouilles et le poulet sont finis, et que le serveur lui a rapporté du thé, se sentant seule et dans l'obligation de faire quelque chose, elle appelle Bigend. Sur son mobile.

– Oui ?

– Cayce, Hubertus. Question.

– Oui ?

– L'homme de Chypre. Dorotea lui a donné un nom ?

- Oui. Attendez. Andreas Polakov.
- Hubertus ?
- Oui ?
- Vous venez de vérifier ?
- Oui.
- Dans quoi ?
- La transcription de la conversation.
- Elle savait que vous enregistreriez ?
- Où êtes-vous ?
- Ne changez pas de sujet.
- Trop tard. Vous avez des nouvelles ?
- Pas encore.
- Boone est dans l'Ohio.
- Oui, je suis au courant. Au revoir.

Elle relie l'iBook au téléphone, et relance la machine. Elle a besoin de dire à Parkaboy ce qu'elle a appris, et ce qu'elle a fait.

Elle vérifie ses mails entrants.

Un.

*stellanor@armaz.ru*

Elle s'étrangle sur son thé. Manque le renverser sur le clavier.

Elle se force à ouvrir le mail, juste à l'ouvrir, comme n'importe quel autre mail. Comme si...

Hello ! Quel mail étrange.

Cayce ferme les yeux. Quand elle les ouvre, les mots n'ont pas bougé.

Je suis à Moscou. J'ai aussi perdu mon père dans une bombe. Ma mère, aussi. Comment avez-vous cette adresse ? Qui sont ces gens dont vous me

parlez? Les segments, vous voulez dire les morceaux de l'œuvre?

Et rien d'autre.

– Oui, dit-elle à l'iBook. Oui. L'œuvre.

L'œuvre.

– Encore Cayce. Hubertus, qui j'appelle pour les voyages?

– Sylvie Jeppson. Au bureau. Où allez-vous?

– Paris, dimanche prochain.

Elle en est à son troisième thé vert, et ils commencent un peu à encombrer la table.

– Pourquoi?

– Je vous explique demain. Merci. Au revoir.

Elle appelle Blue Ant et on la transfère sur le poste de Sylvie Jeppson.

– Ai-je besoin d'un visa pour la Russie?

– Oui.

– Combien de temps faut-il?

– Ça dépend. Si vous payez plus, ils le font en une heure. Mais ils ont tendance à vous laisser attendre dans une pièce vide pendant une heure, avant cela. C'est un peu par nostalgie des Soviets. Mais nous avons nos entrées avec leur ministère des Affaires étrangères.

– Ah bon?

– Nous avons travaillé pour eux. Discrètement. Où êtes-vous?

– Kensington High Street.

– Pratique. Vous avez votre passeport?

– Oui.

– On peut se retrouver dans une demi-heure? Cinq, Kensington Palace Gardens. À Bayswater. Le plus

près, c'est le métro de Queensway. Il vous faut trois photos taille passeport.

– Vous pouvez faire ça ?

– Hubertus ne voudrait pas que vous attendiez. Et je sais à qui parler, sur place. Mais il faut vous dépêcher. Ils sont fermés l'après-midi.

En sortant de la partie visa du consulat russe, la grande, pâle et impassible Sylvie demande :

– Quand voulez-vous partir ?

– Dimanche. Matin. Pour Paris.

– Ce sera sur BA, à moins que vous préféreriez Air France. Vous ne voulez pas prendre le train, plutôt ?

– Non, merci.

– Et après, la Russie ?

– Je ne sais pas encore. C'est une possibilité, sans plus, pour l'instant. Mais je voulais que le visa soit prêt. Merci pour votre aide.

– Pas de problème, répond Sylvie avec un sourire. On m'a dit de prendre très soin de vous.

– Mission accomplie.

– Je prends un taxi pour retourner à Soho. Je vous dépose ?

Cayce en voit approcher deux, vides.

– Non merci. Je vais à Camden.

Elle laisse Sylvie prendre le premier.

– Aeroflot, dit-elle quand le chauffeur du second lui demande où elle veut aller.

– Piccadilly, répond-il.

Elle appelle Voytek.

– Allô ?

– C'est Cayce, Voytek.

– Casey ! Salut !

– Je pars encore. Il faut que je te donne les clés de Damien. Tu peux venir à l'appartement? Vers 4 h 30? Désolée de te prévenir si tard.

Elle se promet de lui acheter son échafaudage.

– Pas de problème, Casey.

– Merci. À toute!

Elle lui achètera l'échafaudage avec la carte de Bigend. Mais chez Aeroflot, elle utilisera sa CB personnelle.

– Là voilà, ma mystique participative, dit-elle sans savoir si elle s'adresse à Parkaboy, Londres ou aux mystères généraux et spécifiques de sa vie aujourd'hui.

Elle voit le chauffeur lui jeter un coup d'œil dans le rétro.

Vol Aeroflot SU244, départ d'Heathrow à 10 h 30 le soir même. Il s'agit d'un Boeing 737, et non d'un Tupolev comme elle l'espérait. Elle n'est encore jamais allée en Russie, et y pense encore en fonction des histoires que Win lui racontait dans son enfance. Le monde au-delà de celui qu'il essayait de protéger : un monde d'appareils espions navigant dans les toilettes et de duplicité sans fin. Dans la Russie de son enfance, il neige en permanence. Les hommes portent des chapeaux en fourrure noire.

Elle se demande, en trouvant sa place dans la rangée, si Aeroflot a dû lutter pour conserver le logo de la faucille et du marteau, et à quel point ce sigle est devenu rare. Facteur de reconnaissance massive. C'est une version ailée, dessinée avec une grande délicatesse ; et elle a beaucoup de mal à la dater : sorte de look futuriste victorien. Sa réaction est neutre. Grand soulagement.

Les icônes nationales sont toujours neutres pour elle, à l'exception de l'Allemagne nazie, et ce n'est pas tant par réaction aux méfaits historiques (bien qu'elle soit présente) que par conscience d'un excès effrayant



de talent conceptuel. Hitler avait un département graphique bien trop efficace, et avait parfaitement compris le pouvoir de la marque. Heinz aurait été tout à son aise, à l'époque, et même lui n'aurait sans doute pas fait mieux.

Le swastika, et surtout le fait qu'il y avait une police de caractères particulière pour « SS », provoquait une réaction violente. Comme sa Tommy-phobie, mais dans une direction plus terrible encore. Elle avait travaillé un mois en Autriche, où ces symboles ne sont pas interdits par la loi comme ils le sont en Allemagne. Elle avait appris à traverser en apercevant au loin la vitrine d'un antiquaire.

Les symboles nationaux de son propre pays ne déclenchent rien chez elle, du moins pour l'instant. Toute l'année dernière, à New York, elle en a été très reconnaissante. Une allergie aux drapeaux ou aux aigles aurait fait d'elle une recluse : une espèce d'agoraphobie sémiotique.

Elle range son Rickson dans le compartiment au-dessus de sa tête, s'assied, et glisse le sac du iBook sous le siège devant elle. Elle a un peu de place pour les jambes. Constatant cela, elle a une sorte de pseudo-nostalgie pour l'Aeroflot de Win : un personnel de bord acariâtre qui vous lance des sandwichs rassis, et vous donne de petits sacs en plastique pour vos stylos. Précaution utile contre les nombreuses dépressurisations. Il lui avait dit que la Pologne, vue du ciel, ressemble à un Kansas cultivé par des lutins. Les patchworks de champs si petits, la terre plate et vaste.

Bientôt, l'avion roule vers sa piste d'envol. Les sièges à côté d'elle sont vides, et elle se dit que par chance, et pour le prix du service express payé avec

sa visa personnelle, elle aura presque autant de place que pour son vol vers Tokyo.

Magda, qui est venue à la place de Voytek pour prendre les clés, sait où elle va, ainsi que sa mère, à qui elle a enfin fait la grâce d'un e-mail. Et Parkaboy. Ces trois personnes savent où elle va, mais quelqu'un d'autre, elle ignore qui, sait qu'elle arrive.

Salut m'man,

J'espère que tu me pardonneras mon silence, ou au moins que tu ne le prendras pas contre toi. J'ai fini le travail pour lequel on m'a fait venir ici, et j'ai été engagée par le type qui dirige/possède la société pour un autre travail, plus directement à son compte – une enquête culturelle, pour ne pas faire trop de mystères, sur de nouvelles idées quant à la distribution des films, et la façon dont ils peuvent être structurés. Ça a l'air ennuyeux, comme ça, mais je suis tout à fait fascinée, et c'est pour ça que je n'ai pas donné de nouvelles. En plus, je pense que ça m'a fait du bien de quitter New York, et d'arrêter de penser à Papa. C'est peut-être aussi pour ça que je n'ai pas écrit. Je sais que nous sommes d'accord pour ne pas être d'accord sur les PVE, mais ces clips que tu m'as envoyés m'ont foutu les jetons. Je ne vois pas comment le dire plus honnêtement. Mais malgré ça, j'ai rêvé de lui il n'y a pas longtemps, et il a paru me donner un conseil très spécifique, que j'ai suivi, et qui s'est révélé correct. Alors peut-être sommes-nous d'une certaine façon d'accord, toi et moi. Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je

finis par accepter l'idée qu'il est parti, et l'assurance, la pension, tout ça me paraît juste compter pour de la paperasse. J'aimerais que ce soit fini. Et je me demande si ça finira un jour. Enfin, j'écrivais aussi pour dire que je pars à Moscou ce soir, pour le travail dont je parlais. C'est bizarre de voir enfin le pays où Papa allait tout le temps quand j'étais petite. Pour moi, ça n'a jamais paru réel, plutôt un conte de fées d'où il rapportait des œufs en bois peint et des histoires. Il m'avait dit que la seule chose à faire, c'était de les maîtriser plus ou moins jusqu'à ce que les émeutes éclatent pour la nourriture. Mais quand tout s'est terminé, pas d'émeute. Je me souviens que je le lui avais rappelé. Il avait répondu que c'étaient les Beatles qui les avaient achevés. Donc, plus besoin d'émeutes. Les Beatles et leur propre version du Vietnam. Je dois y aller, je suis aux départs d'Heathrow. Je suis contente que tu sois à Rose of the World, parce que je sais que tu aimes bien ces gens-là. Merci de m'avoir écrit, et j'essaierai d'être un peu plus productive, moi aussi.

Je t'aime, Cayce.

Je n'aurais jamais imaginé te dire ça, mais je l'ai sans doute trouvé. En fait, j'ai sans doute reçu un e-mail de lui, et je suis sur le point de lui répondre. Je suis à Heathrow, et je vais me faire un vol de nuit pour Moscou, arrivée 5 h 30 demain matin. Il a dit qu'il était là-bas. J'ai trouvé quelqu'un qui a

pu se débrouiller avec le numéro de Taki, ne me demande pas comment (il vaut mieux que nous n'en sachions rien) et m'a obtenu une adresse e-mail. J'ai fait quelque chose de bizarre. J'étais assise dans un parc, j'ai commencé à lui écrire une lettre, que je ne comptais pas envoyer. Comme quand on écrit à Dieu, si ce n'est que j'avais l'adresse. Et j'ai tout tapé, et j'ai dû l'envoyer. Sans le vouloir, ni même me voir faire. En moins d'une demi-heure, j'avais une réponse. Écoute, je sais que tu veux TOUT savoir, mais il n'y a-pas grand-chose d'autre, pas dans la réponse. Et je ne veux pas te la transférer. Pas comme ça. En fait, la façon dont j'ai eu cette adresse m'a laissé l'impression que rien de ce qu'on fait ici n'est vraiment privé, et la dernière chose que je voudrais faire serait d'attirer l'attention. Alors pardonne-moi, Parkaboy. Accroche-toi. Tu en apprendras plus. Voire tout. J'en saurai sans doute plus demain, et là je t'appellerai. J'ai grave besoin de me libérer de toutes ces infos. Si je suis impatiente? J'imagine. C'est drôle, mais je n'en sais plus rien. On dirait que j'hésite entre hurler et chier.

Hello! Merci de m'avoir répondu. Je ne sais pas vraiment quoi dire, mais je suis heureuse que vous ayez répondu. Je serai à Moscou demain, pour affaires. Je m'appelle Cayce Pollard. Je serai au President Hotel, si vous vouiez m'appeler. Mais vous pouvez aussi me répondre par e-mail.

À bientôt, CayceP

En se relisant sur l'iBook, quand ils ont atteint leur altitude de croisière, elle ne veut pas imaginer ce qu'elle va ressentir demain, ou le jour d'après, ou le jour suivant, si elle ne reçoit aucune réponse à ce dernier mail. Ce qui est une possibilité bien réelle.

Russie. En Russie, on boit Pepsi. Elle sirote le sien.

Le contact de Dorotea à Chypre, qui est aussi le propriétaire déclaré d'armaz.ru. Elle se demande quels autres éléments russes ont pu apparaître dans F:F:F pendant l'examen du film.

Elle insère le CD-ROM F:F:F, qu'elle n'a toujours pas copié pour Ivy, et ouvre la fenêtre de recherche.

À sa grande surprise, elle trouve un mail écrit de sa main, tout au début, dans un fil de discussion envisageant que l'auteur soit un réalisateur très connu travaillant dans le secret de l'anonymat.

Je n'y crois pas. Pas parce que nous n'arrivons pas à nous entendre sur l'auteur, si tel est bien le cas. Mais parce que c'est trop évident, trop proche de nous. Pourquoi ne s'agirait-il pas, par exemple, d'un *don* de la mafia russe qui aime l'expression personnelle, un talent encore inconnu capable de générer et disséminer les fragments? C'est tiré par les cheveux, volontairement, mais pas tout à fait impossible. À mon avis, nous ne pensons pas encore de façon assez latérale.

Elle se rappelle à peine avoir écrit tout cela. Elle n'a jamais pu revenir en arrière pour relire ses posts, avant, et elle n'y aurait sans doute pas pensé. Mais à

présent, elle suit le fil de discussion, les messages des autres participants, jusqu'au bout.

Elle voit que le suivant, justement, fut le premier message de Mama Anarchia.

En fait, c'est une question d'histoire. Mais pas au sens que vous semblez connaître. Ne connaissez-vous rien de la narratologie? Où sont le « jeu » et l'excès derridiens? L'attitude limite de Foucault? Les jeux de langages de Lyotard? Les imaginaires de Lacan? Où est la volonté de praxis, le positionnement nostalgique de Jameson, et le désespoir – ainsi que la peur de l'irrationalité d'Habermas – en tant que discours de panique signalant la défaite de l'hégémonie des Lumières sur la théorie culturelle? Mais non : les discours sur ce site sont désespérément rétrogrades. Mama Anarchia

Eh bien, se dit Cayce. Mama Anarchia n'y était pas allée par quatre chemins. Et elle avait utilisé, remarquait-elle, le mot « hégémonie », sans lequel Parkaboy refuse l'authenticité d'un message de Mama Anarchia (et pour une identification positive, il insiste pour qu'il contienne aussi le mot « herméneutique »).

Mais l'Heure Personnelle de Cayce Pollard lui dit qu'il est temps de dormir, ou d'essayer. Elle éjecte le CD-ROM, éteint et range l'iBook, et ferme les yeux.

Et rêve de grands hommes, étrangers mais pourtant comme Donny, dans son appartement de New York. Elle y est aussi, mais ils ne la voient pas, ne l'entendent pas, et elle veut qu'ils sortent.

À Sheremetevo-2, une fois passé l'uniforme, beige et très années soixante-dix, de la douane et de l'immigration, il semble y avoir de la publicité sur toutes les surfaces disponibles. Au moins quatre sur le chariot à bagages qu'elle utilise, une de Hertz et les trois autres en russe. Comme au Japon, elle a compris qu'elle est en partie protégée par son incapacité à lire la langue. Ce dont elle est heureuse, la densité du langage commercial présent dans l'aéroport était équivalente à celle de Tokyo.

Parmi les signes qu'elle peut lire, BANKOMAT, écrit au-dessus d'un distributeur automatique. Si on l'avait inventé dans les années cinquante, c'est sans doute comme ça qu'on l'aurait appelé aux États-Unis. Elle utilise sa carte perso, plutôt que celle de Blue Ant, pour sa première provision de roubles. Elle pousse son chariot et finit par se plonger dans l'air russe, lourd d'un arôme de pétrocarbones très spécifiques. La flotte de taxis paraît très désordonnée, et elle sait que son travail consiste à présent à trouver l'un de ceux que Magda appelait « officiels ».

Ce qu'elle parvient à faire rapidement, quittant Sheremetevo-2 dans une Mercedes diesel vert anglais accusant un certain âge, son tableau de bord sanctifié par une sorte de petit autel orthodoxe posé sur un dessus d'assiette blanc à la décoration chargée.

Cette grande autoroute à huit voies, un peu sinistre, elle l'identifie grâce au *Lonely Planet Moscou* acheté à Heathrow, comme le Leningradski Prospekt. Circulation dense mais fluide dans les deux sens. De grands camions boueux, des voitures de luxe, beaucoup de bus, changeant tous de file d'une façon peu rassurante. Son chauffeur lui-même paraît dans le même temps avoir une conversation téléphonique via le kit

maines libres qu'il porte, et écouter de la musique sur le casque du lecteur CD qui lui couvre les deux oreilles. Elle croit comprendre que le concept de voies est assez fluide ici, tout comme l'attention à la route. Elle essaie de se concentrer sur la médiane herbeuse, où poussent des fleurs sauvages.

Elle aperçoit au loin des cheminées de hauts-fourneaux, et de grands immeubles orange, mais les cheminées, crachant leur fumée blanche, paraissent se dresser au milieu d'eux d'une façon bien étrange, suggérant une approche particulière – voire inexistante – de la planification urbaine.

Des affiches pour ordinateurs, biens d'équipement de luxe et appareils électroniques apparaissent, de plus en plus nombreuses et variées à mesure qu'elle approche de la ville. Le ciel, hormis les volutes de fumée et un brouillard brun-jaune de gaz d'échappement, est d'un bleu limpide.

Sa première impression de Moscou même est que tout est plus gros qu'il n'est tout à fait nécessaire. Des édifices staliniens titanesques en brique orange brûlée, aux détails vaguement maronnasses. Construits pour humilier et terrifier. Mais les lampadaires, les fontaines, les places, tout participe de la même échelle exagérée.

Tandis qu'ils traversent les huit voies du Garden Ring saturé de circulation, le facteur urbain augmente de plusieurs crans, et les publicités se font plus denses. Sur sa droite, elle voit une énorme gare ferroviaire Art nouveau, survivante d'une ère antérieure, mais d'une échelle telle qu'elle écrase la plus grandiose de Londres. Puis un McDonalds, apparemment tout aussi grand.



Il y a plus d'arbres qu'elle ne le pensait. Alors qu'elle commence à s'ajuster à l'échelle des choses, elle remarque des édifices plus petits, tous très laids, qui remontent sans doute aux années soixante. Dans ce cas, ce sont sans doute les pires immeubles des années soixante qu'elle ait pu voir, et ils semblent s'effriter. Plusieurs sont en cours de démolition, et on aperçoit partout des échafaudages, des travaux de rénovation ou de ravalement. Dans ce qu'elle identifie comme Tverskaya Street, la foule est aussi dense que la Croisade des Enfants, mais bien plus déterminée dans sa progression.

De grandes banderoles publicitaires sont accrochées au-dessus de la rue, et la plupart des immeubles sont surmontés d'un panneau.

Un nombre incroyable de bus électriques bleu et blanc, un bleu Dinky Toy d'époque qu'elle n'a encore jamais vu sur un vrai véhicule. Beaucoup ne paraissent plus en état de rouler.

Sa seule expérience des Soviets, ou post-Soviets, est une soirée, une seule, dans l'ancien Berlin-Est, quelques mois après la chute du Mur.

Dans son hôtel, à l'abri, dans l'Ouest, elle était au bord des larmes, accablée par la cruauté manifeste, sans parler de la stupidité entêtée de ce qu'elle avait vu. Elle avait appelé Win dans le Tennessee.

— Ces sales cons truquent leurs comptes depuis si longtemps qu'ils ne s'en rendent même plus compte, avait-il expliqué.

Selon lui, la CIA avait fait une estimation de l'industrie est-allemande, juste avant l'écroulement du pays, et avait déclaré que c'était la base industrielle la plus viable de tout le bloc communiste.

– Mais c'était parce que nous regardions leurs chiffres. Mettons qu'une usine de pneus ait été en bon état. Pas selon nos critères, mais mieux que dans le tiers-monde. Le Mur s'écroule, on rentre, toute l'usine est fermée. La moitié n'a pas servi depuis dix ans. En gros, elle vaut moins que son poids à la casse. Ils se mentaient à eux-mêmes.

– Mais ils étaient si méchants avec leur propre peuple. Si mesquins. Ils n'autorisaient que deux couleurs de peinture, un gris mort ou un marron qui avait autant que possible la couleur de la merde. Un marron qu'on pouvait presque sentir.

– Mais ce n'est pas la publicité qui te dérange, là-bas, hein ?

– C'était pareil quand tu étais à Moscou ? demandait-elle sans pouvoir s'empêcher de rire.

– Certainement pas. Les Allemands sous le communisme ? Ils allaient encore plus loin que les Russes. Comme si les Allemands de l'Est y croyaient vraiment, à fond. Même les Russes les prenaient pour des dingues.

Son taxi arrive sous un vaste logo Prada. Elle résiste à l'envie de fermer les yeux.

Quelques-uns des panneaux, incroyablement, sont dans l'ancien style réaliste des communistes, des aplats rouges, blancs et gris rehaussés du noir de l'autorité absolue.

Et en levant les yeux sur ces panneaux, elle voit, ou croit voir, avec son sourire inégal, le visage familial et hémiplégique de Billy Prion.

Le hall de la réception au Président pourrait facilement accueillir une tribune de parade militaire, avec

la tombe de Lénine dans un coin pour faire bonne figure. Quatre grappes de canapés sont arrangées sur une superficie d'un demi-terrain de football, immensité de tapis sur laquelle Cayce, attendant de prendre sa clé pendant qu'elle abandonne son passeport, regarde une jeune femme en cuissardes vert émeraude à talons hauts faire les cent pas avec humeur. Les bottes lui évoquent une collaboration entre un gantier florentin et Frederick's of Hollywood. La fille a les mêmes pommettes improbables que la productrice de Damien, leur angularité régulière répétée par des hanches accentuées par une microjupe très moulante, une sorte d'hommage à Versace période Miami, avec des flammes de hotrod en peau de serpent appliquées sur le tissu pour accentuer chaque fesse.

Il est dix heures du matin. Et Cayce sait que trois filles avec le même genre de tenue se disputent, dehors, dans le couloir de sécurité de l'hôtel, avec les quatre jeunes costauds en blouson de Kevlar qui y sont stationnés. Essayant de les convaincre de les laisser rejoindre leur collègue impatiente.

Quand elle se lasse de regarder les cuissardes vertes, qui ont une sorte de qualité féerique sur la palette automnale du couloir, elle parcourt une brochure en anglais présentée sur le comptoir de marbre beige. Cela explique les orange et les marron, puisqu'elle voit que cet endroit était auparavant l'Oktobryskaya. Et appartient toujours, lit-elle entre les lignes, au Kremlin.

Sa chambre, au douzième étage, est plus grande qu'elle aurait cru, avec une grande fenêtre offrant une superbe vue sur la rivière de Moscou et la ville au-

delà. Sur l'autre rive, une vaste cathédrale, et sur sa propre petite île, une statue d'une laideur inimaginable. Son Lonely Planet lui apprend qu'il s'agit de Pierre le Grand, et qu'il faut la défendre contre les esthètes locaux qui voudraient la faire exploser. On dirait une fontaine à champagne louée à des traiteurs pour un mariage ouvrier à l'ancienne.

Elle reporte son attention sur la chambre. La même lourdeur automnale, et un couvre-lit couleur boue. Une dissonance sourde, agaçante, comme si tout avait été conçu par une personne regardant la photo d'un hôtel occidental des années quatre-vingt, mais sans jamais avoir vu l'original en personne. La salle de bains a des carreaux de trois teintes de marron (mais aucune n'était est-allemande, grâce à Dieu) avec une douche, une baignoire, un bidet et des toilettes, chacun avec sa propre bande de papier qui le déclare DISINFECTED.

Un écriteau de papier sur le bureau l'invite à utiliser son ordinateur portable depuis sa chambre, ou si elle le préfère, à se rendre dans le BIZNIZ SENTRY à la réception.

Elle sort l'iBook et le câble à la prise à côté du bureau. Si elle se souvient bien de ce que Pamela Mainwaring lui a dit de son téléphone, il fonctionnera sans doute d'ici, mais elle n'en est pas sûre. Elle s'est rendue compte qu'elle n'a pas donné le numéro du mobile à son correspondant mystérieux, et se demande si ce n'est pas inconsciemment volontaire. La liaison est lente, mais elle finit par arriver à Hotmail.

Deux.

Parkaboy et stellanor.

Elle prend une grande inspiration. Expire aussi doucement que possible.

Vous êtes dans Zamoskvareche, cela signifie de l'autre côté de rivière Moscou par rapport à Kremlin, quartier de vieux appartements, églises. Hôtel est sur la rue Bolshaya Yakimanka, ça veut dire petite Yakimanka. Si vous suivez Bolshaya Yakimanka vers Kremlin, avec carte que j'ai fait, vous traverserez Bolshoy Kamenii Most (veut dire Gros Pont de Pierre), en voyant Kremlin. Suivez marque sur la carte à Caféine, enseigne en russe. Allez à 1700 aujourd'hui et s'il vous plaît assise à côté poisson pour que je vous voie.

— Poisson, dit Cayce.

Eh bien, oui j'aimerais TOUT savoir, et plutôt hier, mais tu es sans doute en l'air, et de toute façon ce numéro que tu m'as donné est décroché par une dame anglaise très énervante qui dit que l'utilisateur de ce téléphone mobile bla bla bla. Mais bon, je comprends ce que tu veux dire. Tu sais, pour ma part, je n'ai jamais douté qu'on en arriverait là un jour. Jamais. L'auteur est vivant. L'auteur est là. Depuis longtemps. Il nous attend. Mais à présent, c'est toi que j'attends, et il faudra que tu me dises TOUT. La seule nouvelle en ce qui me concerne est assez banale, mais vu les circonstances, tout le serait. Judy est partie. Rencontrer l'amour. Hier, donc elle doit déjà y être. Un vol pas cher au départ de SeaTac, partie retrouver Taki. Darryl est aux anges d'être débarrassé d'elle. Je pense que cela va nous faire perdre tout contact avec Taki, puisqu'elle est deux fois plus grande qu'il

imagine et ne parle pas japonais, mais je pense que si cela avait continué, elle nous aurait coûté Darryl. À présent qu'il reste seul avec ses bols de yakisoba instantané, il semble se remettre sur pieds. Et c'est là qu'arrive la deuxième nouvelle. Le truc en T de Taki. Darryl se l'est jouée hacker sur cette image, avec son copain de Palo Alto qui a en projet d'assembler un nouveau moteur de recherche basé sur le visuel. Le pote a des bots qui fonctionnent sur du CAD-CAM, qui recherchent des trucs sur la base de leur forme. Darryl lui a demandé d'en faire tourner deux, un pour chercher une section de carte qui correspondrait aux rues du T. C'était là-dedans qu'ils mettaient le plus d'espoir, mais il n'a rien trouvé. L'autre était une sorte d'idée de secours : trouver n'importe quoi qui ressemble à ce T. Eh bien, ils ont une correspondance à 100 % sur 75 % du T de Taki. À part la branche cassée, cela ressemble tout à fait à une partie spécifique du mécanisme d'armement manuel de la mine Claymore M18A1 de l'us Army. En gros, un pain de C4 derrière 700 billes d'acier. Quand le C4 explose, les billes sont éjectées sur un angle de 60° couvrant deux mètres de large. Tout ce qui se trouve à moins de 170 pieds (avec des arbres ou du feuillage sur la trajectoire, la distance peut varier) se retrouve haché menu. Utilisé pour les embuscades, détoné à distance. Ressemble à une antenne satellite trop lourde mais très compacte : rectangulaire et un peu concave. Ne me demande pas pourquoi, c'est ça que le bot nous a rapporté. Et maintenant, tu vas m'appeler? Tu vas TOUT me dire, oui!?

## Zamoskvareche

Pourtant, elle n'appelle pas Parkaboy. Elle est trop nerveuse, trop impatiente.

La ville est très habillée. Si elle restait ici longtemps, cela la dérangerait. Mais elle enfile sa tenue Parco, et met pour voir une partie du maquillage rapporté de Tokyo. Le résultat donnerait aux esthéticiennes une folle envie de rire, mais au moins elle porte du maquillage et cela se voit. On pourrait sans doute la confondre avec une correspondante de quelque radio culturelle sous-NPR. Mais pas de la télé.

Après s'être assurée qu'elle a la clé magnétique de sa chambre, elle enfile son Rickson, se met le sac Luggage Label sur l'épaule, iBook et mobile à l'intérieur. Elle retrouve le mini-couloir où débouchent les ascenseurs. Une femme en uniforme est assise là, sans doute vingt-quatre heures par jour, sous un arrangement colossal de fleurs et de feuilles séchées. Cayce lui fait un signe de tête, qu'on ne lui rend pas.

Les deux ascenseurs sont séparés par une grande fenêtre, voilée du plafond au sol par un tissu ocre. À côté, un grand frigo contenant du champagne, de l'eau minérale, quelques bouteilles sans doute merveilleu-

sement frappées de bourgogne, et beaucoup de Pepsi. En attendant l'ascenseur, Cayce écarte la tenture ocre et voit des immeubles d'appartements très anciens, des flèches blanches, et un clocher crénelé orange et turquoise. Encore plus loin, des dômes en oignon dorés.

*Voilà la direction où je vais.*

Personne dans le hall de la réception. Pas même une fille en cuissardes vertes.

Elle trouve la sortie, passant devant la caverne de la sécurité avec ses gros bras en Kevlar, et tente de faire le tour du pâté de maisons pour se mettre dans la direction de ces dômes en oignon.

Et se perd, presque immédiatement. Peu importe, elle n'est là que pour marcher, pour éliminer sa nervosité. Et à un moment, elle se souvient de téléphoner à Parkaboy.

Mais pourquoi hésite-t-elle à le faire? Parce qu'elle va être obligée de lui parler de Bigend, et de Boone, et de tout le reste. Elle le sait. Et elle a peur de sa réponse. Mais si elle ne l'appelle pas, leur amitié, à laquelle elle accorde tant d'importance, commencera à perdre de son authenticité.

Elle s'arrête, devant le paysage de ce vieux quartier résidentiel. Son esprit, comme toujours face à une nouveauté culturelle, fait à tout bout de champ des comparaisons mais-en-fait-c'est-comme : mais en fait c'est comme Vienne, mais en fait non, et en fait c'est comme Stockholm, mais en fait, non plus...

Elle continue d'avancer sans but, se sentant comme une enfant en train de jouer à la grande fille de rue avec une légère appréhension, levant de temps en temps les yeux à la recherche de dômes d'or. Son téléphone sonne.



– Oui? dit-elle en décrochant avec un sentiment coupable.

– Tout. Maintenant.

– J'allais justement t'appeler.

– Tu l'as rencontré?

– Non.

– Tu vas le faire?

– Oui.

– Quand?

– Ce soir, 5 heures, dans un restaurant ou un café, je ne sais pas trop.

– Tu ne peux pas le rencontrer chez Starbucks.

– Ce n'est pas un Starbucks. Je ne sais pas même pas s'il y a des Starbucks, ici.

– Ça ne va pas tarder.

– Parkaboy?

Comme c'est bizarre, de prononcer ce nom. Son pseudo, plutôt. Soudain, c'est encore plus étrange de se rappeler qu'elle ne connaît pas son vrai nom.

– Oui?

– Il faut que je te dise quelque chose.

Une pause. Puis il reprend.

– Tu attends notre enfant.

– C'est sérieux.

– Tu m'étonnes. C'est sans doute une première, sur Internet.

– Non. Je travaille pour quelqu'un.

– Je croyais que tu travaillais pour cette agence de pub mortellement post-mod.

– Je travaille pour quelqu'un qui veut trouver l'auteur. Quelqu'un qui me finance. C'est comme ça que j'ai pu me permettre d'aller à Tokyo, et de rencontrer Taki.

– OK. Qui?

– Tu sais qui est Hubertus Bigend ?  
– Ça s'écrit « big » et « end » ?  
– Oui.  
– Fondateur et propriétaire de l'agence susmentionnée.

– Soi-même.  
– « Plus de flan que de cervelle » puissance  $x$  dans les interviews people ?

– C'est bien lui. Et je travaille pour lui. Ou plutôt *avec* lui, selon ce qu'il me dit. Mais c'est comme ça que je suis arrivée ici. C'est lui qui m'a donné l'argent qui m'a permis d'avoir l'adresse mail qui m'amène ici.

Silence.

– J'avais peur que tu me détestes, lui avoue-t-elle.  
– Ne fais pas l'idiote. Tu porteras quand même mon enfant, hein ?

– Je m'en veux de ne pas te l'avoir dit.

– Si tu es sur le point de rencontrer l'auteur, et que tu me parles encore, je me fiche vraiment de savoir combien de boucs tu as sucé pour en arriver là. Ni des gens que tu as dû tuer en passant. Je t'aiderai à te débarrasser des corps.

– Tu le penses vraiment ?

– Si je te le dis... Que veux-tu d'autre ? Que je me le tatoue avec un clou acrylique cassé ? (Il se tait ; reprend :) Mais que veut faire Bigend de notre auteur ?

– Il dit qu'il n'en sait rien. Il dit que le Film est le meilleur exemple de marketing qu'on ait vu pour l'instant dans ce siècle. Il veut en savoir plus. Et je pense qu'il pourrait même être sincère.

– On a vu plus étrange. Pour l'heure, c'est le dernier de mes soucis.

– Alors quels sont ces soucis ?

– À ton avis ?

Une nounou blonde, tout à fait californienne, passe devant Cayce, tenant par la main un petit garçon brun, un Russe, qui traîne un ballon rouge sur une ficelle. Un coup d'œil à Cayce, et elle fait presser le pas au petit.

Cayce se rappelle Sylvie Jeppson, quand ils sont sortis du consulat russe.

– Il va te falloir un visa, dit-elle à Parkaboy. Tu peux l'avoir plus vite si tu paies plus cher, mais tu n'auras pas besoin de billet d'avion. Il y a une femme du nom de Sylvie Jeppson, chez Blue Ant à Londres. Je vais l'appeler et lui donner ton numéro de téléphone. Elle te trouvera le vol le plus rapide, et tu auras ton billet à O'Hare. Et je sais que ça va paraître complètement dingue, mais j'ai besoin de ton nom. Je ne le connais pas.

– Thornton Vaseltarp.

– Hein ?

– Gilbert.

– Gilbert ?

– Peter Gilbert. Parkaboy. Tu t'y feras. Combien ça va coûter, ce vol pour Moscou ?

– Rien du tout. Je suis couverte pour mes frais. Tu en es un. J'ai besoin que tu sois avec moi. Tout bêtement.

– Merci.

– Mais ne lui dis pas que je suis déjà ici. Elle pense que j'arrive dans une semaine.

– Tu as toujours été aussi compliquée ?

– Non, mais j'apprends vite. Parkaboy – Peter – je vais l'appeler tout de suite.

Un silence.

– Merci. Tu sais que j’ai besoin d’être là.

– Je sais. Je te rappelle. À plus.

Elle continue de marcher, téléphone à la main, jusqu’à ce qu’elle trouve une colonne de granite coupée qui dépasse du trottoir. Elle ne sait pas de quoi il pouvait s’agir auparavant, mais elle s’assied au bord, la pierre chaude au travers du tissu de sa jupe. Appelle Blue Ant, à Soho. Il y a une couche de sifflements en plus sur le cellulaire à Moscou, mais elle a la liaison. Avec la boîte vocale de Sylvie. C’est déjà ça.

– Sylvie, ici Cayce Pollard. J’ai une personne à Chicago qu’il faut envoyer à Moscou. Le plus vite possible. Peter Gilbert.

Le nom lui paraît étrange. Un ami avec le nom d’un étranger. Elle récite son numéro de téléphone, deux fois.

– Réservez-lui une chambre au President Hotel. Faites-le arriver aussi vite que possible, s’il vous plaît. C’est important. Merci. Au revoir.

Une voiture de police banalisée rugit à côté d’elle, une Mercedes toute neuve avec un gyrophare bleu d’un côté du pare-brise. Elle la regarde virer à l’arrache, les pneus dérapant sur l’asphalte.

Elle range le téléphone, se lève et reprend sa marche.

Ne va pas très loin avant qu’une grande vague d’épuisement déferle sur elle, apparemment de la direction de la rivière. L’Heure Personnelle de Cayce Pollard annonce à un niveau organique profond qu’il est l’heure de plonger dans l’inconscience. Elle pense qu’il vaut mieux obéir, et retourne au President.

C’est son téléphone qui la réveille, plutôt que l’appel demandé à la réception ou l’alarme de sa montre,

qui devait servir de système de sécurité. Elle s'assied, nue sous d'épais draps blancs et le couvre-lit marron, en essayant de se rappeler où elle se trouve. Le soleil perce les rideaux par l'interstice, depuis une direction étrange.

Elle sort de son lit, et ouvre maladroitement son sac.

– Allô ?

– C'est Boone. Où es-tu ?

– Je me réveille. Et toi ?

– Toujours dans l'Ohio. J'ai enfin un résultat.

– Lequel ?

Elle s'assied au bord du lit, regarde sa montre.

– Un nom de domaine. Armaz.ru.

Elle ne trouve rien à dire.

– Nazran, reprend-il.

– Quoi ?

– La capitale de la république d'Ingushetia. C'est une ofshornaya zona.

– Une quoi ?

– Un paradis fiscal pétrolier. Pour la Russie. Ils aiment tant Chypre qu'ils ont décidé de s'en bâtir une à eux. Installée à Ingush. Le type à qui le domaine appartient est à Chypre, mais il travaille pour une organisation ofshornaya à Ingush. C'est sans doute de là que viennent les Russes de Dorotea.

– Et comment tu sais qu'il vient de... d'Ingush ?

– Google.

Elle n'y avait pas pensé.

– Et c'est... (Elle hésite, sur le point de mentir. Et ment.) Ce domaine, c'est de là que vient le Film ?

– Tu as tout compris.

– Mais c'est juste un domaine. Tu n'as pas d'adresse ?

– Eh, c'est mieux que rien, dit-il d'un ton déçu. J'ai autre chose, aussi.

– Quoi donc ?

– Du pétrole.

– C'est-à-dire ?

– Je ne suis pas certain. Mais j'ai parlé de ce type à un ami d'Harvard. Au Département d'État. Il m'a dit que l'organisation pour laquelle travaille notre sujet a des liens avec des intervenants centraux du pétrole russe.

– Le pétrole russe ?

– Le pétrole saoudien n'est plus très tentant pour les grands, depuis le 11 septembre. Ils en ont assez de s'inquiéter pour la région. Ils veulent une source stable. L'Union russe, par exemple. Cela créerait des changements majeurs dans les flux de capitaux mondiaux. Et on fonctionnerait au pétrole russe.

– Mais quel rapport avec le Film ?

– Si je l'apprends, je te rappelle. Et toi ? Tu progresses un peu ?

Elle prend une grande inspiration, puis espère qu'il n'a rien entendu.

– Non. Rien. Boone ?

– Oui ?

– Avec qui étais-tu, quand j'ai appelé ?

Une pause.

– Quelqu'un qui travaille à Sigil.

– Tu la connaissais... Avant ?

C'est la mauvaise question, elle le sait, mais elle pense encore à Marisa et à l'appartement de Hongo. Quelque chose dans la voix de Boone, sur le moment.

– Je l'ai rencontrée dans le bar où ils vont tous après le travail. (Son ton est plat, et elle sait qu'il n'en a pas

conscience.) Je n'aime pas faire ça, mais elle est à la compta, et c'était exactement ce qu'il me fallait.

– Oh. Au prochain rendez-vous, elle ne pourrait pas te donner l'adresse entière ?

Elle se rappelle sa main, trouvant par hasard le pistolet de Denny. Elle se reproche immédiatement d'avoir posé une question pareille.

– Dit comme ça, je passe vraiment pour un sale type, Cayce.

– Désolée. Ce n'était pas mon intention. Mais je dois y aller. J'ai un rendez-vous à 5 heures. On se reparle. Bye.

– Bon... Salut.

Il n'a pas l'air très heureux.

Clic.

Elle reste assise dans le noir, à se demander ce qui vient de se passer.

Puis sa montre commence à sonner, et le téléphone de la chambre aussi. Sonnerie étrange, étrangère, qu'elle n'a encore jamais entendue.

## К☐ФЕИН

Bolshoy Kamenii Most, le Gros Pont de Pierre, est très gros, mais sans doute à plusieurs incarnations d'écart du pont qui a mérité ce nom.

Pas de problème pour le trouver, ni pour trouver Caféine, non plus, avec la carte copiée de la pièce jointe du dernier e-mail. Elle l'a dessinée sur une feuille à en-tête du President, pliée en quatre.

C'est le bon endroit, même s'il s'appelle К☐ФЕИН. Caféine.

– Il a pris un canard dans la tête... murmure-t-elle en passant devant l'établissement pour faire une reconnaissance.

Cela ressemble plus à un bar rempli de fauteuils à haut dossier qu'à un café. Puis elle se rappelle des cafés de Seattle, quand elle s'était lancée dans le skatewear. Un peu pareil, sans les sofas Goodwill.

L'endroit est bondé.

Une autre voiture banalisée passe en trombe, son gyrophare déchirant la nuit. C'est peut-être la cinquième qu'elle voit. Toujours neuves, brillantes et chères.

Le mantra du canard ne semble pas faire effet, ce soir.



– Traverse ta peur, se dit-elle.

Margot le disait souvent quand elle assistait encore à ses réunions sur la codépendance. Ça n'a pas fait grand-chose non plus.

– Fait chier.

L'invocation est plus vieille, plus intime peut-être. Elle se retourne et franchit la porte.

Une pièce confortable et pleine, avec des décorations de cuivre et de bois poli.

Où chaque table est apparemment occupée, sauf une seule, flanquée de deux fauteuils spacieux et vides. Et bien sûr, le poisson : une grande sculpture, aux écailles découpées dans de grandes boîtes d'un demi-kilo de café Medaglia d'Oro, comme celles de Wassily Kandinsky, mais assemblées d'une façon qui rappelle plutôt Frank Gehry.

Elle se déplace trop vite pour étudier la foule, mais elle sent les regards qui pèsent sur elle tandis qu'elle va droit sur l'un des fauteuils.

Un serveur se matérialise en un instant. Jeune, assez beau, il porte une veste blanche, avec un torchon blanc plié sur l'avant-bras. Il ne paraît pas très heureux de la voir. Il lui récite une phrase brusque, en russe. À l'évidence, ce n'est pas une question.

– Désolée, répond-elle. Je ne parle qu'anglais. J'ai rendez-vous avec un ami. Je voudrais un café, s'il vous plaît.

Dès qu'elle a parlé, le comportement change. Et pas, se dit-elle, par amour de la langue anglaise.

– Bien sûr.Americano?

Devinant que l'italien est la langue par défaut du café dans le pays, et qu'on ne lui demande pas sa nationalité, elle sait comment réagir.

– S'il vous plaît.

Une fois le serveur parti, elle jette un coup d'œil à la foule. S'il y avait des logos visibles sur leurs vêtements, elle aurait un gros problème. Beaucoup de Prada, de Gucci, mais dans une modalité BoBo trop stéréotypée pour Londres ou New York. L.A., se dit-elle, à l'exception de deux goths en velours noir et d'un garçon en Grand Habit Grunge : Rodeo Drive avec une deuxième couche de pommettes.

Mais la jeune femme qui entre à l'instant ne porte rien qui ne soit pas mat, et gris aussi foncé que possible. Pâle. Les yeux sombres. La raie au milieu, cheveux plus longs que la mode actuelle.

Son visage blanc, anguleux et pourtant doux, éclipse tout.

Cayce se rend compte qu'elle serre les accoudoirs si fort que ses doigts lui font mal.

– Vous êtes celle qui écrit, oui ?

Un très léger accent, une voix basse mais très claire, comme si elle parlait avec une énonciation parfaite, mais loin.

Cayce commence à se lever. Mais l'étrangère lui fait signe de la main et s'assied face à elle.

– Stella Volkova, dit-elle en lui tendant la main.

– Cayce Pollard, et elles se serrent la main.

Est-ce vraiment l'auteur ? L'auteur s'appelle Stella ? Est-ce que Stella est un nom russe ?

Stella Volkova lui lâche la main.

– Vous êtes la première.

– La première ?

Cayce a l'impression que les yeux vont lui jaillir de la tête.

Le serveur arrive avec du café pour deux, qu'il verse dans de jolies tasses en porcelaine fine.

– Le café est très bon, ici. Quand j'étais enfant, seule la nomenklatura avait du bon café. Et il était moins bon que ça. Vous prenez le sucre ? Lait ?

Incapable de faire confiance à ses mains, Cayce secoue la tête.

– Moi aussi. Noir.

Stella lève sa tasse, inhale l'arôme, puis boit. Elle fait un commentaire appréciateur, en russe.

– Vous aimez ici ? Moscou ? Vous venue déjà ici, avant ?

– Non, dit Cayce. Pour moi, c'est tout nouveau.

– Je pense que c'est nouveau pour nous. Tous les jours, maintenant.

Sans sourire, les yeux écarquillés.

– Pourquoi y a-t-il tant de voitures de police ?

Elle ne sait pas quoi demander d'autre. Tentative pathétique de rendre vie au silence qui pourrait la tuer. Elle le sait. Pose la question suivante.

– Elles vont toujours très vite, mais sans sirène.

– Des voitures de police ?

– Banalisées. Avec gyrophare bleu.

– La police, non ! Ce sont les voitures des gens importants, des riches, de ceux qui travaillent pour eux. Ils ont acheté permis qui permet d'ignorer le code de circulation. Les lumières bleues sont pour les autres, pour prévenir. Ça paraît étrange, pour vous ?

Tout me paraît étrange, se dit Cayce. Ou rien du tout.

– Stella ? Je peux vous demander quelque chose ?

– Oui ?

– Vous êtes l'auteur ?

Stella penche la tête.

– Je suis jumelle.

Elle pourrait faire preuve d'un pouvoir littéral de bilocation littéraire, et Cayce ne serait pas étonnée.

— Ma sœur, elle est l'artiste. Moi... je suis quoi ? La distributrice. Celle qui trouve le public. Ce n'est pas un grand talent, je sais.

— Mon Dieu, dit Cayce qui ne pense pas en avoir un. C'est vraiment vrai.

Les grands yeux de Stella s'agrandissent encore.

— Oui, c'est vrai. Nora est l'artiste.

Cayce se sent se refermer. Question suivante. N'importe quoi.

— Stella et Nora, ce sont des noms russes ?

— Notre mère était grande admiratrice de votre littérature. Surtout de Williams, et de Joyce.

— Williams ?

— Tennessee.

Stella. Et Nora.

— Mon père vivait dans le Tennessee, dit Cayce, avec une voix qui lui évoque celle d'une poupée dont on tire le cordon.

— Vous écrivez qu'il est mort, dans la chute des tours.

— Il a disparu, oui.

— Nos parents sont morts. Une bombe, à Leningrad. Ma sœur et moi, ma mère aussi, nous vivions à Paris. Nora étudiait le cinéma, bien sûr. Moi, les affaires. Mon père ne voulait pas qu'on reste en Russie. Les dangers. Il travaillait pour son frère, mon oncle, qui était devenu homme puissant. Mais notre grand-mère est morte, sa mère, et nous sommes revenues, pour l'enterrement. Trois jours seulement, ça devait être.

Ses grands yeux tristes s'enfoncent dans ceux de Cayce.

– La bombe est dans un arbre, quand nous quittons la maison. Tout le monde en noir, pour l'enterrement. Ils la font exploser avec une radio. Nos parents meurent tout de suite, heureusement. Nora est très blessée. Beaucoup. Moi, seulement les épaules déboîtées, la mâchoire, et beaucoup de petites blessures.

– Je suis navrée...

– Oui, opine Stella, sans que Cayce sache à quoi elle dit oui. Depuis, nous vivons à Moscou. Mon oncle est là souvent, et Nora a besoin de beaucoup de choses. Qui sont vos amis ?

– Pardon ?

– Vous écrivez vous cherchez l'art de Nora avec vos amis. Avec passion.

Le sourire, quand il éclôt sur le calme pâle de Stella, est un miracle. Non, pas du calme, se corrige Cayce. Plutôt une immobilité hypervigilante. Si on ne bouge pas, on ne nous verra pas.

– Qui est « Maurice » ? C'est un très beau nom.

– Il travaille dans une banque, à Hong Kong. Un Anglais. Je ne l'ai jamais rencontré. Mais je l'aime beaucoup. Vous comprenez bien que nous faisons tout cela par un site Web et l'e-mail ?

– Oui. Je l'ai vu, peut-être. J'ai logiciel. Je regarde l'art de Nora se déplacer, avec les chiffres de Sigil. C'est très bien, ce logiciel. Sergei l'a trouvé pour nous.

– Qui est Sergei ?

– Il est employé pour faciliter. Une star de la Polytechnique. Je m'inquiète qu'il va rater sa carrière, parce que notre oncle le paie trop bien. Mais aussi il aime ce que Nora fait. Comme vous.

– Le Film... L'art de Nora, tout est fait par ordinateur ? Il y a des acteurs réels, Stella ?

Craignant que ce soit trop direct. Trop brutal.

— À l'école de cinéma, à Paris, elle a fait trois courts métrages. Le plus long, seize minutes. Montré à Cannes, et bien aimé. Vous êtes allé? La Croisette?

Cayce enregistre ça, comme l'obturateur d'un appareil photo.

— Après la bombe, on nous a emmenées en Suisse. Nora avait besoin opération. Le sang ici n'est pas bon. Nous avons eu de la chance, il n'y avait rien dans la première transfusion, faite en Russie. Je suis restée avec elle, bien sûr. D'abord, elle ne pouvait pas parler. Elle ne me reconnaissait pas. Quand elle a parlé, c'était seulement à moi, et dans un langage qui était à nous depuis toutes petites.

— Un langage de jumelles.

— Le langage de Stella et Nora. Puis l'autre langage revient. Les docteurs m'avaient demandé ses intérêts, et bien sûr il n'y avait que le cinéma. Bientôt, on nous a emmenés dans une salle de montage que l'oncle avait fait installer là-bas, dans la clinique. Nous avons montré à Nora le film sur lequel elle travaillait, à Paris, avant. Rien. Comme si elle ne pouvait pas le voir. Puis on lui a montré son film de Cannes. Elle l'a vu, mais on aurait dit qu'elle avait très mal. Bientôt, elle a commencé à utiliser l'équipement. Pour couper. Remonter.

Cayce, hypnotisée, a presque fini sa tasse. Le serveur vient la remplir en silence.

— Trois mois, elle a recoupé. Cinq opérations pendant ce temps, et elle travaillait encore. Je l'ai vu devenir plus court, le film. À la fin, elle avait réduit à une seule image.

Dans un étonnant synchronisme apparent, le Caféine devient silencieux. Cayce frissonne.

– Quelle image ?

– Un oiseau. En vol. Pas même net. Ses ailes, contre des nuages gris.

Elle couvre sa tasse de la main quand le serveur s'approche.

– Après, elle est retombée dedans.

– Comment cela ?

– Elle a cessé de parler, de réagir. De manger. On l'a encore nourrie avec des tubes. J'étais folle. On a parlé de l'emmener en Amérique. Mais les docteurs américains sont venus. Au final, ils ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire. On ne pouvait pas le retirer.

– Retirer quoi ?

– Le dernier fragment. Il repose entre les lobes, c'est terrible. On ne peut pas déplacer. Le risque est trop grand.

Les yeux sombres sont sans fond, et remplissent tout le champ de vision de Cayce.

– Et puis, elle remarque l'écran.

– L'écran ?

– Le moniteur. Au-dessus, dans le couloir. Circuit fermé, seulement la réception dans l'aile privée. L'infirmière suisse, assise, lisant. Quelqu'un passe. On l'a vue regarder ça. Le plus intelligent des docteurs, il était de Stuttgart. Il a fait passer une ligne de cette caméra dans la salle de montage. Quand elle regardait ces images, elle se concentrait. Quand on enlevait les images, elle mourait encore. Il a enregistré deux heures de ça, et les a fait passer sur le banc de montage. Pour manipuler. Bientôt, elle avait isolé une seule silhouette. Un homme, du personnel. Ils l'ont fait venir, elle n'a eu aucune réaction. Elle l'a ignoré. A continué de travailler. Un jour, je l'ai vue travailler son visage, sous Photoshop. C'était le début.

Cayce appuie sa tête contre le haut dossier du fauteuil. Se force à fermer les yeux. Quand elle les ouvrira, elle verra son vieux Rickson, posé sur les épaules d'une robote de Damien. Sur le lit ouvert du placard à lit dans l'appartement d'Hongo, plein des vêtements d'une autre.

– Vous êtes fatiguée ? Malade ?

Elle ouvre les yeux. Stella est encore là.

– Non. J'écoute votre histoire. Merci de m'avoir dit tout ça.

– Je vous en prie.

– Stella ?

– Oui ?

– Pourquoi venez-vous me dire tout ça ? Tout ce que votre sœur et vous faites semble entouré d'un grand secret. Et pourtant, quand j'ai trouvé votre adresse, ce qui a été très difficile, et que je vous ai écrit, vous avez répondu tout de suite. Je viens ici, et vous me rencontrez. Je ne comprends pas.

– Vous êtes la première. Ma sœur, elle se moque d'un public. Je ne pense pas qu'elle comprend ce que je fais avec son travail, que je permets au monde de le voir. Mais je suppose que j'attendais, et quand vous m'avez écrit, j'ai décidé que vous étiez vraie.

– Vraie ?

– Mon oncle est homme très important, homme d'affaire très gros, encore plus qu'à la mort de mes parents. Nous ne le voyons pas souvent, mais son organisation nous protège. Ils ont peur de lui, vous voyez, et ils sont très prudents. C'est une façon triste pour vivre, je pense, mais la richesse dans ce pays, c'est comme ça. Je voulais que le monde voie le travail de ma sœur, mais ils ont insisté pour que ce soit anonyme.



Le sourire triste refait surface dans l'immobilité de ce long visage blanc.

— Quand vous m'avez dit que votre père est perdu, je n'ai pas pensé que vous nous feriez du mal. (Un regard troublé.) Elle était très en colère, ma sœur. Elle s'est fait mal.

— Parce que je venais ?

— Bien sûr que non. Elle ne sait pas. Quand nous avons vu l'attaque, à New York.

Elle regarde non pas Cayce, mais l'entrée. Là, Cayce voit deux jeunes hommes qui attendent, en tenue de ville et long manteau noir, en cuir.

— Je dois partir. Ce sont mes chauffeurs. Il y a une voiture, pour vous ramener à l'hôtel. (Stella se lève.) Ce n'est pas bien, une femme qui marche seule la nuit.

Cayce se lève aussi, voit que Stella fait quelques centimètres de plus qu'elle.

— Je vais vous revoir ?

— Bien sûr.

— Je pourrais rencontrer votre sœur ?

— Oui, bien sûr.

— Quand ?

— Demain. Je vous contacterai. J'enverrai une voiture. Venez.

Elle ouvre le chemin, sans demander l'addition, ni payer, mais le beau serveur s'incline sur leur passage, ainsi qu'un homme plus vieux avec un tablier blanc. Ignorant les deux en manteau de cuir, Stella la guide jusque dans la rue.

— Voici votre voiture.

Mercedes noire. Stella prend la main de Cayce, et la serre encore.

— Un grand plaisir.

— Oui, répond Cayce. Merci.

— Bonne nuit.

L'un des deux jeunes hommes ouvre la portière passager. Elle entre, il referme. Fait le tour, ouvre le côté conducteur et s'assied.

Ils partent, et Cayce regarde en arrière, voit Stella qui lui fait au revoir de la main.

Quand la Mercedes noire atteint le gros pont de pierre, le chauffeur touche un bouton sur le tableau de bord, et le gyrophare bleu se met en route. Il accélère, passant les vitesses avec douceur. Passe la grande bosse de pierre et remonte Zamoskvareche.

## Les Fouilles

Elle ouvre les yeux sous un pinceau de lumière, divisant le plafond noir comme une lame dont le fil serait entre les rideaux ocre.

Elle se rappelle avoir regardé le montage de Maurice et Filmy sur l'iBook, après être rentrée de son rendez-vous avec Stella. Elle l'avait vu d'une façon toute nouvelle, qu'elle était incapable de décrire ou de caractériser.

Elle s'extrait avec peine de sous les draps lourds et écarte l'un des rideaux. La lumière l'agresse, ainsi que l'énorme statue immonde, seule sur son île.

Dans la salle de bains, au milieu de trop de teintes marron différentes, elle règle les robinets de la douche. Imitations Kohler, remarque-t-elle par automatisme. Moins le logo. Déballe un savon et entre.

Vingt minutes plus tard, habillée, les cheveux séchés, elle est en bas, étudiant d'un œil incertain le buffet du petit déjeuner. Des plateaux débordant de viandes fumées, des pyramides de poissons, des bols argentés de caviar rouge, des terrines de crème aigre. Blinis. Des choses qui ne sont pas des blinis mais fourrés de fromage frais. Enfin, à l'autre bout, alors qu'elle

commence à désespérer, du muesli et des corn flakes. Des fruits frais. De grands pichets de jus de fruit. Du café, en grosses Thermos à robinet-pressoir.

Elle se trouve une table vide. Mange avec méthode, les yeux sur son assiette. On parle français à une table voisine, mélodie de chant d'oiseau contre la lourdeur du russe.

Elle se sent au lendemain d'un événement majeur. *Pendant* un événement majeur. Mais elle ne peut pas le définir. Elle sait que ça a à voir avec sa rencontre avec Stella. Son histoire, celle de sa sœur, mais elle ne voit plus le rapport avec sa propre vie. Ou plutôt, elle vit à présent dans cette histoire, sa propre existence étant restée en arrière, comme une chambre dont elle serait sortie. Pas très loin, mais elle n'y est plus.

De retour à l'étage, elle appelle Parkaboy à Chicago.

– Je vais être honnête avec vous, l'entend-elle réciter après la dernière sonnerie, interrompue. Je m'absente un moment. Mais il n'y a pas de cash chez moi, pas de drogue, et mon pitbull a été testé séropo. Deux fois.

Elle ne laisse pas de message.

Est-ce qu'il est déjà en chemin ?

Elle pourrait appeler Sylvie Jeppson pour le savoir, mais l'idée de contacter Blue Ant, tout de suite, ne lui dit rien.

Stella lui fait confiance. Quel que soit le scénario étrange, triste, effrayant, profondément russe dans lequel sa sœur et elle sont embringuées, elle ne veut pas trahir la confiance qu'elle a vu naître derrière l'immobilité de ce visage blanc.

Parkaboy comprendrait. Mais qui d'autre ? Pas Boone, elle en est à présent certaine. Bigend, sans doute, mais à sa façon ; il semble parfois compren-

dre les émotions humaines, sans pour autant les avoir jamais ressenties.

Elle ouvre une bouteille d'eau minérale russe.

Dorotea avait été engagée par un Russe de Chypre, celui listé comme ayant enregistré le domaine armaz.ru, un domaine dont Boone dit qu'il est en rapport avec l'industrie pétrolière russe.

Ces Russes étaient-ils les mêmes qui avaient mis la main sur les notes de Katherine McNally à propos de Cayce ? Pas forcément, se dit Cayce. Les hommes que Dorotea avait envoyés à Tokyo étaient italiens. Ou alors, une conspiration à discrimination positive.

Mais Baranov, si on y réfléchit bien, est également russe. Ou anglo-russe. Mais ça n'a rien à faire dans le lien qu'elle recherche à l'aveugle. Pas plus que Damien, parti dans la brousse russe pour filmer son projet d'archéologie punk. Bien que le père de sa copine paraisse bon candidat pour devenir tsar de toutes les mafias. Russes.

Il faut toujours laisser une place à la coïncidence, selon Win. Quand on ne le fait pas, on tombe fatalement dans l'apophénie. Chaque chose devient partie intégrante du schéma global d'une conspiration. Et en se confortant dans la symétrie parfaite du tout, d'après lui, on a trop de chances de rater la vraie menace, toujours moins symétrique, moins parfaite. Mais qu'il supposait toujours être là, elle le savait.

Russie. Autre chose.

Elle se souvient et s'étrangle en avalant sa salive, cassée en deux par les quintes de toux.

Ce vieux message qu'elle avait posté, celui qu'elle avait relu en cherchant Russie sur le CD-ROM de F:F:F.

Elle insère le CD-ROM. Refait la recherche.

Pourquoi ne s'agirait-il pas, par exemple, d'un *don* de la mafia russe qui aime l'expression personnelle, un talent encore inconnu capable de générer et disséminer les fragments?

Janvier. Elle voyait encore Katherine, à l'époque. Elle ne savait pas qu'elle allait travailler pour Blue Ant, ou venir à Londres, ou travailler avec Bigend.

Mafia.

Capable.

Elle s'essuie la bouche sur le dos de la main.

Aucun amour pour l'expression personnelle : deux nièces orphelines.

Si Baranov avait encore ne serait-ce qu'un ami qui lui devait un service, quelque part dans les profondeurs de Langley ou de Falls Church, prêt à trouver l'adresse *stellanor* dans le trafic Internet, ou à quelque autre endroit où il l'avait trouvée... alors qu'est-ce qu'un Russe très riche et très important pourrait se permettre dans son propre pays? Voire dans celui de Cayce.

Et qui sait ce que « très riche, très important » pouvait cacher, de nos jours, quand il s'agissait de Russes?

Elle sent la tension commencer à lui nouer les épaules. Trop compliqué.

Quand le site des Pages Jaunes de Moscou refuse de lui sortir l'adresse d'un studio de Pilates, elle met ses vêtements de sport et monte jusqu'à la salle de sport de l'hôtel. Déserte à part un Russe trop gros et trop vieux, arborant une expression de tristesse à la limite du religieux tandis qu'il arpente son tapis roulant.

Les machines évoquent à Cayce des appareils ménagers. Neufs, certes, et Damien aurait très envie

de les immortaliser. Elle trouve ce qui pourrait être un tapis de boxe dans un coin de la pièce, et tente de se rappeler les exercices à plat qu'on lui avait appris au tout début.

Elle sent le regard triste du Russe tandis qu'elle exécute ce qu'elle peut se remémorer du programme à plat. Elle se rend compte à sa grande surprise que la présence de l'homme la réconforte.

C'est un matin comme ça.

Elle a désespérément envie de sortir, de marcher jusqu'à la première station de métro, de payer le tarif si bon marché, et de descendre dans un monde de merveilles minérales décorées. Ces stations sont les seuls véritables palais du prolétariat. Et ce faisant, trouver une libération temporaire de son attente.

Mais elle ne peut pas. Ne le fait pas.

Elle attend un message de Stella.

Peu après midi, son mobile sonne.

– Allô ?

– Où êtes-vous ?

Bigend.

– Poole, dit-elle, mentant par réflexe sans préméditation.

– Du tir au pigeon ?

– Non, la ville. « E » muet. Et vous ?

– Paris. Sylvie m'a dit que vous y serez bientôt ?

– Je n'en suis plus si sûre. Je suis sur une piste. J'espère que vous n'êtes pas là exprès pour moi. Je ne viendrai pas forcément.

– Pas du tout. Vous ne voulez pas me faire part de ce quelque chose ?

– Pas sur un mobile. Quand je vous verrai.

Ça ressemble assez à une réponse que Boone pourrait faire.

– Vous avez parlé à Boone.

Ce n'est pas une question.

– Oui.

– Il a eu l'impression que ce qu'il a appris en Ohio ne vous a pas fait un effet bœuf...

– Il est trop sensible à ce genre de chose.

– Le contact ne passe pas ?

– Nous ne sommes pas en couple, Hubertus.

– Mais vous me tenez au courant, hein ?

Elle part du principe qu'il ne peut pas savoir où elle est juste en l'appelant sur son mobile. Elle espère que c'est vrai. De toute façon, elle n'y peut plus rien.

– Oui, bien sûr. Il faut que j'y aille, Hubertus. Au revoir.

Elle imagine le Belge regarder son téléphone d'un air surpris.

Le sien sonne immédiatement.

– Oui ?

– Bonjour, c'est Stella. Vous voulez encore venir ?

– Oui, oui. J'en ai très envie.

– Ça n'est pas trop tôt ? Vous avez dormi ?

– Oui, merci.

Se demandant sur quel horaire pouvait vivre Stella.

– Si vous attendez à côté cabine des gardes, une voiture va venir. Trente minutes, conviendra ?

– Oui ! Parfait !

– Au revoir.

Elle se lève, en sous-vêtements et T-shirt Fruit of. Elle commence à s'habiller. Avec l'impression que cela exige un effort d'élégance, autant que possible. Elle ressort le collant neuf du Japon, ses chaussures



françaises, et le Truc Jupe déroulé entièrement et remonté, créant une imitation crédible de robe. Elle passe à la salle de bains et applique un peu de maquillage. Enfile son cardigan noir, et vérifie rapidement ses mails.

Damien.

Sale journée. J'ai sans doute dû te dire, une cinquantaine de fois, combien je crois en ce documentaire? Je sais que les gens se disent que c'est du flan, parce que je suis le maître des artifices et que rien n'est jamais ce qu'il paraît, toutes ces conneries. Mais c'est vrai parce qu'ils le disent dans les petits encadrés de « The Face ». Eh bien ce soir, je ne sais plus trop. Aujourd'hui, on a complètement dégagé le Stuka. Je t'ai dit? C'est un avion complet. Pour je ne sais quelle raison, il s'est retrouvé quatre pieds sous la boue. Mais un type, ce Gourou, il savait où il était. Il affirme que ce sont des rêves et des visions, mais je pense qu'il vient en hiver avec un détecteur de métaux. Donc, il a dit, l'avion est ici, il faut creuser. Et avant qu'on reparte à Londres, ils avaient creusé une tranchée, et hop, l'avion était là! Mais les menaces et les pots-de-vin ont réussi leur coup, au moins jusqu'à ce qu'on revienne avec les nouvelles caméras et l'équipe agrandie. Je voulais que l'émergence de cet avion soit le point fort du film. Je ne savais pas que ce serait un Stuka. Ça m'a mis sur le cul. C'est l'avion le plus nazi qui soit. Génial. Bombardier en piqué, comme ils ont utilisé en Espagne. *Guernica*, tout ça. Une icône, ce truc.

Et ça y est, enfin, le voilà, il est là. Tout barbouillé de boue grise, comme un avion déguisé en Homme de Boue de Nouvelle-Guinée, au fond de ce grand trou qu'ils ont creusé. C'est sans doute l'excavation la plus importante jamais tentée ici, à ce qu'on en sait. Et bonjour l'influence sociale, pour qu'ils n'ouvrent pas le cockpit histoire de fouiller dedans. J'avais demandé à Brian et Mick de monter la garde devant, ces deux dernières nuits, et les mecs du coin n'y ont pas touché. Mais le jour venu, nous savions qu'ils se jetteraient dessus, et nous serions prêts à tourner. C'est pour ça qu'on est venus. Alors deux ou trois gros, ceux avec les tatouages de toile d'araignée, se font faire la courte échelle, sur les ailes, qui sont glissantes de boue. Mais si eux glissent comme pas possible, moi je suis au bord du trou. Et je vois que ce truc est en parfait état. Incroyable comme il est bien préservé. Puis Brian se fait hisser sur l'aile, pour tourner à la caméra d'épaule. Tout près. Les types enlèvent la boue de la verrière, avec le tranchant de la main. Et le pilote est encore là. On voit les contours de sa tête, avec les lunettes on dirait. Je n'avais jamais vu Brian enlever l'œil du viseur pendant qu'il tournait, mais là il l'a fait. Il s'est retourné, avec une tête qui disait PUTAIN LA VACHE !!! et je lui ai fait signe CONTINUE DE TOURNER APPROCHE !! Et il y est allé. Il a tout vu : les types qui arrachent la verrière, et ils ont déchiré le pilote. Il est tombé en pièces. Ils ont pris une montre, une boussole à l'autre poignet, et un pistolet. Ils se battaient pour les choper, ils tombaient des ailes, et le pilote s'est

déchiré. Brian a tout, et Mick en deuxième caméra qui filmait de loin, et puis aussi les nouveaux. J'ai couvert tous les angles. Et à un moment, j'ai regardé autour de moi, et Marina se marrait. Pas hystérique, pas horrifiée, elle s'est juste marrée de l'humour de tout ça. Et là je suis assis dans ma tente, tout seul, et je t'écris, parce qu'une chose menant à une autre, je lui ai dit d'aller se faire foutre. Et Mick et Brian sont bourrés, et j'ai peur de regarder ce qu'ils ont tourné. Je sais que ça va passer, peut-être même demain, mais pour l'instant je pense que je vais aller me bourrer la gueule en beauté. Et comment il a fait pour se retrouver sous la boue avec son zinc ? Alors comme on dit, merci de m'avoir écouté, et n'oublie pas d'arroser le poisson rouge. J'espère que tout se passe bien avec le truc que tu avais en cours.

Elle secoue la tête, relit le message.

Moi aussi je t'aime. Peux rien dire de plus pour l'instant. Plus tard. Je vais bien. Suis en Russie aussi, Moscou. Te raconterai plus tard.

Elle commence à ranger l'iBook dans son sac, et s'arrête. Ça ne paraît pas convenable de l'emporter. Pas pour rencontrer le créateur. Elle emporte son enveloppe est-allemande, à la place. En transférant ses trucs essentiels de l'un vers l'autre, elle se rappelle que la réception ne lui a pas encore rendu son passeport. Elle le prendra en sortant. Sa main touche un truc froid au fond de l'enveloppe. Elle sort le morceau de robot de Damien. Son poing américain improvisé de Camden.

Heureusement qu'elle a fait passer l'enveloppe dans son bagage soute. Elle la remet à l'intérieur pour se porter chance, s'assure qu'elle a la clé de sa chambre, et part la tête pleine des images du message de Damien.

Le chauffeur qui vient la chercher a des lunettes noires, est rasé de près, et a une tête à la forme intéressante. Profilée.

Tandis qu'ils s'éloignent, dans la direction où elle est allée la veille au soir, elle se rend compte qu'elle a oublié de demander son passeport.

Ils tournent dans une large rue, que Cayce croit reconnaître comme Tverskaya. Elle a feuilleté les Pages Jaunes de Moscou ce matin, pour tenter de se repérer dans la ville. Son chauffeur, avec une oreillette de téléphone portable, s'est parfumé à l'eau de Cologne.

Ils restent sur Tverskaya, s'il s'agit bien de Tverskaya, et suivent la circulation. Il n'utilise pas son gyrophare.

Ils passent sous une banderole : EXPOSITION DE STATUES DE CIRE.

La signalétique au niveau de la rue offre des bribes en alphabet non cyrillique : BUTIQUE, KODAK, un drug-store appelé PHARMACOM.

Ils tournent à gauche, elle demande :

– C'est quelle rue ?

– Georgievsky, répond le chauffeur.

Ou alors c'est son nom à lui. Il tourne à nouveau dans une ruelle, et s'arrête.

Elle veut lui dire qu'il n'avait pas besoin de s'arrêter, mais il sort, contourne la voiture et lui ouvre la portière.

– Venez.

Béton gris, délavé. Tags de skaters en cyrillique, lettres déformées en un hommage maladroit à New York et Los Angeles.

– S’il vous plaît. (Il ouvre une grande porte d’acier abîmée, qui atteint les limites de sa chaîne avec un grand boum. À l’intérieur. Les ténèbres.) Par ici.

– Stella est ici ?

– Kino.

Film. Cinéma.

Passant devant lui, elle se retrouve dans un espace indéterminé et mal éclairé. Quand la porte se referme avec fracas derrière elle, la seule lumière vient d’en haut. Une ampoule nue, visible en haut d’un escalier de béton incroyablement raide, qui paraît n’avoir pas de rampe.

– S’il vous plaît.

En lui indiquant l’escalier.

Elle voit à présent la rampe, ou plutôt son spectre arachnéen : une longueur de câble d’acier, d’un centimètre d’épaisseur. Soutenue seulement par deux pieds, elle pend entre les deux, aussi lâche qu’une corde, et ondule quand elle s’y accroche.

– Il a pris un canard dans la tête...

– En haut, s’il vous plaît.

– Pardon.

Elle commence à monter, consciente de l’homme derrière elle.

Une autre porte d’acier, plus étroite, derrière l’ampoule quarante watts. Elle l’ouvre.

Une cuisine, noyée de lumière rouge.

Comme une cuisine dans les plus anciens appartements de New York, jamais rénovés. Mais plus grande.

La cuisinière est une présence antéstalinienne, basse, plus large que la voiture qui l'a amenée ici. Charbon, ou bois.

Là où la cuisine du petit appartement aurait proposé une baignoire, il y a une douche : un carrelage en carré, surélevé, entouré d'un espace de béton un peu plus bas pour l'écoulement. L'antique pomme de douche galvanisée, à l'esprit agricole ou vétérinaire, est suspendue à un plafond de plus de cinq mètres, rendu sépia par des générations de fumée et de suie. La source de la lueur rouge est une enseigne Metro volée, appuyée contre un mur, avec une ampoule à l'intérieur.

– Vous êtes ici, dit Stella à contre-jour en ouvrant une porte. Elle parle au chauffeur, en Russe. Il opine, recule par la porte en haut de l'escalier et la referme derrière lui.

– Et c'est quoi, ici ?

– Venez.

Stella la mène dans une autre pièce, avec de grandes fenêtres sales. Les volets devaient se trouver à l'intérieur, avant.

– Le Kremlin, précise Stella en indiquant la vue par la fenêtre. Et la Douma.

Cayce regarde autour d'elle. Les murs, dont la dernière couche de peinture doit remonter à l'époque soviétique, lui rappellent le nomyia de Roppongi, des décennies de nicotine déposées sur ce qui devait être crème, à l'origine. Revêtement craquelé, inégal. Les lattes du plancher sont confondues les unes avec les autres par plusieurs couches de peinture, la plus récente étant marron. Il y a deux bureaux Ikea, très récents, avec fauteuils pivotants et inclinables, une paire de PC,

et des bannettes de feuilles. Sur le mur au-dessus, un long tableau complexe fixé sur trois panneaux blancs accolés.

– Sergei dit que c'est une production qui ne finit jamais, dit Stella en voyant que Cayce regarde le tableau et pas la vue. On ne peut faire ici que début du travail, bien sûr.

– Mais est-ce que ça finit ?

Cayce se sent rougir, honteuse de ne pas avoir pu retenir une question si incisive.

– Vous voulez dire, en narration linéaire ?

– Désolée, il fallait que je vous pose la question.

Elle a l'impression de sentir Parkaboy, Ivy, Filmy et Maurice, toute l'équipe de F:F:F dans les coulisses, qui comptent sur elle.

– Je ne sais pas. Un jour, peut-être, elle va commencer à couper comme elle a fait son film d'étudiant : une seule image. Ou alors un jour ils parlent, les personnages. Qui sait ? Nora ? Elle ne dit pas.

Un jeune homme aux cheveux roux en bataille entre, leur fait un signe de tête et s'assied à l'un des ordinateurs.

– Venez, dit Stella en allant là d'où il vient. Vous connaissez cette idée, « squat », comme à Amsterdam, Berlin ?

– Oui.

– Vous n'avez pas, en Amérique ?

– Pas tout à fait.

– C'était squat, avant, ces pièces. Célèbres, dans années quatre-vingt. Une fête ici, pendant sept ans. Jamais finie. Les gens viennent, font la fête, d'autres viennent aussi, d'autres partent, toujours faire la fête. Parler de liberté, d'art, des choses de l'esprit. Nora et



moi à l'école, quand nous ici pour la première fois. Notre père serait très en colère, s'il nous voyait là. Il ne savait pas.

Cette pièce est plus grande, mais remplie d'une centrale de travail informatique. Les postes de travail sont séparés par des feuilles de contreplaqué brut. Les écrans sont sombres, les chaises vides. Il y a un Garfield en plastique sur l'un des moniteurs, et d'autres signes de personnalisation. Elle soulève un carré d'acrylique clair : gravé au laser, en son centre, le logo Coca-Cola, une représentation grossière des tours jumelles et les mots : « NOUS NOUS RAPPELONS. » Elle le repose rapidement.

– Quand on voit maintenant, on ne peut pas imaginer. Une fois, Victor Tsoi a chanté ici. Dans cette pièce. À l'époque, les gens avaient le temps. Le système s'écroulait sous son propre poids, mais tout le monde avait travail, souvent inutile. Très mal payé, mais on pouvait manger. Les gens appréciaient l'amitié, parlaient tout le temps, mangeaient, buvaient. Pour beaucoup de gens, c'était comme la vie d'un étudiant. Une vie de l'esprit. Maintenant, nous disons que tout ce que Lénine nous a appris du communisme était faux, et ce qu'il nous a appris du capitalisme était vrai.

– Que faites-vous, maintenant, dans cette pièce ?

– Le travail de ma sœur est transféré à installation de production.

– Elle est ici, maintenant.

– Elle travaille. Vous allez la voir.

– Mais je ne veux pas l'interrompre –

– Non. Elle est ici, quand elle travaille. Il faut comprendre. Quand elle ne travaille pas, elle n'est pas ici.

La quatrième pièce au bout d'un couloir étroit, le plafond aussi haut que celui des autres pièces, son plâtre assombri par la crasse de mains sur plusieurs années, éclairage à hauteur d'épaule. La porte au bout est lisse et blanche, assez discrète contre le plâtre repoussant.

Stella l'ouvre, se recule, et fait signe à Cayce d'entrer.

Elle pense tout d'abord que la pièce n'a pas de fenêtre. Le seul éclairage vient du plus grand écran LCD que Cayce ait jamais vu, mais à mesure que ses yeux s'adaptent, elle voit trois hautes fenêtres, derrière l'écran, peintes en noir. Mais la partie d'elle qui remarque cela n'est que le module mammifère de base, qui cherche les sorties possibles autour d'elle. Toute sa conscience supérieure est braquée sur l'écran, où s'affiche un arrêt sur image d'un fragment qu'elle est certaine de n'avoir jamais vu.

Il tend la main, peut-être du point de vue de la ville, comme pour la toucher en adieu.

Un curseur comme un viseur de bombardier traverse l'image, se pose sur la commissure des lèvres. Clic. Zoom. Grain de l'image. Quelques ajustements rapides. Clic. Zoom arrière.

Le sens de son expression, et l'ambiance de l'image, ont changé.

Au temps pour le Complétisme, se dit Cayce. Le film est une œuvre en cours de création.

— Voici Nora.

Stella dépasse Cayce pour poser les mains sur les épaules de la silhouette assise face à l'écran.

La main droite de Nora marque une pause. Toujours sur la souris, mais Cayce sent que cela n'a rien à

voir avec le contact de sa sœur ou la présence d'une étrangère.

Cayce ne voit toujours pas son visage. Ses cheveux, comme ceux de sa sœur, sont longs et sombres, la raie au milieu, et reflètent la lueur de l'écran.

Stella parle à sa sœur, en russe, et Nora se détourne lentement de l'écran, l'image manipulée éclairant son visage de trois quarts.

C'est le visage de Stella, mais une anomalie le coupe en deux, verticalement. Ce n'est pas net, il n'y a pas de cicatrice, rien que ce décalage de l'os en dessous. La peau de Nora est aussi lisse que celle de Stella. Aussi blanche.

Cayce regarde dans les yeux noirs. Nora la voit. Puis ne la voit plus. Se retourne vers l'écran.

Stella fait rouler une chaise jusqu'à Cayce.

– Asseyez-vous. Regardez-la travailler.

Cayce secoue la tête, les yeux voilés de larmes.

– Asseyez-vous, dit Stella avec beaucoup de douceur. Vous ne la dérangez pas. Vous venez de loin. Il faut la regarder travailler.

Sa montre lui dit que trois heures ont passé, même plus, quand elle quitte la pièce de Nora.

Elle se demande si elle pourra décrire son expérience à qui que ce soit, même Parkaboy. La façon dont elle a vu un segment, l'ossature d'un segment, s'assembler de presque rien. De simples miettes de vidéo trouvée. Un homme qui s'était tenu autrefois sur un quai de gare, la main levée en se retournant, le mouvement capturé, l'image graineuse finissant par se retrouver, bien plus tard, sur les écrans secondaires de Nora. Et choisie, aujourd'hui, par le curseur rapide et toujours

en mouvement. Des éléments du geste de cet homme deviennent des aspects du garçon en manteau noir, le col relevé. Le garçon dont la vie, dirait-on, est liée par ou liée à la ville en forme de T, la ville que Nora dessine par le film qu'elle crée. Sa conscience, comprend Cayce, étant limitée par le fragment en forme de T logé dans son cerveau : la partie du mécanisme d'armement de la mine Claymore qui a tué ses parents, calée trop profondément, trop précisément dans son crâne, pour qu'on puisse la retirer. Une chose formée, autrefois, par milliers, dans la presse automatique d'un armurier américain. Les ouvriers qui avaient fabriqué cet élément, s'ils pensaient un tant soit peu à son usage final, s'étaient-ils imaginés que cela tuerait des Russes ? Mais tout était fini. La guerre de Win et Baranov, aussi ancienne que les bâtiments de brique derrière la caravane de Baranov. Des poteaux de béton pour soutenir le grillage, l'absence assourdissante des chiens. Et cette arme particulière, abandonnée peut-être depuis la guerre perdue par les Soviétiques contre leurs nouveaux ennemis. Elle avait trouvé preneur aux mains des ennemis de l'oncle de Nora, et cette petite partie, à peine endommagée par l'explosion de cet objet terriblement simple, s'était logée au centre même du cerveau de Nora. Et de là, de toutes ses autres blessures, émergeait à présent, accompagné par les clics réguliers et patients de la souris, le Film.

Dans la pièce noire dont les fenêtres auraient offert une vue sur le Kremlin, si on en avait enlevé la peinture, Cayce s'était sentie en présence de la source splendide, la source légendaire du Nil digital que ses amis et elle avaient cherchée. Elle est là, dans les mouvements alanguis mais précis d'une main de femme

pâle. Dans les yeux qui ne sont vraiment présents que posés sur l'écran.

Seulement la blessure, parlant en silence à la nuit.

Stella la trouve dans le couloir, le visage trempé de larmes, les yeux fermés, le dos appuyé contre un plâtre aussi inégal que le front de Nora.

Elle pose les mains sur les épaules de Cayce.

– Maintenant, vous l'avez vue travailler.

Cayce ouvre les yeux, opine.

– Venez, reprend Stella. Vos yeux ont fondu.

Elle la remmène, au-delà des postes de travail, dans le crépuscule de la cuisine. Elle trempe une serviette en papier gris dans le jet d'un vieux robinet en cuivre et la passe à Cayce, qui la presse contre ses paupières brûlantes. Papier rêche, eau froide.

– Il reste moins de bâtiments comme celui-ci, maintenant. La place vaut trop cher. Même ceci, ce lieu de notre enfance, que nous aimions toutes les deux, c'est mon oncle qui possède. Il le protège contre entrepreneurs, pour nous, parce que Nora le trouve rassurant. Le prix n'a pas d'importance pour lui. Il veut que nous sommes en sécurité. Et Nora aussi bien que possible.

– Et vous ? Que voulez-vous, Stella ?

– Je veux que le monde connaisse son travail. Quelque chose que vous ne savez pas : comment c'était, ici, pour les artistes. Des univers pleins de sang, d'imagination, construits sur toute une vie dans des pièces comme ça, qu'on n'a jamais vus. Morts avec leurs créateurs, balayés. Maintenant Nora, ce qu'elle fait, ça rejoint la mer. (Elle sourit.) Ça vous a amenée à nous.

- Ce sont vos parents, Stella ? Le couple ?
- Peut-être, quand ils étaient jeunes. Ils leur ressemblent, oui. Mais si ce qu'elle fait raconte une histoire, on dirait ce n'est pas l'histoire des parents. Pas leur monde. Un autre monde. C'est toujours un autre monde.
- Oui, confirme Cayce en posant le papier froid et humide. Stella, les gens qui vous protègent, de la part de votre oncle, contre quoi pensez-vous qu'ils vous protègent ?
- De ses ennemis. De tous ceux qui pourraient nous utiliser pour lui faire du mal. Vous devez comprendre, ces précautions ne sont pas étranges, pour un homme comme mon oncle. L'inhabituel, c'est que Nora est une artiste, et sa situation, sa condition, est inhabituelle. Et que je veux que son œuvre soit vue, oui. Mais ce n'est pas inhabituel, ici, qu'on soit protégées.
- Mais vous comprenez qu'ils vous protègent peut-être, sans le comprendre, d'autre chose ?
- Je ne comprends pas.
- L'art de votre sœur est devenu très précieux. Vous avez réussi, vous voyez. C'est un vrai mystère. L'art de Nora, caché au cœur du monde, et de plus en plus de gens regardent, dans le monde entier.
- Mais pourquoi c'est danger ?
- Nous avons nous aussi des hommes riches et puissants. Toute création qui attire l'attention du monde, de façon régulière, devient précieuse, ne serait-ce qu'en termes de potentiel.
- Pour être commercial ? Mon oncle ne permettrait pas ce niveau d'attention.
- C'est déjà précieux. Plus que vous l'imaginez. La partie commerciale ne serait que mettre une marque, faire une franchise. Et ils y travaillent, Stella. Au moins

un, et il est très intelligent. Je le sais parce que je travaille pour lui.

– Vraiment?

– Oui, mais j'ai décidé de ne pas lui dire que je vous ai trouvée. Je ne lui dirai pas qui vous êtes ni où vous êtes, ni qui est Nora, ou quoi que ce soit d'autre que j'ai appris ici. Je ne travaille plus pour lui. Mais d'autres le feront, et ils vous trouveront. Il faudra être prête.

– Prête comment?

– Je ne sais pas. Je vais trouver.

– Merci, dit Stella. Ça me donne plaisir, que vous ayez vu ma sœur travailler.

– Merci.

Elles se prennent dans les bras, et Stella l'embrasse sur la joue.

– Votre chauffeur attend.

– Renvoyez-le, s'il vous plaît. J'ai besoin de marcher. Sentir la ville. Et je n'ai pas vu le métro.

Stella sort un téléphone de sa jupe grise et appuie sur un bouton. Quelques mots en russe.

## Puppenkopf

Elle se retrouve dans la foule sur Arbat.

En quittant le squat derrière Georgievsky, elle s'était laissée porter, ébranlée par son expérience de la création. Ce segment avec le panorama sur la plage, elle le sait à présent, représente le bord brisé du T. Intimité impensable.

Elle enfila les rues jusqu'à arriver au M rouge d'une station de métro.

Elle descend. Achète avec un grand billet et quelque difficulté des jetons d'un plastique lumineux, de la couleur des squelettes phosphorescents, chacun frappé du M iconique.

Un seul avait suffi pour son voyage, dont elle ne reconnaîtrait plus à présent les directions et les stations.

Elle s'était abandonnée au rêve, dans ce cas la grandeur irréelle et stalinienne du métro moscovite qui fascinait déjà son père.

L'impression qu'elle avait, que certaines choses ici étaient d'une grandeur démesurée, grotesque, avait doublé sous terre, le grandiose des stations dépassant encore tous ses rêves d'enfance. Du bronze doré, du



marbre pêche incrusté d'aigue-marine, des lustres Cartier appliqués aux colonnes de soutien dans ce qui tenait plus de la salle de bal souterraine que d'une station de métro. Les chandeliers brillaient de tous leurs feux, comme si la richesse de ce que Win avait appelé le dernier empire du dix-neuvième siècle s'était déversée, au cours des ténèbres des années trente, pour orner ces basiliques du transport public.

Un impact si écrasant, si démesurément particulier, qu'il parvient en fait à la distraire, à la sortir en partie de ce qu'elle ressentait en descendant les marches, jusqu'à la porte en acier. Qui a claqué d'un coup, et l'a abandonnée dans la lumière à la fois surprise et blessée.

Elle ne savait pas où elle est allée. Deux heures de métro, à changer de rame sur un coup de tête, dans des escaliers et escalators à la majesté démente. Au hasard. Jusqu'à ce qu'elle finisse par sortir là, sur Arbat, large et noire de monde. Son module maison-fait-c'est-comme essaie désespérément de lui dire que c'est comme Oxford Street, en fait, alors qu'en fait, pas du tout.

La soif la pousse dans un établissement vaguement italien (nouvel échec de module de correspondance) qui sert des sodas et offre un accès Internet. Elle achète une bouteille d'eau et une demi-heure, pour vérifier ses mails.

Clavier en cyrillique. Elle passe son temps à taper sur une touche qui le fait sortir de l'émulation du clavier qwerty, puis passe un temps fou à essayer de la retrouver. Finit malgré tout par recevoir un e-mail de Parkaboy.

J'aime à penser que je suis un trouduc blasé et prétentieux. Mais ton agence de voyage à Londres, je dois dire, c'est du sévère. Démonstration : je suis à Charles de Gaulle, dans une sorte de cocon Air France cousu à la main dans du cuir Hermès, à regarder CNN en Français avant d'embarquer pour le prochain vol vers Moscou. Le problème, sans que Sylvie soit responsable, est que quelqu'un a énervé les renifleurs de bombes, et que même nous, membres de l'über-classe, devons attendre que les avions aient à nouveau le droit de voler. Donc, nous sommes tous les cinq ici, face à ce qui à mon grand chagrin est le meilleur buffet froid que j'aie jamais goûté. Et ils ouvrent du champagne à tour de bras. Je n'en ai peut-être pas parlé, mais suite à la récente mauvaise blague, je fais partie de ceux qui n'ont pas trop envie de prendre l'avion. C'est pour ça que je suis allé chez Darryl en train. Mais avec la précipitation des événements et le fait que tout le monde est aux petits soins, je n'ai pas vraiment eu l'impression de voler. L'Amérique s'est arrêtée à l'enregistrement. Et quand on aura réglé le problème des chiens ici, je serai rapidement en chemin vers toi. Il faudra peut-être me réapprendre à me nourrir et me laver tout seul. Tu pourrais m'aider en m'achetant une réserve de petites serviettes chaudes. Encore merci.

Elle essaie de répondre mais accroche encore la touche maudite. Quand le garçon de l'accueil règle le problème pour elle, elle écrit :

J'y suis allée. Je l'ai rencontrée. Regardée travailler. Elle. Je suis dans un cybercafé et je crois qu'il me faut encore du temps pour me remettre. Difficile d'écrire. Pas d'intérêt. Tu es presque là. Je suis contente! Si ça se trouve, tu es arrivé. Je ne suis pas encore rentrée à l'hôtel.

Un crash distant, ou une explosion. Elle lève les yeux. Une sirène commence à geindre.

Le garçon de l'accueil est à la porte et regarde dehors, sur Arbat, et soudain elle est de retour dans la voiture sur le chemin de chez Stonestreet, à regarder le motard sur le dos, le cou sans doute brisé, le visage sous la pluie. Attaque de mortalité critique.

Au fait, j'aimerais que tu gardes ça. Pour l'instant, personne d'autre que toi ne l'a : *stellañor@armaz.ru*. Stella. Pas l'auteur, sa sœur.

Envoyer.

Elle finit son eau, se déconnecte, descend du tabouret. Elle entend encore la sirène, mais on dirait qu'elle s'éloigne.

Maintenant, il faut qu'elle trouve un taxi. Officiel.

Saluant d'un signe de tête les Kevlar Boys de la sécurité, elle se rappelle qu'elle n'a pas encore repris son passeport à la réception.

Le hall du President est toujours aussi large, et de moins en moins peuplé. Sa demande paraît déclencher une crise d'affect soviétique profonde et atavique chez le réceptionniste. Il perd aussitôt toute expression, se

retourne, disparaît par une porte lambrissée derrière son comptoir. Il reste absent pendant une dizaine de minutes, selon la montre de Cayce. Mais finit par revenir lui rendre son passeport, en silence.

Elle vérifie qu'il s'agit bien de *son* passeport et, se rappelant les histoires de Win, que toutes les pages s'y trouvent encore. Qu'elle n'a pas acquis de nouveau tampon depuis son arrivée.

– Merci.

Elle le range dans son enveloppe Stasi.

Il est temps de prendre un long bain chaud, dans une longue baignoire marron, puis elle appellera la réception pour demander si M. Gilbert est arrivé.

Quand elle se retourne, elle est nez à nez avec Dorotea Benedetti.

– Il faut qu'on parle.

Elle est en noir, avec une bonne dose d'or à la gorge, tout aussi parfaitement apprêtée que d'habitude, mais encore plus maquillée.

– Dorotea.

Bien sûr que c'est elle, mais son instinct lui dit de gagner du temps. Un autre instinct plus profond lui hurle de fuir.

– Je sais que vous les avez trouvées. Hubertus ne le sait pas, mais eux oui.

– Qui ?

– Les hommes de Volkov. Les gens qui m'emploient. Nous devons discuter tout de suite, vous et moi. Venez dans le salon.

– Je croyais que vous travailliez pour Hubertus.

– Je prends soin de moi, et aussi de vous. Je vous expliquerai. Nous avons peu de temps.

Elle se détourne sans attendre de réponse, et traverse l'étendue brune et ocre comme à la parade. Vers ce que

Cayce déduit être l'entrée du bar/salon. Les collants de Dorotea, de derrière, montrent des serpents brodés à la place de la couture, du talon à la mi-mollet.

Cayce la suit, très méfiante, un nœud de peur entre les épaules. Mais quel que soit le problème, elle a besoin d'en entendre parler.

La salle renchérit encore sur le thème d'octobre, des arrangements de fleurs séchées de la taille d'une meule de foin bordant des niches jonchées de feuilles et de pâles simulacres de gourde. Dont la ressemblance avec des crânes est inquiétante. Beaucoup de miroirs brunis, aux veines d'or sombre.

La fille aux bottes vertes est là, sans les bottes. Cayce reconnaît les flammes en peau de serpent, déployées pour maximiser l'effet sur un tabouret de bar. Au moins une dizaine de ses collègues ont réussi à négocier l'entrée avec la sécurité, ce soir, et s'occupent d'une clientèle constituée essentiellement de grands hommes bien rasés, aux cheveux ras et à la tête carrée, en costume sombre. Comme une Amérique perdue, jusqu'aux strates bleues de fumée de cigarettes, et la diffusion tout à fait premier degré de Frank Sinatra. Ces deux gestes sont pour ces hommes un moyen de démontrer le triomphe et l'empire, la défaite et la frustration.

Dorotea est déjà assise à une table pour deux, un barman en veste blanche déposant les verres depuis son plateau : vin blanc pour Dorotea, un Perrier et un verre plein de glaçons pour la place en face d'elle.

– J'ai commandé pour vous, dit Dorotea tandis que Cayce s'assied. Vous allez devoir partir, très vite. L'alcool n'était pas une bonne idée.

Le barman verse le Perrier sur la glace et se retire.

– Comment cela ?

Dorotea la regarde.

– Je n'espère pas que vous allez m'aimer. Je suis motivée en ceci par mon propre intérêt, bien sûr, mais pour cela je dois vous aider. Vous ne me croyez pas, mais imaginons que ce soit vrai. Que savez-vous d'Andrei Volkov ?

Volkova. Stella Volkova. Cayce prend une gorgée de Perrier. Il est un peu plat.

– C'est leur oncle, reprend Dorotea avec impatience. Je sais où vous étiez aujourd'hui. Je sais que vous les avez rencontrés. Bientôt, Volkov aussi le saura.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui.

La bouche pâteuse. Une autre gorgée.

– L'oligarque invisible. Le fantôme. Sans doute le plus riche de tous. Il a surfé sur la guerre des banquiers en 1993, sans problème. Quand il en est ressorti, il a raflé encore plus. Il a des racines dans le crime organisé, bien sûr, comme il est naturel ici. Comme beaucoup, il a subi des pertes personnelles. Son frère. C'était plus en rapport avec ce que vous appelleriez de la politique qu'avec le crime. Mais ici, la distinction a toujours été plutôt naïve.

Dorotea prend une gorgée de vin.

– Dorotea, que faites-vous ici ?

Cayce se demande ce qu'elle ressentirait en ce moment si la rencontre avait eu lieu un autre jour. N'importe lequel. Suite à sa récente expérience, la création même du Film, il était difficile d'être effrayée, ou en colère. Pourtant, elle se souvient que Dorotea lui inspirait ces deux émotions. Le nœud dans son dos se relaxe.

– Vous êtes en danger, maintenant. À cause des gens de Volkov. Vous les menacez parce que vous avez rencontré ses nièces. Ça ne devait pas arriver.

– Mais elles ne peuvent pas être si gardées que ça. J’ai envoyé un e-mail. Stella a répondu.

– Comment avez-vous eu l’adresse ?

Les lunettes de Baranov luisent dans la caravane, dans un rayon de lumière anglaise filtrée par un petit trou. Les profondeurs de froid et de méfiance dans ses yeux.

– Par Boone, ment-elle.

– Ce n’est pas important, dit Dorotea, et Cayce s’en réjouit, même si elle a envie de dire à Dorotea que Boone est dans l’Ohio, chez Sigil.

– Parlez-moi de votre père, dit Dorotea. C’est plus important. Comment s’appelle-t-il ?

– Win, répond Cayce. Wingrove Pollard.

– Et il a disparu le jour des tours à New York ?

– Il est entré à l’hôtel la veille, et le matin il a pris un taxi. Mais nous n’avons jamais trouvé le chauffeur, et nous ne pouvons pas le trouver.

– Je peux peut-être vous aider. Finissez votre eau.

Cayce boit le reste du Perrier. Les glaçons percutent ses dents, assez fort. Douleur.

– Je me suis fait mal aux dents, dit-elle en reposant le verre.

– Vous devriez faire plus attention.

Cayce regarde dans le bar, et voit ramper les morceaux de peau de serpent, humides et luisants, sur la robe de la fille. Les découpes en forme de flamme dans le tissu ajusté révélant la peau vivante, noire verdâtre, sous la robe. Elle veut en parler à Dorotea, mais ça pourrait être gênant. Elle se sent mal à l’aise, et très timide.

Dorotea verse le reste du Perrier dans le verre de Cayce.

– Avez-vous jamais pensé que je pourrais aussi être Mama Anarchia ?

– Ce n'est pas possible, répond Cayce, vous ne dites jamais que les choses sont hégémoniques.

– Comment cela ?

Cayce se sent rougir.

– Vous parlez bien, mais je ne pense pas que vous pourriez inventer tout ça. Les trucs que Parkaboy déteste. (Mais elle ne devrait peut-être pas dire tout cela ?) Je me trompe ?

– Non. Buvez votre eau. (Cayce s'exécute, en faisant attention aux glaçons.) Mais j'ai un petit puppenkopf pour m'aider. Je lui explique ce que je veux dire, et il le traduit dans le langage d'Anarchia, pour énerver votre ami tellement énervant.

Dorotea sourit.

– Puppen...

– Tête-marionnette. Un étudiant en maîtrise, en Amérique. C'est comme ça que j'arrive à être la Mama. Et maintenant, je pense que vous aussi, vous êtes mon petit puppenkopf. (Elle tend la main au-dessus de la table et caresse la joue de Cayce.) Et je pense que vous n'allez plus me faire d'ennui, plus aucun. Vous êtes une gentille petite fille avec moi, et vous allez me dire où vous avez eu l'adresse e-mail, hein ?

Mais il y a des crânes en présentoir, et quand elle ouvre la bouche pour en parler à Dorotea, elle voit le Bibendum lui-même derrière le bar, les bourrelets de sa chair pâle et caoutchouteuse, comme les plis d'un dirigeable à moitié dégonflé, graisseux et repoussant. La bouche de Cayce se fige, ouverte, muette, quand le terrible regard du Bibendum Michelin se fixe sur elle avec une réelle méchanceté – et elle fait peut-être sa seule expérience de PVE – comme d'un niveau plus



profond et caché dans la rivière de la voix de Sinatra, émerge un son tourbillonnant de dessin animé, l'équivalent sonore d'un saut périlleux arrière et devient, compressée pour se transmettre sur des distances inimaginables, la voix de son père.

– Elle a drogué ton eau. Crie.

Ce qu'elle fait.

Et quand tout devient noir, elle a juste plié les doigts autour de quelque chose de froid et de lisse, tout au fond de l'enveloppe Stasi.

## Poussière rouge

Il doit y avoir, bien qu'elle ne l'ait encore jamais remarquée, une bande d'acier finement travaillée, qui suit en général les irrégularités de la circonférence intérieure de son crâne.

On dirait, maintenant qu'elle en a conscience, que la tige fait la taille d'un cintre, mais beaucoup plus solide, et d'une rigidité énorme. Elle le sait parce qu'elle la sent, à présent que quelqu'un a tourné une clé, également en métal, et en forme de T, et gravée sur un côté de la carte d'une ville dont elle a connu le nom, bien qu'il lui échappe maintenant dans la douleur de l'expansion de la bande d'acier. À chaque tour de clé, elle s'élargit, ce qui lui cause une douleur horrible.

En ouvrant les yeux, elle se rend compte qu'ils ne fonctionnent pas. Pas comme elle aurait voulu, en tout cas.

Il va me falloir des lunettes, se dit-elle en les refermant. Ou des lentilles. Ou l'opération qu'ils font au laser. C'était venu de la médecine soviétique, elle le sait. Et par accident. Le premier patient avait eu des coupures à la rétine après un accident de voiture, en Russie.

Elle les ouvre à nouveau.

Elle est en Russie.

Elle essaie de lever la main jusqu'à son front douloureux, mais n'y arrive pas.

Inventaire spatial. Elle est sur le dos, sans doute sur un lit, et ne peut pas bouger les bras. Elle lève lentement la tête, comme pour préparer le Cent sur un Pilates, et voit que ses bras sont bien là, ou en tout cas ont l'air d'être là, sous une fine couverture grise et le bord replié d'un drap blanc. Mais aussi deux entraves de toile grise, une juste sous l'épaule et l'autre sous le coude.

Ça paraît assez mauvais.

Elle baisse la tête et grogne, parce que cela a causé au moins deux tours de clé, en succession rapide.

Le plafond, qu'elle arrive enfin à voir net, est blanc et nu. En roulant la tête sur la droite, elle voit un mur tout aussi blanc, tout aussi nu. À gauche, le plafonnier, qui est rectangulaire et sans fantaisie. Puis une rangée de lits, trois au moins, vides, faits de métal peint en blanc.

Tout cela doit être un gros effort, parce que cela la fatigue beaucoup.

Une femme aux cheveux gris, portant un cardigan gris sur une robe grise informe, est là avec un plateau.

Le lit a été relevé en position partiellement assise, et les entraves ont disparu. Ainsi, à sa grande surprise, que la bande de fer dans son crâne.

— Où suis-je ?

La femme dit quelque chose, pas plus de quatre syllabes, et place le plateau, sur des soutiens en fil de

fer, sur l'estomac de Cayce. Il y a un bol plastique, rempli ce qui ressemble à de la soupe de palourde épaisse, sans la palourde peut-être, et un verre d'un liquide gris-blanc.

La femme tend à Cayce une cuillère étrangement épaisse, qui s'avère être faite d'un plastique caoutchouteux et flexible. Assez rigide pour manger de la soupe, mais assez souple pour se plier en rond. Cayce l'utilise pour la soupe, qui est chaude, épaisse, et très bonne, et plus épicée que tout ce qu'elle a pu manger dans un hôpital.

Cayce regarde la boisson grise avec méfiance. La femme la désigne et prononce une syllabe. Une seule.

Cela ressemble à du Bikkle, découvre Cayce. Un Bikkle organique.

Quand elle a fini et a reposé le verre sur le plateau, elle est récompensée par une nouvelle syllabe, au ton neutre. La femme prend le plateau, traverse la pièce, ouvre la seule porte de la chambre, couleur crème, et sort en refermant la porte derrière elle.

La position de son lit a empêché Cayce de voir quoi que ce soit au-delà de cette porte, mais la géographie des hôpitaux suggère un couloir.

Elle se redresse, découvre qu'elle porte une blouse d'hôpital, faite d'un imprimé flanelle fin, trop souvent lavé, autrefois décoré de clowns roses et jaunes sur fond bleu ciel.

Le plafonnier s'estompe d'un coup, sans s'éteindre tout à fait.

Elle écarte la couverture et le drap, découvrant un superbe assortiment de bleus sur ses deux cuisses, et sort du lit. Elle s'attend à ce que la position debout soit toute une aventure, mais s'en sort plutôt bien.

Le revêtement de sol est d'une seule pièce, gris et caoutchouteux, un peu râpeux sous ses pieds.

Elle joint les pieds et trouve les « aimants » des exercices de serviette Pilates, les points de concentration, fait jouer les muscles de ses jambes, alignement isométrique interne. Allonge sa colonne vertébrale, autant que possible. Vague de vertige. Elle attend que cela passe. Elle essaie de rouler, baissant la tête une vertèbre à la fois, tout en pliant peu à peu les genoux jusqu'à se retrouver accroupie, la tête penchée...

Il y a quelque chose sous le lit. Noir.

Elle se fige.

Se met à genoux, regarde.

Touche. Son bagage. Elle le sort. Ouvert, ses vêtements mis en tas et bourrés à moitié dedans. Elle y passe la main, apprend au toucher qu'elle trouvera son jean, son sweater, le Nylon lisse et froid du Rickson. Mais pas l'enveloppe Stasi, ni le sac Luggage Label. Pas de téléphone, pas d'iBook, pas de portefeuille, pas de passeport.

Ses bottes Parco ont été aplaties et glissées dans l'une des poches avant.

Elle se redresse et trouve le lien, à sa nuque, qui la libère de sa robe d'intérieur à clowns. Nue dans la pénombre fluorescente verte, elle se baisse et prend ses vêtements à tâtons. Elle ne trouve pas de chaussettes, mais des sous-vêtements, un jean et T-shirt noir suffiront bien. Elle s'assied au bord du lit pour lacer ses bottes Parco.

Puis elle réalise que la porte sera verrouillée. Bien sûr. Obligatoirement.

Elle est ouverte. La poignée institutionnelle coulisse aisément. Elle sent la porte se déplacer sur ses gonds. L'ouvre.

Couloir, oui. Hôpital, non. Collège?

Un mur de vestiaires au turquoise fané avec des petites plaques numérotées, à trois chiffres. Éclairage au néon. Sol synthétique, couleur de liège.

Coup d'œil à gauche : le couloir se termine par une porte coupe-feu marron. À droite : portes en verre avec barre à pression, soleil.

Le choix est facile.

Déchirée entre son envie de courir et son désir de passer, si possible, pour quelqu'un qui a une raison d'être ici, où et quoi qu'ici soit en vérité, elle essaie d'ouvrir la porte et de sortir normalement.

Le soleil l'aveugle. L'air ne sent pas Moscou, mais la végétation d'été. Mettant sa main en visière, elle avance, vers une statue perdue dans l'éblouissement. Lénine, aérodynamique au point d'en perdre ses traits, coulé dans le béton blanc, entraînant le prolétariat vers l'avant comme une sorte de tribun marxiste géant.

Elle se retourne. Le bâtiment dont elle sort évoque un collège communal des années soixante, laid, brique orange, surmonté d'une structure crénelée comme celle que porte la statue de la Liberté. Les fenêtres se trouvent entre chaque pique.

Mais elle ne reste pas pour en voir davantage. Elle aperçoit une pente d'herbe sèche, un chemin battu officieux, et le suit jusque dans une ravine peu profonde, une sorte d'écoulement. Elle ne voit plus le bâtiment.

L'herbe jaune et couchée du chemin est semée de mégots de cigarettes, de capsules de bouteilles et de morceaux d'aluminium.

Elle continue d'avancer jusqu'à se trouver dans une grotte poussiéreuse faite de buissons, cachette naturelle et apparemment populaire. Bouteilles et canettes, papiers froissés, un préservatif sec accroché à une brin-

dille comme la chrysalide d'un gros insecte. Un havre d'amour, aussi, donc.

Elle s'accroupit, reprend son souffle, cherche des bruits de poursuite.

Elle entend le son ordinaire d'un *jet*, quelque part au-dessus d'elle.

Le chemin sort de la cachette en face de l'entrée, et se perd dans un dédale de rochers lissés par le gel. Le lit saisonnier d'un ruisseau. Elle le suit malgré la végétation plus dense et plus verte. Retrouve le chemin, qui sort de la ravine.

En haut, elle voit le grillage.

Plus récent que le bâtiment, une masse de béton blanc et neuf au pied de chaque poteau galvanisé. Grillage ordinaire, surmonté de fil rasoir. Bien que le fil, voit-elle en s'approchant, est barbelé et non rasoir, avec seulement deux brins.

Elle regarde derrière elle et voit seulement le haut des créneaux de la structure.

Elle tend les doigts. Prend une grande inspiration. Donne une petite tape au grillage, aussi légère et rapide que possible. Pas de décharge, mais elle a sans doute déclenché des alarmes, au mur de casernes pleines d'hommes en armes, morts d'ennui et d'impatience.

Elle regarde les mailles du grillage et les orteils de ses bottes Parco. Les étés passés dans le Tennessee lui ont appris que rien n'escalade mieux le grillage que des bottes de cow-boy. On met les orteils dans les mailles et on grimpe comme à l'échelle. Les bottes Parco ne sont pas assez étroites, et les semelles sont presque lisses.

Elle s'assied dans la poussière, défait ses lacets, les resserre et les renoue. Enlève le Rickson et se noue les manches autour de la taille. Aussi serré que possible.

Se redresse, le regard levé.

Le soleil au zénith. Elle entend une cloche électrique. Le déjeuner?

Elle attrape le grillage et grimpe, utilisant le poids de son corps en arrière pour plaquer ses semelles contre les mailles. C'est plus dur, mais c'est la seule solution avec des chaussures pareilles. C'est douloureux, mais ses doigts finissent par accrocher la tige transversale, épaisse de cinq centimètres, tout juste sous le fil barbelé.

Elle lâche prudemment la main gauche, puis descend vers les manches de son blouson. Les dénoue, et fait passer le Rickson au-dessus de sa tête, pour recouvrir une section de barbelés.

Elle manque glisser, en faisant passer une jambe de l'autre côté, mais finit par y parvenir. Elle est sur le barbelé, et sent déjà un croc se frayer un chemin au travers des couches de Nylon et de doublure militaire façonnées avec amour par les otaku.

Elle a plus de mal à faire passer l'autre jambe à l'extérieur. Elle en fait un exercice. De la fluidité, s'il vous plaît. De la grâce. Rien ne presse. (Si, bien sûr, puisque ses poignets tremblent.) Puis elle doit dégager le Rickson. Elle pourrait le laisser là, mais elle refuse. Elle se dit qu'elle refuse parce que cela leur dirait par où elle est partie, mais en fait, elle refuse, tout simplement.

Elle l'entend se déchirer, ses pieds glissent contre le grillage, et elle atterrit sur les fesses dans la poussière, le Rickson dans sa main droite.

Elle se relève, raide, regarde le dos déchiré du blouson, et l'enfile.



Elle s'arrête quand le soleil lui dit qu'elle doit être à trois heures du grillage.

La végétation s'est faite de plus en plus rare, la terre rouge et sèche de plus en plus présente. Aucun signe de route. Ni d'eau. Ses réserves consistent en tout et pour tout en un très beau cure-dents façonné à la main pris à l'hôtel de Tokyo, et un bonbon à la menthe sous cellophane qui doit dater de Londres.

Elle commence à se demander si elle pourrait être en Sibérie. Et à se dire que si elle connaissait mieux la Sibérie, elle pourrait en avoir le cœur net. Mais cela ressemble plus à l'idée qu'elle se fait du désert australien, en plus désertique. Elle n'a pas vu un oiseau, pas un insecte, rien du tout à part une vague trace de pneus, il y a environ une heure. Elle se dit qu'elle aurait dû la suivre.

Elle s'assied dans la poussière, suce le cure-dents, et essaie de ne pas penser à ses pieds, qui lui font un mal de chien.

Elle a des ampoules qu'elle tente d'oublier, et qu'elle ne veut surtout pas regarder. Elle décide d'arracher ce qu'il y a dans le Rickson pour s'emmailoter les pieds.

Elle prend conscience du bruit de *jet*, comme s'il faisait partie du paysage, et se demande ce qu'elle penserait si elle ne savait pas de quoi il s'agit. Reste-t-il des gens au monde qui ne reconnaissent pas ce bruit ? Elle l'ignore.

En sourcillant, elle se relève et reprend sa marche, le cure-dents entre les lèvres. Ça la fait un peu saliver.

Le soleil semble mettre une éternité à se coucher, ici. De fantastiques nuances de rouge.

Quand elle comprend qu'elle ne pourra pas marcher dans le noir, elle abandonne et s'assied.

– Baisée pour de bon, dit-elle, et l'expression de Damien semble bien résumer la situation.

Elle sort son bonbon, l'ouvre et le prend dans sa bouche.

Il commence à faire froid. Elle détache les manches du Rickson, qu'elle avait de nouveau nouées à sa taille, l'enfile et le ferme. Elle sent le froid dans son dos, puisqu'il est en lambeaux, là où elle a arraché les morceaux de doublure pour s'envelopper les pieds. Elles avaient un peu aidé, mais elle doute de pouvoir marcher encore longtemps, même quand le soleil se sera levé.

Elle essaie de ne pas sucer le bonbon, parce que cela le ferait disparaître plus vite. Elle devrait sans doute le garder pour plus tard, mais elle n'a nulle part où le mettre. Elle défait la poche à cigarettes sur la manche gauche du blouson, découvrant la carte du restaurant de curry, celle où Baranov avait écrit l'adresse de Stella. Elle regarde les précieuses italiques marron, couleur de sang séché, jusqu'à ce qu'il fasse trop sombre pour les lire.

Les étoiles apparaissent.

Après un temps, ses yeux se sont ajustés, et elle voit deux tours de lumière, au loin, dans la direction dans laquelle elle croit avoir marché. Elles ne ressemblent pas au mémorial de Ground Zero, mais aux tours de son rêve, à Londres. Mais plus faibles, plus loin.

– Vous n'avez rien à faire en Sibérie, leur dit-elle.

Et soudain, elle sait qu'il est là.

– Je pense que je pourrais mourir ici, dit-elle. Enfin, ce serait possible.

*Possible*, répond-il.

– Mais, tu n'es pas mort ?

*Difficile à dire.*

– C'était toi dans la musique, hier ?

*Hallucination.*

– Je pensais que c'était enfin le PVE de maman.

*No comment.*

Elle sourit.

– Le rêve, à Londres ?

*No comment.*

– Je t'aime.

*Je sais. Il faut que je parte.*

– Pourquoi ?

*Écoute.*

Et il est parti. Pour de bon, cette fois, elle en est sûre.

Puis elle entend un hélicoptère, derrière elle. En se retournant, elle voit un grand faisceau de lumière blanche balayer le sol devant lui. Comme un phare rendu fou par la solitude. Qui fouille et cherche sur ce sol mort avec autant d'abandon, d'affolement et de fébrilité qu'un cœur en deuil.

## Dream Academy

L'hélicoptère passe juste au-dessus d'elle. Mais le projecteur passe au loin. Assez près pour qu'elle voie les détails de son ventre oblong, jaune, illuminé par une lumière rouge.

Puis le projecteur s'éteint, et elle regarde la lumière rouge s'estomper.

Les tours ont disparu.

Elle entend l'hélicoptère qui revient.

Il plane à environ cinquante mètres d'elle, et la lumière revient la trouver, au milieu de la poussière qui volette.

Elle se protège les yeux. Entre ses doigts, elle le regarde se poser, maladroit, le fuselage presque rectangulaire. Une silhouette en descend d'un bond et s'avance vers elle, projetant une grande ombre tremblante dans la lumière et la poussière.

Elle entend les rotors qui ralentissent, bourdonnent, se frayent un chemin vers l'immobilité.

Il marche jusqu'à elle et s'arrête à deux mètres d'elle, en contre-jour.

– Cayce Pollard ?

– Qui êtes-vous ?

– Parkaboy.

Elle ne semble pas vouloir comprendre. Finit par demander :

– Qui a commencé le sujet qui a donné au Complétisme sa première base formelle ?

– Maurice.

– En réponse à quoi ?

– Un post de Dave-in-Arizona, les limites théoriques de l'action en direct.

– Parkaboy ? C'est toi ?

Il la rejoint et c'est à lui de se retrouver en pleine lumière, et elle voit un homme aux cheveux roux qui se raréfient, peignés en arrière. Il porte un treillis acheté en surplus militaire, une lourde chemise noire ouverte sur un T-shirt blanc, et une grosse paire de jumelles passées autour du cou. Elles ont de grands œilletons, comme un microscope, mais se réduisent à un seul tube de la taille et de la forme d'une lampe torche.

Il sort de sa poche poitrine une carte de visite. Avançant d'un pas, il la lui tend. Elle l'accepte et plisse les yeux, pour distinguer entre la lumière et la poussière :

PETER GILBERT  
BLANC D'ÂGE MOYEN  
« DEPUIS 1967 »

Elle lève les yeux.

– Dans la musique, explique-t-il. À Chicago, si on est un certain type de musicien, on en a besoin.

– De quoi ?

– D'un B-A-M. Bam. (Il s'accroupit à deux mètres d'elle, en prenant garde de lui laisser de l'espace.) Tu peux marcher ? Il y a un infirmier dans l'hélico.

– Qu'est-ce que tu fais là ?  
– Je me suis dit que tu avais peut-être changé d'avis.

– À quel sujet ?  
– Tu viens de t'évader de la seule prison russe dans laquelle les gens essaient d'entrer de force.

– Vraiment ?  
– Ils appellent ça la Dream Academy. C'est là que certains des gens de Volkov t'ont emmenée, après que Mama t'a donné trop de Perrier amélioré.

– De... ?  
– Rohypnol. Ça enlève toute volonté. Ça aurait pu te tuer. Pas étonnant, pour notre Mama. Mais tu as eu une réaction paradoxale. Ça aurait dû te rendre tout affectueuse, et toi, tu t'es lâchée sur elle.

– Ah bon ? Tu étais là ?  
– Non, j'étais à la réception quand l'ambulance et la police sont arrivées. Tu sais, dans les vieux films, quand le cow-boy est en train de mourir de soif dans le désert et que la cavalerie arrive, et lui dit « Tenez, buvez, mais pas trop » ?

Elle le regarde sans comprendre.

Il défait une gourde plastique à sa ceinture et la lui tend.

Elle prend une gorgée, se rince la bouche, crache. Puis, enfin, elle boit.

– Mama essayait encore de prendre le contrôle de la situation, on aurait dit. Mais avec le nez en sang et un œil tuméfié, elle avait du mal à être crédible.

– Tu savais que c'était elle ?  
– Non. Je n'aurais pas su que c'était toi, non plus, si je n'avais pas entendu trois ou quatre fois « Pollard » ou quelque chose d'approchant. En fait, j'ai vu quelques photos, sur Google, mais tu n'étais

pas au top, sur ton brancard. La dame avec le nez en sang insistait tellement qu'elle était sur le point de se faire coffrer. Je crois qu'elle voulait qu'on te monte à ta chambre, en disant qu'elle resterait avec toi. Puis trois types en manteau de cuir noir sont arrivés, et tout le monde sauf elle est devenu très respectueux. Tu t'es un peu évaporée, sur ton brancard. Plus aucune vague. Et Mama est partie avec les manteaux, pas très heureuse. Moi, je me sentais en dehors du coup. J'ai lu mes e-mails. Un de toi, avec l'adresse de Stella. Je lui ai écrit. Pour lui dire que j'étais ton ami, et ce que j'avais vu. Une demi-heure plus tard, j'étais dans une BMW avec gyrophare bleu, et d'autres manteaux noirs. On grillait les feux et on traversait le centre-ville en sens interdit. Juste après, j'étais dans l'une des Sept Sœurs, avec Volkov –

– Des sœurs ?

– Des petits gratte-ciel communistes gothiques, avec des décors façon pièce montée. Très cher au mètre carré. Ton M. Bigend –

– Bigend ?

– Et Stella. Plus quelques Volkovites et un hacker chinois de l'Oklahoma.

– Boone ?

– Ce type piratait ton Hotmail pour Bigend.

Elle se rappelle la chambre à Hongo, et Boone qui câble les deux portables.

– Excuse-moi, mais la poussière dans laquelle tu te traînes contient beaucoup trop de titane. Tu as sans doute dépassé la zone minimale. Pourquoi tu ne laisserais pas l'infirmier t'aider à monter dans l'hélico ?

Il prend la gourde, boit, la referme et la remet à sa ceinture.

– Du titane ?

– Catastrophe écolo. Pas aussi grave que l'assèchement de la mer d'Aral, mais tu te promènes dans une bande de pollution industrielle, soixante bornes sur trois. Il va te falloir une douche vraiment intensive.

– Où sommes-nous ?

– Mille trois cents kilomètres au nord de Moscou, grosso modo.

– Quel jour ?

– Vendredi soir. Tu as sombré mercredi, et tu es restée KO jusqu'à ton réveil aujourd'hui. Ils devaient te mettre sous calmants.

Elle essaie de se mettre sur pied, mais soudain il est là, les mains sur ses épaules.

– Non, Reste assise. (Les étranges jumelles monoculaires pendant à quelques centimètres du visage de Cayce. Il se redresse, se tourne vers la lumière. Fait un signe à l'hélico.) Sans ces lunettes de vision nocturne, on ne t'aurait pas retrouvée.

– Que sais-tu sur le système des prisons russes ? lui demande-t-il.

Ils portent tous les deux un casque en plastique beige gras, avec microphone et cordon vert en spirale. Les oreillettes sont assez insonorisées pour étouffer le rugissement du moteur, mais on dirait que Parkaboy est au fond d'un puits, très loin.

– Quelles ne sont pas rigolotes ?

– Le VIH et la tuberculose sont endémiques. Et ça ne s'arrange pas. En gros, là, nous allons vers une prison privatisée.

– Privatisée ?

– Une nouvelle idée des entrepreneurs russes. Leur version personnelle de la prison de luxe. Le système



carcéral normal est un vrai cauchemar, un danger immédiat pour la santé publique. Si on voulait créer de nouvelles variétés de TB résistantes aux médicaments, on ne pourrait pas faire mieux que les prisons. Certains pensent que dans quelques années, ici, le sida sera pire que la peste noire a pu l'être. Et les prisons n'arrangent rien de ce côté-là non plus. Alors quand une des corpos de Volkov décide de tenter une opération témoin, où des prisonniers sains et motivés peuvent mener une vie saine et motivée, et recevoir une formation et une orientation professionnelle, qui va l'en empêcher?

– C'est là qu'on termine le Film?

– Et qu'est-ce qui motive les prisonniers modèles? Leur intérêt personnel. Ils sont sains à leur arrivée, autrement on ne les aurait pas choisis pour ça. S'ils restent dans le système régulier, ils vont finir par être contaminés. C'est un premier point. Deuxième point, quand ils arrivent, ils se rendent compte que c'est une bonne affaire. Tout est propre, la nourriture bien meilleure que ce que mangent certaines personnes dans ce pays. Troisièmement, on les paie pour leur travail. Pas une fortune, mais ils peuvent le placer, ou l'envoyer à leur famille. Il y a trente chaînes satellites et une vidéothèque, et ils peuvent commander des CD et des livres. Pas d'accès au Net, bien sûr. Pas de téléphone. La moindre infraction à ces deux points-là, et c'est retour à Tuberculo Land. Et ils n'ont qu'un seul choix de carrière, au niveau formation.

– Finalisation 3D du Film?

– Dans son ensemble. Comment vont tes pieds?

Il lui tend la gourde. Elle la refuse.

– Bien, sauf si je les bouge.

– On est presque arrivés, dit-il en désignant l'avant de l'appareil. Et le dernier facteur de motivation pour

les pensionnaires : Volkov. Je suis sûr qu'on ne prononce jamais son nom. Mais quand on est détenu, russe qui plus est, comme ils le sont tous, je pense qu'on pige vite.

Le pilote casqué, dont elle n'a toujours pas vu le visage, dit quelque chose dans un russe parasité, et une autre voix lui répond, venue de la nuit.

Elle voit un cercle de lumière qui s'approche d'eux, devant.

– Je ne comprends pas comment on a pu bâtir tout ça juste pour permettre à Nora de créer. Enfin, *comment* importe peu, c'est surtout *pourquoi*?

– Redondance organisationnelle massive au service d'une autorité absolue. On parle de la période post-soviétique. Et d'une énorme richesse personnelle. L'oncle de Nora n'est pas encore Bill Gates, mais il ne serait pas tout à fait ridicule de mentionner leurs deux noms dans la même phrase. Il a bénéficié de beaucoup de changements, ici, et a assez bien évité que les médias parlent de lui. Ce qui a dû être un véritable exploit. Il a encore d'excellents rapports avec le gouvernement, quel qu'il soit. Et ça lui a évité bien des choses.

– Tu l'as rencontré?

– J'étais dans la même pièce que lui. C'est Bigend qui a le plus parlé. Traducteurs. Il ne parle pas anglais. Tu parles français?

– Pas vraiment.

– Moi non plus. Je ne l'ai jamais tant regretté que pendant que Bigend et lui discutaient.

– Pourquoi?

Il se tourne vers elle.

– C'était comme regarder un accouplement d'araignées.

– Ils se sont entendus ?

– Ils ont échangé beaucoup d'informations, mais ça n'avait sans doute pas grand-chose à voir avec ce qu'ils se disaient. Que ce soit en français ou via l'interprète.

Les quatre roues de l'hélicoptère touchent le sol à l'improviste, sur du béton. Comme si on tombait de trente centimètres dans une voiturette de golf. Ça lui fait mal aux pieds.

– Ils vont te faire un examen, te remettre en forme, puis Volkov veut te voir.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Quand tu as disparu, il nous a tous fait venir ici dans des hélicoptères encore plus rapides que celui-ci.

– Qui ça *nous* ?

Mais il a déjà retiré son casque. Occupé à défaire son harnais, il ne l'entend pas.

## Un toast pour M. Pollard

Ses pieds bandés glissés dans des pantoufles de feutrine noires trop grandes pour elle, Cayce essaie de ne pas traîner la savate. Parkaboy et elle suivent le couloir des vestiaires jaunes. Pour aller dîner, a-t-il dit.

L'heure qui vient de s'écouler (environ; elle n'a toujours pas retrouvé sa montre) a été passée entre le docteur, la douche, aussi intensive que Parkaboy l'avait suggéré, et les soins de ses pieds. À présent, elle est de retour dans son Truc Jupe et son pull noir, Parkaboy ayant suggéré qu'elle s'habille pour le dîner.

Truc Jupe, avec le reste de ses vêtements et son maquillage, l'attendait, lavé et plié, sur l'un des lits de l'infirmerie où elle avait repris connaissance.

Elle se trouve ridicule dans les chaussons, fournis par la même femme qui avait apporté la soupe. Mais les ampoules et les bandages lui interdisent de porter ses chaussures françaises, et le docteur a utilisé un sécateur pour ouvrir les Parco sans lui faire plus de dégâts que nécessaire.

— Qu'est-ce que tu as dit que Dorotea m'avait donné?

— Du Rohypnol.

– Le docteur d'ici a parlé d'autre chose. Enfin, je crois. « Médicament psychiatrique » ?

– On nous a dit qu'ils t'avaient emmenée dans une clinique privée, après l'hôtel. Puis qu'on t'avait déplacée vers un « lieu sûr », qui devait être ici. Avec tout ça, j'avais pensé Rohypnol. Ça t'aurait rendue docile.

– Où est-elle ? Tu le sais ? Ou *eux* le savent ?

– Apparemment, ce n'est pas un sujet qu'il faut aborder. Quand on en parle, ils ont le regard qui se vide. Tu sais ce qu'elle cherchait ?

– Elle voulait savoir comment j'avais eu l'adresse mail de Stella.

– Moi aussi, je me pose la question. (Il s'était douché, rasé et changé – jean noir, chemise blanche propre mais froissée par le voyage.) Mais ce qu'elle t'a donné, comme drogue, on ne le saura jamais. Les employés du bar croyaient que tu avais des hallucinations.

– J'en ai eu.

– Par ici, dit-il en indiquant un escalier. Ça va ?

Elle gravit quelques marches, puis s'arrête.

– Je porte les chaussures de Minnie Mouse, je suis tellement fatiguée que je ne sais même plus ce que c'est qu'être réveillée, le décalage horaire est tellement extrême qu'on n'a pas trouvé de mot pour le décrire, et j'ai l'impression qu'on m'a tapé dessus avec des tuyaux en caoutchouc. Sans parler d'une absence générale de peau sur mes pieds.

Ils montent trois volées de marches. Cayce s'appuie de plus en plus sur la rampe, et entre dans ce qu'elle suppose être l'intérieur de la tiare de béton si laide qu'elle a remarquée dans sa fuite.

La salle est ovale, avec des fenêtres coincées entre des colonnes de béton. Le plafond est arrondi vers

le bord de l'immeuble, pour atteindre une fresque représentant le monde. Eurasie au centre, encadrée par des brassées d'orge héroïque prolongées de modules lunaires et de Spoutniks. Les couleurs sont passées, comme une vieille mappemonde découverte dans une salle poussiéreuse au-dessus d'un gymnase d'école.

Elle voit Bigend lever un verre pour saluer son entrée, au centre d'un groupe.

– Allez, on va voir le grand chef à plumes, dit Parkaboy tout bas en lui offrant son bras.

Qu'elle prend, dans un flash-back absurde des bals de l'école, et ils s'avancent du même pas.

– Peter, dit Bigend. On nous a dit que c'est toi qui l'avais retrouvée.

Il serre la main de Parkaboy, puis prend Cayce dans ses bras et dépose quelques bises dans l'air au-dessus de ses joues.

– Nous étions très inquiets.

Il a le teint rose, plein d'une énergie que Cayce ne lui a jamais vue. Sa mèche noire lui tombe dans l'œil. Il secoue la tête pour la ramener en arrière, beaucoup trop désinvolte pour son bien. Puis il se tourne vers l'homme à côté de lui.

– Andrei, voici Cayce Pollard, la femme qui nous réunit tous. Tu connais déjà Peter. Cayce, voici Andrei Volkov, dit-il en dévoilant ses dents bien trop nombreuses.

Cayce regarde Volkov et pense immédiatement à Eichmann dans sa cabine.

Un homme à la calvitie déjà avancée, d'un âge intermédiaire indéfinissable, ses tempes brillant de l'or de ses lunettes sans monture. Il porte le genre de costume sombre qui permet d'acheter l'invisibilité, une chemise blanche dont le col pourrait être fait de porcelaine avec

un fini mat, et une cravate épaisse, d'une soie bleu nuit sans motif.

Volkov lui prend la main, d'un geste rituel et bref.

— Mon anglais est mauvais, dit-il. Mais je dois vous dire combien nous sommes désolés qu'on vous ait traitée si mal. Je suis aussi désolé...

Il continue en russe, à l'attention d'un homme que Cayce reconnaît pour l'avoir vu dans le squat derrière Georgievsky.

— Il regrette de ne pouvoir se joindre à vous pour le dîner, mais il a des engagements pressants à Moscou, traduit le jeune homme, ses cheveux roux un peu plus clairs que ceux de Parkaboy.

Il porte aussi un costume, mais qui paraît loué plutôt qu'acheté.

Volkov dit encore quelques mots en russe.

— Il dit que Stella Volkova vous demande aussi pardon pour l'inconfort que vous avez subi sans raison, mais, comme vous le savez, sa sœur a besoin d'elle à Moscou. Les sœurs Volkova ont hâte que vous reveniez les voir, à votre retour à Moscou.

— Merci, dit Cayce en remarquant qu'il manque toute la courbe supérieure de l'oreille de Volkov.

Elle repense au sécateur du médecin sur ses bottes Parco.

— Au revoir, alors, dit Volkov.

Il se retourne vers Bigend et ajoute quelques paroles rapides. Sans doute du français idiomatique, se dit Cayce.

— Au revoir, répond-elle par automatisme quand il se dirige vers la porte.

Deux jeunes hommes en costume sombre l'encadrent de chaque côté. Un troisième reste, tout près, jusqu'à ce que Volkov soit sorti. Puis il le suit.

– Systema, dit Bigend.

– Quoi ?

– Ces trois-là. Un art martial russe, anciennement interdit à tout le monde à part les Spetznaz et les gardes du corps du KGB. Il s'inspire des danses cosaques. Très différent des idées orientales. (Cayce pense en le regardant à un enfant très déterminé, le matin de Noël, qui a enfin réussi à descendre devant la cheminée.) Mais je ne vous ai pas présenté Sergei Magomedov.

Il indique le jeune interprète, qui lui tend la main.

– Je vous ai vue au studio, rappelle l'intéressé.

Tout jeune homme, de vingt-trois ans tout au plus.

– Je me souviens.

– Et Wiktor Marchwinska-Wyrwal, dit Bigend en présentant le cinquième membre du groupe.

Grand, les cheveux gris soigneusement coupés, il est habillé selon l'idée que se ferait un snob français d'un week-end dans la campagne anglaise. Le tweed soyeux de sa veste paraît tissé dans la laine d'un agneau encore en gestation. Cayce lui serre la main. Il a les mêmes pommettes que Voytek, parfaitement horizontales, et un téléphone branché discrètement dans l'oreille droite.

– Un grand plaisir, dit-il. Je suis bien sûr énormément soulagé de vous voir ici, saine et, j'espère, relativement sauve. Je suis le chef de la sécurité d'Andrei Volkov, récemment nommé. Grâce à vous.

– À moi ?

Elle voit entrer trois hommes en veste blanche et pantalon noir, poussant devant eux des chariots en Inox.

– Je pourrais vous expliquer tout cela en dînant, dit-il en désignant une table ronde qu'elle n'avait pas remarquée.



Le couvert est mis pour six. Deux des vestes blanches mettent les chariots en place, tandis que le troisième enlève un couvert.

– Qui nous fait faux bond ?

– Boone, répond Bigend. Mais il rentre à Moscou avec Volkov. Il m'a demandé de l'excuser auprès de vous.

Cayce regarde Bigend puis Parkaboy, puis la sixième chaise, sans rien dire.

– Andrei Volkov, dit Marchwinska-Wyrwal sans prévenir, tandis qu'on emporte les assiettes à soupe vides, est à présent l'homme le plus riche de Russie. Le fait que si peu de personnes le sachent donne une bonne idée du personnage.

Ils dînent aux chandelles, l'éclairage de néons incurvés au-dessus d'eux réduit à une faible lueur ambrée.

– Son empire, pour ainsi dire, s'est bien sûr constitué en plusieurs étapes, grâce à l'histoire récente, extraordinaire et très chaotique de ce pays. Remarquable stratège, mais jusqu'à maintenant incapable de consacrer beaucoup de temps ou d'énergie à façonner ce qu'il avait acquis. Les corporations et propriétés en tout genre s'amoncelaient, en quelque sorte, attendant la création d'une structure plus systématique. C'est ce qui est en cours actuellement, et je suis heureux de dire que je participe à ce moment. Et vous y avez contribué tout autant.

– Je ne vois pas comment.

– Non, cela n'a sans doute rien eu d'évident. Surtout pour vous. (Il regarde un serveur remplir son verre de vin blanc. Cayce remarque l'extrémité noire d'un tatouage quelconque, juste au-dessus du col de

veste blanc du serveur. Et pense à Damien. Le chef de sécurité polonais reprend la parole.) Il aimait énormément son frère, c'est évident. Et après l'assassinat, il s'est assuré que ses nièces seraient sous protection constante, et auraient tout ce qu'il leur fallait pour jouir du plus de confort possible. La condition de Nora l'émeut particulièrement, comme nous tous j'imagine, et c'est à sa suggestion qu'on lui avait assemblé une salle de montage dans la clinique suisse. Quand cet aspect de sa convalescence a évolué, les méthodologies ont elles aussi un peu évolué...

– C'était inévitable, intervient Sergei Magomedov, qui a peut-être bu un peu trop vite. Le système créé pour assurer la sécurité des Volkova nécessitait un secret strict que les mécanismes créés pour rendre son travail public ne permettaient pas. L'anonymat, le codage, les stratégies, à mesure qu'elles évoluaient...

– Ne t'oublie pas, Sergei, coupe Marchwinska-Wyrwal d'un ton léger mais lourd de sens. C'est toi qui as inventé une grande partie de tout cela.

– ... impliquaient un risque inhérent de découverte, finit Sergei. L'œuvre ne serait pas vue si elle ne pouvait pas attirer l'attention d'un public. Et c'était le vœu le plus cher de Stella Volkova que ce public soit d'une portée mondiale. Pour cela, nous avons imaginé les méthodes que vous savez, et nous avons nous-mêmes « trouvé » les premiers segments.

– Vraiment ?

Cayce et Parkaboy échangent un regard.

– Oui. Et parfois, nous orientons les gens dans la bonne direction. Mais presque dès le début, le résultat a dépassé tout ce que nous avons imaginé.

– Vous avez regardé naître une sous-culture, conforme Bigend. À la croissance exponentielle.

– Nous ne nous attendions pas à de tels chiffres, concéda Sergei. Mais nous n'avions pas non plus imaginé le degré d'obsession engendré chez le public, ou la profondeur de leur désir de résoudre ce mystère.

– Quand êtes-vous entré dans tout cela, Sergei ? demande Parkaboy.

– Mi-2000, peu après que les Volkova sont rentrées à Moscou.

– Et d'où veniez-vous ?

– Berkeley. Bourse privée. (Il sourit.)

– Andrei Volkov avait été particulièrement visionnaire, en prévoyant l'importance de l'informatique, dit Marchwinska-Wyrwal.

– Et que faisiez-vous exactement, Sergei ? demande Cayce.

– Sergei a été d'une importance capitale dans l'élaboration de cette installation de création, répond Marchwinska-Wyrwal, et a organisé l'opération de filigranage avec Sigil. Nous aimerions tout particulièrement savoir comment vous avez obtenu l'adresse par laquelle vous avez contacté Stella. Est-ce venu de Sigil ?

– Je ne peux pas vous le dire.

– Parce que cela venait d'un contact de votre père ? Ou de votre père lui-même, peut-être ?

– Mon père est mort.

– Wiktor, dit Bigend, et Cayce se rend compte qu'elle ne l'a jamais vu rester si longtemps sans rien dire. Cayce a eu une journée très longue et très éprouvante. Ce n'est peut-être pas le meilleur moment.

Cayce lâche sa fourchette, qui fait tinter la porcelaine.

– Pourquoi avez-vous dit cela, sur mon père ? demande-t-elle en regardant Marchwinska-Wyrwal.

Qui commence à répondre, mais est interrompu par Bigend.

– Pour éviter de faire preuve de la moindre délicatesse européenne, Wiktor et Sergei sont les deux extrémités mal coordonnées de la pince sécuritaire de Volkov. Wiktor en particulier paraît oublier qu’il est ici pour s’excuser de vous avoir pincée un peu trop fort.

– Je ne comprends pas, dit Cayce en reprenant sa fourchette. Mais vous avez raison, je suis très fatiguée.

– Je peux sans doute expliquer, dit Sergei. Si Wiktor m’y autorise.

– Je t’en prie, vas-y, dit le Polonais d’un ton à l’amabilité assassine.

– Il y a toujours eu deux opérations de sécurité autour de Stella et Nora. L’une est subsidiaire du groupe qui protège Volkov lui-même. Principalement ex-KGB, mais de la même façon que Poutine est un ancien du KGB : avocats plutôt qu’espions. L’autre, créée en grande partie par des collègues à moi, est moins conventionnelle, et avant tout basée sur le Web. Wiktor est une recrue très récente, qui doit résoudre un manque total de compréhension, de communication, entre ces deux opérations. Votre arrivée sur la scène, via votre découverte de l’adresse stellanor, est la preuve flagrante de nos difficultés.

– Mais quel rapport avec mon père ?

– La première fois qu’ils vous ont remarquée, intervient Bigend est quand vous avez suggéré dans un post que l’auteur pourrait être de la mafia russe. C’était une idée en l’air, rien d’autre, mais vous avez fait mouche.

– Pas directement avec nous, précise Sergei, mais avec deux étudiants américains que nous avons enga-

gés pour chercher, lire et documenter les commentaires sur le Film. Votre site était rapidement apparu comme le plus vivant et le plus intéressant. Et sans doute le plus dangereux.

– Vous avez payé des gens pour rôder sur F:F:F ?

– Oui. Presque dès le début. Nous leur avons interdit de poster quoi que ce soit, mais nous avons découvert par la suite que l'un d'eux avait créé un profil pour poster assez fréquemment.

– Qui ? demande Parkaboy. Après tout non, je préfère ne pas savoir.

– Cayce. Quand vous avez attiré notre attention, un rapport a été transmis à la branche la plus traditionnelle. Et c'est là que votre père apparaît. On vous a suivie, via le FAI de votre poste, on a déterminé votre nom, votre adresse, et on vous a fichée. Quelque part, cela a fait sonner une très vieille cloche. Ils sont retournés dans les dossiers papier, à Moscou, et ont trouvé celui de votre père. Vérifié que vous étiez bien sa fille. Pour encore compliquer les choses, étant des traditionalistes... (À ces mots, il s'arrête et sourit.) Je devrais sans doute dire qu'ils sont simplement russes – ils sont devenus plus profondément soupçonneux. C'était très baroque : que le nom de cet homme brillant, un vieil adversaire, censé être à la retraite depuis si longtemps, leur repasse sous le nez... mais ils n'arrivaient pas à le localiser. Il est parti. Disparu. Le 11 septembre. Ils sont entrés dans votre appartement, et ont installé des appareils pour surveiller votre téléphone et votre e-mail.

– Quand ? demande Parkaboy.

– Moins d'une semaine après le post qui a attiré leur attention.

– Quelqu'un est entré dans mon appartement il y a moins de deux semaines.

– Ils vérifiaient si les appareils avaient été compromis, explique Marchwinska-Wyrwal. C'est la routine.

– Les archives de votre psychologue ont été copiées, continue Sergei. Sans qu'elle en sache quoi que ce soit. Cambriolage, sans aucune corruption. Mais tout cela était la réaction traditionnelle, ça n'avait rien à voir avec nous. Nous avons simplement tenté d'employer Dorotea Benedetti pour vous suivre, à la fois sur le site et par ses contacts professionnels avec les firmes qui vous avaient employée à New York.

– Pourquoi elle ? insiste Parkaboy.

Tout le monde le regarde. Il hausse les épaules.

– Les traditionalistes avaient eu affaire à son ancien employeur, explique Sergei. Ils pensaient la comprendre. Nous pensions qu'elle nous comprenait.

– Elle formait un point de contact entre les deux cultures, soupire Bigend en prenant une gorgée de vin.

– Exactement. Et quand il est récemment devenu évident que vous veniez à Londres pour travailler pour Blue Ant, une autre cloche a sonné. M. Bigend aussi avait attiré notre attention, par les recherches très imaginatives que Blue Ant avait faites sur la culture Web autour du Film. Elle est très rapidement devenue évidente grâce au logiciel Sigil que nous utilisons pour observer le mouvement du Film. L'intérêt de Blue Ant, et d'Hubertus Bigend, pour des raisons évidentes, nous inquiétait.

– Merci, dit Bigend.

– L'idée de votre union ne nous plaisait pas du tout. Les traditionalistes y tenaient encore moins. Nous leur avons permis d'utiliser Benedetti à notre place, et on

lui a ordonné de perturber votre relation avec Blue Ant. Elle a utilisé ses propres hommes pour compromettre le téléphone et l'e-mail de votre appartement à Londres.

– L'homme de Chypre ?

– Oui, un traditionaliste. Son contact.

Cayce regarde Sergei, Marchwinska-Wyrwal et Bigend. Puis Parkaboy. Sentant que toute l'étrangeté qui a baigné sa vie si récemment est en train de changer, de se recomposer selon un nouveau paradigme d'histoire. La sensation est désagréable. Comme si Soho remontait Primrose Hill de son propre chef, parce qu'il a découvert qu'il y a sa place, et n'a pas d'autre choix. Mais, comme Win le lui avait appris, la véritable conspiration nous concerne rarement de façon directe. Nous ne sommes généralement qu'un simple rouage dans le plan.

Les serveurs débarrassent le plat principal, et apportent des verres plus petits, où ils versent une sorte de vin de dessert.

Elle se rend compte que personne n'a porté de toast pendant le repas. Pourtant, elle a toujours entendu dire qu'un repas russe en est truffé. Mais peut-être cela n'est-il pas un repas russe. C'est peut-être un repas de ce pays sans frontière d'où Bigend s'efforce de venir. Un repas dans un monde sans miroir à traverser, toute expérience ayant été réduite par la main spectrale du marketing à des variations de prix de la même chose. Mais tandis qu'elle pense à tout cela, Marchwinska-Wyrwal donne quelques coups légers sur son verre avec le bord de sa cuiller.

– J'aimerais porter un toast au père de M<sup>lle</sup> Pollard, feu Wingrove Pollard. Il est facile, pour ceux d'entre nous qui s'en souviennent, de replonger un moment

dans les anciens schémas de pensée, les anciennes rivalités. Je l'ai fait moi-même, un peu plus tôt, et je dois à présent vous demander de m'en excuser. S'il n'y avait pas eu d'hommes comme votre père, du côté de la démocratie et du marché libre, où serions-nous aujourd'hui? Certainement pas ici. Pas plus que cet établissement ne serait ce qu'il est, aidant le développement de l'art tout en améliorant la vie et l'avenir des moins fortunés. (Il marque une pause, parcourt la table des yeux, et Cayce se demande ce qu'il fait exactement, et pourquoi. Est-ce une façon de se couvrir auprès de Volkov après son manque de délicatesse? Ou pense-t-il vraiment ce qu'il dit, au moins un peu?) Des hommes comme Wingrove Pollard, mes amis, par leur longue défense obstinée de la liberté, ont permis à des hommes comme Andrei Volkov de venir enfin au devant de la scène, en libre compétition avec d'autres hommes libres. Sans des hommes comme Wingrove Pollard, Andrei Volkov se languirait peut-être aujourd'hui dans une prison de l'État soviétique. À Wingrove Pollard.

Et tous, y compris Cayce, répètent ces trois derniers mots, lèvent le verre, et boivent sous les missiles balistiques intercontinentaux et les Spoutniks délavés de la fresque murale.

Quand ils partent, Parkaboy et Bigend accompagnent Cayce jusqu'à la maison des invités, réservée à l'origine pour les académiciens en visite, où ils dormiront cette nuit. Marchwinska-Wyrwal s'excuse et la prend à part. Il sort de quelque part un grand objet rectangulaire, épais d'environ sept centimètres, dans ce qui ressemble à une enveloppe de laine beige.



– Andrei Volkov voudrait que vous ayez ceci. Ce n'est qu'un symbole, dit-il en lui tendant l'objet. Pardonnez-moi encore d'avoir été si insistant tout à l'heure. Si nous savions comment vous avez obtenu cette adresse, nous pourrions colmater la faille dans la sécurité des Volkova. Nous sommes très inquiets à présent, avec Sigil. Mais Sigil est devenu essentiel dans le projet des Volkova.

– Vous avez suggéré que mon père pourrait être vivant. Je n'y crois pas.

– Moi non plus, je suis navré de vous le dire. Nos équipes de New York ont étudié la question, de très près, et n'ont pas pu prouver sa mort. Mais je crois qu'il nous a quittés. Vous êtes certaine de ne pas vouloir nous aider, pour Sigil ?

– Je ne peux rien vous dire parce que je ne sais rien. Mais ce n'était pas une faiblesse ou une trahison à Sigil. Quelqu'un qui a des liens dans le Renseignement m'a rendu un service, mais je n'en connais pas la nature exacte. Quelle que soit la méthode, cela n'a presque pas pris de temps.

Les yeux de Marchwinska-Wyrwal se rétrécissent.

– Échelon. Un ami de votre père. (Un sourire.) C'est bien ce que je pensais.

Elle ne répond rien.

Il sort de sa veste une enveloppe blanche, ordinaire.

– Ceci aussi est pour vous. Un cadeau de ma part. Les traditionalistes ont une certaine utilité. Nos gens de New York sont doués, très minutieux, et ont beaucoup de cordes à leur arc.

Il place l'enveloppe sur le colis enveloppé de laine, qu'elle tient encore devant elle comme un plateau.

– De quoi s'agit-il ?

– Tout ce que nous savons sur la dernière matinée de votre père, après qu'il a quitté son hôtel. Bonne nuit, M<sup>lle</sup> Pollard.

Il retourne alors dans l'ombre de la salle ovale, où elle voit que Sergei s'est rassis à la table et a enlevé sa cravate pour fumer une cigarette.

## Son absence

Si ce n'est qu'ils ont tous l'air de ne s'habiller que chez Gap, les pensionnaires de l'usine informatique Volkov n'ont pas l'air de devoir porter un uniforme. Cayce croise plusieurs détenus dans les couloirs quand elle part avec Bigend et Parkaboy, et plusieurs autres, tandis qu'ils se dirigent vers leur logement.

Le grillage qu'elle a escaladé est une installation récente, pour empêcher les adolescents des environs de venir perturber les lieux.

Il y a environ soixante personnes en temps normal, ici, qui paient leur dette à la société russe en finalisant les segments bruts qui arrivent du studio de Moscou. L'installation physique, une ancienne faculté technique, est prévue pour cent cinquante personnes, ce qui doit expliquer son atmosphère alanguie d'université d'été.

– Quels genres de crimes ont-ils commis ? demande-t-elle en glissant dans ses chaussons, Parkaboy portant les cadeaux de Volkov à côté d'elle.

– Rien de violent, répond Bigend. C'est une des conditions de base. En général, ils ont juste fait une erreur.

– Quel genre d'erreur ?

– Mal calculé l'influence nécessaire, ou la personne qui l'a. Soudoyé le mauvais fonctionnaire. Ou ils se sont fait un ennemi de trop. Les recruteurs de Sergei suivent les calendriers des tribunaux, les sentences... il faut absolument les récupérer avant qu'ils aient été exposés, c'est le cas de le dire, au système carcéral normal. Ils subissent des tests, médicaux et psychologiques, avant de venir ici. Certains sont recalés, sans doute.

Des papillons de nuit tournent autour des lampadaires, au bord du chemin de béton, et l'impression d'être sur l'université d'été d'une compagnie un peu pauvre est saisissante.

– Que se passe-t-il quand ils ont leur diplôme?

– Je pense que ce n'est pas encore arrivé. L'installation est assez récente, et leurs sentences actuelles sont de trois à cinq ans, en moyenne. Tout cela est improvisé au fur et à mesure. Comme beaucoup de choses dans ce pays.

Le chemin monte jusque vers un bosquet de jeunes pins, cachant à la vue une maison de brique à un étage, qui évoque un très petit motel. Ils se retrouvent face à quatre entrées identiques. Des rideaux de dentelle blanche sont tirés sur les quatre fenêtres attenantes, derrière lesquelles il fait nuit. Mais une lumière brille au-dessus de trois des portes.

– Tu as l'air lessivée, commente Parkaboy en lui tendant le rectangle couvert de tissu. Va dormir.

– Je sais que vous êtes épuisée, dit Bigend, mais il faut que nous parlions. Même rapidement.

– Ne reste pas trop longtemps, conseille Parkaboy.

Il se retourne et pousse l'une des portes, sans utiliser de clé. Elle voit la lumière s'allumer derrière les rideaux.

– Elles ne sont pas verrouillées, dit Bigend en la guidant vers celle de gauche.

Un plafonnier s'allume tandis qu'elle le suit à petits pas pour réduire la douleur de ses pieds.

Murs crème, sol de carreaux marron, tapis arménien tissé à la main, et mobilier repoussant, années quarante, avec vernis sombre. Elle pose son paquet sur un bureau, orné d'un miroir aux bords décorés de cristaux de glace taillés dans le verre.

Ça sent le désinfectant, ou l'insecticide.

Elle a encore l'enveloppe à la main.

Elle se tourne face à Bigend.

– Boone lisait mes mails.

– Je sais.

– Mais le saviez-vous avant ?

– Pas jusqu'à ce qu'il m'appelle d'Ohio pour me dire que nous devons immédiatement aller à Moscou. J'ai envoyé le Gulfstream d'un ami le chercher pour qu'il me rejoigne à Paris. Il me l'a avoué en arrivant ici.

– C'est pour ça qu'il n'est pas resté ?

– Non. Il est parti parce que je n'ai plus envie d'être en partenariat avec lui.

– Vraiment ? Enfin, comme ça ?

– Oui, vraiment.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est moins bon qu'il veut bien le dire. Je préfère les gens qui sont meilleurs que ce qu'ils veulent bien reconnaître.

– Où est Dorotea ?

– Je ne sais pas.

– Vous leur avez demandé ?

– Oui, une fois. Ils disent qu'ils ne savent pas.

– Vous les croyez ?

- Je pense qu’il vaut mieux ne pas poser la question.
- Qu’est-ce que elle cherchait à faire ?
- Changer de camp. Encore une fois. Elle voulait vraiment le poste à Londres, et elle leur avait dit qu’elle continuerait de travailler pour eux. Ce que j’avais bien sûr abordé avec elle. Mais quand votre e-mail est parvenu à Stella Volkova, et que Stella a répondu, cela a causé une avalanche d’événements. Tout le trafic sur armaz.ru est bien sûr surveillé par la sécurité de Volkov. Ils ont tout de suite contacté Dorotea, qui, au cours de ce qui a dû être une conversation très intense, a compris pour la première fois pour qui elle travaillait vraiment – et qui elle était sur le point de trahir en rejoignant mon camp. Elle a dû aussi comprendre que si elle pouvait vous intercepter en premier, elle aurait une monnaie d’échange très importante. On pourrait même la récompenser, *et* la laisser travailler pour Blue Ant en prime.
- Mais comment savait-elle que j’étais à Moscou ?
- Elle a dû immédiatement engager des remplaçants pour les deux éclopés, ou alors elle en avait déjà d’autres en réserve. Je pense qu’elle n’a jamais cessé de vous faire surveiller, même après Tokyo. Elle devait continuer de faire ses rapports sur vous. Elle n’est pas très imaginative, de toute façon. Si on vous a vue vous enregistrer à Heathrow, ils savaient que vous atteririez à Moscou. C’est la seule destination d’Aeroflot, à cette heure-là. Elle aurait pu s’arranger pour vous faire suivre, de ce côté-ci. Mais pas par des hommes de Volkov. Elle avait gardé des contacts depuis qu’elle avait changé de travail. (Il hausse les épaules.) Elle postait sur votre site préféré, sous un autre nom. Vous êtes au courant ?
- Oui.

– Incroyable. Elle n'avait pas plus idée que nous de l'identité de l'auteur, jusqu'à ce qu'ils le lui apprennent pour l'aider à vous arrêter. Mais vous devez être morte de fatigue. Nous nous verrons demain matin.

– Hubertus? Boone n'avait rien trouvé, dans l'Ohio?

– Non. Il a eu le nom de domaine de l'adresse de Stella. Il avait toute l'adresse, bien sûr, mais ne pouvait rien en faire. En vous disant qu'il avait au moins appris le nom de domaine dans l'Ohio, il a cru pouvoir s'attirer une partie du prestige de votre réussite, auprès de moi, après coup. Mais puisque nous avons dû agir très très vite, il a été obligé de tout me dire. (Il hausse les épaules.) Vous non plus ne m'avez pas tout dit, mais au moins vous ne m'avez pas menti. Comment avez-vous obtenu cette adresse, au fait?

– Par une personne en contact avec la NSA. Je ne sais pas comment il a fait, et je ne pourrai jamais l'apprendre.

– Je savais que j'avais choisi une battante, dès que je vous ai rencontrée.

– Vous savez où Boone est parti?

– À Tokyo, j'imagine. Rejoindre sa copine designer, celle chez qui il logeait quand vous étiez à Tokyo. Vous l'avez rencontrée?

Une pause.

– J'ai vu son appartement, répond-elle.

– Je pense qu'il s'intéresse surtout à l'argent. (Il grimace.) C'est souvent le cas, avec la plupart des gens.com, bonne nuit.

Il est parti.

Elle s'assied sur le couvre-lit orange, façon années soixante, et ouvre l'enveloppe de Marchwinska-Wyrwal.

Elle contient, sur trois feuilles de papier bleuté, une sorte de précis ou de résumé de documents plus longs. Elle le parcourt rapidement, luttant avec la syntaxe étrange du traducteur. Elle n'imprime plus rien.

Un compte rendu de la dernière matinée de son père à New York.

Elle le relit.

La troisième fois, ça commence à devenir cohérent.

Win était à New York pour rencontrer une société de sécurité concurrente. Ses brevets seraient bientôt déposés, et il était mécontent de la société qui les développait. Un passage à l'ennemi pouvait lui valoir des complications légales, et il s'était débrouillé pour rencontrer à ce sujet le président de la concurrence, dans leurs bureaux de la 90 West Street, le matin du 11 septembre.

Comme l'avait toujours dit le portier du Mayflower, il avait pris un taxi.

Cayce a sous les yeux la plaque minéralogique du taxi, le nom du chauffeur cambodgien, son permis de conduire, son numéro de téléphone.

La collision avait eu lieu dans le Village, le taxi tournant vers le sud, dans Christopher.

Dégâts minimes pour le taxi, plus importants pour l'autre véhicule, un van de traiteur. Le chauffeur du taxi, dont l'anglais était plus que succinct, était en tort.

Et elle-même, arrivant au centre-ville en train, en avance pour son propre rendez-vous – comme elle aurait pu passer près ! Avait-il vu les tours, en descendant du taxi par ce matin si beau, si clair ?

Il avait donné cinq dollars au Cambodgien et était monté dans une limousine en maraude. Le Cambodgien avait précipitamment noté le numéro de la limousine. Il savait que son client, Win, l'avait vu en tort.



Au tribunal, le chauffeur avait menti, convaincu, on l'avait innocenté. Puis il avait menti à la police quand elle avait interrogé les chauffeurs de taxi en cherchant Win. Puis encore aux détectives que Cayce avait engagés. Il n'avait pris aucun client au Mayflower. Il n'avait pas vu l'homme de la photo.

Cayce regarde le nom du Dominicain qui conduisait la limousine. D'autres chiffres. Le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de sa veuve, dans le Bronx.

On avait déterré la limousine, sous les décombres, trois jours plus tard. Le chauffeur était dedans.

Seul.

Il n'y avait toujours aucune preuve, d'après la traduction maladroite de cet auteur anonyme, que Win était mort. Mais beaucoup d'indices le plaçaient sur les lieux de l'attaque, ou à proximité. Des recherches supplémentaires avaient confirmé qu'il n'était jamais arrivé sur la 90 West.

La chute du pétale de rose séchée...

Quelques coups légers frappés à la porte.

Elle se lève, raide, sans réfléchir, et ouvre, les papiers bleus encore à la main.

— Allez, on fait la fête, dit Parkaboy en lui montrant une grande bouteille d'eau minérale. J'ai oublié de te dire qu'il fallait éviter l'eau du robinet. (Son sourire disparaît.) Qu'y a-t-il?

— Je lis ce qu'il m'a donné sur mon père. J'aimerais bien un peu d'eau, s'il te plaît.

— Ils l'ont retrouvé?

Il connaît l'histoire de la disparition de Win, grâce à leur correspondance. Dans la salle d'eau, elle l'entend verser de l'eau dans un verre à dents. Il revient et le lui tend.

– Non. (Elle boit, s'étouffe, commence à pleurer, s'arrête.) Les gens de Volkov ont essayé de le retrouver, et sont allés beaucoup plus loin que nous. Mais il n'est pas là-bas, et pas non plus dans ces papiers.

Et elle recommence à pleurer, et Parkaboy la prend dans ses bras.

– Tu vas me détester, dit-il quand elle arrête de pleurer.

– Pourquoi ?

Elle lève les yeux vers lui.

– Parce que je veux savoir ce que l'attaché de presse polonais de Volkov t'a donné en souvenir. Je trouve que ça ressemble à un jeu de couteaux de cuisine.

– Salaud, dit-elle.

– Tu ne veux pas l'ouvrir ?

Elle pose le rapport bleu un peu froissé et explore le rabat de l'enveloppe marron. Il est maintenu par de petites agrafes parisiennes dorées. Elle les soulève, repousse le tissu.

Un attaché-case Vuitton, fin, aux serrures plaquées or flambant neuf.

Elle le regarde.

– Tu ferais mieux de l'ouvrir, conseille Parkaboy. Elle le fait, et dévoile, en rangées serrées, des liasses de billets tout neufs, attachées par des bandeaux blancs.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des billets de cent. Tout neufs, numéros qui se suivent. Sans doute cinq mille billets.

– Pourquoi ?

– Ils aiment les nombres ronds.

– Je veux dire, qu'est-ce que ça fait là ?

– C'est pour toi.

– Je n'aime pas ça.

– On pourra la mettre sur eBay. Ça pourrait intéresser quelqu'un de Miami.

– De quoi tu parles ?

– De la valise. Ce n'est pas ton style.

– Je ne sais pas quoi en faire.

– On en reparlera demain matin. Tu as besoin de dormir.

– C'est absurde.

– C'est russe. (Il lui sourit.) Quelle importance ? On a trouvé l'auteur.

– C'est vrai. On a réussi.

Elle le regarde. Il part en laissant l'eau.

Elle ferme la valise d'un doigt, puis la remet dans son enveloppe beige. Elle emporte l'eau dans la salle d'eau pour se rincer la bouche après s'être lavé les dents.

Assise sur le lit, elle enlève les chaussons, et voit que son pied gauche a un peu saigné au travers des bandages. Ses chevilles sont gonflées. Elle enlève son cardigan, enlève Truc Jupe par le haut, puis les jette sur la valise et sa somme d'argent obscène.

Elle ouvre le lit, éteint la lumière, et rampe entre les draps, qu'elle remonte jusqu'à son menton. Ils ont l'odeur de tous les draps quand on arrive dans une maison de campagne qui n'a pas été aérée.

Elle reste là, les yeux dans le noir, à écouter un avion murmurer au loin.

– Ils ne t'ont jamais eu, hein ? Mais je sais que tu es parti.

Son absence même devient, étrangement, l'essence de son père.

Sa mère avait dit autrefois que quand le deuxième avion a frappé, le chagrin de Win, sa mortification personnelle et professionnelle qu'on ait laissé cela

arriver, que l'on ait pu compromettre le périmètre si facilement, si terriblement, auraient suffi à ce qu'il cesse d'exister, en protestation. Elle n'y croit pas, mais à présent cela la fait sourire.

— Bonne nuit, dit-elle aux ténèbres.

## Mail

Mon frère, des vieux tuyaux sales jusqu'aux genoux dans la galerie de Prion, vocifère des remerciements incrédules. Je lui ai répété ce que vous avez dit, que ce sont des gangsters russes qui vous ont donné l'argent et que vous ne vouliez pas le garder, et il m'a regardée, bouche ouverte. (Après il se dit que ce n'est pas du vrai, mais Ngemi accepte souvent du cash des collectionneurs américains, et il l'a aidé avec ça.) Mais en fait, c'est gentil de votre part, absurde tellement c'est gentil, parce que bientôt, il allait être obligé d'abandonner son « studio » (pfff...) pour vivre avec moi, s'il voulait payer l'échafaudage. Et il est sale, un porc, il laisse des poils. Bien sûr, c'est bien plus d'argent que l'échafaudage, mais il utilise le reste pour louer un grand affichage plasma pour le show. Nous allons caler la date de l'ouverture avec Prion, et il faut absolument que vous veniez. Prion a des liens avec une boisson au yaourt russe, maintenant, qui va arriver ici. Achetée par les Japonais, je crois. Je sais tout cela parce que ça fait partie de mon briefing pour le travail,

maintenant, cette boisson. Aussi parce qu'il en a dans une glacière à la galerie. Immonde ! Je crois qu'ils vont essayer d'en servir au vernissage, mais NON ! Alors le mystère du Film Internet est fini, boisson au yaourt commence, aussi une sorte de magnat du pétrole russe. Il a une culture étonnante, « alternative », une sorte de patron à la Saatchi, pas du tout *nouveau riche* ou mafia ou sale. C'est ce qu'on me paie pour dire dans les clubs. Bah, la journée je fais encore des chapeaux. Profite bien de Paris ! Magda.

Je t'assure, ma chérie, je suis sûre que c'est illégal de faire ça. Ça dit sur le côté du paquet FedEx qu'il ne faut pas envoyer d'argent. Mais c'est bien arrivé, et merci beaucoup. Et ça tombe à pic, puisque les avocats disent qu'on peut à présent prouver la présence de Win au moment de l'attaque. La déclaration de mort légale sera automatique, et donc plus de problème pour l'assurance ou la pension. Mais ça pourrait encore prendre un mois, alors je suis très contente d'avoir tout ça pour attendre. Il paraît que tout ce que tu leur as appris était correct, et ils se demandaient comment tu as découvert tout ça, alors que la police et l'agence des détectives n'a pas pu. Je leur ai expliqué notre travail à Rose of the World. Ton père a dû t'aider, c'est évident, pour obtenir un récit aussi complet de ses dernières heures. Mais j'accepte que tu aies besoin, pour je ne sais quelle raison, de garder tout cela pour toi.

Mais j'espère que tu finiras par le me dire. Ta mère qui t'aime, Cynthia.

Hello, Cayce Pollard! Désolée que nous n'ayons pas pu nous voir quand vous étiez ici, mais je vous écris pour vous remercier de nous avoir parlé de Judy Tsuzuki. Nous l'avons rencontrée aujourd'hui, sur les conseils de HB à qui vous en aviez parlé. Et bien sûr, nous allons pouvoir lui trouver un poste. Son enthousiasme pour cette ville (et son petit ami!) sont tellement communicatifs, je suis sûr qu'elle va apporter beaucoup de fraîcheur à ce qu'elle fera chez nous, quoi que ce soit. Cordialement, Jennifer Brossard, Blue Ant Tokyo (cc à HB)

Je me souviens de lui : tu me disais souvent à quel point il est drôle, sur ton site. Et il n'est pas gay? Un producteur de musique de Chicago? Ni un Lombard, apparemment (s'il n'est pas Lombard, je fais mon indiscrete : comment tu fais pour te payer des vacances à Paris?). Au fait, j'ai vu le Lombard des Lombards en personne hier sur CNN. Il était entre un archillionnaire russe et ton ministre de l'Intérieur, et on aurait dit qu'il venait de dévorer les entrailles d'une pauvre petite chose blanche et innocente. Très content de lui-même. Quand est-ce que tu rentres? Bah, on s'en fout! Amuse-toi bien! Margot

Chère Cayce, il y a effectivement, dans les publications, des exemples de paniques que l'on revit par l'incidence d'un stress critique, bien que le mécanisme soit encore peu compris. Quant aux « drogues psychiatriques soviétiques », je n'en sais rien du tout. J'ai demandé à un ami en Allemagne, qui avait fait du volontariat auprès des victimes de Tchernobyl. Il a dit que toute substance comme celle que vous avez décrite serait plutôt de l'ordre de l'instrument de torture, une sorte de cocktail de produits industriels que l'on n'utiliserait jamais sur des êtres humains pour les soigner. Assez moche. Quoi que ce soit, j'espère qu'on ne vous en a pas trop donné. Quant à la cessation des réactions de panique, je vous conseille de voir avec le temps. Si vous avez encore envie d'en parler, j'ai quelques rendez-vous possibles à l'automne. Bien à vous, Katherine McNally

Hop, tout est fini, je me barre. C'était super de t'avoir vue, et Peter était vraiment chouette, et c'était adorable de votre part à tous les deux de supporter Marina. Son facteur « chieuse finie » n'est jamais vraiment retombé. C'est surtout toi qui as été géniale, puisque tu savais que je l'avais envoyée chier après le Stuka, mais tu n'as rien dit. Comme tu as dû le voir une fois sur place, je n'aurais jamais pu continuer de tourner sans ses contacts. Je suis sûr qu'on n'aurait jamais sorti la bande du pays, si j'avais fait ma mauvaise tête. Je me sens un peu



plus vache que d'habitude, mais je sens que j'ai une grosse dette envers l'Histoire, telle qu'elle nous est révélée ici pour la postérité. Je m'occuperai de tout ça à Londres, sans doute, quand je pondrai un premier montage. Tu reviens ici, après Paris, n'est-ce pas? Ton Polonais fait son vernissage à la galerie de Billy Machin d'ESB, et sa sœur et lui tiennent absolument à ce que tu y sois. Tu l'as rencontrée, sa sœur? Henné et des tops limite indécents, éclatante, un peu genre première époque post-Mur à Berlin. Je crois qu'elle me plairait bien! Biz, Damien

Hello! Quand est-ce que vous revenez nous voir? Le fragment que vous avez vu ici sera bientôt fini. Il part à l'académie et revient plusieurs fois. Nora ne dit jamais, mais je crois qu'il va partir pour le monde bientôt. Nous espérons que ça vous plaît! Stella

Elle a encore l'iBook, mais ne s'en sert jamais pour ses mails. Elle le garde sous le lit de l'hôtel, à côté de l'attaché-case Louis Vuitton, qui ne lui pose plus aucun problème, même si elle ne se voit pas en acheter un, ni même l'utiliser. La semaine passée, elle n'a pas eu de souci non plus devant toute une section de Tommy aux Galeries Lafayette. Et même le Bibendum Michelin est devenu neutre. Elle se demande si ce changement, quel qu'il soit, va l'empêcher de savoir si un logo donné fonctionne ou pas. Mais pas moyen de le savoir avant de reprendre le travail. Elle n'est pas pressée.

D'après Peter, ils sont en vacances, et lui n'en a pas pris depuis des années. Différentes maisons de disques et plusieurs groupes ont essayé de le joindre ici, mais il les ignore. Il adore Paris. La dernière fois qu'il est venu, à ce qu'il dit, il était quelqu'un d'autre, et très bête.

Elle va seule dans un café Internet tous les deux jours et consulte sa nouvelle adresse e-mail, une.uk créée par Voytek.

Elle pense à Bigend, et Voytek, et se demande si Bigend savait, dès le départ, que l'auteur, ou plutôt les auteurs, étaient les nièces de Volkov. Mais elle revient toujours au credo de Win. Il faut laisser une place aux coïncidences.

Avec Peter, elle était allée voir Stella et Nora dans le squat à Moscou. Puis ils étaient partis pour les fouilles, où le tournage de Damien était en train de se terminer. Et où sans trop savoir pourquoi, elle était descendue dans une tranchée, creusant frénétiquement dans la boue grise et les os, le visage strié de larmes. Ni Peter ni Damien ne lui avaient posé de question. À présent, elle sait ce qu'elle aurait répondu. Qu'elle pleurerait pour son siècle. Le précédent ou l'actuel ? Elle-même l'ignorait.

Et maintenant il est tard. Près de l'heure où les loups harcèlent ceux dont l'âme est en retard. Mais elle sait, couchée sur le côté, derrière lui, dans la pénombre de cette petite pièce, avec en bruit de fond liquide la ville de Paris, que la sienne est de retour, du moins pour l'instant. Entièrement remorquée sur son fil d'argent, et baignée de chaleur.

Elle embrasse sa nuque endormie, et s'endort.

## REMERCIEMENTS

Je remercie les nombreux amis qui m'ont encouragé et soutenu pendant l'écriture de ce manuscrit et ses nombreuses péripéties. Jack Womack, à qui il est dédié, l'a sauvé un nombre de fois incalculable, et même avec une patience infinie, du sempiternel manque de foi de son auteur. Susan Allison et Tony Lacey, respectivement chez Penguin Putnam et Penguin UK, furent une fois de plus merveilleux, tout comme Martha Millard, mon agent. Merci à Douglas Coupland pour le café si loin au-dessus de Shinjuku, et pour ses idées nouvelles sur Tokyo en général. À Eileen Gunn pour m'avoir fait part avec une clarté fractale de ses souvenirs de Moscou, à James Dowling pour m'avoir fait découvrir les Curtas, à OCD pour l'histoire du canard dans la tête, à Alan Nazerian pour la caravane de Baranov, et à John et Judith Clute, dont l'hospitalité au fil des années a été la meilleure des clés pour découvrir Londres.

Et à Deborah et Graeme et Claire, qui continuent de supporter tout ce charivari, tout mon amour.

Vancouver, 17 août 2002



## Table

|                                        |     |
|----------------------------------------|-----|
| 1. Le Site Web des heures noires ..... | 9   |
| 2. Salope .....                        | 17  |
| 3. La Pièce jointe .....               | 28  |
| 4. Grenades mathématiques .....        | 38  |
| 5. Ce qu'elles méritent .....          | 52  |
| 6. L'Usine d'allumettes .....          | 61  |
| 7. La Proposition .....                | 79  |
| 8. Filigrane .....                     | 95  |
| 9. Trans .....                         | 103 |
| 10. Trafalgar et Salomé .....          | 117 |
| 11. Boone Chu .....                    | 131 |
| 12. Apophénie .....                    | 143 |
| 13. Petit bateau .....                 | 152 |
| 14. Bikkle et sa tête de gaijin .....  | 159 |
| 15. Anomalie .....                     | 169 |
| 16. Mobilité .....                     | 174 |
| 17. Foutage de merde .....             | 184 |
| 18. Hongo .....                        | 198 |
| 19. Plongée dans le mystique .....     | 209 |

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| 20. Über-squelette .....            | 214 |
| 21. Les Morts se souviennent .....  | 224 |
| 22. Camo .....                      | 234 |
| 23. Gros cons .....                 | 242 |
| 24. Chypre .....                    | 249 |
| 25. Sigil .....                     | 258 |
| 26. Rensél .....                    | 266 |
| 27. Le Type de l'enthousiaste ..... | 275 |
| 28. Aux termes de .....             | 285 |
| 29. Protocole .....                 | 293 |
| 30. .RU .....                       | 302 |
| 31. Le Prototype .....              | 308 |
| 32. Mystique participative .....    | 316 |
| 33. Bot .....                       | 328 |
| 34. Zamoskvareche .....             | 343 |
| 35. К□ФЕИИ .....                    | 352 |
| 36. Les Fouilles .....              | 363 |
| 37. Kino .....                      | 373 |
| 38. Puppenkopf .....                | 384 |
| 39. Poussière rouge .....           | 394 |
| 40. Dream Academy .....             | 404 |
| 41. Un toast pour M. Pollard .....  | 412 |
| 42. Son absence .....               | 427 |
| 43. Mail .....                      | 437 |
| Remerciements .....                 | 443 |

*Du même auteur :*

NEUROMANCIEN, roman, Éditions *J'ai lu*

COMTE ZÉRO, roman, Éditions *J'ai lu*

MONA LISA S'ÉCLATE, roman, Éditions *J'ai lu*

GRAVÉ SUR CHROME, nouvelles, Éditions *J'ai lu*

LUMIÈRE VIRTUELLE, roman, Éditions *J'ai lu*

IDORU, roman, Flammarion, Éditions *J'ai lu*

TOMORROW'S PARTIES, roman, Éditions *Au diable Vauvert*

Composition réalisée par Asiatype

*Achevé d'imprimer en septembre 2006 en France sur Presse Offset par*



**BRODARD & TAUPIN**

GROUPE CPI

La Flèche (Sarthe).

N° d'imprimeur : 37759 – N° d'éditeur : 75949

Dépôt légal 1<sup>re</sup> publication : octobre 2006

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE – 31, rue de Fleurus – 75278 Paris cedex 06.

31/1113/5





# William Gibson

## Identification des schémas

Consultante en design de réputation internationale, fille d'un pont de la sécurité américaine présumé mort le 11 septembre 2001, Cayce Pollard se voit confier une mission très spéciale : trouver le créateur de mystérieux clips vidéo diffusés sur le Net. Plus que l'argent, le courant culturel underground qu'ils génèrent dans le monde entier intéresse son nouvel employeur.

Mais après l'effraction de son appartement londonien, le piratage de sa messagerie et le vol des dossiers de sa psy, prise dans les mailles du marketing, de la mondialisation et de la terreur, de Londres à Tokyo et Moscou, Cayce va tenter de percer un secret aussi dérangeant et fascinant que le XXI<sup>e</sup> siècle promet de l'être...

*Identification des schémas est le meilleur livre de William Gibson depuis qu'il a réinventé toutes les règles avec Neuromancien. Il porte sur notre présent le regard d'un maître en extrapolation et nous le montre comme nous ne l'avions jamais vu.*

Neil Gaiman.

*L'intelligence de Gibson claque comme un fouet.*

*Entertainment Weekly.*

*William Gibson cisèle des phrases d'une beauté dérangeante, il est notre grand poète des foules.*

*San Francisco Examiner & Chronicle.*

Texte intégral

Couverture : J. N.

[www.livredepoche.com](http://www.livredepoche.com)



9 782253 111139

31/1113/5

PRIX FRANCE TC 7,50 €